This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RIGOLEY DE JUVIGNY
1st ed

TAYLOR
INSTITUTION

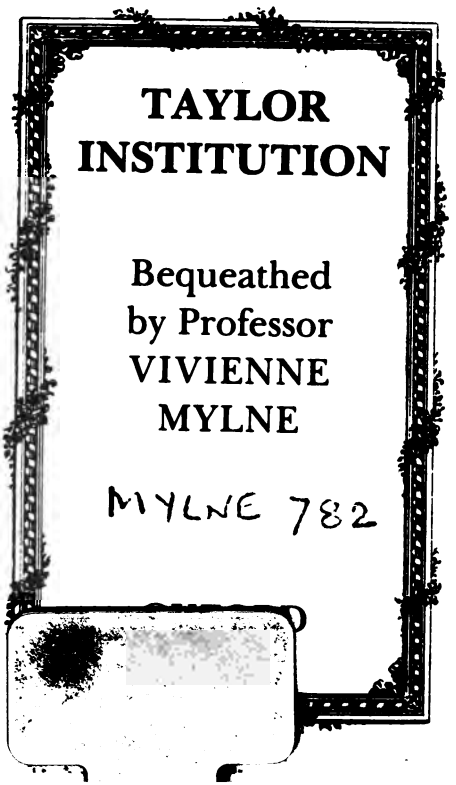
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 782

OXFORD
92

RIGOLEY DE JUVIGNY

1ST ed



C

NCE

5,

ET,
Vers,
Beiss

es Augustins,

VII.
e Roi.

De l'Imprimerie de Ph.-D. Pierres,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

DE LA DÉCADENCE

DES LETTRES

ET DES MŒURS,

DEPUIS LES GRECS ET LES ROMAINS JUSQU'A NOS JOURS.

PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,
Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon.

DÉDIÉ AU ROI.

A PARIS,
Chez MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

8th 1853.

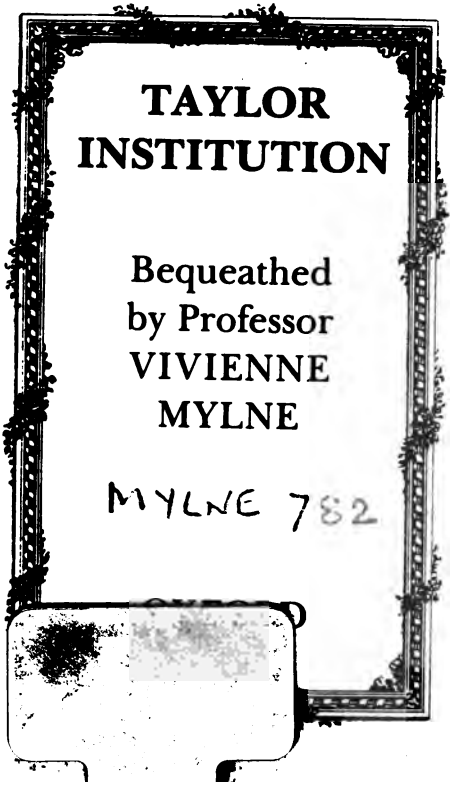
TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AU ROI.

SIRE,

POUVOIS-JE choiſir une circonſtance plus heureuſe que celle où VOTRE MAJESTÉ, *ranime d'un regard*

RIGOLEY DE JUVIGNY
1ST ed



DE LA DÉCADENCE
DES LETTRES
ET DES MŒURS.

de nos Études, à l'oubli des modèles de l'Antiquité ſavante, aux écarts enfin dans leſquels le Bel-Eſprit & une Philoſophie inſenſée & trompeuſe ont entraîné la génération préſente ? En vain voudroit-on ſoutenir le contraire ? Comparez les productions de notre temps à ces Modèles antiques & ſublimes, vous reconnoîtrez aiſément que tous ces vices ont infecté notre Littérature. Rappellons donc, s'il en eſt temps encore, le ſouvenir des vrais Principes. Ils ont guidé le nombre d'Écrivains illuſtres, Grecs & Romains, dont les Ouvrages conſacrés d'âge en âge par le goût, ſont devenus la ſource féconde, où tous les grands Hommes des Siécles ſuivans, ont puiſé l'Immortalité.

Cependant inſenſible aux Beautés, ou pour mieux dire, incapable de juger du prix des Chefs-d'œuvre d'Athènes & de Rome, l'ignorance, dès le Siécle dernier, au moment même où pluſieurs grands Écrivains égaloient les Anciens, en les imitant, n'inſpira-t-elle pas à nos Beaux-Eſprits

l'orgueil de croire que les Modernes ſurpaſſoient de beaucoup les Anciens? Aujourd'hui plus vains & plus ignorans encore, n'avancent-ils pas hardiment que notre Jeuneſſe, au ſortir de ſes études, réunit plus de connoiſſances réelles, que les plus grands Génies, les plus grands Philoſophes de l'antiquité n'ont pu en acquérir par les plus longs travaux? Mais ſans nous arrêter à cette ridicule & fauſſe aſſertion, examinons, en remontant juſqu'à la plus haute antiquité, & redeſcendant juſqu'à nos jours, les cauſes des révolutions que le Goût & les Lettres ont éprouvées, & nous verrons que ſi elles ont été les mêmes dans tous les temps, les effets en ſont aujourd'hui bien plus funeſtes & plus multipliés.

Nous n'avons point de monumens qui puiſſent nous faire connoître quel fut dans la Grèce, avant Homère, l'état des Sciences & des Lettres, & par quelle ſucceſſion de circonſtances heureuſes elles étoient parvenues de ſon temps, ſans

crépuſcule & ſans aurore, au plus haut point de ſplendeur & de perfection. Les Ouvrages de ce Génie divin l'atteſtent; & ſuppoſé que les Poëmes d'Héſiode ſoient plus anciens, ils n'ont pas, comme ceux d'Homère, la gloire d'avoir été la ſource, où tous les Hommes de génie, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Philoſophes mêmes, ont puiſé l'Art néceſſaire, pour être grands & ſublimes chacun dans ſon genre. L'Iliade & l'Odyſſée (1), ces Chefs-d'œuvre immortels du goût & de la raiſon, firent le déſeſpoir des Poëtes

(1) Quoique l'Odyſſée ſoit inférieure à l'Iliade, je ne ſais quel charme on éprouve en la liſant. La morale en eſt ſi pure, la philoſophie ſi douce, ſi naturelle, la peinture du cœur humain ſi intéreſſante, ſi parfaite & ſi vraie, qu'on en quitte toujours la lecture à regret. C'eſt l'ouvrage, dit-on, de la vieilleſſe d'Homère: mais quelle étonnante vieilleſſe! Longin, dans ſon *Traité du Sublime*, Ch. VII, compare Homère *au Soleil quand il ſe couche, qui a toujours la même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force.*

qui les imitèrent. Aucun d'eux, quelque talent qu'il eût, ne put égaler ſon modèle.

Dans ces premiers temps, l'uſage de la Proſe étoit entièrement borné au commerce familier de la Société. Les Poëtes étoient les ſeuls Orateurs & les ſeuls Écrivains. La beauté, l'harmonie, la douceur & la fécondité de leur langue étoient un charme pour les oreilles; mais ce charme étoit ſi puiſſant, qu'il gravoit ſans peine & pour toujours dans l'eſprit des Peuples, les inſtructions dont *ils* avoient beſoin. La Poéſie, ce langage preſque divin, fait pour animer tout, pour tout peindre, plus hardi, plus élevé, plus vif que le langage ordinaire, convenoit mieux à leur imagination vive & ſenſible, & étoit plus propre à leur faire goûter les leçons de ſageſſe & de conduite que les Poëtes leur adreſſoient.

Cette manière d'enſeigner la Morale & les devoirs de la vie civile dura pluſieurs ſiécles. Aucun Écrivain en proſe, du moins que nous ſachions, ne parut dans

cet intervalle immenſe de temps, ſi ce n'eſt l'Eſclave de Xanthus (1); encore ſes Apologues furent-ils revêtus par Socrate, des couleurs de la Poéſie. Tel étoit l'empire qu'elle exerçoit ſur tous les eſprits; mais il faut l'avouer, les Poëtes alors, Peintres fidèles de la Nature, que nos vices accumulés n'avoient point encore défigurée, étoient ſimples & ſublimes comme elle. Conſommés dans la connoiſſance du cœur humain, inſtruits à fond de la Religion, des Loix, des Mœurs, & des Uſages des Nations & des Pays qu'ils parcouroient en ſages, pour venir enſuite enrichir leur Patrie des tréſors qu'ils avoient amaſſés dans leurs ſavans voyages, ils paroiſſoient des hommes inſpirés. Leur raiſon pleine d'enthouſiaſme avoit quelque choſe de divin, & les rendoit reſpectables aux yeux du peuple qui les regardoit, les

(1) Eſope compoſa ſes Fables en proſe. Il eſt le plus ancien Fabuliſte, après Héſiode, inventeur de l'Apologue.

écoutoit, les conſultoit comme les interprètes & les favoris des Dieux. Ils étoient en un mot les Sages de leur ſiécle. C'eſt d'après cette opinion publique & générale, que Solon ayant terminé ſes voyages, de retour à Athènes qu'il trouva déchirée par la guerre civile, fut déclaré ſouverain Légiſlateur, & qu'il publia ſes Loix, qui ſont encore aujourd'hui regardées, après celles de Lycurgue, comme un des beaux monumens de la ſageſſe humaine.

La Grèce a donc été le véritable berceau des Muſes. C'eſt-là qu'elles prirent naiſſance, & qu'elles fixèrent leur demeure chérie. C'eſt au ſein de cette terre fortunée qu'elles germèrent, ſe développèrent, & qu'elles firent enſuite entendre leurs premiers concerts, lorſqu'elles inſpirèrent les Homère, les Héſiode, les Archiloque, les Tyrtée, les Simonide, les Pindare, & tous ces Poëtes divins, dont les accens auront à jamais des charmes, pour tous les peuples inſtruits & jaloux de conſerver le goût de la ſimple & belle nature.

Le long & conſtant uſage de la Poéſie fixa donc pour toujours le ſort de la Langue Grecque ; & comme il n'exiſtoit point de plus parfait modèle que les Ouvrages d'Homère, qui renferment tous les genres de beautés, que la raiſon, le goût & l'imagination pouvoient deſirer, chacun à l'envi s'efforça de les imiter. Il falloit qu'Homère poſſédât ſupérieurement ſa langue, ſoit qu'elle eut acquis toute ſa perfection lorſqu'il commença d'écrire, ſoit que ce fut lui-même qui l'eût perfectionnée, pour que ſes écrits n'aient point ſouffert des changemens & des variations auxquels communément le temps, la néceſſité, le caprice & la fauſſe délicateſſe ſoumettent impérieuſement toutes les langues vivantes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la Langue Grecque eſt la ſeule qui n'a éprouvé ni altération, ni variation depuis Homère. Peut-être ne dut-elle cet avantage qu'à la Poéſie, dont l'art ne conſiſte pas moins dans le choix des mots & la pureté du

langage, que dans l'élévation des penſées.

Quoi qu'il en ſoit, la Langue vulgaire s'enrichit des beautés de la Langue poétique. Elle acquit inſenſiblement plus de force & de grâce, plus de juſteſſe & de ſolidité, plus d'abondance & de nobleſſe, plus de correction & de pureté, en ſorte qu'on ſe trouva pourvu d'une aſſez grande abondance de mots nobles & de belles expreſſions, pour traiter, en proſe, toutes ſortes de ſujets. Dès-lors la Philoſophie, l'Éloquence, l'Hiſtoire, les Arts & les Sciences devinrent ſon partage.

Sans autre guide que ſon génie, Hérodote créa l'Hiſtoire (1), & l'écrivit d'un ſtyle qui charme & entraîne le Lecteur.

(1) Hérodote eſt appellé le Père de l'Hiſtoire, parce qu'il eſt le premier qui l'ait écrite avec art: *Qui Princeps genus hoc ornavit*; dit Cicéron, *de Oratore, Lib.* 2, n° 13. Cependant il a été précédé par des Hiſtoriens célèbres, dont il n'exiſte plus que la mémoire. Les principaux ſont Ariſtée, de Proconnèſe; Hécatée, de Milet; Hellanicus, de Lesbos; Phérécyde, de Léros; & Charon, de

Quel triomphe pour lui, que ces applaudiſſemens univerſels dont fut ſuivie la lecture qu'il fit de ſes hiſtoires (1), en préſence de toute la Grèce aſſemblée aux

---

Lampſaque. Quelques-uns de ces Hiſtoriens, ſuivant l'uſage de toute l'Antiquité, avoient écrit en vers. On ne peut aſſez regretter la perte de la *Phoronide* d'Hellanicus, dont les Grammairiens & les Critiques nous ont conſervé quelques fragmens. Ses vers ont la facilité, l'élégance & le nombre de ceux d'Homère. Cet Ouvrage comprenoit les origines du Péloponnèſe, & étoit intitulé du nom de *Phoronée*, le premier habitant, & par conſéquent le premier Roi d'Argos. Hécatée, de Milet, paſſe pour être le premier qui ait écrit l'Hiſtoire en proſe. Hérodote, ſuivant le témoignage des Anciens, a beaucoup profité de ſes ouvrages. On comprend à quel point ils ont dû lui être utiles, quand on ſait qu'Hécatée avoit écrit une hiſtoire générale de l'Aſie & de l'Europe, ſous le titre de *Deſcription géographique* de ces deux parties de la terre.

(1) Hérodote a écrit l'hiſtoire de la guerre des Perſes contre les Grecs, depuis le régne de Cyrus juſqu'à celui de Xerxès, & l'hiſtoire générale de preſque tous les Peuples chez leſquels il avoit voyagé.

Jeux Olympiques ! On crut entendre les Muſes elles-mêmes s'exprimer par ſa bouche ; & le plaiſir qu'il cauſa fut ſi général & ſi vif, qu'on donna à chacun des neuf livres qui compoſoient cette hiſtoire, le nom d'une des *Neuf Muſes.*

On n'accuſera pas ſans doute Hérodote d'avoir mendié les glorieux ſuffrages qu'il obtint dans cette brillante journée. La Grèce n'avoit point de cercles établis, de protecteurs déclarés, de prôneurs en titre, de caillettes-philoſophes & beaux eſprits, décidant ſouverainement de la bonté & de la deſtinée d'un ouvrage, du mérite & de la réputation d'un Auteur. Ce fut donc à lui ſeul, à l'excellence de ſon ouvrage, qu'Hérodote dut ſon triomphe ; mais il eſt important de remarquer ici qu'Homère avoit grande part à ce triomphe. Hérodote l'avoit pris pour modèle ; & il étoit difficile qu'un peuple le plus ſpirituel, le plus délicat, le plus ſenſible aux vraies beautés, le ſeul digne d'apprécier & de couronner le génie, ne s'apperçût

pas des moyens que l'Hiſtorien avoit employés pour le charmer.

En effet, à la ſimplicité de l'expoſition, à la préciſion & à la clarté des faits, à la rapidité de la narration, au choix & à la beauté des images, Hérodote joint une douceur, une harmonie de ſtyle, une élégance, une nobleſſe & une pureté d'expreſſion qu'il avoit puiſées dans Homère. Il eſt à cet égard le plus parfait des Hiſtoriens, & doit être leur modèle. On lui reproche d'avoir mêlé beaucoup de fables aux vérités hiſtoriques. Mais ces fables les a-t-il inventées à plaiſir, ou les a-t-il trouvées établies? Avoit-il beſoin de recourir au merveilleux, quand il poſſédoit d'ailleurs au plus haut degré l'art d'intéreſſer & de plaire? On doit donc préſumer que ces fables étoient des traditions accréditées & reçues chez les différentes Nations dont il donne l'hiſtoire, & qu'il les y avoit inſérées, non en Hiſtorien impoſteur qui veut ſe jouer de la crédulité de ſes Lecteurs; mais en narrateur fidèle des opinions

universellement adoptées. Il n'a pas cru devoir les passer sous silence, parce qu'elles lui étoient absolument nécessaires, pour mieux peindre le caractère, & l'esprit des Peuples dont il avoit observé les mœurs. Tel étoit le but de ses voyages. L'Art de la critique, pour assurer la fidélité des faits, n'étoit pas encore né, & Hérodote accoutumé aux Traditions fabuleuses de la Grèce même, ne devoit pas être révolté de celles des Étrangers. Loin donc de nous plaindre de ces fables, plaignons-nous au contraire de n'en avoir pas davantage; nous en connoîtrions mieux les premières sociétés, & la route de l'esprit humain dans ses progrès.

Eh! quel est après tout le danger de ces fables, si l'Historien les raconte avec cette candeur & cette naïveté qui charment le Lecteur, sans donner atteinte à ses mœurs, à son goût & à son jugement? Qu'Hérodote dise que Xerxès a fait percer le Mont Athos; qu'il a couvert la terre de plusieurs millions de ses soldats; qu'il fit

un jour fouetter la mer & qu'il l'enchaîna, ces faits ſont ſans doute exagérés ; mais en quoi nuiſent-ils à la vérité ? Réduiſez-les à leur juſte valeur ; il en réſultera toujours que la puiſſance de Xerxès étoit formidable ; que ce Prince, enivré de l'encens de ſes flatteurs, ſe croyoit un Dieu, & que ſon orgueilleuſe folie, non contente de commander aux hommes, vouloit encore commander aux élémens. Qui ſait même ſi ce n'eſt pas auſſi une adreſſe de l'Hiſtorien lorſqu'il peint Xerxès plus redoutable qu'il ne l'étoit, & cela pour flatter l'amour-propre des Grecs, relever la ſupériorité de leur courage, & augmenter le prix glorieux de leurs victoires ?

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on blâme le Père de l'Hiſtoire d'avoir exagéré les faits, & même d'en avoir rapporté qui ſoient hors de vraiſemblance & entiérement fabuleux, lui a-t-on jamais reproché d'avoir altéré les vérités purement hiſtoriques ? D'avoir fait un roman de l'Hiſtoire, & de ne l'avoir écrite que dans l'intention formelle

de fronder les loix & les uſages de ſon pays ou des peuples qu'il avoit viſités? De ſe moquer des Dieux qu'ils adoroient? D'avoir eſſayé d'anéantir leur Culte? De s'être attaché à combattre, à détruire tous les préjugés utiles? A ſouffler l'eſprit d'indépendance & d'orgueil ſous le maſque hypocrite de la Philoſophie? L'a-t-on accuſé d'avoir, comme quelques-uns de nos Hiſtoriens récents, inſulté à l'autorité légitime des Puiſſances, & ſoulevé contre elles tous les Peuples, ſous le prétexte abſurde d'une égalité, d'une liberté abſolue, dont l'homme, de quelque état, de quelque condition qu'il ſoit, quelque pays qu'il habite, n'eſt pas même ſuſceptible? A-t-on jamais pu lui reprocher encore d'avoir, en ſtyle lâche, rampant, diffus & bourſoufflé, *raiſonné* l'Hiſtoire; c'eſt-à-dire, de l'avoir noyée dans un fatras de réflexions inutiles, triviales, dangereuſes, prétendues philoſophiques; ou dans de froides & aſſommantes digreſſions capables de rebuter ou de faire mourir d'ennui le

Lecteur le plus intrépide ? Cette manière d'écrire l'Hiſtoire, loin de mériter à Hérodote les honneurs qu'il reçut, ne lui eut attiré que de juſtes mépris.

Convenons néanmoins que cet Hiſtorien enchanteur n'apporte pas dans les détails autant d'exactitude que Thucydide. Celui-ci a l'avantage ſur Hérodote, d'avoir été témoin d'une partie des événemens qu'il raconte, comme ayant porté les armes, & même commandé des expéditions dans la guerre du Péloponnèſe. Ces deux Hiſtoriens, au jugement de Quintilien (1), ſont bien ſupérieurs à tous ceux qui ont ſuivi la même carrière. Quoiqu'avec des qualités

(1) Hiſtoriam multi ſcripſere præclare, ſed nemo dubitat duos longè cæteris præferendos, quorum diverſa virtus laudem pene eſt parem conſecuta. Denſus & brevis & ſemper inſtans ſibi *Thucydides*: dulcis & candidus & fuſus *Herodotus*. Ille concitatis, hic remiſſis affectibus melior: ille concionibus; hic ſermonibus: ille vi; hic voluptate. QUINTIL. Lib. X, Cap. I, pag. 743. Edit. cum variorum notis 1665.

différentes,

différentes, ils ſe ſont acquis une gloire preſqu'égale. Thucydide eſt plus ſerré, plus concis, ſe hâte d'arriver au dénouement: Hérodote eſt plus doux, plus ſimple, plus abondant: le premier peint mieux la violence des paſſions; le ſecond, la douceur du ſentiment: l'un eſt parfait dans ſes harangues, l'autre dans les entretiens ordinaires; Thucydide entraîne par la force; Hérodote par le plaiſir.

Les harangues dont Thucydide a eu l'art (1) d'animer ſon hiſtoire, en ſont non-ſeulement l'ornement, mais la baſe & le ſoutien. On aime que l'Hiſtorien ſe faſſe oublier, s'oublie lui-même, pour laiſſer agir & parler les perſonnages qu'il introduit ſur la ſcène. Il rend par-là ſon Lecteur préſent à l'action; il lui abandonne le plaiſir d'obſerver, de connoître, de

(1) *Eſſayez*, dit M. l'Abbé de Mably, *de ſupprimer les harangues de Thucydide, & vous n'aurez qu'une hiſtoire ſans ame.* Voyez ſon Traité de la manière d'écrire l'Hiſtoire, premier Entretien, pag. 145.

ſaiſir par lui-même le génie, le caractère des Acteurs ; de juger de la paſſion qui les anime, ſoit qu'ils parlent, ſoit qu'ils agiſſent ; de développer les principes & les cauſes des événemens ; d'en prévoir les ſuites ; de découvrir les reſſorts ſecrets de la politique, & de démêler le fil caché des intrigues. Tel eſt l'art de réveiller, d'émouvoir & d'intéreſſer l'amour-propre du Lecteur ; & cet art eſt celui de Thucydide. Il laiſſa en mourant ſon hiſtoire imparfaite. Xénophon ſe chargea de la continuer, & eut la gloire de l'achever.

Cet excellent Hiſtorien, dont l'agréable négligence (1) eſt ſi naturelle, que le travail ne l'imitera jamais, dont les Grâces

(1) Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, ſed quam nulla poſſit affectatio conſequi ? Ut ipſæ finxiſſe ſermonem Gratiæ videantur ; & quod de Periole veteris Comœdiæ teſtimonium eſt, in hunc transferri juſtiſſime poſſit, in labris ejus ſediſſe quandam perſuadendi Deam. QUINTIL. *Lib. X, Cap. I, pag.* 745.

elles-mêmes ſemblent avoir formé le langage, & ſur les lèvres duquel repoſe la Déeſſe de la perſuaſion, eſt le premier Philoſophe qui ſe ſoit livré à ce genre de travail. Quand on penſe en ſage, on écrit en ſage. Xénophon, l'un des plus illuſtres diſciples de Socrate, ne fit uſage de la Philoſophie que pour inſpirer la crainte des Dieux, & pour faire briller davantage l'honneur & la vertu, que ſon pinceau religieux & pur ſait encore embellir de nouveaux charmes. On voit que c'eſt-là ſon ſeul but. Il n'écrit point l'Hiſtoire pour s'ériger en réformateur: il n'affecte point d'y donner des leçons aux Rois, ni des préceptes au genre humain: c'eſt plus par les choſes, que par le coloris enchanteur de ſon ſtyle, qu'il veut nous attacher: en un mot, fidèle & ſévère obſervateur des devoirs impoſés à tout Hiſtorien, il ne cherche pas à flatter la malignité des Lecteurs ignorans & ſuperficiels, par un cyniſme révoltant; mais à contenter & à nourrir les bons eſprits, qui préfèrent au

clinquant du menſonge le ſolide éclat de la vérité.

La gloire dont un Hiſtorien doit paroître le plus jaloux, eſt celle d'être utile & d'inſtruire; d'élever ou d'entretenir le courage, par la manière de préſenter les actions héroïques; de faire aimer la vertu, en inſpirant l'horreur du vice; d'encourager les bonnes mœurs, comme étant la force & le ſalut des Empires; de peindre avec énergie la foibleſſe & l'aviliſſement dans leſquels tombent les Nations dont les mœurs ſont dépravées; de former des Hommes d'État, des Miniſtres, de grands Capitaines, & c'eſt ſur-tout en quoi Xénophon eſt admirable. Scipion l'Africain ne pouvoit ſe laſſer de lire (1) ſes ouvrages; & c'eſt dans ſon excellente hiſtoire de la Retraite des Dix-mille (2), que Lucullus apprit le ſecret de vaincre Mithridate.

(1) Semper Africanus Socraticum Xenophontem in manibus habebat. Cic. Tuscul. 2, n° 25.

(2) Nous avons deux traductions françoiſes de l'*Expédition de Cyrus*, ou *la Retraite des Dix-mille*;

Xénophon étoit à la fois grand Capitaine, grand Philoſophe & grand Hiſtorien; le

---

l'une de M. Larcher, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & de celle de Dijon. (Paris, 1778, 2 *vol. in*-12, chez les Frères de Bure). La ſeconde de M. le Comte de la Luzerne, Maréchal des Camps & Armées du Roi (nouvelle édition, Paris, 1778, 2 *vol. in*-12, chez Cellot & Jombert le jeune, rue Dauphine). Ces deux excellentes traductions nous ont paru rendre toutes les beautés & toute l'élégance de l'original. Elles ſont utiles & néceſſaires à tout Militaire, qui, ne pouvant lire Xénophon dans le texte, eſt curieux de s'inſtruire de la Tactique des anciens. Elles ſont auſſi accompagnées de notes inſtructives pour l'intelligence du texte. On ne ſauroit être trop reconnoiſſant envers des hommes d'un ſavoir auſſi rare, & d'un mérite auſſi diſtingué que M. Larcher & M. le Comte de la Luzerne, de l'utile emploi qu'ils font de leurs veilles. Il appartenoit également au Savant & au Militaire de traduire Xénophon. Mais quel uſage plus glorieux, plus digne d'éloge & d'eſtime, un homme de qualité très-inſtruit, poſſédant parfaitement la Langue Grecque, peut-il faire de ſes talens? Que l'exemple de M. de la Luzerne eſt bien fait pour inſpirer l'amour du ſavoir, quand on le conſacre comme lui, à l'inſtruction de ſes ſemblables!

ſurnom de *Muſe* & d'*Abeille Athénienne*, qu'il reçut de ſes Contemporains, prouve que la Philoſophie de ces temps reculés n'étouffoit point le génie, ne corrompoit point le goût, ne refroidiſſoit point l'imagination : qu'elle animoit tout du coloris de la Poéſie, qu'elle ſavoit répandre des fleurs ſur les ſujets les plus arides, & adoucir ſon auſtérité, en s'abandonnant aux douces inſpirations des Muſes : que loin d'être ſombre, froide & compaſſée, elle avoit tout l'élan du génie, & tout le feu d'une imagination vive & brillante. Auſſi Xénophon emprunta-t-il le pinceau d'Hérodote : nouvel hommage rendu à Homère.

Cette heureuſe union de la Philoſophie & de la Poéſie, eſt encore plus ſenſible dans les écrits de Platon. Né avec un génie profond, accompagné de la plus belle imagination, la Poéſie, la Peinture & la Muſique furent les premiers jeux de ſa jeuneſſe : mais bientôt entraîné par l'attrait de la Philoſophie, il s'y livra

tout entier, & devint le plus éloquent des Philoſophes. A la manière divine dont il s'exprime, dans laquelle on ſent l'étude qu'il avoit faite d'Homère, on croit entendre un Dieu parler, & non un ſimple mortel (1). Il recueillit avec ſoin les différens ſyſtêmes des anciens Philoſophes, ce qu'il avoit pu apprendre des Diſciples de Pythagore, & principalement les leçons qu'il avoit reçues de Socrate: il en forma un ouvrage complet, & s'abandonnant au feu de ſon imagination, il fit parler à la Philoſophie le langage d'Homère. Son ſtyle harmonieux, plein d'images & de Poéſie, ajoute encore un prix à ſes ouvrages admirés des Grecs, dont à cet

(1) Philoſophorum ex quibus plurimum ſe traxiſſe eloquentiæ M. Tullius confitetur, quis dubitet Platonem eſſe præcipuum, ſive acumine diſſerendi, ſive eloquendi facultate divinâ quadam & homericâ? Multum enim ſupra proſam orationem, & quam pedeſtrem Græci vocant, ſurgit: ut mihi non hominis ingenio, ſed quodam delphico videatur oraculo inſtinctus. QUINTIL. Lib. X, Cap. I, pag. 744 & 745.

égard la poſtérité n'a point démenti la juſte admiration.

Les Arts & les Sciences trouvèrent également de grands Hommes qui leur conſacrèrent leurs veilles ; & ſi nous avons ſu depuis perfectionner les uns, ſi nous avons plus approfondi les autres, il reſte toujours aux Grecs la gloire de l'invention. Nous ſommes trop heureux que le temps ait reſpecté une partie de ces monumens immortels d'Architecture & de Sculpture qu'ils nous ont laiſſés : la vétuſté n'en a pas altéré la beauté, le génie de l'Artiſte ſemble y reſpirer encore, & on ne peut les contempler qu'avec ce raviſſement, cette extaſe que les miracles de l'art inſpirent. Ne le diſſimulons point, nous ſerons toujours forcés de convenir que c'eſt du centre de la Grèce que ſont partis tous les rayons de lumière qui ont éclairé juſqu'à préſent, dans tous les genres, les Sciences & les Arts. Mais ſi nous n'avons qu'une ſtérile admiration pour ces Chefs-d'œuvre du génie ; ſi nous

ne brûlons pas du feu qui les a produits, ſi le deſir de nous immortaliſer eſt éteint dans nos cœurs, ces Chefs-d'œuvre ſont pour nous, comme s'ils n'avoient jamais exiſté.

Le Génie, les Talens ne demandent qu'à naître: ils languiſſent & meurent s'ils ne ſont protégés. C'eſt donc à ceux qui ont le pouvoir en main, s'ils chériſſent la véritable gloire, à les aimer, à les protéger, à les faire éclore. Qu'ils donnent au génie des aîles, en applaudiſſant à ſes efforts, & en le comblant d'honneurs; qu'ils rendent par-là l'émulation générale, elle ſera alors auſſi glorieuſe qu'utile à la choſe publique. Telle fut la conduite de Périclès lorſqu'il étoit à la tête de la République. Jamais Athènes ne fut plus floriſſante que ſous ſon adminiſtration. Les magnifiques Monumens de toute eſpèce dont il l'embellit, le nombre immenſe de ſtatues dont il la décora, en firent une ville ſuperbe, & la plus impoſante de la Grèce. Quelle haute idée, tant de

magnificence & de grandeur ne devoient-elles pas donner aux étrangers de la puiſſance & du bonheur des Athéniens ? Tous ces édifices élevés à la fois, ſembloient demander des ſiécles & des travaux infinis pour être achevés ; & ils le furent dans un très-court eſpace de temps (1), avec toute la beauté, toute la perfection, toute la ſolidité dignes de ces ſuperbes Monumens, deſtinés à être à jamais les modèles des Temples futurs, des Édifices publics, des Palais des Rois ; & à faire l'étonnement & l'admiration de l'avenir. Mais cette étonnante & merveilleuſe activité avoit pour ſoutien les ſoins éclairés de Périclès, les encouragemens & les récompenſes avec leſquels il ſut l'exciter & l'entretenir.

Voilà la véritable époque de la grandeur d'Athènes. Tous les Arts, tous les grands Hommes y fleurirent à la fois. C'eſt dans ces beaux jours que Sophocle remporta

(1) Plut. in Pericle, pag. 159.

le prix ſur Eſchyle, aux jeux inſtitués par le peuple, lorſqu'après une glorieuſe campagne, Cimon revint à Athènes, avec les triſtes reſtes de Théſée qu'il avoit recueillis. Ces jeux où le génie diſputoit la victoire au génie, où les talens ſupérieurs ſe livroient à l'envi des combats, où il étoit glorieux de vaincre, parce que les Juges en écartoient le manége & l'intrigue, où la palme deſirée n'étoit accordée au vainqueur, qu'au bruit flatteur des acclamations & des applaudiſſemens publics; ces jeux, dis-je, élevoient l'ame, enflammoient le génie, excitoient, entretenoient dans tous les eſprits une noble émulation, & hâtèrent le progrès & la perfection des Arts & des Sciences. C'eſt dans ces jeux encore qu'on croyoit voir le marbre reſpirer ſous le ciſeau des Phidias, & que les Apelles, les Parrhaſius & les Zeuxis (1), franchiſſant les bornes

(1) Zeuxis & Parrhaſius diſputant entr'eux le prix de la Peinture, le premier expoſa ſon Tableau

de leur Art, portèrent l'illuſion de leur pinceau magique, juſqu'à tromper également le jugement de l'homme & l'œil des animaux.

Cet état floriſſant d'Athènes ne ſouffrit aucun changement, tant que Périclès conduiſit les affaires de la République. Ce grand homme, par ſon courage intrépide, autant que par la force de ſon éloquence, par la profondeur & la ſoupleſſe de ſa politique, ſut manier l'eſprit d'un peuple libre, au point de s'en rendre entiérement le maître, & de le gouverner avec preſque

---

repréſentant une grappe de raiſin ſi naturelle & ſi vraie, que les oiſeaux vinrent la becqueter. Fier de ce ſuffrage, Zeuxis inſultoit déja à Parrhaſius, & le preſſoit de lever le rideau, dont il croyoit que ſon rival avoit couvert ſon tableau : mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il s'apperçut qu'il étoit trompé lui-même, & que ce rideau étoit peint? Il céda la palme à ſon vainqueur, en avouant que celui qui ſavoit tromper les Maîtres mêmes de l'Art, étoit bien ſupérieur à celui qui ne ſavoit tromper que les oiſeaux.

toute l'autorité d'un Monarque abſolu. Élève du Philoſophe Anaxagore, il avoit appris de lui, à expliquer les phénomènes ordinaires de l'air, dont le peuple ignorant & ſuperſtitieux s'épouvantoit aiſément. Il pénétra, autant que la Phyſique de ſon temps pouvoit le permettre, dans les ſecrets de la Nature; il ſonda les profondeurs de la Métaphyſique; & nourri de ces connoiſſances ſupérieures à l'intelligence du vulgaire, il donna tant de force à ſon éloquence, qu'il ſembloit (1) *tonner, foudroyer,* plutôt que parler.

La parole eſt, après la raiſon, le plus beau préſent que l'homme ait reçu du Ciel: mais ce don devient inutile à quiconque néglige de s'inſtruire. Ce n'eſt qu'en multipliant nos connoiſſances que

(1) Plutar. in Pericle, pag. 156, & QUINTIL. Lib. II, Cap. XVI, ſub fin. *Non ne pulchrum vel hoc ipſum eſt, ex communi intellectu, verbisque quibus utuntur omnes, tantum aſſequi laudis & gloriæ, ut non loqui & orare, ſed, quod Pericli contigit,* fulgurare ac tonare *videaris?*

nous multiplions les moyens de nous exprimer, & que nous nous créons, pour ainſi dire, une Langue riche, abondante & nouvelle. Le talent de la parole eſt l'art de communiquer ſes idées : or, plus nous ſommes éclairés & inſtruits, plus nos idées naiſſent en foule, plus nous ſommes en état de comparer & de réfléchir. La penſée & la réflexion ſont donc la baſe de l'éloquence. Mais pour qu'elle prenne tous les caractères dont elle eſt ſuſceptible, pour qu'elle change & varie les tons à ſon gré, & qu'elle produiſe ſes grands effets, il ne ſuffit pas d'avoir des talens naturels, il faut y joindre encore une étude continuelle de tout ce qui peut former notre eſprit, affermir notre jugement, embellir, orner notre imagination, donner de la ſolidité, de la grandeur & de la force à nos penſées. Rien n'eſt étranger à l'éloquence. La Philoſophie la rend auſtère, ſolide & profonde; les ſciences, riche, intéreſſante & inſtructive; les beaux Arts, riante, pittoreſque & fleurie; la nature

ſeule la rend ſimple & ſublime. Ainſi dès que notre eſprit eſt inculte, dès que nous n'avons rien étudié, rien approfondi, & que nous ſommes privés de goût, l'éloquence n'eſt plus qu'un vain étalage de mots, qu'un ſon bruyant de paroles vuides de penſées, qu'un pur galimatias, dont l'ignorance ſe ſert pour faire illuſion, pour quêter des couronnes & flatter ſon orgueil. Quel avantage Périclès auroit-il retiré du talent de la parole, qu'il reçut de la nature, s'il n'eût pas ſenti l'importance & la néceſſité d'acquérir des lumières propres à le fortifier? Il profita des leçons d'Anaxagore, auxquelles il fut redevable des effets étonnans de ſon éloquence : il prit même des leçons d'une femme célèbre, qui ne lui furent pas moins utiles que celles du Philoſophe.

ASPASIE, dont le ſavoir égaloit la beauté, exerçoit une profeſſion qui ſembloit devoir écarter loin d'elle toute application ſérieuſe. Cependant l'ivreſſe des plaiſirs, la diſſipation d'une vie molle,

voluptueuſe & libertine, les heures conſacrées à relever ſes charmes, à donner plus de fraîcheur à ſa beauté, plus de piquant à ſes attraits, ſa maiſon ouverte dans tous les inſtans du jour & de la nuit; cette foule d'amans qu'il falloit attirer, conſerver, tromper, & renouveller ſans ceſſe, rien ne la détourna de l'étude qui pouvoit ſeule l'élever au-deſſus de ſon ſexe. Jamais homme d'Etat ne connut mieux qu'elle les reſſorts de la politique; jamais Rhéteur ne porta plus loin l'art de la parole. Périclès conçut pour cette Courtiſane la paſſion la plus violente & la plus durable; & ſi ſa gloire en ſouffrit, il ne perdit pas du moins dans un oubli honteux de ſoi-même, les momens qu'il devoit aux affaires de la République. Amant & Diſciple à la fois d'Aſpaſie, c'eſt elle qui le forma dans l'art de gouverner. Elle étoit l'ame de ſes conſeils; elle élevoit & ſoutenoit ſon courage; ſouvent même le feu de ſes diſcours paſſa dans les harangues de ſon amant. S'il étoit

poſſible

poſſible d'excuſer les foibleſſes des grands Hommes, celle de Périclès mériteroit peut-être de trouver grâce aux yeux des Sages. La beauté n'a beſoin que d'elle-même pour triompher : mais que n'ajoute-t-elle pas à ſon pouvoir, quand elle eſt accompagnée des dons ſupérieurs de l'eſprit ! Voilà ſans doute l'attrait puiſſant qui engagea & retint Périclès dans les liens d'Aſpaſie.

Cette femme extraordinaire devoit avoir en effet un mérite plus réel, plus précieux, plus rare que la beauté, pour déterminer, au rapport de Plutarque (1), les plus graves perſonnages, non-ſeulement à la fréquenter, mais même à mener chez elle, malgré la publicité honteuſe de ſon commerce, leurs femmes & leurs filles, pour l'entendre diſcourir & pour l'admirer. Socrate, le divin Socrate lui-même ne rougiſſoit pas d'y aller (2) prendre des leçons de

(1) Plut. in Pericle, page 165.
(2) Idem, ibidem.

Rhétorique & de Politique. Sa maiſon alors n'étoit plus qu'une école décente, où elle enſeignoit ces deux Arts, & où les Diſciples oubliant & le ſexe & la beauté de leur Maître, n'étoient frappés que de ſon éloquence & de la ſolidité de ſes leçons. Tant de talens réunis dans Aſpaſie, lui donnèrent un ſi grand empire ſur l'eſprit des Athéniens, qu'elle eut le crédit d'élever aux premiers emplois de la République un homme obſcur, qu'elle avoit épouſé, après la mort de Périclès.

Mais malgré l'excellence & l'éclat des talens dont quelquefois le vice eſt paré, il ne peut jamais échapper à l'opprobre éternel qui le ſuit. Le nom d'Aſpaſie rappelera toujours l'idée d'une femme perdue de mœurs. On ſe ſouvient à peine des éminentes qualités de ſon eſprit; on ſait ſeulement qu'elle étoit courtiſane. Elle ternit la gloire de Périclès, qui n'eut pas honte (1) de l'épouſer. Elle fut accuſée (2)

(1) Idem, page 165.
(2) Idem, page 169.

devant l'Aréopage, en même-temps que le Philoſophe Anaxagore, de ne pas croire aux Dieux; & ce ne fut qu'à force de prières & de larmes, que Périclès parvint à la faire abſoudre, tandis qu'il abandonna lâchement la cauſe du Philoſophe qu'il devoit défendre, autant par honneur que par reconnoiſſance. Il ne ſoupçonnoit pas alors que cette Aſpaſie qu'il aimoit ſi éperduement, n'attendoit que l'occaſion de pouvoir paſſer dans les bras d'un homme de la lie du peuple. Tel eſt le caractère de ces femmes mépriſables, les circonſtances décèlent la baſſeſſe de leur ame, & leurs malheureuſes victimes, après avoir tout ſacrifié pour elles, honneur, repos, fortune & liberté, ne ſont payées de tant & de ſi grands ſacrifices, que par l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude & l'oubli.

Il eſt un ſaint reſpect dû aux mœurs, dont on ne doit jamais s'écarter; car quoique les progrès de l'exemple, en fait de corruption, ſoient rapides, néanmoins l'indignation générale jete un cri en

faveur de l'honnêteté publiquement outragée, & Périclès l'éprouva. Les Athéniens ſouffroient impatiemment ſa conduite & celle d'Aſpaſie. Ni l'un, ni l'autre ne put ſe dérober aux traits de la ſatire. Objet de la cenſure, & même des railleries des Poëtes comiques, ils furent attaqués en plein théâtre (1), ſans que Périclès osât uſer de ſon autorité, pour réprimer une pareille licence.

La Comédie ne connoiſſoit encore aucun frein : elle lançoit indiſtinctement ſes traits, & n'épargnoit pas même les Dieux. Le peuple ſe plaiſoit à voir immoler ſur la ſcène, aux huées & à la riſée publiques, les perſonnages les plus diſtingués, & ſur-tout ceux qui étoient à la tête du Gouvernement.

Ariſtophane porta beaucoup trop loin cette licence effrénée. Ses Comédies ſont écrites d'un ſtyle pur, délicat, élégant & facile. Il excelloit dans l'art de manier

(1) Plut. in Pericle, pag. 165.

l'arme légère de la plaiſanterie : malheur à celui contre lequel il dirigeoit ſes traits ; il l'immoloit cruellement, en riant : ſes ſaillies, pleines de ſel attique, étoient d'autant plus piquantes, qu'il ſaiſiſſoit habilement tous les ridicules, & les rendoit avec autant de chaleur que de vérité. C'eſt à lui que commence la Comédie proprement dite, ſoit qu'il en ait été l'inventeur, ſoit comme le remarque le P. Brumoy (1), *parce qu'il eſt le ſeul dont quelques Comédies aient pénétré le chaos des temps, pour parvenir juſqu'à nous.* Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que de tous ſes rivaux, il fut le plus applaudi du peuple qu'il faiſoit rire, non-ſeulement par ſes peintures vives & plaiſantes des ridicules ; mais encore par la vérité de ſon pinceau, par la vigueur & le tranchant de ſon burin. Il trouva par-là le ſecret de plaire à la multitude, que nous appelerions ici

(1) Voyez le Théâtre des Grecs, Tom. III, édit. *in-4°. Diſcours ſur la Comédie Grecque*, pag. 8.

la populace, ſi un peuple, tel que celui d'Athènes, le plus éclairé, le plus jaloux de ſa liberté, le mieux inſtruit des affaires publiques, le mieux parlant ſa langue, & qui en connoiſſoit toutes les fineſſes & toutes les beautés, pouvoit être comparé, nous ne diſons pas ſeulement à notre populace groſſière, ignorant entiérement ſa langue, privée de toute inſtruction; mais même à la plus grande partie de ceux qui fréquentent nos Spectacles, preſqu'auſſi ignorans & auſſi peu faits pour juger que la populace. Ainſi les applaudiſſemens que recevoit Ariſtophane, étoient fondés, & ne lui étoient accordés qu'avec diſcernement: il eut de même obtenu tous ceux de la poſtérité, ſans les obſcénités & les traits licencieux dont il ſouilla trop ſouvent la ſcène. Enfin les Poëtes comiques ſe rendirent ſi redoutables, qu'il leur fut défendu, par un Edit, de nommer les perſonnes; & ce fut encore Ariſtophane qui trouva le ſecret de conſerver à la Comédie toute ſa malignité, en mettant

plus de fineſſe dans les alluſions, & en traçant ingénieuſement des portraits dont on devinoit aiſément la reſſemblance. Tel fut le ſecond âge de la Comédie. Il ſe paſſa plus d'un ſiécle avant qu'elle prît une forme nouvelle, & qu'elle devint plus décente & plus digne d'être applaudie des gens vertueux. Ménandre opéra cet heureux changement, & la porta au point de perfection qui la rendit auſſi agréable qu'utile & régulière. Ce changement au reſte prouve combien les Athéniens étoient déchus de leur liberté. L'ancienne Comédie étoit tout à la fois politique & ſatirique; & comme elle n'avoit rien à redouter de l'autorité qui réſidoit tout entière dans le Peuple, elle attaquoit ſans aucun ménagement la conduite des Chefs de la République & celle des Particuliers, en les nommant, ou en les déſignant de façon à être reconnus. C'eſt principalement dans ce genre, que Cratès, Eupolis, Cratinus, Hermippus brillèrent, & qu'Ariſtophane excella. Ils tirèrent la Comédie de l'en-

ſance, où ſans eux elle ſeroit peut-être encore; tandis qu'à la même époque, la Tragédie, dès ſon premier vol, avoit atteint déja le degré de perfection, qui a fondé à jamais la gloire du Théâtre Grec, & rendu immortels les trois plus grands Poëtes tragiques que la nature ait produits.

Eſchyle après avoir ſignalé ſa valeur dans les mémorables batailles de Marathon, de Salamine & de Platée, choiſit un autre genre de gloire moins périlleux, plus paiſible, auſſi brillant peut-être, pour faire paſſer ſon nom d'âge en âge, à la poſtérité la plus reculée. La Tragédie juſqu'à lui, informe & ſans art, telle que Theſpis la repréſentoit, n'étoit qu'un mêlange groſſier de ſatire & de bouffonneries; & tantôt un récit ſérieux d'une action vraie ou feinte, rendue par un ſeul Acteur, qui ne paroiſſoit que lorſque le Chœur ceſſoit de parler ou de chanter: mais ce n'étoit encore là qu'une ébauche bien imparfaite de la Tragédie. Eſchyle, par l'inſpiration de ſon génie, ajoutant

un ſecond Acteur, diminuant le nombre de ceux dont le Chœur étoit formé, inventant l'uſage des maſques, habillant d'une robe traînante (1) ſes Héros auxquels il chauſſa le cothurne; enfin conſtruiſant un théâtre un peu élevé, jeta les fondemens de la Tragédie d'une manière aſſez ſolide, pour que les heureux changemens qu'elle ſubit par la ſuite, n'aient point empêché de lui attribuer la gloire d'en être l'inventeur; & c'eſt le ſentiment d'Ariſtote (2) & de Quintilien (3).

Mais Eſchyle ne conçut l'idée, ne traça le plan, n'éleva l'édifice du Théâtre

(1) Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique Cothurno.
HOR. *Art. Poët. vers.* 278 *& ſeq.*

(2) Poët. d'Ariſtote, Ch. IV, pag. 37, édit. de l'Abbé Batteux.

(3) Tragœdias primus in lucem Æſchylus protulit, ſublimis & gravis & grandiloquus, ſæpè uſque ad vitium, ſed rudis in pleriſque & incompoſitus. QUINTIL. *Lib. X, Cap. I, pag.* 741.

tragique que ſur les deſſins de l'Iliade. Il ſentit d'après cet admirable modèle, que la Tragédie, comme l'Epopée, devoit avoir une action ſimple & déterminée, vraie ou vraiſemblable, & dont la durée fût également déterminée : qu'il falloit que ſa marche fût rapide, & que l'intérêt allât toujours croiſſant : qu'elle ne devoit employer que le langage des paſſions, & ne produire d'autre effet que la *terreur* ou la *pitié* : enfin qu'il étoit néceſſaire qu'elle eût un but moral. C'eſt ainſi que le génie d'Homère éclaira, féconda le génie du Poëte, auquel la véritable Tragédie doit ſa naiſſance.

Eſchyle avoit déja fourni plus des trois quarts de ſa glorieuſe carrière, courbé, pour ainſi dire, ſous le poids de ſes couronnes, lorſqu'un rival redoutable, dans la force encore de l'âge, ſe préſenta ſur l'arêne, diſputa le prix & triompha. C'étoit Sophocle. Guerrier comme Eſchyle, Général des armées Athéniennes ſous Périclès, non content des lauriers que ſes actions

militaires lui avoient mérités, il voulut y ajouter ceux des jeux ſcéniques. Il lui étoit facile de vaincre, l'art n'étant encore qu'ébauché, & ſes reſſorts peu connus. Il s'agiſſoit de le perfectionner; & c'eſt ce que fit Sophocle, en donnant à la Tragédie plus de régularité, de pompe & de majeſté. Fidèle obſervateur des convenances théâtrales, il eſt bien ſupérieur à Eſchyle, ſoit pour les plans & la conduite, ſoit pour la diction. Le ſtyle de l'un & de l'autre porte l'empreinte de la profeſſion guerrière qu'ils avoient tous deux exercée; mais Eſchyle quelquefois ſe laiſſe trop emporter par ſa fougueuſe ivreſſe, & ſouvent eſt outré; au lieu que Sophocle ne s'élève qu'à propos, & répand ſur ſa diction tout le charme, toute la douceur, toutes les grâces de celle d'Homère.

Sophocle, vainqueur d'Eſchyle, ne tarda pas à trouver à ſon tour dans Euripide, un concurrent digne, ſinon de le ſurpaſſer, au moins de balancer ſes ſuccès, & de

partager ſa gloire. Euripide avoit d'abord embraſſé l'étude de la Philoſophie, & ne ſongeoit guères à renoncer à cette étude paiſible, lorſqu'effrayé du danger auquel Anaxagore, ſon Maître, avoit été expoſé, il ſe vit forcé d'abandonner tout-à-coup la Philoſophie, & de s'ouvrir une route nouvelle que ſon génie pût parcourir en sûreté.

Le Théâtre lui offroit celle qui étoit alors la plus brillante. Dès les premiers pas qu'il y fit, il étonna ſes rivaux, & il s'établit, entre Sophocle & lui, une émulation, une jalouſie même, dont quelquefois la ſupériorité de talens a peine à ſe défendre. Il n'ajouta rien à l'art; il ſe contenta ſeulement de ſuivre le chemin qui étoit tracé. Son ſtyle a moins de force & d'élévation que celui d'Eſchyle & de Sophocle. Mais quoiqu'il ſe rapproche du langage ordinaire, il eſt toujours noble & ſi tendre, qu'il ſemble que la compaſſion ſoit le ſeul ſentiment qu'il ait voulu inſpirer. Il eſt aiſé de juger de l'impreſſion

que faiſoient ſes vers ſur ceux qui les entendoient réciter, par ce qui arriva lors de la défaite entière de l'armée Athénienne, par les Siciliens. Les vainqueurs abuſant de la victoire, traitèrent avec la plus grande cruauté les vaincus : il n'épargnèrent que les ſoldats, qui ſavoient heureuſement, par cœur, quelques morceaux d'Euripide (1). Ce fut même une reſſource précieuſe pour ceux qui, hors d'état de retourner dans leur Patrie, errans, ſans aſyle & ſans ſecours, ſe tirèrent par ce moyen de la misère où ils étoient réduits. Plutarque rapporte encore un autre exemple de l'eſtime particulière des Siciliens pour ce Poëte ſenſible, à l'occaſion d'un vaiſſeau Caunien pourſuivi par des Pirates, auxquels il ne pouvoit échapper, qu'en entrant dans quelque port de la Sicile. Le bâtiment n'obtint la permiſſion d'aborder, qu'après que les gens de l'équipage eurent affirmé que pluſieurs d'entr'eux

(1) Plut. in Niciâ, pag. 542, ſub fin.

étoient en état de chanter les vers d'Euripide (1).

Malgré des preuves ſi éclatantes de ſon mérite, Euripide eut ſes Pradons, comme Racine. Il fut ſouvent vaincu par des Poëtes, qui ne valoient pas mieux que nos Pradons modernes. Le génie ne peut être humilié par de pareilles défaites. C'eſt aux vainqueurs à rougir de leur victoire. Sophocle connoiſſoit mieux le danger de lutter contre Euripide; & ſi ſa jalouſie, qui n'eut jamais rien de bas, l'emporta quelquefois trop loin, du moins il ne fut pas injuſte. S'il n'eût été qu'un ſimple Bel-Eſprit dévoré d'envie, un ſimple faiſeur de Tragédies, rien ne lui eût coûté pour perdre ſon rival. Mais la rivalité de Sophocle étoit celle d'un homme de génie, d'un grand homme qui ne rougit point de trouver des égaux, & qui ne fait conſiſter ſon orgueil, que dans la gloire de les combattre & de les vaincre. Qu'il

(1) Idem, ibid.

témoigna bien la haute eſtime qu'il avoit conçue pour Euripide, lorſqu'apprenant ſa mort, au moment même où il étoit (1) prêt à monter ſur le Théâtre, & que le ſpectacle alloit commencer, il prit ſur le champ un habit de deuil, & ordonna à ſes Acteurs d'ôter leurs couronnes ! Cet exemple, malheureuſement, n'a pas trouvé depuis d'imitateurs.

Tels ont été les fondateurs de la Tragédie Grecque ; leurs ouvrages parviendront juſqu'à la dernière poſtérité. Le Bel-Eſprit, l'ignorance & le mauvais goût ſe ligueront en vain pour affoiblir, pour détruire même le juſte enthouſiaſme qu'ils inſpirent. Leurs beautés, malgré la révolution des âges, conſerveront toujours leur fraîcheur, parce qu'elles ſont pures & vraies. Ils ont auſſi ſans doute leurs défauts ; mais quel eſt l'ouvrage, à moins qu'il ne ſorte d'un eſprit purement céleſte, qui puiſſe être parfait ?

(1) Thomas Magiſter, in vitâ Euripid.

Au reſte, le véritable mérite des Anciens eſt d'avoir toujours conſulté la nature, & d'avoir ſu la ſaiſir. C'eſt faute de la conſulter & de ſavoir la ſaiſir comme eux, qu'il eſt ſi difficile de les traduire. Il n'appartient qu'à la proſe élégante, admirable & poétique de Fénelon, aux vers ſublimes, harmonieux & tendres de Racine, de faire paſſer dans notre langue tout le charme, toute l'harmonie des vers des Homère, des Eſchyle, des Sophocle & des Euripide, & non à de froids enlumineurs, dont l'orgueilleux amour-propre s'imagine, avec des pinceaux languiſſans & groſſiers, des couleurs fauſſes & éteintes, pouvoir copier les touches larges, ſavantes & vigoureuſes, les nuances délicates & légères, & le coloris enchanteur des tableaux pleins d'ame, de chaleur & de vie de ces grands Maîtres. Ce ſont leur palette, leurs pinceaux, leur goût, leur génie en un mot qu'il faut avoir, pour atteindre à leur perfection.

Les trois Tragiques Grecs ont chacun leur

leur caractère propre qui ſe fait aiſément ſentir, & dans leurs penſées, & dans la manière de les exprimer. Toujours plein de l'ardeur guerrière dont il avoit brûlé long-temps, Eſchyle ſemble imiter dans ſon ſtyle le choc & le bruit des armes : il écrivoit comme il combattoit, avec impétuoſité : ſon imagination fougueuſe le ſervoit comme ſon courage, & l'emportoit ſouvent trop loin. Sophocle animé de la même ardeur, nourri de même dans l'horreur des combats, eſt cependant plus modéré, plus ſage : ſon imagination eſt grande, élevée, ſans être giganteſque. Euripide qui ne s'étoit jamais appliqué à d'autre étude, qu'à la contemplation & à la méditation tranquille de la nature, a imprimé ſon caractère philoſophe à toutes ſes Tragédies. C'eſt ce qui a fait dire à Quintilien (1) : « Qu'il le regardoit comme » le Poëte, dont la lecture étoit la plus

(1) Illud quidem nemo non fateatur neceſſe eſt, iis qui ſe ad agendum comparant, utiliorem longè

» utile à ceux qui ſe deſtinoient à la pro-
» feſſion du Barreau ; car indépendamment
» que ſon ſtyle (& c'eſt-là préciſément ce
» que blâment les perſonnes auxquelles la
» majeſté, le ton, le cothurne en un mot
» de Sophocle, ſemble avoir quelque
» choſe de plus ſublime), indépendam-
» ment, *dit-il*, que ſon ſtyle approche
» davantage du genre oratoire, il eſt plein
» de ſentences ; en ſorte que dans les
» choſes que la Philoſophie nous enſeigne,
» peu s'en faut qu'il n'égale les Philo-
» ſophes ; & ſoit qu'il faſſe parler ou
» répliquer ſes perſonnages, il eſt com-

Euripidem fore. Namque is & in ſermone (quod ipſum reprehendunt quibus gravitas & cothurnus & ſonus Sophoclis videtur eſſe ſublimior) magis accedit oratorio generi ; & ſententiis denſus, & in iis quæ à ſapientibus tradita ſunt, pene ipſis par, & in dicendo ac reſpondendo cuilibet eorum qui fuerunt in foro diſerti, comparandus. In affectibus vero cum omnibus mirus, tum in iis qui miſeratione conſtant, facile præcipuus. QUINT. *Lib. X, Cap. I, pag.* 741.

» parable à tout ce que nous avons eu de
» plus disert au Barreau. Il est sur-tout
» admirable dans l'art de remuer les pas-
» sions, & principalement d'exciter la
» pitié ».

Il semble que les Contemporains de ces grands Hommes, & la postérité, se soient accordés, pour ne les désigner que selon l'ordre des temps où ils ont paru sur le théâtre d'Athènes, sans prononcer affirmativement lequel devoit occuper le premier rang. *Peut-il en effet y avoir entr'eux quelque prééminence, si leur génie est le même, & s'ils ne diffèrent entr'eux que dans leur manière de peindre toujours également sublime?* Au reste à qui ont-ils dû le développement de leur génie? qui les a inspirés? quel modèle ont-ils choisi? Homère, ce Peintre divin de la Nature, sans lequel, peut-être, leurs noms & leurs ouvrages auroient été engloutis, comme tant d'autres, dans l'abyme des temps. Mais quels sont les successeurs des Eschyle, des Sophocle & des Euripide? Les connoît-on? Nous ne

les connoiſſons malheureuſement que par leurs noms (1) échappés ſeuls à l'oubli; tandis que leurs ouvrages ont été la proie des temps d'ignorance & de barbarie. Si nous nous en rapportons au témoignage de l'Antiquité, il s'en eſt même trouvé pluſieurs parmi eux, dignes de ſoutenir & de perpétuer la ſplendeur de la ſcène tragique. Mais malgré l'évidence reconnue de leurs talens, aucun de ces Poëtes n'a été aſſez vain, pour prétendre avoir hérité des pinceaux & du génie des fondateurs de la gloire du Théâtre Grec; & ſuppoſé qu'il y en ait eu, auxquels un ſuccès précoce & une vogue éphémère aient inſpiré cette orgueilleuſe & ridicule prétention, leurs noms ne ſont pas parvenus juſqu'à nous; & ils ont ſubi tout naturellement le ſort qu'éprouveront un jour les prétendus héritiers des Corneille, des Racine & des Crébillon.

Il eſt heureux pour l'Art dramatique,

(1) Voyez la Bibliothèque grecque de Fabricius, *Lib. II, Cap. XIX.*

que les ouvrages des Eſchyle (1), des Sophocle & des Euripide aient échappés aux outrages du temps, & à ceux de l'ignorance & de la barbarie. Malgré le Bel-Eſprit qui ſemble les dédaigner trop

(1) On ne ſe plaindra plus long-temps, comme on l'a fait juſqu'ici avec raiſon, que les Monumens du génie de ces trois grands Poëtes, aient été trop négligés par les Savans, & qu'ils ne ſe ſoient pas aſſez appliqués à en ôter les taches que l'ignorance des ſiécles barbares y avoit amaſſées. Le ſavant & judicieux M. Brunck, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, Commiſſaire des Guerres à Strasbourg, travaille à une Edition complette du Théâtre Grec. On imprime actuellement le SOPHOCLE. Les Eſſais par leſquels il s'eſt préparé à faire cette Edition, ſur-tout l'*Ariſtophane* qu'il vient de publier, ne permettent pas de douter, qu'il ne rétabliſſe dans ſa pureté primitive, tout ce qui nous reſte du Théâtre d'Athènes. Quels éloges ne mérite pas un pareil travail! Mais pour juger du ſervice important que M. Brunck rend à la République des Lettres, il faut lire la *Lettre* que M. Larcher a *adreſſée à MM. les Auteurs du Journal des Savans au ſujet de la nouvelle Edition de Sophocle* de M. Brunck. Voyez Journal des Savans, ſecond vol. de Décembre 1783.

aujourd'hui, & chercher à ſe frayer des routes nouvelles, ils ſeront toujours les ſeuls & vrais modèles à ſuivre & à conſulter.

Les Grecs n'avoient plus rien à deſirer de la Poéſie. Les Muſes les avoient enrichis de chefs-d'œuvre dans tous les genres, & les époques brillantes de leurs triomphes s'étoient ſuccédées aſſez rapidement, juſqu'à celle de la création de la Tragédie & de la Comédie; tandis que l'Éloquence, qui, à la vérité, avoit déja fait entendre ſa voix tonnante, & déployé quelques-uns de ſes reſſorts admirables, n'avoit point laiſſé de monumens de ſon ancienne ſplendeur. La République ne connoiſſoit d'autres Orateurs que ceux qui la gouvernoient. Elle dépoſoit dans leurs mains ſes plus grands intérêts. S'agiſſoit-il de la gloire ou du ſalut de la Patrie, de la guerre ou de la paix, d'abolir d'anciennes loix ou d'en établir de nouvelles, d'ériger des monumens publics, de décerner la pompe triomphale aux vainqueurs, d'honorer la mémoire

des braves Citoyens, morts, les armes à la main, pour la défense de l'Etat ? C'étoit alors que les Thémistocle, les Cimon, les Périclès, les Alcibiade montoient à la Tribune, & que leur éloquence faisoit passer dans l'ame de tout un peuple, les mouvemens subits & les sentimens divers dont ils étoient eux-mêmes agités. C'est-là à proprement parler le premier âge de l'Éloquence.

Tant que la fortune favorisa les Athéniens, qu'une longue suite de victoires entretint leur prospérité, que leur puissance les rendit les arbitres des autres villes de la Grèce, & qu'ils disposèrent à leur gré des deniers du trésor public, il falloit à ce peuple ingénieux & frivole des spectacles pour amuser ses loisirs. Aussi de tous les Arts, dont il étoit l'inventeur, aima-t-il toujours de préférence celui de la Poésie ; & ce fut aussi celui qu'il cultiva avec le plus de passion, de persévérance & de succès. Les Poëtes publioient leurs ouvrages, & en multiplioient les

copies. Par ce moyen ils étoient entre les mains de tout le monde. On les liſoit, on les chantoit, on les apprenoit par cœur, & chacun pouvoit les comparer & les juger. Les Orateurs, au contraire, pouvoient bien, à la vérité, préparer, méditer, écrire leurs harangues, avant que de parler en public: mais à peine les avoient-ils prononcées, à peine étoient-ils deſcendus de la Tribune, qu'il n'en reſtoit que le plaiſir de les avoir entendus. Il paroît qu'ils n'écrivoient pas leurs diſcours, puiſque leurs contemporains, & les Écrivains, qui depuis ont recueilli ſoigneuſement les précieux reſtes de l'antiquité, n'en ont pas même rapporté quelques fragmens. L'Éloquence n'avoit donc point de modèles à offrir aux Orateurs qui devoient briller après ceux qui les avoient précédés. Elle avoit, à la vérité, de la force & de la véhémence; mais l'art étoit dénué de grâces & d'ornemens. Il falloit que les Athéniens endormis au ſein des plaiſirs & du repos, & qui ne reſſen-

bloient plus alors aux héros de Marathon, de Salamine & de Platée, fuſſent réveillés par des ſecouſſes violentes & un danger bien preſſant, pour qu'il parût un homme doué d'un génie extraordinaire, animé de l'amour du bien public, brûlant d'un zèle incorruptible pour ſa patrie, prévoyant les malheurs prêts à fondre ſur ſon pays, & capable par ſon éloquence de relever le courage abattu de ſes Concitoyens. C'eſt au moment où Philippe, après avoir trompé la République par de vaines & flatteuſes promeſſes, tente de ſubjuguer la Grèce, & de s'emparer d'Athènes, que Démoſthène ſe montre, & qu'il s'oppoſe aux entrepriſes de l'ennemi : c'eſt à cette époque, que la Tribune aux harangues ſervit, pour la première fois, à déployer tous les reſſorts de l'art admirable de la parole. Jamais elle n'avoit retenti pour des intérêts auſſi grands ; & jamais elle n'avoit été occupée par un auſſi grand Orateur que Démoſthène. Mais combien de peines & de travaux ne lui en coûta-

t-il pas, pour devenir le plus parfait des Orateurs ? Comme il n'exiſtoit aucun modèle qui pût lui ſervir de guide, après avoir pris ſous Iſée des leçons d'éloquence, il ſe forma ſur les harangues de Thucydide, dont il avoit copié huit fois l'hiſtoire, & ſur les écrits de Platon, dont il fit une étude particulière. Telle eſt la différence du génie & du Bel-Eſprit : celui-ci a l'orgueil de penſer qu'il peut ſe ſuffire à lui-même ; le génie, au contraire, avide d'apprendre & de ſavoir, ſe croit toujours inférieur à lui-même, & penſe qu'il n'eſt jamais aſſez inſtruit.

Démoſthène eut à vaincre les obſtacles que la Nature ſembloit avoir voulu lui oppoſer exprès, pour qu'il eût le courage de les ſurmonter. Peu s'en fallut néanmoins qu'il ne ſe dégoûtât, par le mauvais ſuccès que lui firent eſſuyer, lors de ſes premiers plaidoyers, la foibleſſe de ſa voix, ſa reſpiration courte & gênée, & ſa prononciation embarraſſée, ſur-tout lorſqu'il ſe préſentoit certains mots, qu'il ne pouvoit

prononcer qu'en bégayant. Tout le monde ſait les moyens qu'il employa, avec une patience opiniâtre, pour parvenir à corriger entiérement ces défauts naturels. Une belle prononciation eſt (1) la première qualité que doit avoir quiconque ſe diſpoſe à parler en public; elle fait ſouvent le ſuccès de l'Orateur, quelque médiocre qu'il ſoit. Rien au contraire ne nuit davantage à ſa réputation, & ne détruit plus l'effet des meilleures choſes qu'il pourroit dire, qu'une prononciation vicieuſe, & Démoſthène l'avoit éprouvé. Mais dès qu'il eut réparé, par des efforts incroyables, les torts de la Nature, il ne ſongea plus qu'à porter ſon art au plus haut point de perfection.

Quoi de plus capable, en effet, d'embraſer ſon génie, & d'allumer le zèle de cet Orateur citoyen, que l'état déplorable

(1) Actio in dicendo una dominatur. Sine hac ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt: mediocris, hac inſtructus, ſummos ſæpe ſuperare. Cic. *de Orat. Lib. III, n.* 56.

où ſe trouvoit ſa Patrie & les malheurs qui la menaçoient ! Qu'on ſe figure un peuple uniquement occupé de jeux, de fêtes & de ſpectacles ; indigne, pour ainſi dire, de deſcendre des héros de Marathon ; hors d'état de ſe défendre & de ſoutenir la guerre ; également épuiſé de forces & d'argent ; livré à des conſeils perfides & à des Orateurs corrompus, qui le flattoient ſans ceſſe & l'entretenoient dans une ſécurité fatale ; enfin l'ennemi déjà maître des Thermopyles, qui lui ouvroient l'entrée de tous les Etats de la Grèce, & prêt à fondre ſur Athènes, dont il vouloit faire ſa première conquête ; on jugera, par ce tableau, de quelle importance étoient les objets qui s'offroient à l'éloquence de Démoſthène.

Ce n'eſt plus pour défendre les droits & les prérogatives d'une ville de la Grèce ; ou pour émouvoir & perſuader de ſimples Juges, en faveur d'un Client malheureux ; qu'il monte dans la Tribune ; c'eſt pour le ſalut de ſa Patrie. Il brûle de la ſouſtraire

aux fers dont Philippe eſt prêt à la charger. Effrayé, indigné du ſommeil léthargique des Athéniens, il va porter l'effroi dans leur ame, & ils s'indigneront eux-mêmes à ſa voix de leur lâche indolence & du péril où elle les précipite. Écoutez-le dans ces momens critiques, & admirez l'art divin avec lequel cet Orateur ſublime déploie toutes les reſſources de ſon génie, & ſe rend maître des eſprits! Comme il relève avec adreſſe la grandeur & la puiſſance paſſées d'Athènes, pour rendre le contraſte de ſa conduite préſente plus frappant! « Athéniens, dit-il, malgré » l'état déplorable où vous a réduits votre » indolence, vos affaires ne ſont pas » encore tout-à-fait déſeſpérées. Rappel- » lez-vous ce que vous avez entendu dire » tant de fois, & dont vous avez pu être » témoins vous-mêmes, lorſque jaloux » de la gloire d'Athènes & animés d'un » généreux courage, vous ſoutintes, » contre Lacédémone, alors ſi puiſſante, » une guerre longue & pénible, pour

» défendre les droits de la Grèce entière.
» Vous en avez triomphé : le ſuccès de
» vos armes fut le prix de votre conti-
» nuelle & vigilante activité, autant que
» de votre valeur. Si l'inſolence de
» Philippe vous cauſe aujourd'hui tant
» d'alarmes, n'en accuſez que votre peu
» de prévoyance. Si d'après la perte de
» nos places fortes dont il s'eſt emparé,
» vous tremblez à la vue de ſes nom-
» breuſes armées ; ſi vous jugez qu'il eſt
» difficile de le vaincre, j'en conviens
» avec vous. Mais ſouvenez-vous, Athé-
» niens ; quand nous occupions autrefois
» Pydna, Potidée, Mithone, & tous les
» pays circonvoiſins, que pluſieurs des
» Nations, ſoumiſes maintenant à Phi-
» lippe, libres auparavant, préféroient
» notre alliance & notre amitié à la ſienne.
» S'il eût donc penſé alors qu'il riſque-
» roit trop d'attaquer une République,
» maîtreſſe de tant de places qui tenoient
» en reſpect la Macédoine, auroit-il jamais
» oſé tenter aucune des expéditions, qui

» de nos jours, lui ont ſi bien réuſſi, &
» l'ont rendu ſi puiſſant? Mais Philippe
» regardoit toutes ces fortereſſes, comme
» autant de prix de la guerre (1). Il ſavoit,
» que ſelon le cours ordinaire des choſes,
» les préſents s'emparent des biens des
» abſens, & que les hommes vigilans,
» intrépides & laborieux, dépouillent à
» leur gré les hommes lâches & fainéans.
» Voyez juſqu'à quel point il porte l'arro-
» gance? Il ne vous laiſſe pas même le
» choix de la paix, ou de la guerre. Il
» vous menace: il tient des propos inſul-
» tans: ſes premières conquêtes ne ſuf-
» fiſent pas à ſon ambition démeſurée: il
» tente chaque jour de nouvelles entre-
» priſes; & tandis qu'aſſis & les bras
» croiſés, vous délibérez tranquillement,
» il avance toujours & vous enveloppe
» de toutes parts. Qu'attendez-vous donc

(1) Alluſion à l'uſage où l'on étoit d'expoſer publiquement les Prix, pour exciter dans ceux qui y prétendoient, un plus grand deſir de les remporter.

» pour agir? Que la néceſſité vous y force!
» Eh! quelle néceſſité plus preſſante, pour
» des hommes libres, que la honte d'être
» déshonorés par leur lâche conduite?
» Vous verra-t-on ſans ceſſe aller & venir
» dans la place publique, en vous deman-
» dant les uns aux autres: y a-t-il quelque
» nouvelle? Eh! quelle nouvelle plus
» étrange qu'un Macédonien vainqueur
» des Athéniens, & maître abſolu de la
» Grèce? Philippe eſt mort. — Non; il
» n'eſt que malade. Qu'il vive ou qu'il
» meurt, que vous importe? s'il venoit
» à mourir ne vous feriez-vous pas auſſi-
» tôt un autre Philippe, puiſque celui-ci
» ne doit tous ſes ſuccès qu'à votre fatale
» ſécurité? Sortez, au nom des Dieux,
» ſortez de cette funeſte inaction, il en
» eſt temps encore; & ſi vous chériſſez la
» liberté, hâtez-vous, courez aux armes,
» levez des troupes, équipez une flotte,
» & renverſez les deſſeins ambitieux du
» Roi de Macédoine ». Ses diſcours enflammés rallument & font renaître dans

les

les cœurs, le courage & l'eſpoir; éclairent les Athéniens ſur leurs propres périls; oppoſent aux mauvais conſeils, dont ils ſeroient les premières victimes, des avis ſalutaires; attaquent & confondent les Orateurs corrompus qui les flattent, découvrent les démarches les plus ſecrettes de l'ennemi; déconcertent ſes projets, & font trembler Philippe lui-même, forcé d'avouer que toutes les armées, toutes les flottes de la Grèce entière conjurée contre lui, ſont moins redoutables que l'éloquence de Démoſthène.

Mais comment ce grand Orateur avoit-il acquis cette ſupériorité qui l'éleva ſi fort au-deſſus de ſes rivaux, & qui, depuis lui juſqu'à nous, l'a laiſſé ſans égal? Il nous l'apprend lui-même: c'eſt aux dépens de ſes veilles; & *il avouoit qu'il étoit affligé, quand un ouvrier, plus matinal que lui, le devançoit au travail* (1). Pour

(1) Cui non ſunt auditæ Demoſthenis Vigiliæ? qui dolere ſe aiebat, ſi quando opificum antelucanâ victus eſſet induſtriâ. Cic. *Tuſcul.* 4, *n.* 19.

être plus recueilli, il avoit fait conſtruire une retraite ſouterraine, inacceſſible aux rayons du jour, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, & là, loin des importuns & du bruit, il compoſoit, à la lueur d'une ſimple lampe, ſes admirables harangues. Ainſi les moyens que ce Père de l'Éloquence employa, il nous les a laiſſés, la vigilance, l'aſſiduité au travail, la retraite & l'étude; mais il ne nous a pas laiſſé ſon ame.

L'éloquence de Démoſthène n'a rien que de mâle & d'auſtère. Ce n'eſt pas cependant qu'il écarte les grâces, qu'il rejete les fleurs, qu'il néglige les ornemens; mais il faut qu'ils s'offrent naturellement, & conviennent parfaitement aux objets. On voit à la manière ſerrée & conciſe dont il préſente les objets, à la beauté, à la nobleſſe, à l'élévation de ſon ſtyle, qu'il avoit eu pour Maîtres, Thucydide & Platon. Ce qu'on doit admirer encore dans ſes harangues, c'eſt cet oubli total de ſa perſonne. Jamais on n'y

remarque le moindre retour ſur lui-même; nulle envie de briller ; ſon âme s'y déploie toute entière ; on voit qu'il n'eſt occupé que du ſalut de ſa Patrie, & pour me ſervir de l'expreſſion de l'illuſtre Fénelon, qu'il la porte dans ſon cœur.

Un talent ſi ſupérieur pouvoit bien quelquefois enorgueillir Démoſthène, & on ne doit point être étonné de la ſenſibilité qu'il témoigna, de ſon aveu, au mot flatteur (1) *d'une Porteuſe d'eau, qui, le voyant paſſer, diſoit à ſa voiſine : Vois-tu bien ; c'EST-LA CE DÉMOSTHÈNE. Quelle petiteſſe !* s'écrie Cicéron ; & il ajoute auſſi-tôt : *mais quel grand Orateur ! mais c'eſt qu'il avoit appris à parler aux autres, & qu'il ſe parloit rarement à lui-même.* Comment Cicéron, qui n'a pas craint de

(1) Leviculus ſanè noſter Demoſthenes, qui illo ſuſurro delectari ſe dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græciâ eſt, inſuſurrantiſque alteri : *hic eſt ille Demoſthenes.* Quid hoc levius? At quantus Orator! ſed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipſe ſecum. Cic. *Tuſcul.* 5, *n.* 36.

traiter d'homme vain, Démoſthène, traiteroit-il aujourd'hui, nos prétendus Orateurs, nos Beaux-Eſprits à la mode, qui, non contens de ſe parler ſans ceſſe à eux-mêmes, & peu faits d'ailleurs, pour apprendre à parler aux autres, ſont aſſez vains, pour avoir des prôneurs affidés, qu'ils prônent à leur tour; & pour compoſer & publier ſouvent eux-mêmes, ſans pudeur comme ſans raiſon, l'éloge de leurs propres écrits? Quel orgueil! mais auſſi quels Écrivains! Du moins la foibleſſe de Démoſthène eſt bien pardonnable: celui qui avoit tant de droits à l'admiration publique, pouvoit-il n'être pas flatté de s'entendre nommer, par une femme du peuple, qui, dans ce peu de mots, *C'eſt-là ce Démoſthène*, exprimoit, en le faiſant remarquer à ſa voiſine, ce ſentiment de vénération & de plaiſir dont on eſt ſaiſi à l'aſpect d'un homme vraiment grand, tel que Démoſthène, dont la haute renommée ne permettoit pas que le nom fût ignoré de perſonne? Il n'étoit pas

cependant le ſeul qui ſe fût fait un nom célèbre.

Parmi le grand nombre d'excellens Orateurs qui brillèrent de ſon temps, Eſchine eſt celui qui a joué le plus grand rôle, ſi l'on en juge, par le redoutable adverſaire qu'il avoit choiſi. Émule & rival de Démoſthène, il s'en falloit qu'il réunît à ſes talens cette vertu ſévère, cette probité à toute épreuve, cette nobleſſe de ſentimens, cet amour pur & déſintéreſſé du bien public & de la patrie, & cette éloquence inimitable de ſon rival. Il oſa néanmoins ſe déclarer ouvertement ſon ennemi : il l'attaqua avec toute la violence & l'acharnement où s'emporte volontiers un Avocat impudent, accoutumé à ſe ſervir de pareils moyens. Démoſthène le terraſſa avec les armes de la vérité. Eſchine ſuccomba, & l'exil fut la punition de ſon accuſation téméraire. Comme il alloit obéir à ſon arrêt, & qu'il étoit prêt à ſortir de la ville, Démoſthène courut après lui, une bourſe à la main, & le força

de l'accepter. *Eh ! comment*, s'écria Eſchine, *ne pas regretter une Patrie, où je laiſſe un ennemi ſi généreux ! Puis-je eſpérer jamais de rencontrer ailleurs des amis qui lui reſſemblent ?* Que cet exemple n'apprenoit-il aux lâches perſécuteurs du Pindare François (1), à ces hommes implacables, deſſéchés, dévorés d'envie, & qui l'ont pourſuivi juſques par de-là même le trépas, qu'il eſt un terme à la haine ainſi qu'à la vengeance, & que c'eſt une baſſeſſe, & de plus une barbarie d'inſulter à ſon ennemi dès qu'il eſt malheureux ? Mais il leur falloit l'ame & le génie de Démoſthène, pour que la penſée leur vînt de l'imiter.

Rhodes fut le lieu que choiſit Eſchine, pour ſon exil. Il y porta le goût des (2)

(1) Jean-Baptiſte Rouſſeau.

(2) Æſchines enim, qui hunc exilio delegerat locum, intulit eo ſtudia Athenarum, quæ velut ſata quædam cœlo terraque degenerant, ſaporem illum Atticum peregrino miſcuerunt. QUINTIL. *Lib. XII, Cap. X, pag.* 896 & 897.

Sciences qui fleuriſſoient à Athènes, & y établit une École d'éloquence, qui fut long-temps célèbre. Elle ne conſerva pas cependant la pureté du goût Attique; le goût du pays s'y mêla, comme le remarque Quintilien, & elle éprouva le ſort des plantes, qui dégénèrent toujours, dès qu'elles ſont portées dans un terroir & dans un climat étrangers. Eſchine commença ſes premières leçons, par les deux harangues qui avoient cauſé ſes malheurs. On donna les plus grands éloges à la ſienne; mais celle de Démoſthène fit ſur les Auditeurs une telle impreſſion, & les acclamations & les applaudiſſemens redoublèrent; avec tant de force & de vivacité, qu'Eſchine entraîné comme malgré lui: *Que ſeroit-ce donc*, leur dit-il, *ſi vous l'aviez entendu lui-même?* Quel éloge! & qu'il eſt beau dans la bouche d'un ennemi, & ſur-tout d'un rival!

Ne ſoyons point ſurpris ſi les Rhodiens prodiguèrent leurs applaudiſſemens, avec une eſpèce d'enthouſiaſme, à la harangue

de Démoſthène. Comment n'auroient-ils pas été frappés de la nobleſſe des ſentimens dont elle eſt pleine, de ce beau ſimple qui y règne, de cette vérité franche qui la caractériſe? On y voit à découvert l'ame toute entière de l'Orateur; & plus ſon ame eſt élevée, plus ſes penſées, ſon ſtyle, les images qu'il emploie, ont de force, de grandeur & de majeſté. Voilà, ſi je ne me trompe, la vraie éloquence, celle qui doit enlever tous les ſuffrages, & la ſeule digne d'être admirée. Ainſi Démoſthène, de l'aveu même de ſes rivaux & de toute l'Antiquité, eſt parvenu au plus haut degré de perfection, où le génie puiſſe atteindre. Il eſt le Prince des Orateurs, comme Homère eſt le Prince des Poëtes. L'un & l'autre ſont deux modèles achevés, qu'on ne doit jamais ſe laſſer d'étudier & de méditer, pour peu qu'on ſoit jaloux de la gloire. D'ailleurs la Nature nous en offre bien rarement de pareils; & c'eſt une raiſon de plus pour ne pas les négliger.

Il ſemble, en effet, que la Providence ſe plaiſe à favoriſer certains ſiécles, par le ſoin qu'elle prend d'y placer, en nombre, ces génies rares & privilégiés, deſtinés à éclairer le monde; & qu'elle laiſſe écouler enſuite un intervalle immenſe de temps, juſqu'à ce qu'elle daigne répandre de nouveau ſes bienfaits ſur une autre génération. On diroit même qu'elle eſt avare, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de ces brillantes époques, puiſque nous en comptons ſi peu juſqu'à nos jours.

Le temps qui s'écoula depuis Homère, juſqu'à la fin de la guerre du Péloponèſe, vit naître une multitude de Poëtes célèbres. Les derniers âges de cette époque furent féconds en grands Philoſophes, en grands Hiſtoriens & en grands Capitaines. Le ſiécle ſur-tout de Périclès étonne, par les merveilles qu'il enfanta dans tous les genres. Mais la véritable éloquence ne commença de briller qu'au temps de Démoſthène. C'étoit à lui qu'il étoit réſervé de créer, pour ainſi dire, l'art de la parole,

& de ſe couvrir d'une gloire immortelle, au milieu d'une foule d'excellens Orateurs, faits pour occuper dignement la Tribune aux harangues, & pour ſe diſputer à l'envi le premier rang, ſi Démoſthène ne l'eût pas obtenu de droit. Ils avoient été preſque tous Diſciples d'Iſocrate. Cet illuſtre (1) Rhéteur, dont le genre d'éloquence eſt orné & fleuri, étoit plus propre à enſeigner l'art de combattre, qu'à combattre lui-même. Peu jaloux de paroître dans les exercices du Barreau, il ne cherchoit qu'à briller au milieu d'une nombreuſe École, par les grâces & la délicateſſe de ſon ſtyle. Ses Élèves avoient, comme leur Maître, un genre d'éloquence qui leur étoit propre, & s'ils différoient tous entr'eux, par le genre & par le ſtyle (2); ils étoient tous

(1) Iſocrates in diverſo genere dicendi nitidus & comptus, & palæſtræ quam pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres ſectatus eſt: nec immerito: Auditoriis enim ſe, non judiciis comparat. QUINTIL. *Lib. X, Cap. I, pag.* 744.

(2) Demoſthenes, Hyperides, Lycurgus, Æſchines,

réunis dans le même goût du vrai & du beau ſimple. Ce goût ſe conſerva dans ſa pureté, tant qu'on s'appliqua à les étudier & à les imiter : mais après leur mort, on en perdit inſenſiblement le ſouvenir ; & dès qu'ils furent entièrement oubliés, on vit régner un genre d'éloquence molle & efféminée, qui fit diſparoître pour toujours les traces de l'ancienne éloquence.

Les ſucceſſeurs des Démoſthène, des Hypéride, des Eſchine, ſe frayèrent donc une route nouvelle qui les égara bientôt. Démétrius de Phalère (1) altéra le premier

---

Dinarchus, aliique complures, etſi inter ſe pares non fuerunt, tamen ſunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere verſati, quorum quamdiu manſit imitatio, tamdiu genus illud dicendi, ſtudiumque vixit. Poſteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria ſenſim obſcurata eſt & evanuit ; alia quædam dicendi molliora ac remiſſiora genera viguerunt. Cic. *de Oratore, Lib. II, n.* 23.

(1) Phalereus enim ſucceſſit eis ſenibus adoleſcens, eruditiſſimus ille quidem horum omnium, ſed non tam armis inſtitutus, quàm palæſtrâ. Itaque delectabat magis Athenienſes, quàm inflammabat...

le goût de l'antique éloquence. Plus jaloux de plaire que d'émouvoir, il préféra les grâces à la force. Il ne ſongeoit qu'à frapper agréablement l'oreille: il enchantoit l'eſprit, mais il n'excitoit dans l'ame aucun de ces mouvemens ſubits, involontaires, que produit la véritable éloquence, & qui vous laiſſent un long & agréable ſouvenir de ce que vous avez entendu. Comme il avoit de l'eſprit, il varioit à ſon gré les ornemens légers & frivoles qu'il répandoit dans ſes diſcours; & comme il ſurpaſſoit, en élégance, tous ceux de ſon temps, il devint le modèle des Orateurs de ſon ſiécle. Ses nombreux imitateurs achevèrent de perdre l'éloquence.

Hic primus inflexit orationem, & eam mollem, teneramque reddidit: & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit quàm gravis, ſed ſuavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret: & tantùm ut memoriam concinnitatis ſuæ, non (quemadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus eſſet auditus. Cic. *de Claris Oratoribus*, *n.* 9.

Il eſt auſſi dangereux en littérature, qu'en morale, de changer ou d'altérer les principes reçus. Le goût ne ſe conſerve pur, qu'autant qu'il eſt entretenu & nourri par l'étude des bons modèles. Pour peu qu'on les néglige ou qu'on les abandonne, les écarts ſe multiplient, & l'on marche à grands pas vers la corruption. Malheureuſement la nouveauté entraîne la multitude, parce que les Novateurs affectent ordinairement une hardieſſe qui impoſe, & ont une tournure d'eſprit qui éblouit & leur fait des Sectateurs. Le mauvais goût s'accroît alors avec une rapidité incroyable, en raiſon du nombre des mauvais Copiſtes, leſquels, bien inférieurs à leurs modèles, en talent & en eſprit, les ſurpaſſent en défauts & en ridicules, & n'en deviennent pas moins à leur tour des modèles pour leurs ſucceſſeurs qui achèvent la révolution. La raiſon de cette étonnante & rapide décadence, eſt bien ſimple ; c'eſt qu'on n'imite guères que ceux auxquels on reſſemble, & qu'il eſt plus aiſé de ſe

paſſer des règles ou de les enfreindre, que de les obſerver. Or les règles ſévères du goût, preſcrivent une imitation parfaite de la Nature: les équivalents ne la ſuppléent point: tout ce qui n'eſt pas elle, eſt faux. Voyez ces lumières raſſemblées en faiſceaux, & diſpoſées avec tout l'art imaginable, pour éclairer un lieu vaſte & obſcur; elles y laiſſent encore des ombres qu'elles ne peuvent diſſiper, parce qu'elles ne peuvent rendre ni les feux étincelans, ni la beauté du jour: de même tous les efforts les plus brillans de l'eſprit n'imiteront & n'égaleront jamais le ſolide éclat des feux du génie.

Le ſeul moyen de tendre à la perfection, eſt donc de ne prendre pour guide que le vrai. Qu'on examine de ſang-froid & ſans prévention, les beautés réelles & ſans nombre, répandues dans l'Iliade & l'Odyſſée, on ſentira qu'elles y ſont placées avec autant de ſageſſe que de goût. Ces Poëmes ſont en effet des copies fidèles, ou plutôt des Tableaux vivans de

la Nature. C'eſt en quoi ſur-tout Homère eſt admirable, indépendamment de ſes grands caractères, ſur leſquels ſe ſont formés les Poëtes, les Orateurs, les Hiſtoriens & les Philoſophes, qui ont fait après lui, la gloire de la Grèce, dans les beaux jours de la République d'Athènes.

Cette ſplendeur littéraire avoit diſparu depuis les conquêtes de Philippe, & le règne des ambitieux ſucceſſeurs d'Alexandre. La Grèce entière en proie à toutes les horreurs de la guerre, fut enfin forcée de ſubir le joug des vainqueurs; Athènes, ſur-tout, jadis ſi floriſſante, n'étant plus qu'une ombre de République opprimée de toutes parts, contrainte de livrer ſes éloquents défenſeurs, à la vengeance de ſes tyrans; la Tribune aux harangues fermée; l'Académie & le Lycée déſerts, abandonnés, ou livrés à de pitoyables Sophiſtes; le Théâtre détruit; ces Monumens ſuperbes, merveilles de l'art & du génie, abattus, briſés, preſqu'entiérement anéantis; les Muſes éplorées, tremblantes,

ſans voix, ſans aſyles & ſans appui ; tel eſt l'état déplorable, où, après tant de ſiécles de gloire, Athènes fut réduite. Les Sciences & les Arts chaſſés de leur Patrie, ſe réfugièrent chez les Romains, où leur règne ne fut pas moins brillant, moins chéri que chez les Grecs.

Occupée à jeter les fondemens de ſa grandeur future, Rome n'avoit encore été que guerrière. Toujours les armes à la main, & méditant ſans ceſſe de nouvelles conquêtes, rien n'étoit plus étranger à ſes mœurs dures & auſtères, que les Arts & les Sciences. Mais la politique, ſage & éclairée, qui lui avoit fait une loi de traiter avec douceur & modération les vaincus ; d'admettre, ſuivant les circonſtances, ſes Alliés & les Peuples qu'elle avoit ſoumis, au rang de ſes Citoyens ; d'adopter de leur Religion, de leurs Coutumes & de leurs Uſages, ce qu'elle y trouvoit d'utile & d'avantageux, préparoit inſenſiblement une révolution favorable aux Lettres. Carthage enfin enſevelie

ſous

ſous ſes ruines, laiſſant Rome ſans rivale, & maîtreſſe du monde, on vit bientôt les Savans & les plus célèbres Artiſtes de tous les peuples qu'elle avoit conquis, accourir, lui demander un aſyle, & ſe mettre ſous ſa protection. La pauvreté commençoit à n'être plus la vertu des Romains. Les immenſes & riches dépouilles qu'ils avoient enlevées à Carthage, en Aſie & dans la Macédoine, avoient introduit un luxe, juſqu'alors inconnu dans Rome. Il eſt vrai qu'il n'y eut d'abord que les Temples d'où la ſimplicité diſparut. Marcellus fut le premier, qui, après la priſe de Syracuſe, les orna des ſuperbes ſtatues, & des tableaux les plus précieux, dont cette ville étoit remplie, ſans qu'il ſe permît de ſe réſerver une partie de ces dépouilles, pour en décorer ſes jardins. L'admiration que ces nouveaux ornemens excitèrent, en inſpira le goût, & ce luxe paſſa bientôt des Temples, dans les maiſons des particuliers. Tels furent chez les Romains, les commencemens des Arts

agréables, dans leſquels ils ne tardèrent pas à égaler les Grecs. La rapidité de leurs progrès n'a rien d'étonnant : l'opulence tient en ſes mains le ſort des Arts de pur agrément & de luxe ; & quoique le plus ſouvent elle juge de leur prix en aveugle, comme ils ſervent à multiplier ſes jouiſſances, à étaler ſon faſte, à entretenir ſes goûts, & à nourrir ſon orgueil & ſa vanité, il ſuffit, pour les vivifier, qu'elle répande ſur eux ſes largeſſes. D'ailleurs, comme les Romains étoient un Peuple religieux, lorſqu'ils virent leur puiſſance affermie, & le tréſor public rempli de richeſſes accumulées & ſurabondantes, ils en conſacrèrent le premier uſage à élever des Temples à tous les Dieux qu'ils s'étoient choiſis. Ils conſtruiſirent des édifices deſtinés à la décoration & à l'embelliſſement d'une ville, devenue la Capitale du monde, & qu'ils révéroient comme le ſiége éternel (1) de

(1) On voit encore une quantité de Médailles, avec ces mots : ROMA AETERNA.

leur Empire. Ainſi tout concourut à la fois à l'heureux & prompt développement du génie des Arts, tandis que les Lettres ne rencontrèrent que des obſtacles dans leur marche lente & pénible.

Quoique le luxe eût déja depuis long-temps influé ſur les mœurs, il n'avoit pas cependant opéré de changement dans l'éducation de la Jeuneſſe Romaine. L'ancienne méthode de ne la former que dans l'art de la guerre, de l'endurcir à la fatigue & aux travaux, de l'entretenir dans des exercices continuels, ſubſiſtoit encore dans ſa première vigueur. On en peut juger par ce qui arriva, lors qu'Athènes, pour terminer quelques affaires particulières qu'elle avoit avec la République, députa vers le Sénat, deux Philoſophes célèbres, Carnéade & Diogène. Ces deux Députés, pendant le ſéjour qu'ils firent à Rome (1), y donnèrent quelques leçons de Philoſophie, auxquelles les Romains coururent en foule. Carnéade, ſur-tout, remplit

(1) PLUT. *in* Catone, *pag.* 349.

TAYLOR INST. OXFORD

bientôt la ville de ſa renommée. Son éloquence avoit tant de charmes, qu'on quittoit tout pour l'entendre: on le regardoit comme un prodige; & il ſut inſpirer une telle ardeur de s'inſtruire, que les jeunes gens oubliant juſqu'à leurs plaiſirs, ſe livroient, avec une eſpèce de fureur, à la paſſion nouvelle qui les entraînoit vers l'étude. Caton, le Cenſeur, témoin de cette ardeur, & craignant que la gloire d'un vain ſavoir, ne détournât la jeuneſſe de ſes exercices militaires, & ne lui fît dédaigner la gloire des armes, ſe ſervit de toute l'autorité que lui donnoient ſa charge & ſon âge, pour preſſer le Sénat d'ordonner le départ des deux Philoſophes, qui reçurent en effet l'ordre de quitter Rome ſur le champ.

Cet événement n'étoit pas d'un préſage heureux pour les Sciences. Néanmoins la diſpoſition dans laquelle les Députés Athéniens laiſsèrent les eſprits, annonçoit qu'il falloit tout eſpérer du temps & des circonſtances. Cet éloignement pour toute

inſtruction étrangère aux armes, tenoit à la conſtitution primitive de la République. Un peuple qui commence, & ne peut s'aggrandir & ſe faire reſpecter que par ſa valeur & par la force, n'a beſoin que de Soldats & de Laboureurs; auſſi étoit-ce à la charrue qu'on alloit chercher quelquefois les Généraux d'armée & les premiers Magiſtrats. Mais auſſi-tôt que la République fut parvenue à ce haut point de conſidération & de puiſſance qui la rendirent ſi redoutable, il étoit difficile qu'elle ne ſe dégoûtât pas de la ſévérité de ſes mœurs antiques. Elle ne connut d'abord d'autres ſpectacles que les fêtes & les jeux inſtitués en l'honneur des Dieux, la pompe des cérémonies religieuſes, & les honneurs du triomphe décernés aux vainqueurs. Ces ſpectacles, tout impoſans, tout majeſtueux qu'ils étoient, ſe donnoient rarement, & ne ſuffiſoient pas aux loiſirs d'un peuple immenſe, qui, tranquille auprès de ſes foyers, jouiſſoit dans l'abondance du fruit

de ſes victoires. Il s'en établit donc inſenſiblement de nouveaux, ſemblables à ceux qui firent les délices & la gloire d'Athènes.

Le grand nombre de Savans & d'Artiſtes Grecs, qui vivoient au milieu du peuple Romain, l'avoient familiariſé avec la langue de leur pays. On liſoit, on étudioit, on traduiſoit leurs ouvrages, & Caton lui-même dans ſa vieilleſſe, revenu de la crainte qu'il avoit témoignée, lorſqu'il força le Sénat de renvoyer les Philoſophes Athéniens, faiſoit de cette étude ſes plus douces occupations. Malgré l'extrême rudeſſe & la groſſièreté de la langue Romaine de ces temps reculés, Livius Andronicus eſſaya de lui donner quelque harmonie, & une certaine cadence qui la rendit plus douce & plus agréable à l'oreille. C'eſt le pouvoir, en effet, de la Poéſie de polir, de perfectionner, d'embellir toutes les langues; mais quelques efforts qu'elle faſſe pour s'élever, elle n'eſt pas exempte elle-même, dans ſon

berceau, des défauts de ſon ſiécle. Ce n'eſt qu'à la longue qu'elle briſe ſes entraves, prend un eſſor ſublime, & répand ſes heureuſes & brillantes influences ſur le langage vulgaire. Ainſi L. Andronicus rendit toujours un grand ſervice à la langue, lorſqu'il entreprit de l'adoucir & de lui procurer plus de nobleſſe. Il eſt le premier (1) qui ait fait jouer ſur un Théâtre, les Pièces qu'il avoit imitées, ou entiérement copiées du Théâtre Grec. Les fragmens qui nous en reſtent, nous font connoître (2) l'uſage ancien de certains termes, & les formes uſitées du temps d'Andronicus; mais ils ne peuvent nous donner aucune idée de ſon génie, ni de ſon talent pour la Poéſie tragique ou

(1) Atque hic Livius, qui primus fabulam, C. Clodio Cæci filio & M. Tuditano conſulibus, docuit, anno ipſo antequam natus eſt Ennius. Cic. *de Clar. Orat. n°* 18. Ennius eſt né vers l'an 515 de Rome, 239 ans avant l'Ere chrétienne.

(2) Voyez *fragmenta veterum Poetarum Latin.* pag. 1456 & 1457.

épique. Cependant quoique le ſtyle d'Andronicus ſe ſente de la barbarie de ſon ſiécle, ce Poëte n'en a pas moins le mérite d'être le créateur de la Tragédie Latine, & on peut lui appliquer ce que dit Cicéron, *que rien n'eſt inventé & perfectionné en même-temps* (1).

Les Poëtes qui ſuivirent L. Andronicus, furent Nevius, Poëte tragique & comique, & Auteur du Poëme de la guerre de Carthage, *qui plaît à-peu-près*, dit Cicéron, *comme plairoit aujourd'hui* (2) *une ſtatue de Myron* (3); Ennius, doué d'un génie fertile, heureux & plein de feu, qui introduiſit le premier l'uſage des vers héroïques, & enrichit la langue de nouveaux mots;

(1) Nihil eſt enim ſimul & inventum, & perfectum. *Id. Ibid.*

(2) Les Statues de Myron, Sculpteur d'Athènes, manquoient de vérité dans l'expreſſion, ce qui n'empêchoit pas de les trouver *belles*.

(3) Tamen illius, quem in vatibus & Faunis enumerat Ennius, bellum Punicum, quaſi Myronis opus, delectat. Cic. *de Clar. Orat. n°* 19.

Accius & Pacuvius, distingués & estimés parmi les anciens Tragiques Latins, pour la solidité des pensées (1), la force des expressions & la dignité des caractères; enfin Cecilius, excellent Poëte comique; mais aucun de ces Poëtes ne fut assez heureux, pour ne pas conserver quelque reste de la barbarie de son siécle. Le temps seul devoit amener par degrés cette élégance, cette urbanité qu'ils cherchoient vainement.

L'intervalle qui s'écoula depuis L. Andronicus jusqu'à Térence, est environ de soixante-dix ans. Plaute parut à-peu-près vers le milieu de cette époque; & c'est à lui que la Langue Latine doit son premier degré de perfection. Il imita les Grecs, à l'exemple des Poëtes qui l'avoient précédé, mais beaucoup plus heureusement qu'eux. Il paroît qu'à l'imitation des Poëtes

(1) Tragœdiæ Scriptores *Accius* atque *Pacuvius* clarissimi, gravitate sententiarum, verborum pondere, & autoritate personarum. QUINTIL. *Inst. Orat. Lib. X, Cap. I, pag.* 749.

de l'ancienne Comédie grecque, il a plus cherché à amuſer la multitude, qu'à plaire aux Grands, qu'il flatte peu, & aux dépens deſquels, il faiſoit rire le peuple. La vivacité, l'élégance, l'urbanité & le pittoreſque de ſon ſtyle, ont fait dire que ſi les Muſes vouloient parler latin, elles emprunteroient ſon langage. Cependant il s'en faut qu'il ſoit auſſi pur, auſſi châtié que celui de Térence.

Ce Poëte, le plus parfait des Poëtes comiques Latins, mérita d'être admis très-jeune dans la meilleure compagnie de Rome. Il ne fit que copier Ménandre, qu'il choiſit de préférence pour ſon modèle. Son ſtyle eſt d'une ſimplicité ſi noble, d'une élégance & d'une pureté ſi parfaite, qu'on attribua ſes ouvrages aux Grands de Rome, qui parloient le mieux leur langue, à Scipion l'Africain & à Lelius dont il étoit l'ami particulier. Si l'on compare Plaute à Térence (1), on

(1) Voyez les deux Préfaces de Madame Dacier à la tête de ſes traductions de *Plaute* & de *Térence*.

trouvera que Plaute poſſéde plus la force comique que Térence : que ſes perſonnages parlent moins qu'ils n'agiſſent ; que ſes caractères ſont ſoutenus, & que par la variété des incidens, il ſait toujours ménager une ſurpriſe agréable. Ces qualités manquent à Térence. Mais il eſt admirable & bien ſupérieur à Plaute, dans la peinture des mœurs, qu'il rend avec aſſez de vérité, pour perſuader que c'eſt le langage de la nature. Il n'excite pas, il eſt vrai, ce rire éclatant, qui n'eſt qu'un mouvement convulſif ; mais ce rire délicat & doux de la raiſon, qui procure à l'ame une ſenſation délicieuſe. Plus on lit ſes Comédies, plus on veut les lire, & l'on y revient encore avec un plaiſir toujours nouveau. La morale en eſt ſi pure, les maximes dont elles ſont remplies, conviennent ſi bien à toutes les actions de la vie, qu'elles peuvent être miſes entre les mains de toutes ſortes de perſonnes. Elles ſont un modèle achevé de ſtyle : c'eſt-là que la jeuneſſe peut puiſer

ſans danger le goût de la belle Latinité.

Toutes les Pièces des Poëtes que nous venons de nommer, étoient moins leur propre ouvrage, qu'une copie de celles du Théâtre Grec. Aucun d'eux, excepté Plaute qui eſt original dans quelques-unes de ſes Comédies, n'a le mérite de l'invention. Afranius eſt le ſeul qui n'ait rien emprunté des Grecs. Il fut l'inventeur de la Comédie purement Latine. Il s'attacha particulièrement à peindre les mœurs des Romains, leurs uſages & leurs coutumes. Il fit quitter à ſes Acteurs le coſtume Grec, dont s'étoient ſervi les Poëtes avant lui, & leur donna l'habillement ordinaire des Citoyens de Rome, d'où cette Comédie fut nommée *Togata*. Il y excella; mais ſes pièces ſe reſſentirent trop (1) de la corruption de ſes mœurs. Il eſt heureux que le temps ait anéanti ces ouvrages obſcènes,

(1) Togatis excellit *Afranius*. Utinam non inquinaſſet argumenta puerorum fœdis amoribus, mores ſuos faſſus. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. X, Cap. I, pag.* 750.

quelque mérite qu'ils euſſent, ſoit du côté de l'invention, ſoit du côté de l'agrément du ſtyle (1).

Quoique la Tragédie Latine ait eu la même origine que la Comédie, qu'elle ait pris naiſſance en même-temps, & que ſes Auteurs aient puiſé aux mêmes ſources, elle ne paroît pas avoir fait de grands progrès. Il eſt même étonnant que le ſiécle d'Auguſte, ſi brillant pour la Littérature, n'ait pas produit un génie digne de le diſputer aux Eſchyle, aux Sophocle & aux Euripide. Quintilien ne parle (2) de *la Médée* d'Ovide, que pour montrer juſqu'où ce Poëte eût porté ſon talent, s'il ſe fût moins livré à l'envie de faire briller ſon eſprit. Cet excellent Juge rappele

(1) L. *Afranius* Poeta, homo perargutus, in fabulis quidem etiam, ut ſcitis, diſertus. Cic. *de Clar. Orat. n°.* 45.

(2) Ovidii *Medea* videtur mihi oſtendere quantum vir ille præſtare potuerit, ſi ingenio ſuo temperare quam indulgere maluiſſet. Quintil. *Inſt. Orat. L. X, Cap. I, pag.* 749.

encore avec éloge les Tragédies de Pomponius ſecundus (1), que les vieillards d'alors ne trouvoient pas aſſez tragique, & qu'ils eſtimoient néanmoins par la grande connoiſſance qu'il avoit de l'Antiquité, & par l'agrément de ſa compoſition. Mais comme de tous les Tragiques Latins, il ne nous reſte qu'un très-petit nombre de pièces attribuées communément à Sénèque le Philoſophe, il eſt aiſé de juger, en les liſant, que l'art étoit peu formé, ou que ce Philoſophe en connoiſſoit peu le génie. Toujours occupé du ſoin de ſe montrer, il transforme tous ſes perſonnages, hommes & femmes indiſtinctement, en Philoſophes: il leur prête ſon langage & ſes penſées, ſouvent contraires, & à ce qu'ils doivent dire, & à la paſſion qui les agite: il fatigue par une foule de maximes & de ſentences, qu'il entaſſe les unes ſur les autres: ſon

(1) Eorum quos viderim longe princeps *Pomponius ſecundus*, quem ſenes parum tragicum putabant, eruditione ac nitore præſtare confitebantur. *Id. Ibid.*

langage, quoique ferme & précis, n'eſt jamais naturel, parce que c'eſt toujours le Bel-Eſprit qui parle: il cherche plutôt à éblouir qu'à intéreſſer: en un mot, pour cacher la foibleſſe de ſa fable, il emploie toute la pompe de la Poéſie, étale les ſentimens les plus élevés, mais il ignore le ſecret d'aller au cœur. Voilà les défauts réels qu'on reproche généralement, & avec raiſon, à Sénèque. Cependant, en le condamnant comme un mauvais modèle, nous devons lui rendre juſtice ſur la beauté des ſentimens, la ſageſſe des maximes, la ſolidité des réflexions politiques, ſur la pureté même de la morale, qui brillent dans toutes ſes Tragédies. Quoiqu'il ait affecté d'y faire dominer le ton philoſophique, il n'en abuſe jamais, pour y jeter à deſſein ces maximes audacieuſes, dont le but eſt d'opérer une révolution ſubite ou inſenſible dans les eſprits. Citoyen autant que Philoſophe, on voit qu'il chérit ſa Patrie, qu'il en ſuit les Loix, & qu'il reſpecte les Dieux qu'elle révère: par-tout

il montre à quel point il déteſte le vice ; par-tout il en inſpire l'horreur ; & lorſqu'il parle de la vertu, il en fait l'éloge avec un enthouſiaſme ſi vrai, que l'on voit qu'il exprime les ſentimens de ſon cœur. Si ces admirables qualités ne peuvent excuſer les défauts du Poëte, elles doivent du moins faire eſtimer le Philoſophe.

Il eſt aiſé de voir combien le Théâtre de Rome étoit inférieur, en tout, au Théâtre d'Athènes. Ce n'eſt pas que les Romains n'euſſent autant de goût que les Grecs ; mais ils n'avoient pas le génie de ce peuple créateur de tous les beaux Arts. Cette multitude de demi-Dieux, cette foule de Héros imaginaires dont ils prétendoient deſcendre, ce fonds inépuiſable de fables agréables & riantes, cette richeſſe de connoiſſances acquiſes dans tous les Arts & dans toutes les Sciences ; ce penchant naturel de la Nation à la raillerie, cette liberté de tout dire & de laiſſer errer l'eſprit à ſon gré, tout offroit à l'imagination des Grecs une variété

infinie

infinie de ſujets propres à l'enflammer. Quel intérêt la Tragédie ne devoit-elle pas leur inſpirer ? C'étoit leur propre hiſtoire qu'elle leur rappeloit. De quelle malignité & de quelles plaiſanteries pleines de ſel attique la Comédie ne devoit-elle pas être aſſaiſonnée ? C'étoient les premiers perſonnages de la République, les Magiſtrats, les Gens riches, les Philoſophes qu'elle attaquoit & qu'elle livroit à la riſée du Peuple. Les Athéniens aimables & frivoles, mais inſtruits à fond des affaires publiques, & de tout ce qui pouvoit flatter leur vanité ou intéreſſer leur gloire, avoient donc tous les matériaux propres à la Tragédie & à la Comédie, & des hommes de génie pour les mettre en œuvre. Les Romains, au contraire, peuple grave & ſérieux, long-temps pauvre & groſſier, endurci aux exercices militaires & aux travaux de la campagne, ne connoiſſant d'autre gloire que celle des armes, ignorant les Arts & les Lettres, d'une auſtérité de mœurs ſi grande, qu'elle

auroit écarté à jamais toutes les connoiſſances d'agrément, ſi elle ſe fût conſervée dans toute ſa vigueur; les Romains, dis-je, avoient à vaincre tous les obſtacles du caractère dominant de leur propre Nation, avant que de pouvoir parcourir, avec ſuccès, une carrière où ils étoient entrés ſi tard.

Plus de cinq cens ans, depuis la fondation de Rome, s'étoient écoulés, lorſque le relâchement des mœurs autoriſa l'établiſſement des Jeux ſcéniques. Quelle pouvoit être alors l'érudition des Poëtes? Leur Patrie ne leur en fourniſſoit dans aucun genre. Il falloit donc que le génie des Grecs leur ſervît de guide & de flambeau; & comme ils n'étoient pas riches de leur propre fonds, ils ſe contentoient d'imiter ou de copier les chefs-d'œuvre d'Athènes, & les repréſentoient ſur leur Théâtre. Cette imitation ſervile & forcée, dont les Romains ne s'écartèrent point, même dans le bel âge de la Littérature Latine, nuiſit beaucoup au progrès de la Tragédie; & ſi la Comédie réuſſit mieux,

ce n'eſt pas que l'Art ſoit plus facile; mais c'eſt que les vices & les ridicules, à quelques nuances près, ſont les mêmes dans tous les pays, chez toutes les Nations, qu'ils appartiennent à tout individu, ſans diſtinction de rang & d'état; & que le Poëte comique qui ſait les ſaiſir & les peindre avec vérité, eſt toujours ſûr du ſuccès.

L'Art dramatique eſt donc le ſeul où les Romains n'ont pu s'élever juſqu'à leurs Maîtres, tandis que dans tous les autres Arts ils les ont égalés, ſur-tout quand la Langue Latine eut acquis cette politeſſe & cette urbanité que Térence ſut y répandre, & que l'on peut comparer à l'Atticiſme des Grecs. Cependant, long-temps avant cette époque, Rome poſſédoit un grand nombre d'hommes éloquens. Mais on voit, par ce qu'en dit Cicéron, dans ſon Dialogue ſur LES CÉLÉBRES ORATEURS, que l'Éloquence étoit encore loin de la perfection. Il paroît même d'après le ſentiment de ce grand Homme, que la plupart des

ouvrages de ces anciens Orateurs, méritoient peu d'être lus, & que ceux mêmes auxquels il donne des éloges, & dont la lecture, ſelon lui, pouvoit être très-utile, étoient ou négligés, ou abſolument ignorés, tels que les Diſcours de Caton le Cenſeur, dans leſquels il admiroit la dignité, la véhémence, l'adreſſe dans les diſcuſſions, la nobleſſe des penſées, la fineſſe des idées, & ſouvent même le brillant de l'expreſſion, malgré la vétuſté de ſon ſtyle, & tous les autres défauts qui tenoient à la groſſièreté de ſon ſiécle (1).

Ce ne fut que par degrés & à pas lents, que l'Éloquence Latine ſe perfectionna. Elle ne fut jamais plus noble, plus impoſante, plus majeſtueuſe, que dans les beaux jours de la puiſſance & de la liberté de la République. Les Dignités alors & les premières Charges de l'État étoient le but où tendoient les vœux des hommes

(1) Antiquior eſt hujus ſermo, & quædam horridiora verba. Cic. *de Clar. Orat.* n° 17.

éloquens. Leurs discours portoient le caractère de cette fierté républicaine, accoutumée à traiter en sujets les Rois qu'elle avoit vaincus, & d'égal à égal ceux qu'elle se proposoit de combattre & de vaincre. Dans ces temps heureux, les Orateurs instruits à fond du Droit civil & du Droit public, défendoient également, & les causes des particuliers & celles de l'État. Le Barreau, la Tribune & le Sénat retentissoient tour-à-tour de leur éloquence; & du plus ou moins de célébrité, dépendoient les honneurs auxquels ils avoient droit de prétendre, & qu'il étoit rare qu'ils n'obtinssent pas. Pompée, si célébre par ses victoires & par sa défaite à Pharsale, exerça quelque temps le talent de la parole; & il s'y seroit fait la plus haute réputation, s'il n'eût pas préféré la gloire des armes.

C'est à cette époque que l'Éloquence Latine, parée de toutes les graces du langage, soutenue d'une imagination heureuse & féconde, dirigée par le goût,

fortifiée par la juſteſſe & la ſolidité du raiſonnement, commença de briller d'un nouvel éclat, & que les deux plus grands Orateurs de Rome ont partagé les couronnes des plus illuſtres Orateurs d'Athènes. Hortenſius, à l'âge de vingt ans, paroît dans la Tribune (1), & enlève tous les ſuffrages. Une éloquence vive & fleurie, un ſtyle brillant & pur, des penſées ingénieuſes & piquantes, une grande connoiſſance de la Littérature, une imagination agréable & féconde, une ardeur incroyable pour ſa profeſſion, une étude profonde de la Juriſprudence & des Loix, une mémoire admirable, une prononciation ſi parfaite & un ſi beau geſte, que les plus fameux Acteurs du temps le prenoient pour modèle ; tant de qualités réunies

(1) Is L. Craſſo, Q Scævola Conſulibus primùm in foro dixit ; & apud hos ipſos quidem Conſules, & cùm eorum, qui affuerunt, tùm ipſorum Conſulum, qui omnes intelligentiâ anteibant, judicio diſceſſit probatus. Undeviginti annos natus erat eo tempore. Cic. *de Clar. Orat.* n° 64.

donnèrent à Hortenſius le premier rang ſur ſes rivaux, & l'élevèrent enfin à la première dignité de la République. Dès que ſon ambition (1) fut ſatisfaite, ne voyant aucun des Conſulaires digne de lui être comparé, & dédaignant ceux qui n'avoient point été Conſuls, il chercha le repos, négligea les affaires, perdit cette noble ardeur dont il brûloit avant ſon Conſulat, & ne ſongea plus qu'à jouir paiſiblement des richeſſes que lui avoient procurées ſes talens. Sa réputation en ſouffrit, & la vieilleſſe y porta la dernière atteinte. Tandis qu'il ſemble ainſi toucher au déclin de ſa gloire, il ſe ranime à la vue d'un nouvel Athlète, qui entroit dans la carrière à pas de géant. Le bruit éclatant de ſes ſuccès vient frapper ſon oreille:

(1) Nam is poſt Conſulatum (credo quod videret, ex Conſularibus neminem eſſe ſecum comparandum, negligeret autem eos qui Conſules non fuiſſent) ſummum illud ſuum ſtudium remiſit, quo à puero fuerat incenſus, atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipſe putabat, remiſſiùs certè, vivere. *Idem, Ibid.* n° 93.

il s'émeut, & ſans conſulter ſes forces, redeſcend ſur l'arêne, pour combattre ce nouveau rival. Fatigué du poids des affaires, livré depuis long-temps à lui-même, & au repos, affoibli déja par l'âge, il remonte dans la Tribune, & reparoît au Barreau. C'eſt bien à la vérité le même Orateur, accoutumé quelques années auparavant à les faire retentir de nombreux applaudiſſemens; mais c'eſt vainement qu'il veut rallumer le feu de ſon génie; il a perdu l'habitude du travail. Ce n'eſt plus cette heureuſe fécondité, cette richeſſe d'expreſſions, qui lui étoient ſi familières autrefois: ce n'eſt plus cette abondance de penſées fines & ingénieuſes, qui avoient dans ſa jeuneſſe, charmé ſes Auditeurs; ſon éloquence, quoique toujours enjouée & légère, ne convenoit plus à ſon âge. Son talent s'affoibliſſoit de jour en jour, ſemblable à ces Tableaux antiques dont le coloris s'éteint (1) peu à peu, mais

(1) Primus, & ſecundus annus, & tertius tantum quaſi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum

dont la dégradation insensible échappe aux yeux du vulgaire, & ne frappe que l'habile & profond connoisseur. Cependant jaloux de conserver la palme qu'il avoit obtenue, il n'hésita pas de se mesurer avec Cicéron, dont il rendit le triomphe plus éclatant. Bientôt une estime mutuelle & durable, unit ces illustres rivaux, & cette union, qui devroit servir d'exemple aux talens, devint favorable à l'art.

On ignoroit avant Cicéron le secret de rendre l'éloquence parfaite, & c'étoit à ce grand Homme à le révéler. Émule de l'immortel Orateur d'Athènes, le seul modèle des Orateurs, il enrichit l'art de la parole, en y joignant une étude particulière des Belles-Lettres, & une étude profonde de la Philosophie. Il sentit de bonne heure combien la science du Droit Civil, à laquelle il s'étoit soigneusement appliqué, étoit nécessaire, pour défendre

non quivis unus ex populo, sed existimator doctus, & intelligens posset cognoscere. *Id. Ibid.* n° 93.

& bien diſcuter une cauſe : il mit à profit ſes vaſtes connoiſſances dans l'Hiſtoire qui fournit au beſoin, à l'Orateur, une multitude de faits à l'appui de ceux qu'il avance, & une foule de témoins ou d'arbitres qu'il peut interroger du fond de leurs tombeaux. On ſe contentoit avant lui d'attaquer, de combattre, de preſſer ſon adverſaire par la force ou par la ſubtilité du raiſonnement ; mais aucun Orateur n'avoit encore eu l'adreſſe d'égayer l'auſtérité des Juges, & de dérider leur front ſévère, par des railleries fines & délicates ; aucun n'avoit connu l'art de généraliſer une cauſe particulière & du moment, & de la rendre également intéreſſante pour tous les temps, & pour tout le monde. Il avoit encore le talent unique, de délaſſer, par des digreſſions agréables (& ſans trop s'écarter de ſon ſujet) l'attention de ſes Auditeurs : en un mot, perſonne n'avoit connu juſqu'à lui, le talent propre à l'Orateur, le grand art de captiver les eſprits, & d'exciter à ſon gré

la colère, l'indignation, les larmes & la pitié des Juges (1).

C'eſt par ce fonds immenſe de richeſſes que Cicéron s'eſt aſſuré l'empire de l'Éloquence Latine. Son génie, avide de ſavoir,

(1) Nihil de me dicam, dicam de cæteris, quorum nemo erat, qui videretur exquiſitiùs, quàm vulgus hominum, ſtuduiſſe literis, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur: nemo, qui philoſophiam complexus eſſet, matrem omnium bene factorum, benèque dictorum: nemo, qui jus civile didiciſſet, rem ad privatas cauſas, & ad oratoris prudentiam maximè neceſſariam: nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex quâ, ſi quando opus eſſet, ab inferis locupletiſſimos teſtes excitaret: nemo, qui breviter, argutèque, incluſo adverſario, laxaret judicum animos, atque à ſeveritate pauliſper ad hilaritatem, riſumque traduceret: nemo, qui dilatare poſſet, atque à propria ac definita diſputatione hominis, ac temporis, ad communem quæſtionem univerſi generis orationem traduceret: nemo, qui delectandi gratiâ digredi parumper à cauſa: nemo, qui ad iracundiam magnopere judicem, nemo, qui ad fletum poſſet adducere: nemo, qui animum ejus (quod unum eſt Oratoris maximè proprium) quocunque res poſtularet, impelleret. Cic. *de Clar. Orat.* n° 93.

avoit embraſſé, dès ſa jeuneſſe, l'étude de toutes les Sciences qui pouvoient contribuer à perfectionner ſon talent ; & l'on remarque aiſément dans ſes harangues & dans ſes plaidoyers, l'uſage heureux qu'il en a fait. Par-tout on y voit briller la force & la véhémence de Démoſthène (1), la merveilleuſe fécondité de Platon, la douceur & les grâces d'Iſocrate : il s'étoit formé ſur ces grands modèles, & paroît n'avoir point eu d'autres Maîtres. Oſerons-nous le dire ? Il leur eſt ſupérieur par les beautés naturelles dont il brille, & par la délicateſſe & la riche abondance des penſées. Mais combien cet illuſtre Orateur n'a-t-il pas ajouté à ſa gloire par les admirables traités qu'il nous a laiſſés ? Que ſa Philoſophie eſt douce & conſolante ! Tout y reſpire l'honnêteté, la candeur & la

(1) Nam mihi videtur M. Tullius cum ſe totum ad imitationem Græcorum contuliſſet, effinxiſſe vim Demoſthenis, copiam Platonis, jucunditatem Iſocratis. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. X, Cap. I, pag.* 751.

ſenſibilité d'une belle ame. Eſt-il un ſyſtême de morale naturelle plus parfait, que ſon admirable (1) Traité des *Offices*, où il trace à l'homme & au citoyen, avec toute la force de la raiſon & toutes les lumières de la ſageſſe, la manière de remplir les devoirs de la vie civile? Où trouver une réfutation plus ſolide & plus intéreſſante de la doctrine d'Epicure, de Zénon & des Stoïciens, que dans ſes Entretiens (2) *ſur le ſouverain bien & ſur les vrais maux?* Avec quelle réſerve, avec quel reſpect il parle de la Divinité (3)! Quelle force il donne aux nœuds de l'amitié (4), qui ne peut être ni ſincère, ni durable, ſi la vertu ne les a pas formés! Quelle ſublime conſolation il (5) offre à la vieilleſſe! comme il affoiblit ſes regrets, par l'eſpérance d'une autre vie! Si de la

(1) De Officiis.
(2) De Finibus bonorum & malorum.
(3) De Naturâ Deorum.
(4) Lælius, ſive de Amicitiâ.
(5) Cato major, ſive de Senectute.

Philoſophie & de la Morale, il paſſe à la Littérature, à qui convient-il mieux qu'à lui de donner des préceptes, & d'inſtruire les Orateurs ? Où puiſer un goût plus fin, plus délicat, plus sûr, des leçons plus excellentes & plus ſolides pour conduire à la véritable éloquence, que dans ſon Traité de l'Orateur ? En un mot tous les ouvrages de ce grand Homme ſont marqués au coin du vrai & du beau. Ils ſont écrits avec une élégance ſoutenue, une pureté de ſtyle & d'expreſſion, & une harmonie qu'on chercheroit vainement dans les autres Écrivains. Il eſt vrai, (& Cicéron en convient lui-même, quand il dit (1), qu'il s'exerçoit particuliérement à compoſer en Grec, parce que cette langue lui fourniſſoit des beautés dont il enrichiſſoit la ſienne), il eſt vrai, dis-je, qu'il doit aux Grecs toute la perfection, toute la

(1) Idque faciebam multùm etiam Latinè, ſed Græcè ſæpius : vel quod Græca oratio plura ornamenta ſuppeditans, conſuetudinem ſimiliter Latinè dicendi afferebat. Cic. *de Clar. Orat.* n° 90.

supériorité qu'il avoit acquises dans ce grand Art ; mais c'est en homme de génie qu'il en a profité. Il n'a pas servilement marché sur leurs traces ; il les a suivi d'un pas égal ; & c'est à ce mouvement libre & majestueux qu'on reconnoît le génie. Cet Orateur qui avoit sans cesse devant les yeux Démosthène, est devenu par un travail opiniâtre, par de longues veilles, par la méditation continuelle des bons Auteurs Grecs, le plus parfait des Orateurs Latins, & un modèle accompli d'éloquence ; on ne sauroit donc trop exhorter la jeunesse à faire sa principale étude & sa méditation particulière des écrits de cet admirable Orateur, sur-tout quand on peut dire aujourd'hui de l'Éloquence, ce qu'il en disoit à la mort d'Hortensius, qu'elle est orpheline, & qu'elle a plus besoin que jamais (1) d'être protégée & défendue contre les efforts de

(1) Nos autem, Brute, quoniam post Hortensii, clarissimi Oratoris mortem orba eloquentia quasi

tant de prétendans, ſans mérite & pleins d'audace; & qu'il eſt néceſſaire de veiller ſur elle, comme ſur une jeune vierge, pour la garantir des outrages de ces hommes qui paroiſſent brûler pour elle, & qui ne cherchent qu'à la corrompre & à la deshonorer.

Parmi le grand nombre d'excellens Orateurs qui occupèrent la Tribune en même temps que Cicéron, un ſeul peut-être eût pu lui diſputer le premier rang, Jules Céſar. Mais dévoré d'ambition, il préféra d'envahir le pouvoir ſuprême, & d'éteindre dans le ſang la liberté Romaine. Doué de tous les talens du génie, de toutes les grâces de la figure, de toutes les qualités qui font le grand Orateur, il eût vaincu ſes rivaux dans la Tribune, avec la

---

tutores relicti ſumus, domi teneamus eam ſeptam liberali cuſtodia: & hos ignotos atque impudentes procos repudiemus, tueamurque, ut adultam Virginem, caſtè & ab amatorum impetu, quantum poſſumus, prohibeamus. *Id. Ibid. n° 96.*

même

même facilité qu'il vainquit ſes ennemis dans les champs de Pharſale.

Mais tandis que l'éloquence jouiſſoit déja depuis long-temps de toute ſa gloire, le Génie de la Poéſie dormoit encore; ou s'il étoit ſorti quelquefois de ſon engourdiſſement, il n'avoit fait entendre que des ſons rauques & durs. Indigné, à ſon réveil, des vices de toute eſpèce qui régnoient dans Rome, *il arma le premier la vérité*, comme s'exprime Boileau, *du vers de la Satire* (1): cruelle, & ſouvent impuiſſante reſſource contre les mœurs corrompues! Borné à quelques autres genres particuliers, il n'avoit encore enfanté rien de grand & d'élevé, lorſque, tentant un vol plus hardi, il voulut depuis embellir la Philoſophie de ſes brillantes couleurs. Malheureux d'avoir oſé, dans ſon délire, interroger LA NATURE, que la Providence divine qu'il combattoit, rendit ſourde à

(1) C. Lucilius eſt l'inventeur de la SATIRE, inconnue chez les Grecs.

ſa voix! L'importance & la nouveauté du ſujet, de grandes beautés de détail, un nombre de vers heureux, une touche dure, mais vigoureuſe, un ſtyle aſſez pur, une imagination élevée & féconde, en un mot la hardieſſe du ſyſtême & la difficulté vaincue, ont, à la vérité, rendu l'ouvrage de Lucrèce célébre, mais n'ont pu le faire regarder comme un Poëme du grand genre. C'eſt un Traité philoſophique revêtu des grâces de la Poéſie.

Si Rome n'avoit jamais eu que Lucrèce à oppoſer aux Grecs, Homère reſtoit ſans rival, & la Grèce n'étoit qu'à demi-vaincue, puiſqu'elle conſervoit encore, ſans partage, l'empire de la Poéſie. La liberté, l'ame & le ſoutien de l'éloquence, avoit appris aux Romains, moins frivoles que les Grecs, à cultiver de préférence l'art de la parole, ſi utile & ſi néceſſaire à des Républicains. Ils ſe glorifioient déja depuis long-temps de compter parmi eux beaucoup d'Orateurs parfaits, tandis que les grands Poëtes étoient encore à naître. Mais on

remarquera avec étonnement, que ce fut au moment où la liberté étoit attaquée de toutes parts, où des troubles affreux agitoient l'État, où des flots de sang couloient, où l'horreur des proscriptions étoit à son comble; enfin, au milieu des cris des Citoyens expirans sous le fer des bourreaux, que la Muse Latine, inspirée par la reconnoissance, fit entendre ses premiers accens, soutenus par les accords simples & touchans de la flûte champêtre.

Tout gémissoit sous le joug oppresseur des ambitieux Triumvirs, quand Octave, après avoir entièrement défait l'armée de Brutus & de Cassius, de retour à Rome, pour la distribution des terres promises aux soldats vétérans, leur abandonna celles du Mantouan. Un habitant des environs de Mantoue, chassé, comme tant d'autres, de l'héritage de ses pères, a seul le bonheur d'obtenir, du Triumvir même, la restitution de son patrimoine. Dès qu'il y est rentré, il fait retentir ses bois & ses vergers des accens de sa reconnoissance.

Le tyran diſparoît à ſes yeux ; il ne voit plus, dans Octave, qu'un DIEU bienfaiſant, auteur de ſon repos & de ſon bonheur (1).

C'eſt par ces vers enchanteurs & par ces louanges flatteuſes, que Virgile ſe fit connoître à la Cour. Il y trouva des Protecteurs puiſſans, & ce qui eſt bien plus rare, des Protecteurs éclairés, inſtruits, bons juges du vrai mérite & des talens. Sa Muſe y conſerva toujours ſon air modeſte & ſa ſublime ſimplicité. Elle continua de chanter les amuſemens des bergers, & les travaux de la campagne. Jamais la Poéſie n'employa de couleurs plus naturelles & plus ſéduiſantes, que celles dont brille le tableau que ce Poëte fait des plaiſirs de la vie champêtre (2) : jamais le génie n'imagina un plus beau Temple (3) que celui qu'il élève à Céſar. Que ſon pinceau eſt admirable dans la deſcription de la peſte

(1) O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit. VIRG. *Eclo.* 1.

(2) *Georg. Lib. II, vers* 458.

(3) *Idem. Lib. III, vers* 13.

des animaux (1) ! Qu'il eſt intéreſſant, qu'il eſt tendre, dans la fable charmante d'Ariſtée (2) ! Ces morceaux de la plus haute Poéſie, répandus dans les Géorgiques, n'étoient que le prélude des chants divins, qui devoient bientôt immortaliſer & Céſar & Virgile.

Le gain de la bataille d'Actium décida enfin du ſort de Rome, & la mort d'Antoine laiſſa Octave l'arbitre ſouverain de l'Empire. Au comble de ſes vœux, ſans concurrens & ſans rivaux, le Sénat à ſes pieds lui offrant la couronne, il lui étoit aiſé de montrer de la modération, & d'affecter de la clémence. Le ſang ceſſa de couler, des jours ſereins & paiſibles ſuccédèrent aux jours affreux qui avoient éclairé les cruautés des proſcriptions, & le nom d'AUGUSTE & de PÈRE DE LA PATRIE, fut prodigué à celui qui naguères en étoit le tyran. Le Temple de Janus étoit fermé ;

(1) *Georg. Lib. III, vers* 478.
(2) *Idem. Lib. IV, vers* 317.

la paix & l'abondance régnoient dans tout l'Empire : chaque jour de nouveaux jeux & de nouveaux ſpectacles ſembloient ramener l'Age d'or, & le ſiécle fortuné de Saturne & de Rhée. AUGUSTE au milieu de la Cour la plus brillante & la plus ſpirituelle, entouré de Mécène, de Pollion, de Varius, de Tucca, de Tibulle, d'Ovide, de Gallus, de Virgile & d'Horace, entendoit, recevoit les vœux d'un peuple ſatisfait de l'avoir pour Maître, & reſpiroit l'encens des Muſes qui lui élevoient des autels, & le plaçoient de ſon vivant au rang des Dieux.

Cette eſpèce d'ivreſſe, dans laquelle la félicité publique jetoit tous les eſprits, fut le moment que choiſit Virgile, pour enfanter l'Enéide, chef-d'œuvre de l'eſprit humain, où ſe trouvent réunies à la fois les beautés de l'Iliade & de l'Odyſſée. Homère juſqu'alors avoit régné ſeul ſur le Parnaſſe ; il étoit le créateur de l'Epopée : Virgile a partagé ſon ſceptre. Il doit ſans doute ſa gloire à Homère ; car ſans le Poëme divin

du Chantre d'Achille, peut-être n'aurions-nous pas le Poëme immortel du Chantre d'Enée. Mais ſans le feu de ſon génie, auroit-il pu s'élever juſqu'à la hauteur de ſon modèle, l'égaler, le ſurpaſſer même quelquefois? Rien n'aſſervit le génie; il imite en maître, il crée même lorſqu'il copie, & ſa touche libre & vigoureuſe eſt toujours originale. Qu'on examine avec attention tous les morceaux que Virgile a empruntés d'Homère; il n'en eſt aucun qu'il n'ait paré de grâces nouvelles, & qu'il n'ait embelli.

Homère, du côté de l'imagination, l'emportera toujours ſur Virgile. L'Auteur de l'Iliade vivoit dans un temps plus voiſin du berceau du monde. La nature, ſimple encore, offroit à ſa vaſte & brillante imagination, des tableaux d'une étonnante & merveilleuſe variété, que perſonne avant lui n'avoit entrepris de deſſiner & de peindre. Il les a ſaiſis le premier, & ſous ſes crayons divins, ils ont conſervé leur couleur franche & pure, leurs beautés

naturelles, toute leur vigueur & toute leur vérité. Les mœurs qu'il a peintes, toutes groſſières qu'elles paroiſſent aux yeux de la fauſſe délicateſſe de nos jours, atteſtent du moins, malgré les paſſions inſéparables de l'humanité, l'aimable ſimplicité de ces temps héroïques.

Né près de mille ans après Homère, Virgile ne pouvoit plus que l'imiter. Tout étoit changé alors. La nature n'avoit plus ſa fraîcheur : les paſſions développées, accrues, multipliées, avoient altéré ſa première innocence, & défiguré ſes traits. La folle ambition, la ſoif de l'or, le luxe, le faſte, les plaiſirs régnoient dans Rome, lorſque Virgile commença ſon Enéïde. Ainſi, quoiqu'il eût choiſi des héros auſſi anciens que ceux d'Homère, comme c'étoit à ſa Patrie & à une Monarchie naiſſante qu'il conſacroit ſes chants, il falloit bien qu'il s'éloignât des mœurs antiques, pour ſe rapprocher de celles qui dominoient alors. Il eſt vrai qu'Homère lui a fourni la fable, le plan, les beautés poétiques

de l'Enéïde. Mais avec quel génie a-t-il ſu ſe les approprier? Tout ce qui eſt beau, grand, parfait dans Homère, l'eſt également dans Virgile, & la copie ne le cède en rien à l'original: ſouvent même on y trouve plus de ſentiment & de délicateſſe, plus de juſteſſe & de penſées, plus d'exactitude & de correction. En cela rien d'étonnant, ni qui puiſſe faire tort à la gloire du Père de la Poéſie, ſi l'on conſidère que, dans l'eſpace de près de dix ſiécles, la civiliſation devoit avoir mis néceſſairement plus d'ordre dans les idées, plus de fineſſe dans le tact, plus de délicateſſe dans le goût. Le Poëte Grec étale une richeſſe de ſtyle, une magnificence d'expreſſions dont ſa langue ſeule abonde; Virgile, malgré le peu de moyens que lui fourniſſoit la ſienne, n'eſt ni moins riche en ſtyle, ni moins magnifique en expreſſions. S'il n'eût été que bel-eſprit, loin de concevoir le vaſte plan de l'Enéïde, & d'exécuter ce grand & parfait enſemble qui y régne, il n'auroit fait de ſon Poëme

qu'un ouvrage découpé chargé de faux brillans, ſans plan, ſans intérêt & ſans unité. Au lieu de l'Epiſode ſi touchant des Amours de Didon, qu'on ne peut lire ſans attendriſſement, & ſans plaindre cette amante infortunée, il auroit avili ſon héros, par une aventure indécente de Roman, indigne de l'Epopée. Que ſeroient devenus ſous les crayons de Virgile bel-eſprit, cette peinture charmante du tranquille Élyſée, & ces tableaux effrayans du Tartare, rendus avec tant de force & de vérité? Qu'aurions-nous à la place de cet admirable entretien, où Anchiſe découvre à ſon fils ſes hautes deſtinées & celles de ſa Nation, où il lui montre ſon illuſtre poſtérité, & lui nomme, parmi une foule immenſe d'ames errantes, celles deſtinées à animer cette longue ſuite de héros qui doivent rendre ſon nom immortel, & tous les grands Hommes qui doivent faire un jour l'honneur & la gloire de la République? Ce ſuperbe morceau plein d'ame & de vie,

terminé par l'éloge ſi noble & ſi touchant du jeune Marcellus, n'auroit été qu'une liſte froide & monotone de quelques Héros foiblement eſquiſſés, & rangés comme pour être vus l'un après l'autre dans un verre magique.

Ce n'eſt donc pas le bel-eſprit qui fait les Poëtes, mais le génie : l'imagination même, quelque brillante qu'elle ſoit, égare & déplaît ſi elle n'eſt accompagnée d'un jugement ſain & d'un goût exquis. Virgile ne s'amuſe point à peindre ſes héros ; il les anime, ils parlent, ils agiſſent : ennemi de l'antithèſe (figure favorite du Bel-Eſprit, ſi fatigante & ſi puérile quand on en abuſe), il charme, il brille, il éclaire, & n'éblouit pas ; ſon ſtyle eſt toujours ſoutenu, toujours éloquent : ſes vers ſont pleins de grâces & d'harmonie ; & chez lui les ſons foibles & doucereux de la flûte ne ſe mêlent jamais aux tons mâles & fiers de la trompette. A la manière dont il a profité de l'Iliade & de l'Odyſſée, on voit, pour

m'exprimer comme un Critique (1) de nos jours, que ces deux Poëmes n'ont été pour lui qu'une eſpèce de mine, d'où il a tiré des diamans, auxquels il a ſu donner de la vivacité & de l'éclat. Quiconque imite ainſi, eſt créateur: le miel, pour être compoſé du ſuc de toutes les fleurs, n'en eſt pas moins l'ouvrage de l'abeille. Les Géorgiques, le plus parfait des ouvrages de Virgile, ſont le ſeul Poëme où il peut paroître n'avoir pas eu de modèle, tant il a de ſupériorité ſur Héſiode. Il ſe rapproche beaucoup plus de Théocrite dans l'Eglogue. Cependant ſi l'on compare ces deux Poëtes, Virgile, en conſervant toute la ſimplicité de Théocrite, nous paroît avoir encore ſur lui un grand avantage, par la douceur & le moëlleux de ſon pinceau, par ſes grâces naïves, par la délicateſſe des ſentimens, par la fraîcheur de ſon coloris, par le

(1) L'Abbé des Fontaines. *Voyez* ſon Diſcours ſur l'Enéïde, *pag.* 46.

charme & la vérité de ſes tableaux. Jamais Poëte n'a réuni autant de connoiſſances que Virgile. Il étoit à la fois Savant & Philoſophe profond. Il avoit ſenti de bonne heure, que le génie eſt peu de choſe, & que l'eſprit n'eſt rien, ſans l'étude & ſans la méditation des bons modèles : précepte qu'on ne ſauroit trop ſouvent répéter à la jeuneſſe, ſur-tout aujourd'hui qu'on s'efforce de la détourner des véritables ſources de l'inſtruction, parce que l'orgueilleuſe ignorance des Novateurs de ce ſiécle, les dédaigne ſans les connoître.

Ce n'étoit pas aſſez pour la Muſe latine, de la gloire immortelle qu'elle s'étoit acquiſe par l'Enéïde. Après avoir tiré de la trompette les ſons les plus fiers & les plus éclatans, elle voulut eſſayer de toucher la lyre de Pindare, & de pincer le luth d'Anacréon. Elle ſe mit auſſi-tôt à chanter les Dieux, les Héros & les Grâces. Sage & folâtre tour-à-tour, tantôt elle embellit la raiſon & la fait aimer ; tantôt

elle ſe livre aux joyeux délire de la table, ou nous peint les charmes de Glycère, les douceurs de la ſolitude, & les ombrages frais du délicieux ſéjour de Tivoli. Tels étoient les chants dont elle faiſoit réſonner les rivages du Tibre, lorſqu'elle inſpiroit Horace. Si ce Poëte n'eſt pas auſſi ſublime que Pindare, du moins eſt-il de tous les Poëtes Lyriques, celui qui en approche le plus, & preſque le ſeul (1) digne d'être lu. Plein de naturel & de grâces, de fineſſe & de goût, de délicateſſe & de philoſophie, ſes accords ſont plus doux, plus tendres, plus variés, plus parfaits que ceux d'Anacréon. Il eſt le Poëte de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions: il ne dit que ce qu'il doit dire, & s'arrête où il doit s'arrêter : il ſaiſit toujours le mot

(1) At Lyricorum idem HORATIUS ferè ſolus legi dignus. Nam & inſurgit aliquando, & plenus eſt jucunditatis & gratiæ, & variis figuris & verbis feliciſſimè audax. QUINTIL. *Inſt. Or. Lib. X, Cap. I, pag.* 748 & 749.

propre : heureux dans ſes hardieſſes, fertile en figures & en expreſſions ingénieuſes, il laiſſe couler ſa veine ſans peine & ſans travail : en un mot, il étoit né pour être le Légiſlateur du Parnaſſe, l'effroi du ridicule, & le fléau des mauvais Poëtes. Horace eſt, après Virgile, le plus parfait des Poëtes Latins. Mais ce n'eſt qu'en obſervant lui-même le précepte qu'il donnoit (1) aux Auteurs de ſon temps, qu'il eſt parvenu à cette admirable perfection.

La Poéſie Latine dégénéra bientôt de cette perfection à laquelle Virgile & Horace l'avoient portée. Ovide, avec du génie, mais bel-eſprit, abandonna le premier la nature, pour donner tout à l'Art. Prodigue d'ornemens, recherché dans ſes penſées, qu'il énerve & qu'il affoiblit à force de revenir ſans ceſſe ſur

(1) . . . . . Vos exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ. *De Art. Poët. vers* 268 *&* 269.

la même idée, négligé dans ſon ſtyle, abuſant de ſa facilité, & plein d'une abondance ſuperflue, ce Poëte n'eut que trop d'imitateurs, & gâta le goût de ſon ſiécle. Cependant il avoit ſous les yeux d'excellens modèles ; il pouvoit conſulter, ſurtout, Callimaque & Tibulle : mais il préféra le frivole honneur de briller & d'éblouir, au ſolide avantage de plaire à la raiſon, d'émouvoir & d'intéreſſer. Il prouve, par ſon exemple, que l'eſprit, l'imagination la plus brillante, la richeſſe des penſées, l'élégance & la pureté du langage, n'empêchent pas un ouvrage d'être froid, & ne réparent point le défaut de ſentiment & de naturel.

Ainſi s'annonça le déclin des beaux jours de la Littérature Latine : en effet quoique le ſiécle d'Auguſte ſoit regardé, avec raiſon, comme le plus favorable aux Lettres, il n'en eſt pas moins vrai que dès les premières années du régne de ce Prince, leur décadence ſe fit ſentir. Une foule de détracteurs de la véritable éloquence,

éloquence, à la tête desquels se trouvoit Pollion, s'étoient élevés contre Cicéron (1), qui n'étoit plus pour leur répondre. Le bel-esprit, le raffinement, l'affectation triomphoient au Barreau & dans la Tribune, & entraînoient tous les applaudissemens : funeste préſage de la révolution que l'amour de la nouveauté, l'oubli, ou plutôt le mépris des vrais principes, devoit bientôt opérer ! Cette étrange révolution tient moins encore à l'inconſtance, qu'à l'orgueil de l'Eſprit humain. Un ſiécle où l'eſprit ſeul domine, eſt ordinairement vain & frivole, avide de nouveautés, fécond en ſyſtêmes ruineux, entêté de projets mal conçus, jaloux & fier de ſes frêles productions, vantant ſans ceſſe ſes lumières, grand raiſonneur, penſeur hardi, ridiculement enthouſiaſte,

(1) Poſtea vero quam Triumvirali proſcriptione conſumptus eſt, paſſim qui oderant, qui invidebant, qui æmulabantur, adulatores etiam præſentis potentiæ, non reſponſurum invaſerunt. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. XII, Cap. X, pag.* 895.

& ardent à détruire, ce que tant de ſiécles de génie, de goût, de raiſon, de ſavoir & d'expérience, ont établi ſur des principes invariables.

Au reſte, on a dû remarquer, par ce que nous avons déja dit, quels ont été la marche & les progrès de la Littérature chez les Romains. Ils avoient, avant tout, à polir leur langue, qui, malgré les efforts de leurs prèmiers Poëtes, fut long-temps dure & barbare. Ainſi la Poéſie n'influa preſqu'en rien ſur ſa perfection, puiſqu'elle-même ne put s'affranchir de la groſſièreté de ſon ſiécle. Les Orateurs ont eu ſeuls la gloire d'adoucir, d'épurer, d'ennoblir le langage, en ſorte que l'art de l'Éloquence & d'écrire en proſe, devança de beaucoup l'art de la Poéſie.

Chez les Grecs, au contraire, la Poéſie, dont le régne a été ſi brillant & ſi long, précéda tous les Arts; l'art d'écrire en proſe, lui doit le jour, & l'Hiſtoire eſt le premier chef-d'œuvre, en ce genre, qui parut pluſieurs ſiécles avant qu'il fût

queſtion de l'Éloquence, dont les admirables reſſorts & les vrais principes ne furent parfaitement connus que de Démoſthène. La raiſon d'une marche ſi différente, chez deux peuples également ingénieux & ſpirituels, eſt que les Grecs n'eurent de maîtres qu'eux-mêmes, que leur langue étoit naturellement poétique, & qu'elle étoit dans ſa plus grande perfection, lorſque Homère écrivit. La Poéſie, cultivée ſeule de préférence, après avoir parcouru d'un vol ſublime plus de trois ſiécles de gloire, répandit enfin ſon heureuſe & féconde influence ſur la Proſe, abandonnée pendant ce long intervalle, au ſeul uſage du langage familier. Elle l'enrichit inſenſiblement, lui donna plus de hardieſſe & de dignité, plus d'abondance & de force, plus de grâces & de douceur, plus d'élégance & de correction, & la rendit propre à traiter tous les ſujets qui pouvoient lui appartenir, chacun dans le ſtyle & de la manière qui lui convenoit.

La Poéſie Latine, dans ſes commence-

mens obſcurs, étoit loin de jouir de cette précieuſe prérogative, parce que ſujette elle-même aux vices de ſon temps, ſa perfection dépendoit abſolument des progrès de la langue, qui ne ſe forma que lentement, & à meſure que les Romains, réduits d'abord à n'être qu'imitateurs, s'inſtruiſoient & acquéroient des connoiſſances, en étudiant les Auteurs Grecs. Or telle eſt la différence qu'on doit faire entre celui qui crée, & celui qui ne peut qu'imiter. L'un, maître de ſes pinceaux qu'il dirige à ſon gré, trace, d'une main libre & sûre, les objets que lui repréſente ſon imagination; il les anime du feu de ſon génie, trouve ſans peine le ton de la Nature, ſaiſit ſes nuances, tantôt fortes & vigoureuſes, tantôt douces & fugitives; enfin achève ſon tableau avec la même hardieſſe qu'il l'avoit conçu. L'autre, au contraire, tenant ſes crayons d'une main incertaine & timide, ſuit ſervilement les traits qu'il n'a pas tracés, cherche en vain à rendre des penſées qu'il n'a pas conçues,

confond les nuances des couleurs, dont la fineſſe & la légèreté échappent à ſa vue, & n'offre, en finiſſant ſon ouvrage, qu'une imitation imparfaite & contrainte, ſans coloris & ſans vie. Telle eſt l'hiſtoire des Poëtes des premiers temps de la République. Que d'obſtacles, en effet, n'eurent-ils pas à vaincre? Et s'ils n'ont pas entièrement défiguré leurs modèles, combien ne leur ont-ils pas fait perdre de leur perfection, de leurs beautés, de leur délicateſſe, de leur force & de leurs agrémens, avant que d'être en état de les bien entendre, & de pouvoir ſe ſervir d'un langage plus parfait, plus riche, plus flexible & plus pur, pour les traduire avec élégance & fidélité?

Les Romains ne réuſſirent donc dans le grand Art d'écrire, qu'en s'attachant conſtamment à puiſer le goût dans les ſources que leur offroient les Grecs, & en faiſant conſiſter l'éducation de la jeuneſſe, principalement dans l'étude de la Langue Grecque, comme la ſeule clef qui

pût lui ouvrir le tréſor de toutes les Sciences. Cette langue devenue par-là preſqu'auſſi familière que la nationale, lui communiqua une grande partie de ſes richeſſes, & acheva de la polir.

On peut fixer l'époque de la perfection de la Langue Latine, au temps où Térence ſe fit connoître. Juſques-là la proſe ne s'étoit encore exercée que ſur les devoirs & les connoiſſances de la vie ruſtique. Caton le Cenſeur en avoit écrit les préceptes, avec autant de force que d'élégance : mais ſon élégance n'étoit pas toujours ſoutenue. L'Art d'écrire n'eut donc ſon degré de perfection que ſous Térence. La proſe eut alors de la clarté, du nombre & de l'harmonie. Tremellius (1), Varron & d'autres grands Écrivains l'employèrent avec ſuccès ; & l'on en adopta généralement l'uſage.

(1) Cneius Tremellius Scrofa, un des plus habiles Cultivateurs qu'aient eu les Romains. Il a mérité les éloges de Varron, dans ſon excellent Traité, *de Re Ruſticâ*.

Mais ce qui devoit intéreſſer davantage les Romains, c'étoit l'Hiſtoire ; & ils n'avoient encore, au temps dont nous parlons, que les grandes Annales des Pontifes, écrites en mauvais vers, & celles de Fabius Pictor, le premier Hiſtorien qui ait écrit en proſe. Il falloit bien s'en contenter, puiſqu'elles étoient les ſeuls monumens à conſulter, pour avoir la connoiſſance des faits & des anciens événemens qui concernoient la République. Le ſtyle barbare & groſſier de leurs Auteurs, les fit abandonner au moment où des plumes plus polies s'emparèrent de l'Hiſtoire.

Le premier Hiſtorien, dont Rome ait à ſe glorifier, eſt JULES-CÉSAR. Né avec tous les talens, toutes les qualités, tous les dons du génie qui font les grands Hommes & les grands Écrivains, il ne négligea l'étude d'aucune Science. Ses grands talens s'annoncèrent dès ſa plus tendre jeuneſſe. Son éloquence l'a fait placer, par Cicéron & Quintilien, au

rang des Orateurs les plus célébres, qu'il auroit même ſurpaſſés, ſi content des paiſibles lauriers des Muſes, il n'eût pas préféré les lauriers ſanglans de Mars & de Bellone. Poëte, Orateur, & Guerrier à la fois, ſon génie égaloit ſa valeur. Il étoit fait pour écrire & pour vaincre. Ses COMMENTAIRES ſont un chef-d'œuvre d'élégance, de préciſion & de clarté. Quoique dénués des ornemens de l'éloquence (1), & malgré leur grande ſimplicité, ils ont je ne ſais quels charmes qui nous raviſſent en les liſant. Les faits y ſont racontés d'une manière ſi agréable, ſi naturelle & ſi vraie, qu'on croit être

(1) Atque etiam Commentarios quoſdam ſcripſit rerum ſuarum. Valde quidem, inquam, probandos; nudi enim ſunt, recti & venuſti, omni ornatu orationis, tanquam veſte, detracto. Sed dum voluit alios habere parata, undè ſumerent, qui vellent ſcribere hiſtoriam; ineptis gratum fortaſſe fecit, qui volent illa calamiſtris inurere: ſanos quidem homines à ſcribendo deterruit. Nihil enim eſt in hiſtoria, purâ & illuſtri brevitate dulcius. CIC. *de Clar. Orat.* n° 75.

ſur le lieu même, où les événemens ſe ſont paſſés: ils ſont préſents à nos yeux, comme ſi nous euſſions été à côté de Céſar, lorſqu'il combattoit. Cependant ces Commentaires, par leur titre & par leur briéveté, ſemblent n'être que des matériaux, pour ſervir aux Hiſtoriens. Ils préſentoient un appât aux beaux eſprits, incapables de juger en quoi conſiſte le mérite de ces Mémoires, & qui auroient voulu les ſurcharger de faux ornemens; au lieu qu'ils détournoient les gens ſenſés d'y toucher, par la crainte de les gâter. Heureuſement ils ſont parvenus juſqu'à nous, tels qu'ils ſont ſortis des mains de Céſar. Il eſt peu d'Hiſtoriens qui réuniſſent comme lui, cette merveilleuſe préciſion, cette pureté de ſtyle, cette expreſſion toujours juſte & brillante, cette clarté précieuſe & ſi néceſſaire, enfin cette élégante & noble ſimplicité, qui font le charme de l'hiſtoire. Quel avantage n'a-t-il pas encore? Il a vu, il a dit, il a fait tout ce qu'il raconte: ce ſont ſes propres

actions dont il entretient ſon lecteur ; & cela, avec tant de franchiſe & de modeſtie, qu'on croit que ce n'eſt pas de lui qu'il nous parle. C'eſt ainſi que Xénophon a écrit l'Hiſtoire, & que Céſar eſt devenu ſon égal.

Les qualités admirables que nous venons de relever dans Céſar, comme Écrivain, ne ſont pas ſeulement un préſent de la Nature, elles ſont auſſi le fruit de l'étude & de la réflexion. Elles dépendent autant de la juſteſſe de l'eſprit, de la netteté des idées, de la facilité de la conception, de la ſolidité du jugement & de la ſûreté du goût, que de la parfaite connoiſſance des hommes, d'un long uſage du monde, & de la grande habitude de penſer & d'écrire. Salluſte, l'un des plus excellens Hiſtoriens Latins, poſſédoit toutes ces qualités ; mais ſa manière d'écrire eſt bien différente de celle de Céſar. On voit que Thucydide a été ſon modèle. Il a employé, comme lui, dans ſon hiſtoire, les harangues directes, qu'il a ſçu rendre intéreſſantes, par la

nobleſſe & la beauté de ſon éloquence animée & rapide : ſa touche eſt ferme, & ſon pinceau fidèle : ſes réflexions naiſſent toujours du ſujet ; ſes penſées ſont vraies, ſes raiſonnemens ſolides & profonds : il affecte quelquefois de vieilles expreſſions, & en hazarde de nouvelles : mais ſon ſtyle trop ſerré, trop concis, le rend ſouvent obſcur. Auſſi Quintilien (1) conſeille-t-il à la jeuneſſe de ne point imiter Salluſte, quoique cette manière d'écrire ſoit une perfection dans cet Hiſtorien ; mais tout Écrivain n'a pas droit d'y prétendre. Il ne faut pas s'y tromper, la préciſion conſiſte moins dans les mots, que dans l'art de ne dire que ce qui eſt néceſſaire, ſans qu'on puiſſe y retrancher ni ajouter. Il eſt même dangereux de rechercher trop ce laco-

(1) Non minus autem cavenda erit, quæ nimium corripientes omnia ſequitur obſcuritas,.... Quare vitanda etiam illa Salluſtiana (quanquam in ipſa virtutis locum obtinet) brevitas & abruptum ſermonis genus. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. IV, Cap. II, pag.* 298.

niſme, parce qu'à force de vouloir être concis, on devient obſcur, & l'on contracte bientôt, & pour toujours, l'habitude d'un ſtyle bruſque, haché, découſu & ſans agrément.

On ne doit pas regarder cependant, comme parfait, un Hiſtorien qui n'auroit d'autre mérite que l'ordre, la clarté & les agrémens du ſtyle. Il eſt une infinité d'autres qualités eſſentielles que l'Hiſtoire exige de ſon Écrivain : elle veut qu'il ſoit inſtruit à fond du Droit public & des Loix : qu'une étude attentive & profonde du cœur humain, lui révèle le ſecret des paſſions ; qu'il en connoiſſe les reſſorts les plus cachés ; qu'il en examine & démontre l'influence ſur toutes les formes de Sociétés & de Gouvernemens, ſur les deſtinées des Empires, ſur l'accroiſſement & la diminution de leurs forces, ſur leur élévation & leur chûte ; qu'il embraſſe en un mot d'un coup-d'œil, tous les événemens, & qu'il en développe, avec ſageſſe, les cauſes, autant pour le plaiſir, que pour l'inſtruc-

tion du lecteur. Où trouver tous ces dons réunis, ſi ce n'eſt dans Tite-Live? Cet Hiſtorien, rival digne d'Hérodote (1), marche ſon égal. Il eſt le premier & le plus parfait des Hiſtoriens Latins : rien n'eſt comparable à l'éloquence de ſes harangues : rien n'eſt plus doux, plus coulant, plus agréable que ſes récits; ſon ſtyle harmonieux, plein de grâce, monté ſur tous les tons, conſerve toujours celui de la nature; & malgré cette étonnante variété, eſt toujours égal & ſoutenu. Ses ornemens n'ont rien d'affecté, ſon abondance n'a rien de ſuperflu. Il eſt concis ou étendu, quand il le faut, &

(1) At hiſtoria non ceſſerit Græcis, nec opponere Thucydidi Salluſtium verear : ne indignetur ſibi Herodotus æquari T. Livium, cùm in narrando miræ jucunditatis, clariſſimique candoris, tùm in concionibus ſupra quam enarrari poteſt eloquentem : ita ducuntur omnia cum rebus tum perſonis accommodata. Sed affectus quidem, præcipuè eos qui ſunt dulciores, ut parciſſimè dicam, nemo hiſtoricorum commendavit magis. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. X, Cap. I, pag.* 750.

jamais obſcur : habile enfin à tenir le fil des événemens, il ſait les amener à propos, & les lier avec les perſonnes & les choſes. Quant aux paſſions, aucun Hiſtorien ne les a mieux maniées. Ajoutons à tant de perfections, une fidélité ſcrupuleuſe dans les faits, la première vertu de l'Hiſtorien, ſans laquelle, il ne mérite ni eſtime, ni conſidération, ni confiance.

Mais plus le talent eſt ſupérieur, plus il réveille l'envie, plus il excite de jalouſie, & Tite-Live l'éprouva de ſon vivant. Aſinius Pollion lui reprocha ſa *Patavinité*, parce qu'il y avoit peut-être remarqué quelques expreſſions familières aux habitans de Padoue. Il eſt très-poſſible qu'il lui ſoit échappé quelques façons de parler, quelques tournures qui n'étoient point en uſage dans la Capitale, & qui pouvoient bleſſer l'oreille délicate d'un Courtiſan : mais comment juger en quoi conſiſte ce défaut ? C'eſt ce que les Critiques, anciens & modernes, ignorent. N'eſt-il pas naturel

de penſer que ſi ce défaut eût été capable de défigurer le ſtyle de Tite-Live, tout le monde s'en ſeroit apperçu ; & le judicieux Quintilien lui-même, ne l'auroit-il pas relevé dans l'éloge qu'il fait de cet Hiſtorien ? Il ſe contente de dire ſimplement, à propos de la critique de Pollion, que pour lui, *il ne fait aucune différence entre le langage des Provinces d'Italie, & celui dont on ſe ſert à Rome* (1). Ainſi rapportons-nous-en à cet excellent Juge, plus en état que perſonne de définir cette *Patavinité*, de la blâmer, ou de la regarder comme peu de choſe.

On a fait à Tite-Live d'autres reproches, en apparence mieux fondés, mais qui n'en ſont pas plus réels. On l'attaque d'abord ſur l'uſage trop fréquent qu'il a fait des harangues directes ; mais il s'en faut bien qu'elles ſoient un vice aux yeux

(1) . . . . . Quemadmodum *Pollio* deprehendit in Livio *Patavinitatem* : licet omnia Italica pro Romanis habeam. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. I, Cap. V, pag.* 51.

du goût. Quelles beautés, au contraire, ne répandent-elles pas, quand elles ont, comme celles de Tite-Live, toutes les perfections de l'éloquence, & qu'elles ſont un des principaux ornemens de l'Hiſtoire? Quand elles ſervent à achever de faire connoître le caractère des perſonnages, après les avoir vus en action? Quand elles ſont ſi naturelles, ſi vraies, qu'elles font illuſion au Lecteur, qui croit voir & entendre le Général portant la parole aux Chefs ou aux Soldats? N'eſt-ce pas en effet, un grand mérite de la part de l'Hiſtorien de ſe faire oublier, & de ne montrer que ſes perſonnages, afin que tout l'intérêt ſe réuniſſe ſur eux? Les Hérodote, les Thucydide, les Xénophon, les Salluſte, & preſque tous les excellens Hiſtoriens de l'Antiquité, ont ſuivi cet uſage, ſans que la critique juſqu'ici les en ait blâmés. D'ailleurs quels étoient les Généraux des armées Grecques & Romaines? Les hommes les plus éloquens de l'État, élevés, par ce talent, aux

aux premiers emplois de la République. N'étoit-ce pas au milieu du peuple aſſemblé, & dans le Sénat qu'on les choiſiſſoit, qu'on les proclamoit ? N'étoit-ce pas en deſcendant de la Tribune, où un moment auparavant, ils venoient de défendre, par leur éloquence, les droits de la Patrie, qu'ils partoient, pour aller combattre ſes ennemis, & prendre le commandement des armées ? Où eſt donc l'invraiſemblance, accoutumés comme ils étoient à manier la parole, qu'ils l'aient, en effet, ſouvent employée, dans les circonſtances qui l'exigeoient ? Où eſt donc le tort de l'Hiſtorien, Grec ou Latin, de les faire parler, quand ſa plume éloquente & pleine de feu, rend les diſcours des Héros & des grands Capitaines, dont elle écrit l'hiſtoire, non pas ſans doute dans les mêmes termes ; mais du moins de manière à conſerver leur ton, leur eſprit, & le genre connu d'éloquence qui leur étoit propre ? Voilà pourtant ce qu'un Critique a oſé tout

récemment (1) condamner, dans Tite-Live, comme un vice ; tandis qu'à cet égard, toute l'Antiquité a gardé le plus profond ſilence : car on doit compter

(1) Voyez la Critique peu honnête qu'un Anonyme a faite de l'ouvrage de M. l'Abbé de Mably, ſur *la manière d'écrire l'Hiſtoire*, ſous le titre de *Supplément à la manière d'écrire l'Hiſtoire.* Cette Critique, pleine de mauvais goût, & du plus mauvais ton, prouve que l'Anonyme connoît peu les Anciens; ou s'il les connoît, qu'il ne les a pas aſſez étudiés, pour former ſon goût & ſon jugement. Comment un homme d'eſprit, un homme inſtruit, & qui a autant d'uſage du monde, que l'Anonyme en a montré dans pluſieurs de ſes ouvrages, s'eſt-il laiſſé emporter à l'eſprit de ſecte & de parti, comme il l'avoue lui-même, au point d'oublier tous les égards perſonnels ? Comment traiteroit-il un Critique, qui lui diroit groſſièrement, que ſa proſe, ſes vers, ſes drames ſont déteſtables, & qui ne mettroit pas à cette dure vérité, le plus léger adouciſſement & la plus légère politeſſe ? Un autre Anonyme, dans une lettre adreſſée au Rédacteur du Mercure, & inſérée dans le N° 31, page 210 de ce Journal du 24 Juillet 1784, lui a donné un exemple de modération & d'honnêteté, en relevant les erreurs du *Supplément à la manière d'écrire l'Hiſtoire*, avec

pour rien le ſentiment iſolé de Trogue Pompée, qui, en qualité d'Hiſtorien lui-même, a pu, par jalouſie, blâmer Tite-Live ſur ſes harangues, afin de diminuer le prix de ſon hiſtoire, univerſellement eſtimée. Nous ignorerions même la Critique que Trogue Pompée en a faite, ſi Juſtin, ſon abréviateur, n'avoit pas pris le ſoin de nous l'apprendre (1).

Les prodiges ſans nombre, plus abſurdes les uns que les autres, dont Tite-Live a chargé ſon hiſtoire, ſont l'objet d'une accuſation bien plus grave contre lui; & quoiqu'il ait fait entendre aſſez clairement

---

toute la ſageſſe, tout le ſavoir, toute la force de la raiſon, qu'une bonne Critique exige, ſans bleſſer le moins du monde l'Auteur de ce *Supplément;* mais de façon pourtant à lui donner des regrets de l'avoir mis au jour.

(1) Quam orationem dignam duxi, cujus exemplum brevitati hujus operis inſererem, quam obliquam *Pompeius Trogus* expoſuit, quoniam in Livio, & in Salluſtio reprehendit, quod conciones directas, pro ſua oratione operi ſuo inſerendo, hiſtoriæ modum exceſſerint. JUSTIN. *Lib. XXXVIII, Cap. III.*

qu'il y croyoit peu, on ne les lui a pas néanmoins pardonnés, parce qu'il favoriſoit par-là, & entretenoit la ſuperſtition. Qu'on ne s'imagine pas que ce reproche lui ait été fait par aucun de ſes contemporains, qui, enveloppés comme lui des ténèbres du Paganiſme, ne pouvoient pas le contredire ; mais par des Critiques modernes, qui plus éclairés, auroient dû plaindre l'aveuglement de l'Hiſtorien, plutôt que de le critiquer. Nous n'entendons point parler ici de S. Grégoire-le-Grand, qu'un zèle vraiment apoſtolique enflammoit contre tout ce qui ſentoit le Paganiſme, & qui, par cette raiſon ſeule (1),

(1) DOM CLÉMENT penſe que c'eſt mal à propos qu'on accuſe S. Grégoire, qui ne faiſoit pas grand cas des Sciences profanes, d'avoir fait brûler la Bibliothèque Palatine, qu'Auguſte avoit formée à Rome. Cette accuſation n'eſt fondée que ſur un paſſage corrompu du Polycratique de Jean de Saliſbery, où il eſt viſible, en ſuivant la vraie leçon, qu'il ne s'agit que des Livres d'Aſtrologie judiciaire, nommés dans le Digeſte, *Libri improbatæ lectionis.*

défendoit, à ce qu'on dit, la lecture de Tite-Live, & ne ſouffroit pas qu'il entrât dans aucune Bibliothèque chrétienne : nous parlons ſeulement des Critiques, qui n'ont pas allégué les mêmes raiſons que S. Grégoire ; & nous demandons ſi Tite-Live, comme Hiſtorien, devoit, ou non, rejeter tous ces prodiges de ſon hiſtoire? Or qui oſeroit ſoutenir qu'il ignorât la manière d'écrire l'Hiſtoire, les bienſéances qu'elle exige, les devoirs qu'elle impoſe à l'Écrivain? Il n'a donc parlé de ces prodiges, que parce qu'il n'a pas cru pouvoir s'en diſpenſer. Dira-t-on que ce ſont ſes opinions, ſon ſentiment, ſes préjugés particuliers qu'il falloit qu'il adoptât, de préférence à l'opinion, au ſentiment, aux préjugés autoriſés, reçus & conſacrés par les loix du pays, comme formant autant de liens qui attachent le peuple à l'État, au Souverain & au Gou-

Voyez l'*Art de vérifier les dates*, Tom. I, à l'article de la CHRONOLOGIE *hiſtorique des Papes*, pag. 247. Troiſième Édition *in-fol.* chez Jombert. 1783.

vernement? Tite-Live faiſoit peu de cas, ſans doute, de tous ces prodiges, dont il étoit aiſé de démontrer l'abſurdité: mais pourroit-on auſſi facilement prouver qu'il fit, comme Prêtre, auſſi peu de cas de ſa Religion? Admettons pour un moment que cela ſoit: mais ne ſavoit-il pas que les Grands, les Hommes puiſſans, les Gens riches, les Savans, les Philoſophes ne ſont qu'un petit nombre d'individus, dont la façon de penſer peut, à quelques égards, être aſſez indifférente à la choſe publique; tandis qu'il eſt de l'intérêt général, de laiſſer des millions d'hommes qui compoſent ce corps immenſe, que nous nommons *Peuple*, dans la ſimplicité d'eſprit où ils ſont nés, pour les contenir dans l'ordre néceſſaire & dans l'obéiſſance légitime, parce que la multitude eſt incapable d'avoir une autre morale? S'il eut penſé qu'il avoit droit de combattre ouvertement la Religion de l'Empire, qui l'en empêchoit? Le reſpect dû au culte public. Il étoit trop éclairé, pour ne pas

ſentir le danger d'introduire des opinions nouvelles, capables de diviſer les eſprits, de jeter du trouble dans l'État, & d'ébranler les fondemens ſur leſquels repoſent la ſûreté, la tranquillité, l'exiſtence & la durée des Empires. Il étoit trop inſtruit, pour ne pas regarder, comme coupable du crime de lèze-majeſté divine & humaine, tout Hiſtorien, tout Écrivain, qui, ſous prétexte d'éclairer la prétendue imbécillité du peuple, l'invite à briſer les nœuds ſacrés qui l'uniſſent au Corps Politique, & à ſe ſouſtraire à toute autorité divine & humaine, qui gêne ſa façon de penſer & d'agir, quand elle eſt contraire à ſon bien individuel & au bien général. Rien donc de repréhenſible dans la conduite de Tite-Live, en qualité d'Hiſtorien, quand il n'auroit même enviſagé, ſa religion que du côté de la politique. Toute fauſſe qu'étoit cette Religion, elle n'en étoit pas moins un frein ſalutaire. Mais s'il eût eu le bonheur de naître de nos jours, & que ſon berceau eût été éclairé de la

lumière de l'Evangile, croit-on qu'avec l'excellent eſprit & le bon jugement dont il étoit doué, il auroit imité ces prétendus Hiſtoriens, ces Écrivains audacieux, qui, déchaînés également contre le Trône & l'Autel, cherchent à renverſer l'un & l'autre, & briſant du même coup le ſceptre & l'encenſoir, veulent vivre indépendans du ciel & de la terre ? Infidèle comme eux dans les faits, ſophiſte dans les raiſonnemens, audacieux dans les penſées, téméraire dans les réflexions, toujours inconſéquent & ſuperficiel, auroit-il, à leur exemple, employé le menſonge, les ſarcaſmes les plus amers, & les plaiſanteries les plus groſſières, contre une Religion dont tout annonce, tout démontre, & tout prouve la Divinité ? Tite-Live étoit Prêtre des faux Dieux : & s'il l'avoit été du vrai Dieu, pourroit-on, après avoir fait une lecture attentive & réfléchie de ſon hiſtoire, & s'être aſſuré de l'eſprit dans lequel elle eſt écrite, pourroit-on penſer qu'il eût été capable d'abjurer ſon

état, pour blaſphémer le Dieu qu'il avoit juré de faire adorer? Loin donc d'enviſager ſimplement alors cette Religion du côté de la politique, & d'en impoſer par des prodiges menſongers, il l'auroit appuyée d'une foule de faits plus clairs que le jour, & ſe ſeroit attaché à la faire regarder & reſpecter, comme le plus ferme ſoutien des Trônes, & comme la force & le ſalut des Empires & des peuples qui les compoſent.

Nous ne cherchons point ici, à excuſer entièrement l'attention de Tite-Live, à conſigner dans ſon hiſtoire tous les prodiges qu'il avoit trouvés dans les Faſtes de la République & de l'Empire. S'il avoit eu à écrire pour un peuple moins ſuperſtitieux, & plus éclairé ſur les Loix de la Nature, peut-être en auroit-il retranché un grand nombre. Mais nous diſons que le premier devoir de l'Hiſtorien eſt d'être exact & fidèle. Si dans le cours de l'hiſtoire qu'il écrit, il ſe préſente quelques faits extraordinaires, quelqu'événement

ſurnaturel, dont il ſoit obligé de rendre compte, ſoit parce qu'une tradition non interrompue les a conſacrés, ſoit parce qu'ils n'ont point été conteſtés dans les temps où ils ſont arrivés, ni depuis; il doit alors les raconter, tels que la tradition les a tranſmis à la poſtérité. Manquent-ils à ſes yeux de vraiſemblance ou de vérité? Il peut y porter le flambeau de la critique, mais avec une ſageſſe & une retenue qui lui gagnent la confiance des gens de bonne foi, & qui éclairent les doutes des Savans & des gens inſtruits. Il eſt même de l'art de l'Hiſtorien, de laiſſer à l'amour-propre du Lecteur, le plaiſir ſecret de croire, que c'eſt lui qui approfondit, qui diſcute & qui juge: au lieu qu'il le révolte, en voulant le ſubjuguer. On doit, en effet, ſe méfier de tout Hiſtorien qui prétend *raiſonner* (1) l'Hiſtoire, parce que, livré

(1) C'eſt M. Gaillard qui a dit le premier dans la Préface de ſon *Hiſtoire de Charlemagne* (*pag.* 7) que l'*Hiſtoire devoit non-ſeulement être racontée, mais*

tout entier à ſon propre ſentiment, à ſon opinion particulière, à ſes préjugés, il ne ſe fait pas un ſcrupule d'altérer, de ren-

---

raiſonnée.... Que l'Hiſtorien ne doit point s'en rapporter à la ſagacité du Lecteur, qu'il doit le provoquer, qu'il doit l'aider par des réflexions. J'en demande pardon à M. Gaillard; mais je ſuis de l'avis de ceux qui lui ont répondu (*pag.* 8). *Racontez-nous les faits, & laiſſez-nous juger.* Il faut en effet avoir un furieux fonds d'amour-propre, pour croire être une lumière ſupérieure: pour penſer que ſes réflexions fixeront celles du *Lecteur le plus attentif* (*pag.* 9): pour s'imaginer enfin qu'il n'y a que ſoi ſeul capable de *raiſonner.* J'avouerai que les formules de la Philoſophie nouvelle, ont à la vérité changé toutes les idées reçues, en fait de Poéſie, d'Hiſtoire, d'Éloquence & de Morale. Je ſais que les Philoſophes de nos jours diſent: *Jeune homme, prends & lis: J'ai vécu.* Ce ton impératif en impoſe: à qui? Je le demande à M. Gaillard? Il eſt vrai que cet Écrivain ne ſe ſert pas tout-à-fait de ce ton impoſant: mais au fond on s'apperçoit qu'il veut être le tyran de ſon Lecteur; il veut qu'il ne voie que par ſes yeux; qu'il n'ait d'autre eſprit que le ſien; qu'il ne penſe & ne raiſonne que d'après lui. Mais ſi l'Hiſtorien raiſonne gauchement, peſamment, longuement; s'il diſſerte à perte de vue; s'il provoque l'aſſoupiſ-

verſer les faits, pour les faire cadrer avec ſa façon de voir & de penſer.

Les bons Hiſtoriens de l'Antiquité,

ſement; ſi pour faire étalage d'érudition, il cite à tout propos, & vers & proſe; quel Lecteur pourra ſupporter tant d'ennui? Eſt-ce ainſi que les excellens Hiſtoriens Grecs & Latins écrivoient l'Hiſtoire? M. Gaillard le prétend & l'affirme (*pag.* 7). Qu'il ouvre Quintilien (*Lib. X, Cap. I*) & qu'il liſe l'éloge que ce Reſtaurateur du bon goût fait d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Salluſte, de Tite-Live & de Tacite; y trouvera-t-il un mot qui faſſe ſoupçonner que ces grands Hiſtoriens ont *raiſonné* l'Hiſtoire, à la manière & comme l'entend M. Gaillard? Il prétend encore (*pag.* 12) qu'il faut réfuter *les mauvais jugemens de l'Hiſtoire*; & ſi on lui objecte que *cette réfutation* (*pag.* 13) *eſt plus d'un Avocat que d'un Hiſtorien; que c'eſt plaider plus qu'écrire l'Hiſtoire:* il s'échauffe & s'écrie: *Oui, oui c'eſt plaider* LA CAUSE DE L'HUMANITÉ *contre les Oppreſſeurs & les Eſclaves.* Les Avocats de l'humanité doivent être bien occupés; car ils ne voient par-tout que des Tyrans, des Oppreſſeurs & des Eſclaves, comme Don-Quichotte ne voyoit dans des moulins-à-vent, que des Géans à combattre. Comment M. Gaillard avec autant d'eſprit, d'érudition, de connoiſſances, de mémoire & de talent

Grecs & Latins, ne connoiſſoient point cette méthode, que le Bel-Eſprit de nos jours s'efforce d'accréditer. Ils différoient entr'eux, il eſt vrai, dans la manière d'écrire ; mais ils ſe réuniſſoient tous en un point : la fidélité. Celui qui mérite à cet égard, après Tite-Live, la plus haute eſtime, c'eſt Tacite. Jamais Hiſtorien n'a porté plus loin l'amour de la vérité, n'a mieux peint les hommes, n'a pénétré plus avant dans les replis du cœur, n'a parlé de la vertu avec plus de chaleur & de ſentiment. Il laiſſe dans l'ame du Lecteur, une impreſſion vive & profonde, qui ne peut s'effacer : ſon ſtyle eſt ſerré & concis : il dit moins, pour laiſſer davantage à penſer. Ennemi des digreſſions &

---

qu'il en montre dans tous ſes écrits, peut-il plaider pour une chimère ? Car quels ſont ces Oppreſſeurs, ces Eſclaves ? Où ſont-ils ? Sous quel ciel habitent-ils ? En vérité les Philoſophes devroient bien s'expliquer plus clairement ; mais ils n'oſent. Ils veulent qu'on les devine. Que leur répondre ? *DAVUS SUM, NON ŒDIPUS.*

des épiſodes, il eſt tout entier à ſon ſujet, qu'il ne laiſſe jamais perdre de vue, & il a mieux aimé imiter l'ingénieuſe briéveté de Salluſte, que l'abondance de Tite-Live. Le plus beau, le plus précieux ouvrage qui nous reſte complet de Tacite, eſt la vie d'Agricola, ſon beau-père. En vain l'Empereur Tacite, qui ſe faiſoit honneur de deſcendre de la famille de l'Hiſtorien, avoit-il ordonné que l'on fît tous les ans, aux dépens du tréſor public, dix copies des ouvrages de Tacite, afin que les multipliant ainſi, ils fuſſent plus à l'abri des ravages du temps; cette ſage précaution ne les a pas garantis des outrages & du temps & de l'ignorance, & ils ne nous ſont parvenus que mutilés & imparfaits. Nous devons cependant aujourd'hui, en regrétant la perte de ceux qui nous manquent, nous eſtimer trop heureux qu'un Savant (1), digne des plus beaux jours

(1) M. l'Abbé BROTIER, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, Savant plein d'érudition & de goût, dont la modeſtie eſt auſſi

de la Littérature Latine, ait conſacré ſes veilles, à réparer ce qui nous reſte de tant de morceaux précieux.

Nous ne nous arrêterons pas davantage

---

grande que le ſavoir, a ſuppléé à ce qui manque aux précieux reſtes, tant de l'*Hiſtoire des Empereurs* que des *Annales*. Familiariſé avec la Langue qu'on parloit à la Cour des Céſars, il a ſaiſi également & le ſtyle & l'eſprit de Tacite, au point qu'on croit lire l'original. Il a donné une ſuperbe édition de cet Hiſtorien, en quatre vol. *in*-4°, enrichie de pluſieurs diſſertations, de notes curieuſes & inſtructives, ſous ce titre: *C. Cornelii Taciti Opera recognovit, emendavit, Supplementis explevit, Notis, Diſſertationibus, Tabulis Geographicis illuſtravit* GABRIEL BROTIER, *Pariſiis ex Typographiâ Ludovici-Franciſci* DE LA TOUR 1771. Cette Édition, de la plus grande beauté, eſt devenue très-rare. Elle fait le plus grand honneur à M. de la Tour, qui très-inſtruit lui-même, ne l'a entrepriſe que pour la gloire des Lettres, qu'il cultive & qu'il aime. Il en a donné une nouvelle Édition également belle, en ſept vol. *in*-12, avec ce titre: *C. Cornelii Taciti Opera Supplementis, Notis & Diſſertationibus illuſtravit* GABRIEL BROTIER, *Pariſiis ex Typographiâ L. F. de la Tour*, 1776. M. l'Abbé BROTIER l'a enrichie de l'Hiſtoire du beau régne de Trajan; d'un Supplément au *Dialogue*

ſur les Hiſtoriens Latins, quoiqu'il y en ait encore pluſieurs qui ont mérité les regards de la poſtérité, tels que Velléïus Paterculus & Quinte-Curce. Mais le vil flatteur de Tibère & de Séjan, le Panégyriſte de deux monſtres pareils, malgré les grâces de ſon ſtyle, malgré l'art qu'il a de peindre d'un trait ſes perſonnages, ne peut être propoſé pour modèle, l'Hiſtoire rejetant également, comme indignes de la vérité & de l'honnêteté qui ſont ſa baſe, la ſatire & la baſſe flatterie. Quinte-Curce, en peignant ſon héros, voit toujours l'homme dans Alexandre, & jamais le Dieu. On doit lui ſavoir gré de ce mérite : mais de la manière dont il s'explique ſur les paſſions du vainqueur de l'Inde, ſa morale eſt auſſi corrompue que dangereuſe. Son ſtyle noble, élégant

des Orateurs, & d'un corps de *Maximes politiques*, qu'il a tirées de tous les ouvrages de Tacite. Nous pouvons aſſurer, ſans être ſoupçonné de flatterie, que ces morceaux curieux & intéreſſants du TACITE moderne, ſeroient avoués de l'ancien.

& pur, eſt beaucoup trop fleuri. Ses harangues, indépendamment de leur longueur, n'ont point le caractère de vérité, & le ton mâle de la véritable éloquence, qu'on admire dans celles de Tite-Live. On n'y trouve que la foibleſſe, l'affectation & le clinquant du Bel-Eſprit. Or, c'eſt l'inſtruction, le jugement, la ſolidité, & une ſimplicité noble qui conviennent à l'Hiſtoire, dont la marche doit être grave & majeſtueuſe; tandis que celle du Bel-Eſprit eſt toujours légère & ſautillante. On ne peut donc chercher à imiter Quinte-Curce, ſans s'expoſer au danger de tomber dans les mêmes défauts que lui. Le choix d'un modèle n'eſt point indifférent. Il annonce & découvre à la fois, dans celui qui choiſit, les qualités dominantes de ſon eſprit; car il eſt certain que ſon amour-propre ne lui permet d'adopter un modèle, qu'autant qu'il eſt conforme à ſon goût: alors les défauts deviennent communs à l'un & à l'autre: ſouvent même il arrive, que ceux de l'imitateur ne ſont

compenſés, par aucune des beautés qui ſe rencontrent dans l'original, & qui demandent quelquefois grace en ſa faveur.

On a vu juſqu'ici les Arts, l'Éloquence, la Poéſie & l'Hiſtoire, briller tour-à-tour de l'éclat le plus pur, tant que, par raiſon & par goût, les Romains ne ſuivirent d'autre guide que le flambeau du Génie qui avoit éclairé la Grèce, & qui ſe ralluma pour eux. Mais dès qu'ils préférèrent de marcher à la lueur pâle & trompeuſe des éclairs du Bel-Eſprit, ils s'égarèrent bientôt & ſe perdirent ſans retour.

Auguſte avoit ceſſé de vivre; & quand Tibère prit les rênes de l'Empire, les grands Hommes, qui avoient fait la gloire des Lettres, ſous le régne précédent, n'étoient plus. Le nombre de leurs fidèles Diſciples étoit ſi petit, qu'on les comptoit aiſément. Phédre, l'affranchi d'Auguſte, qui les avoit preſque tous connus, avoit conſervé ce goût ſimple & pur, dont on ſe laſſoit déja depuis long-temps,

lorſqu'il mit ſes Fables au jour. L'Antiquité ne nous offre rien de plus parfait en ce genre. Une élégance ſoutenue, des expreſſions toujours choiſies, toujours juſtes, des vers heureuſement & agréablement tournés, ne ſont pas le ſeul mérite de ces Fables. Elles ſont accompagnées des plus ingénieuſes moralités, propres à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions. Ces Apologues ne nous ſont parvenus, que comme tant d'autres Ouvrages précieux de l'Antiquité, tout mutilés, tout corrompus. C'eſt encore aux ſavantes veilles de M. l'Abbé BROTIER, que nous en devons la reſtauration (1). Ses ſupplémens & ſes corrections ont toute la grâce, toute l'élégance, toute la pureté de l'original; & ſes vers conſervent le tour agréable & charmant des vers de Phédre.

(1) *Phædri Auguſti liberti Fabularum Libri V, cum Notis & Supplementis* GABRIELIS BROTIER, *acceſſerunt parallelæ* JOANNIS DE LA FONTAINE *Fabulæ.* Pariſiis, Typis J. BARBOU. 1783.

Comme ce Fabuliſte eſt le premier Auteur claſſique que l'on mette entre les mains des jeunes Étudians, M. l'Abbé Brotier a ſuivi l'heureuſe idée, qu'il a exécutée dans ſon *Tacite*, en raſſemblant les morceaux de Corneille & de Racine, qui ſont imités de cet Hiſtorien. Il met de même en parallèle les Fables de la Fontaine, avec celles de l'ancien Fabuliſte. Quelle douce & ſolide ſatisfaction le Lecteur ne goûte-t-il pas, par ce rapprochement agréable & inſtructif! Il voit le Génie aux priſes avec le Génie, & il peut juger qui doit avoir le prix dans cette lutte ingénieuſe. S'il admire dans Phédre ſa conciſion, s'il trouve qu'il conte avec plus de juſteſſe, que ſon ſtyle eſt plus correct & plus pur; il eſt enchanté de trouver dans l'inimitable la Fontaine, plus de naturel & de ſimplicité, plus de ces grâces naïves, qui ne ſont qu'à lui ſeul, plus de vivacité, d'enjouement & de délicateſſe; enfin aux aimables négligences dont il eſt plein, il reconnoît le négligé des Grâces. C'eſt en faiſant de

pareilles comparaiſons (1) que l'eſprit ſe forme, que le génie s'étend, & que l'ame ſe nourrit & s'imbibe des ſucs les plus purs du vrai & du beau. Mais quelque ſupériorité que la Fontaine ait ſur Phédre, il n'en faut pas conclure, que la Fontaine ne doive rien à Phédre, que Corneille & Racine n'aient aucune obligation à Tacite : au contraire, c'eſt la lecture, la méditation de ces grands modèles, qui ont développé le talent de ces illuſtres modernes. Ils ont lutté contre les anciens, & l'ont ſouvent emporté ſur eux : mais avec quelles armes ? Celles du génie qu'ils leur avoient dérobées, & dont une étude longue, ſuivie & raiſonnée, leur avoit rendu l'uſage familier. Il eſt donc important d'exciter l'émulation de la jeuneſſe, par ces exemples célébres, & de l'accoutumer, à ſe former le goût, en comparant

(1) Talibus experimentis mens acuitur, creſcit ingenium, puriſſimis veri pulchrique ſuccis imbuitur. BROTIER, *Præf. Fabul. Phædri, pag.* 9.

les grands Écrivains de l'Antiquité avec les nôtres, à commencer par Phédre & la Fontaine. Phédre écrivoit ſes Fables dans un temps où tous les vices étoient aſſis ſur le Trône, & où Séjan leur infâme Miniſtre ſe plaiſoit à perſécuter les gens vertueux. Phédre en ſouffrit, parce que l'éloge qu'il faiſoit de la vertu, paroiſſoit être aux yeux du Miniſtre, la ſatire de ſes mœurs corrompues.

Le temps de la décadence étoit arrivé. Le beau régne de la Littérature Grecque avoit eu la plus longue & la plus heureuſe durée, tandis qu'à peine formé, on avoit vu diſparoître celui de la Littérature Latine, toute rayonnante encore qu'elle étoit de la ſplendeur & de l'éclat que les Cicéron, les Horace & les Virgile avoient répandus ſur tous les objets qu'elle embraſſe. Cette révolution eut des ſuites fâcheuſes & durables, parce qu'il eſt difficile de rétrograder ſur ſoi-même, quand c'eſt l'amour-propre qui nous égare. D'ailleurs les régnes odieux

& les mœurs effrénées des Tyrans ſucceſſeurs d'Auguſte, n'étoient pas faits pour rallumer le génie de l'ancienne Éloquence, entièrement éteint depuis la mort de Cicéron. Plus le mauvais goût faiſoit de progrès, plus le nombre des détracteurs frivoles de ce grand Homme groſſiſſoit. Chacun d'eux le jugeoit à ſa mode, ſans néanmoins pouvoir s'accorder ſur les défauts qu'on s'efforçoit en vain de lui trouver. Ne lui reprochoit-on (1) pas,

(1) Quem tamen & ſuorum homines temporum inceſſere audebant ut tumidiorem & *Aſianum* & redundantem & in repetitionibus nimium, & in ſalibus aliquando frigidum, & in compoſitione fractum, exultantem, ac penè (quod procul abſit) viro molliorem.... Ille tamen qui jejunus à quibuſdam & aridus habetur, non aliter ab ipſis inimicis male audire, quàm nimiis floribus & ingenii affluentia potuit. Falſum utrumque, ſed tamen illa mentiendi propior occaſio. Præcipue verò preſſerunt eum, qui videri Atticorum imitatores concupierant..... Unde nunc quoque aridi, & exucci, & exangues (hi ſunt enim qui ſuæ imbecillitati, ſanitatis appellationem, quæ eſt maxime contraria, obtentant) quia clariorem

même de ſon vivant, un ſtyle ampoulé, aſiatique, plein de répétitions, & ſouvent de mauvaiſes & froides plaiſanteries? Ne l'accuſoit-on pas d'aimer trop à égayer ſa compoſition, qu'on taxoit d'ailleurs d'être lâche, & ce qui eſt pis encore, d'être molle & efféminée? Quelle étrange contradiction d'entendre encore aujourd'hui quelques-uns de nos beaux Eſprits, dire que le ſtyle de cet Orateur eſt ſec & maigre; tandis, au contraire, qu'on lui reprochoit alors d'être trop abondant, & de mettre trop d'eſprit & de fleurs dans ſes écrits! Mais ſes plus dangereux ennemis étoient ces Orateurs ſecs & arides, ſans chaleur & ſans vie, qui, ne pouvant ſoutenir l'éclat de ſa brillante & ſolide éloquence, ſe piquoient d'imiter le ſtyle Attique, s'en déclaroient hautement les défenſeurs, & s'imaginoient pouvoir, à l'abri d'un ſi

---

vim eloquentiæ, velut ſolem ferre non poſſunt, umbra magni nominis deliteſcunt. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. XII, Cap. X, pag.* 895 & 896.

grand nom, cacher les défauts de leurs froides & languiſſantes compoſitions. Rien de plus faux & de plus injuſte que tous ces jugemens ; mais auſſi rien ne prouve mieux l'embarras du mauvais goût, lorſqu'il veut juger ; tout démontre combien il eſt peu d'accord avec lui-même, & qu'il eſt toujours guidé par l'orgueil, l'injuſtice, & ſur-tout par l'ignorance. Dans cette confuſion de ſentimens & d'opinions, chacun ſuivit ſon goût par inſtinct, ſans méthode & ſans règles, & l'Art ne dépendit plus que du caprice & de la fantaiſie des Orateurs.

Tels furent les triſtes effets du Bel-Eſprit ſur l'Éloquence : le mal avoit commencé dès le ſiécle même d'Auguſte ; & Sénèque le rendit depuis irréparable. Ce Philoſophe qui, ſuivant Tacite, avoit un tour (1) d'eſprit agréable, & propre à flatter les oreilles de ſon temps, étoit

(1) Fuit illi viro ingenium amænum & temporis ejus auribus accommodatum. TACIT. *Annal.* XIII, 3.

devenu l'idole des jeunes gens (1): il ne ceſſoit de décrier les meilleurs Écrivains qui l'avoient précédé. Il ſentoit que ſa manière d'écrire étoit bien différente, &

(1) Tum autem ſolus hic fere in manibus adoleſcentium fuit. Quem non equidem omninò conabar excutere, ſed potioribus præferri non ſinebam, quos ille non deſtiterat inceſſere, cum diverſi ſibi conſcius generis, placere ſe in dicendo poſſe iis, quibus illi placerent, diffideret. Amabant autem eum magis, quàm imitabantur, tantùmque ab illo defluebant, quantùm ille ab antiquis deſcenderat.... Sed placebat propter ſola vitia, & ad ea ſe quiſque dirigebat effingenda, quæ poterat: deinde cum ſe jactaret, eodem modo dicere, Senecam infamabat. Cujus & multæ alioqui, & magnæ virtutes fuerunt, ingenium facile & copioſum, plurimum ſtudii, multarum rerum cognitio..... Tractavit etiam omnem ferè ſtudiorum materiam. Nam & Orationes ejus, & Poemata, & Epiſtolæ, & Dialogi feruntur. In Philoſophia parum diligens, egregius tamen vitiorum inſectator fuit. Multæ in eo claræque ſententiæ, multa etiam morum gratia legenda: ſed in eloquendo corrupta pleraque, atque eò pernicioſiſſima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. Nam ſi aliqua contempſiſſet, ſi parum cor-

qu'il lui feroit très-difficile de la faire goûter à ceux qui étoient nourris de la lecture des Anciens, & qui en ſentoient tout le prix. Il réuſſit néanmoins à force d'intrigue & d'applaudiſſemens mendiés, à ſe faire un grand nombre de partiſans, qui l'aimoient plus qu'ils ne l'imitoient; car ils ne lui reſſembloient pas plus, qu'il ne reſſembloit lui-même aux Anciens. Mais c'étoient ſes défauts qu'ils aimoient, & chacun en copioit le plus qu'il pouvoit, puis ſe vantoit enſuite d'écrire & de parler comme lui, & par-là le rendoit ridicule & le déshonoroit. Ce n'eſt pas que Sénèque ne poſſédât d'excellentes qualités, un eſprit facile & fécond, beaucoup d'études & de grandes connoiſſances. Il n'y a preſque point de genre d'étude qu'il n'ait embraſſé, Poéſie, Éloquence, Philoſophie,

cupiſſet, ſi non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet; conſenſu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur. QUINTIL. *Inſtit. Orat. Lib. X, Cap. I, pag.* 755 & 756.

Traités de Morale, Dialogues, Epîtres, tout étoit de ſon reſſort. Ses ouvrages renferment de très-belles penſées; on y trouve ſur les mœurs beaucoup de bonnes choſes, dont la lecture peut être utile. Mais ſon ſtyle eſt preſque par-tout entièrement corrompu, & d'autant plus dangereux à imiter, qu'il eſt plein d'agréables défauts. On regrette, en le liſant, qu'un ſi bel-eſprit n'ait pas plutôt ſuivi le goût d'un autre que le ſien. S'il eût rejeté certains agrémens trop recherchés, s'il n'en eût pas employé tant d'inutiles; ſi, moins amoureux de ſes productions, il n'eût pas affoibli, par des penſées minutieuſes, le poids & l'intérêt des matières qu'il traite, l'approbation des Savans, bien mieux que le goût peu formé des jeunes gens, feroit aujourd'hui ſon éloge.

L'aſcendant que Sénèque prit ſur ſon ſiécle, ne vint que de l'abandon qu'on avoit déja fait des règles ſévères du Goût & de la Raiſon: ſon exemple acheva de tout perdre. Interrogé par un de ſes amis

ſur les cauſes de la corruption (1) de l'Éloquence, il ſe juge & ſe condamne lui-même, ſans s'en appercevoir. Chacun, répond-il, ſe peint dans ſes Écrits : ſa manière d'écrire eſt quelquefois l'image des mœurs publiques. Le luxe corrompt

(1) Quare quibuſdam temporibus provenerit corrupti generis oratio quæris.... Quemadmodum autem unius cujuſque actio dicenti ſimilis eſt, ſic genus dicendi aliquando imitatur publicos mores. Si diſciplina civitatis laboravit, & ſe in delicias dedit, argumentum eſt luxuriæ publicæ orationis laſcivia.... Cùm aſſuevit animus faſtidire quæ ex more ſunt, & illi pro ſordidis ſolita ſunt; etiam in oratione quod novum eſt, quærit.... Modò id, quod nuper increbuit, pro cultu habetur audax tranſlatio ac frequens..... Non tantùm in genere ſententiarum vitium eſt, ſi aut puſillæ ſunt & pueriles, aut improbæ & plus auſæ quàm pudore ſalvo licet: ſed ſi floridæ ſunt & nimis dulces, ſi in vanum exeunt & ſine effectu, nihil amplius quàm ſonant.... Oratio... nulli moleſta eſt, niſi animus labat. Ideò ille curetur. Ab illo ſenſus, ab illo verba exeunt.... illo ſano ac valente, oratio quoque robuſta, fortis, virilis eſt.... Rex noſter eſt animus. SENECÆ *Epiſt.* 114.

tout. Dès que la ſimplicité eſt bannie des mœurs, qu'elles ſont ſans principes & ſans régle, que tout eſt raffinement, caprice & nouveauté, l'Éloquence ſuit le torrent : elle ne recherche plus que ce qui eſt brillant, extraordinaire ou hazardé. Elle ne ſe plaît à mettre au jour que des penſées vaines & puériles, hardies & outrées juſqu'à l'excès : par-tout elle emploie un ſtyle affecté, recherché, fleuri, une élocution éclatante ; & tout cet étalage ne produit qu'un ſon vain, & rien de plus. (Ne diroit-on pas que Sénèque parle ici de cette Éloquence tant de fois couronnée de nos jours) ! Dans une ville, le luxe de la table, des habits & des ameublemens, prouve le déréglement des mœurs ; de même le ton général & public de l'Éloquence eſt une preuve que les eſprits ſont dépravés & corrompus. Si l'on veut réformer l'Éloquence, il faut d'abord en purifier la ſource. C'eſt donc l'eſprit qu'il faut guérir. Quand il eſt ſain & vigoureux, l'Éloquence eſt mâle &

robuſte ; elle eſt foible & languiſſante, quand il eſt énervé. En un mot, l'eſprit eſt notre maître ; c'eſt l'organe de l'ame ; il commande à nos penſées, c'eſt lui qui les fait éclore, qui les anime, & tout obéit à ſes impreſſions.

Comment un homme, qui parle avec tant de goût, tant de juſteſſe & de ſentiment de l'Éloquence, peut-il être tombé dans les défauts qu'il condamne lui-même, comme la ſuite d'un goût extraordinaire & dépravé ? Comment, lorſqu'il dit qu'il ne faut, pour répandre & multiplier le mauvais goût, que l'exemple d'un ſeul homme accrédité par ſes intrigues, par le fol enthouſiaſme de ſes partiſans, par une jeuneſſe ignorante ou peu éclairée, comment, dis-je, Sénèque n'a-t-il pas ſenti qu'il ſe peignoit lui-même ? C'eſt qu'il étoit jaloux de la gloire des anciens. Accoutumé à réfléchir ſans ceſſe, il n'ignoroit pas que la jalouſie, ce ſentiment ſi bas & ſi vil, eſt un vice du cœur qui ſe communique à l'eſprit, & lui

découvre ſecrettement, dans les autres, des vertus & des qualités ſupérieures qu'il n'a pas, qu'il ne peut avoir, & qui font ſon déſeſpoir. Si la Philoſophie ne garantit pas Sénèque, de cette honteuſe foibleſſe, ſi elle ne le guérit pas de la ſoif de l'or, quoiqu'il écrivît ſur le mépris des richeſſes; *ſi cette mère des bonnes actions & des bons écrits* (1) comme l'appele Cicéron, n'a pas préſervé ceux de ce Philoſophe des faux brillans du Bel-Eſprit, elle les a du moins toujours dirigés vers l'utile & l'honnête. C'eſt elle, qui, au milieu de la plus horrible corruption, lui a dicté cette quantité de ſages maximes & de belles ſentences répandues, avec une eſpèce de profuſion, dans ſes ouvrages, pour ramener à la vertu & la faire aimer, pour combattre le vice & en inſpirer de l'horreur. Plût au Ciel que certains Écrivains de nos jours, euſſent en tout imité Sénèque! Beaux-Eſprits accrédités, devenus comme lui par leur manège

(1) Matrem omnium bene factorum beneque dictorum. Cic. *de Clar. Orat.* n° 93.

&

& leur charlataniſme, par leurs clameurs contre les Anciens, les idoles de la multitude, ils n'auroient du moins, à ſon exemple, corrompu que la Littérature: mais ſe couvrant du manteau & du maſque de la Philoſophie, ils en ont impoſé ſous ce déguiſement, & ne s'en ſont ſervi que pour répandre, avec plus d'audace & de ſûreté, leurs dangereuſes & coupables maximes. Quand on penſe que c'eſt ſous le régne affreux de l'infâme Néron, que Sénèque a oſé élever la voix en faveur de la vertu; que c'eſt ſous les yeux du Prince le plus impie & le plus cruel, qu'il a écrit *de la Providence & de la Clémence*, on ne peut s'empêcher de louer & d'admirer ſon courage: malheureuſement la baſe, ſur laquelle il étoit appuyé, étoit trop foible, puiſque ce Philoſophe, malgré ce grand étalage de ſentimens vertueux, n'a pas rougi d'être l'Apologiſte de l'aſſaſſinat d'Agrippine, commis par ſon indigne fils. Tant il eſt vrai que la ſageſſe humaine livrée à elle-même,

TAYLOR INST. OXFORD

n'eſt ſouvent qu'orgueil & rarement vertu.

Tandis que le Bel-Eſprit ſans chaleur refroidiſſoit la penſée, & portoit le dernier coup à l'Éloquence, il hâtoit en même-temps la ruine de la Poéſie. En effet la Muſe Latine dépouillée de ſes vraies beautés, ſurchargée de faux ornemens, montée ſur des échaſſes, abandonnée au délire d'une imagination déréglée, & cachant ſa maigreur réelle ſous une bouffiſſure empruntée, ne put enfanter que des productions difformes, telles que la *Pharſale*. Ce Poëme, dont les défauts ſans nombre effacent le peu de beautés qu'il renferme, eſt à la vérité l'ouvrage du jeune âge de l'Auteur: mais ce n'eſt point une excuſe. Il eſt même plus que douteux que Lucain, enlevé à la fleur de ſon âge, eût fait mieux, ſi de plus longs jours euſſent permis qu'il retouchât ſon ouvrage. Ce doute eſt fondé ſur le caractère propre de ce Poëte. La Nature lui avoit refuſé cette fineſſe de tact, cette délicateſſe de goût, dont le germe naiſſant

s'apperçoit dès les premières productions, ſe développe, s'étend, s'accroît, ſe fortifie, à meſure que les idées mûriſſent à l'aide de l'étude & de la réflexion : or Lucain, privé de ces dons naturels, auroit toujours été bourſouflé ſans ſubſtance, & giganteſque ſans être grand. On ne peut guères en juger autrement après une lecture attentive & raiſonnée de la Pharſale. Choix du ſujet, ordonnance, unité, élégance de ſtyle, harmonie, préciſion, tout y manque. Croit-on que l'abſence de ces beautés eſſentielles, qui conſtituent la perfection de tout ouvrage, quel qu'il ſoit, puiſſe être ſuppléée par quelques beaux vers, quelques penſées fortement exprimées, quelques images agréables & brillantes, & par des détails heureux, quand ces élans paſſagers de l'eſprit ſont gâtés par l'enflure, & reſpirent le faux ſublime? A qui pourra-t-on perſuader que Lucain, s'il eût vécu, ſe ſeroit apperçu de ces défauts, & qu'il les auroit corrigés de lui-même, quand il eſt évident qu'ils

couloient de ſource, & qu'ils tenoient à la trempe de ſon eſprit? Quand le mauvais goût de ſon temps les regardoit, les admiroit comme de véritables beautés? Quand enfin ce Poëte, ayant devant les yeux les plus parfaits modèles de l'Art, Homère & Virgile, n'a pas eu aſſez d'ame pour en ſentir le prix, & s'en eſt entièrement écarté? Puis donc que le ſentiment du beau & du vrai lui manquoit, comment auroit-il réformé ſon ouvrage? Et ſi l'on jete les yeux ſur la ſtructure du Poëme, y trouve-t-on ce plan régulier, cet accord harmonieux, cette ſuite de belles & grandes idées, qui annoncent la juſteſſe, la force, la ſageſſe & l'étendue de l'imagination? Tout annonce, au contraire, que la Pharſale eſt compoſée de pièces rapportées, que le Poëte, dans certains momens de verve, travailloit au hazard & ſans ſuite, pour les coudre aux endroits foibles qu'il vouloit relever par ces faux brillans. Ce qui le prouve, c'eſt cette multitude innombrable de vers durs, froids, ſecs

& briſés, ce manque d'harmonie, ce défaut de clarté, ce coloris ſombre & monotone, cette marche lente, lourde & languiſſante, qui régnent dans tout ce Poëme, ſemé, par intervalles, de ces morceaux poſtiches, qui ne ſont remarquables que par leurs vains ornemens, leur enflure & leur faux ſublime. Ce ſeroit une erreur étrange de n'attribuer de pareils défauts qu'à la grande jeuneſſe du Poëte. Quelque jeune que ſoit un arbre, on juge par ſes premiers fruits de ceux qu'il portera par la ſuite: la culture la plus ſoignée ne leur donnera ni la beauté, ni la ſaveur, ni le parfum qui leur manquent. Il en eſt de même de ceux de l'Eſprit: l'Art ne ſupplée point la Nature; mais comme elle eſt maîtreſſe de ſes dons, elle permet ſeulement à l'Art, ſoumis à ſes loix, de les entretenir, de les cultiver, de les embellir même quelquefois. La Pharſale eſt donc ce qu'elle auroit toujours été, & rien ne prouve mieux que ce Poëme l'impuiſſance du Bel-Eſprit. Incapable d'embraſſer ſon

ſujet d'un coup-d'œil, il ne le conçoit que d'une manière vague, indéciſe & confuſe: comme ſes idées ſont fugitives, il eſt forcé de les ſaiſir à l'inſtant qu'elles naiſſent: ennemi de cette noble ſimplicité & de ce beau coloris de la Nature, qui ſe répand par une lumière uniforme, il ne veut que ſemer des brillans; il n'emploie que des couleurs vives, dures & tranchantes, qui étonnent, éblouiſſent & fatiguent: toujours incertain dans ſa marche, il abandonne bruſquement un objet, pour en tracer un autre, & revenir négligemment au premier: le ſentiment lui eſt preſque toujours étranger, parce que, jaloux de faire étalage d'un vain ſavoir, il diſcute & raiſonne quand il faut ſentir. Rien n'eſt plus froid que ſon délire; il prend l'équerre & le compas lorſqu'il s'agit d'un beau déſordre: le feu, ou plutôt la lueur de ſon imagination, n'a ni foyer ni chaleur; il s'éteint comme il s'allume. En un mot, le Bel-Eſprit n'a que de la ſuperficie, & point de profondeur. De-là cette facilité

de revenir ſur ſon ouvrage, ſans que les changemens qu'il peut y faire, nuiſent en rien à l'enſemble, puiſqu'il n'y en a point, & que l'ouvrage, en général, n'eſt qu'une eſpèce de placage (qu'on nous paſſe cette expreſſion), qui ſe poſe, s'enlève, s'ajuſte à la volonté de l'ouvrier. Il n'en eſt pas ainſi du Génie: enfant chéri de la Nature, créateur comme elle, il produit ſans effort. Concevoir un ſujet, le voir, quelque vaſte qu'il ſoit, dans toute ſon étendue, en tracer le plan, déterminer ſes juſtes proportions, varier les ornemens qui doivent l'embellir, former, par un accord harmonieux de toutes les parties, un enſemble parfait, n'eſt pour le Génie que la conception d'un inſtant. Supérieur à ſa matière, il la voit & la traite dans tous ſes rapports, il lui donne la forme & les couleurs: tout ce qu'il touche porte ſon empreinte; la toile s'anime, le marbre reſpire; ſa marche eſt celle de la Nature: toujours en activité, le feu dont il eſt animé, hâte ſa fécondité, & renouvelle ſans ceſſe ſes

idées grandes, fortes & profondes : s'il s'élève, c'eſt avec majeſté qu'il eſt ſublime ; s'il s'abaiſſe, c'eſt avec nobleſſe qu'il eſt ſimple & naturel : enfin rien ne ſort imparfait de ſa main ; tout ce qu'il enfante eſt neuf, & porte, en naiſſant, le ſceau de l'immortalité.

Nous n'avons tant inſiſté ſur les défauts de la Pharſale, que pour prémunir la Jeuneſſe contre les éloges que quelques Écrivains de ce temps ont donnés à ce Poëme. On ne ſauroit être trop attentif à n'offrir à l'âge tendre, que des modèles dignes de le former. Il en eſt à cet âge de l'eſprit comme du cœur : leur développement eſt le même, & dépend beaucoup des premières impreſſions qui ſont toujours vives, & ſouvent ineffaçables. Ce ſont elles qui font éclore le germe du bien & du mal, & qui nous entraînent vers l'un ou l'autre ſans effort, ainſi que ſans retour. Il importe donc beaucoup d'apprendre de bonne heure à la Jeuneſſe à diſcerner le vrai du faux, de lui former

le jugement, de préparer ſon goût, & de ſaiſir le moment, où, telle qu'une cire molle, elle eſt ſuſceptible de toutes les impreſſions, afin qu'elle puiſſe n'en prendre que de bonnes.

Lucain étincelle d'eſprit (1); eſt plein de feu, abonde en penſées brillantes, (& voilà ce qui le rend dangereux pour les jeunes gens): mais il eſt plus Orateur que Poëte. Ce fut moins par l'inſpiration des Muſes, que par ſa paſſion exceſſive pour la liberté, qu'il entreprit de chanter la guerre de Céſar & de Pompée. Il eut la noble audace de diſputer, avec Néron, le prix de la Poéſie, & le dangereux honneur de le remporter. Le farouche Tyran le lui fit acheter cher. Jaloux de régner ſur le Parnaſſe comme il régnoit dans Rome, il ne ceſſa depuis de le perſécuter, & de chercher l'occaſion de le

(1) Lucanus ardens & concitatus, & ſententiis clariſſimus, & ut dicam quod ſentio, magis Oratoribus quàm Poëtis annumerandus. QUINTIL. *Inſt. Orat. Lib. X, Cap. I, pag.* 747.

perdre. Il lui défendit de réciter ſes vers, & il s'applaudiſſoit de ce ſilence forcé (1). L'orgueil de ſon jeune rival en fut irrité. Lucain haïſſoit depuis long-temps ſon perſécuteur: il gémiſſoit en ſecret de l'indigne oppreſſion à laquelle Rome étoit réduite. Ce que l'amour de la liberté n'avoit encore oſé entreprendre, l'amour-propre offenſé le tenta, & acheva d'allumer dans le cœur du Poëte le feu de la vengeance. Lucain entra dans la conjuration de Piſon, & eut le ſort des autres conjurés. Néron le fit mourir, en lui laiſſant le choix de ſon ſupplice. Il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud. A meſure que ſon ſang s'écouloit, il s'apperçut que le froid avoit déja gagné les extrémités de ſon corps, & qu'il amenoit la mort par degrés (2).

(1) Lucanum propriæ cauſæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque oſtentare; vanus adſimulatione. TACIT. *Annal. Lib. XV, Tom. II, pag. 235. Edit. in-4°. Gabrielis Brotier.*

(2) Is (*Lucanus*) profluente ſanguine, ubi frigeſcere

Mais ſon cœur conſervant encore toute ſa chaleur, & ſa tête toute ſa liberté, il ſe rappela un endroit de ſon Poëme, où il peint un ſoldat bleſſé & mourant de la même mort. Il récita ces vers, & ce furent ſes dernières paroles. Telle fut la fin tragique de Lucain, qu'une vaine diſpute, pour un laurier ſtérile, avança (1); car peut-être n'eût-il jamais conſpiré contre Néron, ſi le Tyran n'eût pas eu la folie de joindre à ſes autres fureurs, celle de vouloir être bel-eſprit. Mais ce qui doit étonner, c'eſt que les Juges, malgré la terreur & la crainte qu'il inſpiroit, aient

---

pedes manuſque, & paullatim ab extremis cedere ſpiritum, fervido adhuc & compote mentis pectore, intelligit, recordatus carmen à ſe compoſitum, quo vulneratum militem, per ejuſmodi mortis imaginem obiiſſe, tradiderat, verſus ipſos retulit; eaque illi ſuprema vox fuit. TACIT. *Annal. Lib. XV, pag.* 250.

(1) *Marcus-Annæus Lucanus.* Il étoit neveu de Sénèque le Philoſophe. Il avoit environ vingt-ſept ans quand il mourut de la même mort que ſon oncle, également enveloppé dans la conjuration de Piſon contre Néron.

eu le courage de déclarer mauvais ſes vers, en couronnant ceux de ſon rival infortuné.

Le torrent du mauvais goût groſſit après la mort de Sénèque & de Lucain, de manière à ne pouvoir plus lui oppoſer de digues aſſez fortes pour l'arrêter. Déja Tacite, dans ſon excellent *Dialogue ſur les Orateurs*, avoit attaqué le nouveau genre d'Éloquence de ſon temps. Mais les partiſans de ce nouveau genre, malheureuſement en trop grand nombre, combattoient ſon ſentiment. Ils prétendoient juſtifier leur goût, en diſant que le genre qu'ils adoptoient, différoit de l'ancien, comme l'éloquence de Cicéron différoit de celle des ſiécles qui l'avoient précédé; que ce qui avoit pu plaire autrefois, étoit paſſé de mode; qu'il falloit ſe conformer au goût de ſon ſiécle; enfin que, par un vice (1) de malignité, naturel

(1) Vitio autem malignitatis humanæ vetera ſemper in laude, præſentia in faſtidio eſſe. *Dial. de Orat.* n° 18.

à l'homme, on ne ceſſoit de louer les choſes du temps paſſé, & de blâmer avec dédain les choſes du temps préſent. Langage familier aux Novateurs, & que nous n'entendons que trop répéter de nos jours. Si l'on veut trouver la cauſe d'un pareil déſordre, il faut la chercher dans l'éducation, dont l'influence eſt ſalutaire ou funeſte, ſelon les ſoins ou la négligence de ceux qui en ſont chargés. Tant que l'ancienne méthode d'élever la Jeuneſſe Romaine fut en vigueur, que les Parens veilloient eux-mêmes ſur leurs Enfans, ou ne les confioient qu'à des Maîtres reconnus dignes de leur former & l'eſprit & le cœur, alors les fruits de l'Éducation étoient des talens utiles & des vertus ſolides; les bonnes mœurs étoient compagnes du bon goût, & l'on n'égaroit point, par de faux principes, une Jeuneſſe naturellement plus docile aux leçons qui flattent ſes paſſions naiſſantes, qu'à celles qui répriment ſes mauvais penchants. Mais dès que l'Éducation fut abandon-

née (1) aux ſoins mercénaires d'Eſclaves ou d'Affranchis ſouvent corrompus & perdus de mœurs, dont l'eſprit d'ailleurs & les ſentimens devoient néceſſairement ſe reſſentir de la baſſeſſe de leur condition; quelles eſpérances pouvoit-on fonder ſur les Élèves de pareils Maîtres ? Comme l'Art de la Parole, quoiqu'employé à défendre de moins grands intérêts qu'au temps de la République, conſervoit encore l'avantage de conduire aux Dignités & aux premières Charges de l'Empire, la Jeuneſſe, à ſon entrée dans le monde, paroiſſoit au Barreau, & y portoit ce goût & ces ſentimens dépravés, qu'elle avoit ſucés, pour ainſi dire, avec le lait. Ils ſe fortifioient par les leçons des Rhéteurs, qui avoient trouvé le ſecret d'énerver le Diſcours par une tournure trop recher-

(1) At nunc natus infans delegatur Græculæ alicui ancillæ, cui adjungitur unus aut alter ex omnibus ſervis, plerumque viliſſimus, nec cuiquam ſerio miniſterio accommodatus. *Idem*, n° 29.

chée, une vaine cadence & une enflure ridicule (1).

Ainſi ſe corrompit l'Éloquence. Cependant au milieu de cet abandon général des vrais principes, qui annonçoit une décadence totale, il s'élevoit de temps en temps des Hommes privilégiés, doués d'un eſprit juſte, d'un jugement ſain, d'un goût sûr, qui, par leur exemple & leurs Écrits, faiſoient tous leurs efforts pour s'oppoſer au torrent. Ce fut dans cette vue que Quintilien compoſa ſon admirable ouvrage de l'INSTITUTION DE L'ORATEUR. La grande réputation qu'il s'étoit faite au Barreau, & la Rhétorique (2) qu'il avoit enſeignée long-temps avec le plus grand

(1) Levibus enim atque inanibus ſonis ludibria quædam excitando effeciſtis, ut corpus orationis enervaretur & caderet. PETRON. *Sat. pag.* 3, *Edit. apud Joſephum Gooth.* 1691.

(2) Quintilien fut le premier qui donna, par ordre du Gouvernement, des leçons publiques de Rhétorique : & Veſpaſien aſſigna le premier ſur le fiſc, un revenu annuel de 20000 livres de notre

ſuccès, le montroient digne de traiter une matière auſſi intéreſſante & d'une auſſi vaſte étendue. Ses vertus, ſa probité, ſes grandes connoiſſances, répondoient de l'excellence de ſes leçons. En effet ce qu'on doit ſur-tout admirer dans cet ouvrage, indépendamment de l'élégance du ſtyle, de la clarté de la diction, de la beauté des images, de l'abondance & de la richeſſe des comparaiſons, c'eſt la ſolidité des préceptes, & la baſe vertueuſe ſur leſquels ils ſont fondés.

Quintilien prend ſon Élève au berceau, & en écarte tout ce qui peut le ſouiller. Il veut que ſes premiers regards ne tombent que ſur des objets honnêtes; que les premières paroles qui frapperont ſon oreille & qu'il doit bientôt bégayer, n'aient rien de commun ni de bas; & que tout ce qui

---

monnoie, aux Profeſſeurs d'Éloquence grecque & latine. *Ingenia & Artes vel maximè fovit. Primus è fiſco Latinis Græciſque Rhetoribus annua centena conſtituit.* SUET. in vita Veſpaſiani.

l'entoure

l'entoure & l'approche ſoit vertueux. C'eſt au cœur de l'Enfant qu'il s'attache d'abord. Que de précautions, que de ſoins il exige, pour lui conſerver toute ſa vie ſa première innocence ! La ſcience & les talens ne ſont rien ſans les mœurs. Si l'on n'accoutume pas l'enfance à chérir la vertu, à régler ſa conduite ; ſi on ne lui inſpire pas de bonne heure des ſentimens d'honneur & de probité, quel eſpoir donnera-t-elle pour l'avenir ? Plût aux Dieux, s'écrie (1) ce

(1) Utinam liberorum noſtrorum mores non ipſi perderemus. Infantiam ſtatim deliciis ſolvimus. Mollis illa educatio, quam *indulgentiam* vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. Quid non adultus concupiſſet, qui in purpuris repit?.... Gaudemus ſi quid licentiùs dixerint. *Verba ne Alexandrinis quidem permittenda delitiis* riſu & oſculo excipimus. Nec mirum : Nos docuimus, ex nobis audierunt : noſtras amicas, noſtros concubinos vident. Omne convivium obſcœnis canticis ſtrepit : pudenda dictu ſpectantur. Fit ex his conſuetudo, deinde natura. *Diſcunt hæc miſeri antequàm ſciant vitia eſſe.* QUINT. Inſt. Orat. Lib. I, Cap. II, pag. 19. & 20.

ſage Inſtituteur, que nous n'ayions pas à nous imputer à nous-mêmes les vices de nos Enfans! Nous amolliſſons leur enfance par de dangereuſes délicateſſes. Cette molle éducation leur énerve l'eſprit & le corps. Accoutumés à fouler la pourpre, juſqu'où ne porteront-ils pas leurs deſirs, à meſure qu'ils avanceront en âge? S'il leur échappe quelques termes trop libres, nous nous en amuſons; & ce que nous ne ſouffririons pas dans la bouche des plus grands libertins, nous le ſouffrons dans la bouche de nos Enfans, nous en rions, nous les careſſons. De qui ont-ils appris ces mots licencieux? Hélas? ils ne ſont que les échos de ce qu'ils nous ont entendu dire! Nous les rendons témoins de nos libertés criminelles: il n'eſt point de repas qui ne retentiſſe de chanſons indécentes, & où l'on n'expoſe à leurs yeux des choſes qui font rougir la pudeur: ils en contractent l'habitude, qui ſe change bientôt en nature, & les malheureux Enfans ſont déja vicieux, ſans ſavoir ce que c'eſt que

le vice. Sont-ce nos mœurs, ou celles de ſon temps, que Quintilien vient de nous peindre? Que l'on juge, d'après ce tableau, du ravage que fait l'exemple, & du danger des premières impreſſions.

Des ſoins que l'on doit à l'enfance, Quintilien paſſe aux ſoins deſtinés à former l'eſprit de ſon Élève, à le nourrir de tout ce qui peut l'enrichir & l'éclairer, à le mener par dégrés à toutes les Sciences, à tous les Arts, à toutes les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, pour devenir un Orateur parfait; & il ajoute tout de ſuite: « Quand je dis (1) un Orateur parfait, je » le veux tel, qu'il n'y ait que l'homme » de bien qui le puiſſe être ». Qui pouvoit mieux que lui donner en même-temps, le précepte & l'exemple? Son Inſtitution de l'Orateur eſt, à la fois, le Traité le plus complet de Rhétorique & d'Éducation, dont l'Antiquité nous ait fait préſent.

(1) Oratorem autem inſtituimus illum perfectum, qui eſſe niſi vir bonus non poteſt. QUINTIL. *Inſt. Orat. Præm. pag.* 4.

C'eſt dans cet ouvrage que les plus grands Poëtes, les plus grands Orateurs, les meilleurs Hiſtoriens, les Philoſophes Grecs & Latins ſont appréciés par un Juge qui les connoiſſoit à fond, & qui étoit digne de les juger. C'eſt-là qu'il étale toute la richeſſe de la Littérature d'Athènes & de Rome, les beautés & les défauts des Écrivains des deux Nations, & qu'il nous preſcrit les modèles que nous devons choiſir ou rejeter. Où trouver ailleurs, que dans cet excellent Traité, une plus ſolide inſtruction, une plus grande abondance de ſages principes, de plus admirables leçons de vertu, une raiſon plus éclairée, une connoiſſance plus parfaite & plus étendue de l'Art de la Parole, un goût plus sûr, plus fin & plus délicat? Il devroit être entre les mains de tous les Inſtituteurs, de tous les Précepteurs, de tous ceux, en un mot, chargés des honorables & pénibles fonctions de l'Éducation, comme un guide fidèle, propre à leur tracer la voie dans laquelle ils doivent

faire marcher leurs Élèves, pour les faire arriver à la perfection. Que l'illuſtre Rollin, ce ſage Maître, cet Écrivain immortel, la lumière, l'ornement & la gloire de l'Univerſité, en connoiſſoit bien le mérite! Les hommes vertueux ne ſont jamais mieux loués que par leurs ſemblables. Auſſi le reſpectable Rollin ne laiſſe-t-il rien à deſirer dans l'éloge qu'il fait de Quintilien, où il nous le repréſente, non-ſeulement comme un excellent Maître d'Éloquence, mais comme un Homme plein d'honneur & de probité. Cependant, malgré l'utilité dont l'ouvrage de ce grand Reſtaurateur du bon goût pourroit être, à ceux qui, par état, devroient en faire leur principale étude, à peine en eſt-il connu. Il ne l'a jamais été ſur-tout de cette foule d'Écrivains, qui, depuis quelques années, nous inondent de mille nouveaux ſyſtêmes, les uns plus ridicules que les autres, qu'ils décorent néanmoins effrontément du titre impoſant de *Plans*, de *Méthodes*, de *Traités complets*

d'Éducation ; comme ſi des Dialogues platement enfantins, des Drames inſipides, ſans couleur & ſans ſtyle, de fades & dangereux Romans, des Contes puérils, des idées embrouillées, mal conçues, des principes faux ou imaginaires, & des rêves extravagans, étoient faits pour éclairer la raiſon, & former l'eſprit & le cœur des Enfans ! Étrange délire de nos jours, dont Rome au moment où la corruption des mœurs & du goût étoit à ſon comble, fut néanmoins préſervée !

Le mauvais goût avoit jeté de trop profondes racines, pour laiſſer l'eſpoir de voir renaître les beaux jours de l'ancienne Éloquence. L'ouvrage de Quintilien ſervit à affermir dans les bons principes, le petit nombre d'Écrivains qui y étoient encore attachés ; mais il ne fit point revenir ſur leurs pas ceux qui les avoient entièrement abandonnés.

Ce fut au moment de cette dégradation marquée, que parut un de ces Génies rares, favoris-nés de la Nature qui ſe

plaît à les former pour elle ; qui, loin de réprimer leurs deſirs, lève elle-même un coin du voile qui la couvre, pour les enflammer, & permet à leurs regards avides de ſaiſir ſes beautés, de ſurprendre ſon ſecret & de révéler ſes myſtères. Tel s'annonça Pline l'ancien, qui n'eut rien de commun avec ce ſiécle de décadence. Sa haute intelligence & ſa grande probité, jointes à une illuſtre naiſſance, lui gagnèrent l'eſtime & la confiance de Veſpaſien & de Tite. Il eſt le premier, chez les Latins, qui ait écrit diſertement ſur l'Hiſtoire naturelle. Paſſionné pour une étude qui élève l'ame & qui aggrandit les idées, il lui conſacroit tous ſes ſoins, toutes ſes veilles, & ne donnoit que le temps du jour aux devoirs des emplois importans dont il étoit chargé. Pluſieurs ſiécles avant lui, Ariſtote & Théophraſte avoient traité quelques parties de l'Hiſtoire naturelle ; mais « Pline a travaillé » ſur un plan bien plus grand & peut-être » trop vaſte. Il a voulu tout embraſſer,

» & il ſemble avoir meſuré la Nature,
» & l'avoir trouvée trop petite encore
» pour l'étendue de ſon eſprit..... Son
» ouvrage, auſſi varié que la Nature, la
» peint toujours en beau. C'eſt, ſi l'on
» veut, une compilation de tout ce qui
» avoit été écrit avant lui, une copie de
» tout ce qui avoit été fait d'excellent &
» d'utile à ſavoir: mais cette copie a de ſi
» grands traits, cette compilation contient
» des choſes raſſemblées d'une manière ſi
» neuve, qu'elle eſt préférable à la plupart
» des ouvrages originaux qui traitent des
» mêmes matières. » (1).

Tel eſt le jugement que porte de l'ouvrage de Pline, le plus ſavant & le plus ſublime Écrivain de nos jours, le ſeul digne de juger & d'apprécier au juſte Ariſtote, Théophraſte & Pline, & le ſeul qui les ait ſurpaſſés. La manière d'écrire l'Hiſtoire naturelle eſt bien diffé-

(1) Voyez le *Diſcours* de M. le Comte de Buffon, *ſur la manière de traiter* l'Hiſtoire naturelle. *Tom. I, Édit. in-4°, pag.* 48 & 49.

rente de celle qui nous tranſmet les faits de l'Hiſtoire civile : celle-ci a ſes matériaux tout préparés : elle eſt bornée par le temps, par les lieux : elle ne préſente que les actes des Hommes, & les Monumens exiſtans, ou qui ont exiſté. Il ſuffit qu'elle ſoit écrite d'un ſtyle pur, avec une noble ſimplicité, & une grande fidélité, jointes à toutes les connoiſſances indiſpenſables & néceſſaires, pour la rendre tout à la fois intéreſſante, agréable & inſtructive.

L'Hiſtoire naturelle au contraire n'a de bornes que celles que Dieu a poſées aux connoiſſances de l'eſprit humain. Ses matériaux ſont répandus d'un pôle à l'autre : elle parcourt l'eſpace immenſe de la terre, & des cieux ; elle va juſqu'aux plus ſauvages lieux, interroger la Nature, muette à toute autre voix qu'à celle du Génie. Les abîmes de la mer, le ſommet eſcarpé des plus hautes montagnes, les torrens de matières ardentes que vomiſſent les volcans, le ſilence myſtérieux des forêts les

plus ſombres, les ſables brûlans de la Zône torride, les plages glacées des Régions polaires n'ont rien qui l'étonne, qui l'effraie & l'arrête : le Génie pénètre juſqu'au centre de la terre, pour y voir opérer la Nature. Non contente de nous peindre cette variété infinie d'objets terreſtres, l'Hiſtoire naturelle nous offre encore le ſpectacle admirable du Ciel. Sur la voûte azurée des airs, elle nous montre cette multitude innombrable d'aſtres brillans, qui nous conſolent de l'abſence du jour ; elle nous fait entendre les accords de leur céleſte harmonie, & nous apprend à révérer le grand Auteur de toute création, en nous proſternant à la vue de ſes œuvres ; à élever vers lui nos cœurs ſoumis & reconnoiſſans ; à l'adorer, à le bénir, en publiant ſes grandeurs & ſes merveilles. Il n'y a donc que le Génie, & le Génie inſpiré, qui puiſſe écrire l'Hiſtoire de la Nature. Tout doit y être ſimple & ſublime comme elle-même. Quelle diverſité de pinceaux, quelle variété de couleurs ne

faut-il pas à ſon Hiſtorien, pour la rendre ſous toutes les formes qu'elle préſente ! Son ſtyle plein de feu, de grâces & de force, doit égaler la majeſté, la grandeur & la beauté de ſes objets. Tout eſt tableau, tout eſt image, tout eſt ſpectacle raviſſant dans la Nature. Il faut donc des palettes riches & brillantes, des pinceaux larges & vigoureux, des couleurs toujours vraies ; il faut, en un mot, un Peintre & un très-grand Peintre, comme M. DE BUFFON, pour la ſaiſir, & la préſenter telle qu'elle eſt.

Pline poſſédoit auſſi ce mérite à un degré éminent. Une imagination forte, vive & féconde, une conception facile & prompte, forment le caractère diſtinctif de ſon eſprit : ſes réflexions profondes engagent le Lecteur à réfléchir avec lui : ſes idées ſont lumineuſes, ſes vues neuves & élevées, ſes penſées grandes & hardies : ſon pinceau rend ſenſible, embellit tout ce qu'il décrit : rien n'eſt étranger à ſon génie : ſon prodigieux ſavoir embraſſe tout : il eſt par-tout intéreſſant, curieux,

amuſant, inſtructif; & il eſt encore admirable dans ſon Traité des Arts libéraux. Son ſtyle eſt à lui; il n'appartient ni au ſiécle d'Auguſte, ni au ſien: il eſt énergique, brillant & ſerré; ſes fréquentes ellipſes peuvent y répandre quelque obſcurité; mais elles donnent plus à penſer. Cette obſcurité d'ailleurs, qui, dans les Écrivains médiocres, eſt un vice réel, n'en eſt pas toujours un dans les grands Auteurs: elle dépend quelquefois de la hardieſſe des idées, & de la rapidité du mouvement de la penſée.

L'Hiſtoire naturelle eſt tout ce qui nous reſte de tant d'ouvrages qu'avoit compoſés cet illuſtre Écrivain, qu'une inſatiable & téméraire curioſité fit périr, à l'âge de cinquante-ſix ans, étouffé par la fumée, en voulant s'approcher de trop près de l'embrâſement du Véſuve, pour obſerver cet effrayant & terrible phénomène. L'ouvrage de Pline, quoique excellent pour ſon temps, ne l'eſt plus pour le nôtre, où de nouvelles découvertes &

des obſervations multipliées ont étendu, illuſtré la ſcience, qui néanmoins étoit aſſez négligée parmi nous, avant que M. de Buffon nous en inſpirât le goût, en y répandant tous les charmes de ſon admirable pinceau. Son ouvrage eſt le ſeul de notre ſiécle, qu'on doive lire, avant ceux des Anciens qui ont traité de la même matière. L'Hiſtoire naturelle étoit encore dans ſon enfance au temps d'Ariſtote, de Théophraſte & de Pline. Elle n'a pu faire de progrès, qu'en raiſon des découvertes ſur le Globe : le Continent entier de l'Amérique, la plus grande partie de l'Afrique & de l'Aſie, ainſi que toutes les Mers adjacentes, & celles des Régions polaires étoient inconnues aux Anciens : la plupart des eſpèces d'animaux, d'oiſeaux, de poiſſons, de végétaux, celle même de l'homme habitant de ces contrées, leur étoient également inconnues. D'ailleurs ils ignoroient les loix du mouvement de la Terre & des Corps céleſtes ; ils ne pouvoient donc écrire en grand ſur la

Nature, puiſqu'ils ne la connoiſſoient que par la petite portion de terre qu'ils habitoient. Auſſi tous leurs ouvrages ne ſont point un enſemble, & ne préſentent que des détails très-bien ſaiſis par le génie d'Ariſtote, & encore mieux exprimés par l'éloquence de Pline.

Les douceurs d'un bon régne ſembloient devoir ramener les bonnes mœurs & le bon goût. Trajan étoit aſſis ſur le Trône des Céſars, & la ſageſſe de ſon gouvernement faiſoit oublier les cruautés & les horreurs des Tibère, des Caligula, des Néron. Mais il en eſt des mœurs & du goût comme des fruits, qui, frappés une fois de la grêle, en conſervent la marque; leur beauté n'a plus ſon éclat; leur ſaveur & leur parfum ſont moins doux & moins agréables. La faveur que Trajan accordoit aux Lettres & à ceux qui les cultivoient, les fit fleurir, non avec cette ancienne ſplendeur dont elles brilloient dans leurs beaux jours; mais avec preſqu'autant d'ardeur & de ſuccès,

Tacite, cet illuſtre Hiſtorien, eſt le ſeul au milieu de tant d'Écrivains du même-temps, qui ne ſe ſoit point reſſenti de la plaie que le faux Bel-Eſprit avoit faite aux Lettres. Le Diſciple de Quintilien, malgré les leçons d'un ſi grand Maître, ne put ſe garantir des défauts de ſon ſiécle. Pline le jeune, élevé par Trajan au Conſulat, qui n'étoit plus depuis long-temps qu'une dignité ſans pouvoir, prononça, à ſon inſtallation dans le Sénat, le Panégyrique de ſon Maître. Il étale dans ce Diſcours tout ce que l'Éloquence a de fleurs, de pompe & de magnificence. Il eſt plein de penſées fines, ingénieuſes & quelquefois neuves; mais le Bel-Eſprit y domine. Il n'y ménage aucun repos à la penſée: tout eſt brillant, tout éblouit & fatigue l'attention: l'antithèſe eſt ſur-tout la figure favorite de cet Écrivain, & ſon ſtyle coupé n'a ni le nombre, ni la grâce qui font le charme de l'Éloquence. On prétend vainement que c'eſt principalement dans les Éloges & dans les Pané-

gyriques, que l'Art doit déployer ce qu'il a de plus agréable, de plus fleuri, de plus recherché, de plus éclatant; car ſi les ornemens ſont trop multipliés, ſi les beautés réelles ſont confondues avec les beautés de fantaiſie, ſi les tranſitions & les nuances ſont par-tout les mêmes, & que les maſſes, entr'elles, ne ſe détachent pas par des gradations inſenſibles, quel effet le Tableau produira-t-il? L'Art n'eſt donc rien, ſi le goût & la raiſon ne le guident. Il ſemble que Pline le jeune n'ait pu ſe diſſimuler à lui-même cette vérité, lorſque, dans ſa lettre à Sévère, il lui rend compte du ſuccès de pluſieurs lectures qu'il avoit faites de ſon Diſcours, dans des Aſſemblées particulières. « Quant à moi, » dit-il, j'ai été très-flatté de l'intérêt » & de l'empreſſement que m'ont témoi- » gnés mes Auditeurs : mais j'ai remar- » qué que les morceaux d'un genre plus » ſévère & plus ſimple leur faiſoient » autant & plus de plaiſir, que les endroits

» endroits les plus fleuris de mon Diſ-
» cours (1) ».

Les Lettres de Pline ont les mêmes défauts qu'on reproche à ſon Panégyrique de Trajan. On s'apperçoit que c'eſt un Bel-Eſprit qui les a minutées avec réflexion, & dans l'intention qu'elles fuſſent recueillies. Elles ont une ſorte d'aiſance apparente; mais on voit qu'elles ſont travaillées, à l'affectation & à la recherche du ſtyle, à l'attention & au ſoin qu'il a d'y ſemer toujours quelque penſée, ou quelque maxime. Quelle différence de ces Lettres à celles de Cicéron! Ce grand Homme, né avec les ſentimens de la liberté Romaine, quoiqu'expirante alors, & que ſes oppreſſeurs puiſſans reſpectoient encore en lui, n'écrivoit à ſes amis, que pour dépoſer dans leur ſein le ſecret de ſon ame, ſans avoir la penſée

(1) Sed ego cum ſtudium audientium tum judicium mire probavi. Animadverti enim ſeveriſſima quæque vel maximè ſatisfacere. *Epiſt. XVIII, Lib. III.*

que ſes Lettres puſſent jamais être miſes au jour. Elles ſont l'expreſſion naïve de ſes ſentimens : elles ont cette aiſance, cette franchiſe, qui ſont la ſuite de la liberté d'ouvrir ſon ame avec confiance : elles ſont auſſi inſtructives qu'intéreſſantes ; elles renferment l'Hiſtoire de ſon temps, préſentent & peignent le caractère, les paſſions, les projets, les intrigues des hommes de ſon ſiécle : elles jetent un jour ſur les affaires générales & ſur les cauſes ſecrettes des troubles qui agitoient la République, & qui ſappoient ſourdement les fondemens de la liberté : enfin elles éclairent tous les événemens où Cicéron a joué lui-même un ſi grand rôle.

Pline au contraire, né à la Cour des Roïs, obſerve, dans ſes Lettres, le ſilence d'un Courtiſan. Sa réſerve eſt extrême : il ne s'ouvre avec ſes amis ſur aucun événement public : il ne les entretient d'aucune affaire politique : ainſi ſes Lettres ſont, à cet égard, dénuées de tout intérêt. Mais comme Pline étoit un parfait honnête

homme, un homme vraiment vertueux, ſes Lettres ſont pleines de ſenſibilité, de délicateſſe, d'honnêteté, de grâces douces & aimables : elles renferment les ſentimens les plus nobles, les meilleurs préceptes, des maximes excellentes, & les conſeils les plus ſages. Ce mérite réel peut compenſer ce qui leur manque d'ailleurs. Si elles ne ſont pas un modèle à propoſer à la jeuneſſe pour le ſtyle, la Langue Latine ayant déja beaucoup perdu de ſa pureté, la lecture lui en ſera toujours très-utile, par les leçons de ſageſſe & de vertu, de conduite & de connoiſſance de ſoi-même, qu'elle en peut tirer.

Malgré les encouragemens & la faveur que les Veſpaſien, les Trajan, les Adrien & les Antonins accordèrent aux Lettres, leur flambeau s'éteignit pour toujours, & Pline le jeune eſt le dernier qui profita de ſa lumière. Les déſordres honteux de Commode achevèrent de tout corrompre, & rien ne put arrêter le torrent de la barbarie, qui perdit & l'Empire & les

Lettres. Elles trouvèrent un aſyle dans les Gaules, où elles furent maintenues par l'établiſſement du Chriſtianiſme.

Les Gaulois étoient un peuple né pour les beaux Arts & pour les Sciences. Formés de bonne heure en ſociété, ils eurent des Loix, & ſe gouvernèrent ſuivant les lumières d'une ſaine raiſon. Leur population nombreuſe permettoit aux eſprits ardens & inquiets de courir les hazards, d'aller ſignaler leur valeur & conquérir des États dans les belles contrées de l'Europe & de l'Aſie. Mais le Corps de la Nation, fidèle à la Patrie, s'exerçoit à l'Agriculture & au Commerce, ſans étouffer ſes heureuſes diſpoſitions pour les Lettres & les hautes connoiſſances. La Poéſie, cultivée chez toutes les Nations de l'Univers, avant tous les autres Arts, fut également chez les Gaulois le premier Art qu'ils cultivèrent. Les Bardes étoient les Savans de la Nation; ils étoient à la fois Poëtes & Muſiciens. Ils mettoient en muſique leurs vers, qu'ils chantoient,

ſoutenus de l'harmonie d'une eſpèce de lyre dont ils accompagnoient leurs chants. Ils ne célébroient pas toujours les vertus, la vaillance & les hauts faits des grands Perſonnages ou des Particuliers ; ils ſe ſervoient auſſi quelquefois de leur art, pour reprendre leurs vices & en faire la ſatire. On avoit pour eux le plus grand reſpect, & ſur-tout en temps de guerre. Leur ſeule préſence, au milieu de deux armées prêtes à combattre, faiſoit, comme par enchantement, poſer bas les armes des deux côtés, & terminoit la querelle. On ne livroit point de batailles, qu'ils ne vinſſent ſe mettre à la tête de l'armée, & là, par leurs cris & leurs chanſons pleines d'injures & d'imprécations contre l'ennemi, qui les redoutoit & n'oſoit commencer l'attaque qu'ils ne fuſſent retirés, ils excitoient l'ardeur & enflammoient le courage des Soldats.

Indépendamment des Bardes, les Gaulois avoient encore des Devins ; mais par un aveuglement funeſte, attaché à

l'Idolâtrie, & par une effroyable cruauté ; c'étoit dans les entrailles palpitantes des victimes humaines qu'ils égorgeoient, que ces Devins interrogeoient l'avenir.

Une autre Secte de Savans, la plus puiſſante & la plus révérée parmi les Gaulois, étoient les Druïdes. Comme dépoſitaires de la Religion, ils jouiſſoient du pouvoir ſuprême. Leur Doctrine remonte à une haute antiquité, puiſqu'ils enſeignoient l'Immortalité de l'Ame ; vérité forte, ſublime, conſolante, que les anciens Patriarches avoient conſacrée ; mais preſque univerſellement oubliée, chez les Peuples enveloppés des ténèbres du Paganiſme.

L'inſtruction de la Jeuneſſe étoit confiée aux Druïdes ; & c'étoit au fond des bois & dans des antres écartés qu'ils tenoient leurs Écoles, & donnoient, ſuivant l'antique uſage, leurs leçons de vive voix & en vers, à leurs Élèves, qu'ils formoient ainſi aux Sciences, ſans jamais rien écrire. Le Sexe avoit auſſi

ſes Écoles ſéparées, préſidées & tenues par les femmes des Druïdes, qui ſe mêloient de ſciences, comme les hommes. Mais elles ſe bornoient aux Augures & à la Magie, comme plus analogues à leur foibleſſe, & plus propres à entretenir, à ſatisfaire & à nourrir leur curioſité naturelle.

L'arrivée d'une Colonie de Phocéens, ſortie de l'Ionie, & qui vint aborder près de l'embouchure du Rhône, changea bientôt toute la face des Gaules. Ces étrangers, charmés de la beauté du lieu, de ſon heureuſe & agréable ſituation, des commodités & des avantages qu'elle offroit au Commerce, ne tardèrent pas à s'y fixer. Ils bâtirent la ville de Marſeille, & jetèrent les fondemens d'une République gouvernée par les plus ſages loix. Ils ouvrirent des Écoles publiques, & établirent une Académie, qui devint, preſque dès ſa naiſſance, rivale de celle d'Athènes. Quel heureux événement pour les Gaulois, avides de ſavoir & de

d'elle un long & doux ſouvenir : enſevelie ſous ſes ruines, elle éclaire les générations qui la ſuivent; elle les inſtruit encore par ſes ouvrages immortels, qui lui conſervent à jamais ſur les eſprits un empire indépendant de la viciſſitude des âges & des temps.

Les Gaulois avoient déja, long-temps auparavant, profité des avantages du Commerce que les Romains faiſoient avec eux, & qui leur avoit rendu l'uſage de la Langue Latine néceſſaire & aſſez familier, pour qu'elle ne leur fût pas tout-à-fait étrangère. Mais devenus par la ſuite ſujets de la République, & l'accès de Rome leur étant ouvert, ils allèrent y former des établiſſemens, & ſe perfectionner dans une Langue, qui devoit faire bientôt leur fortune. Les Écoles publiques d'Éloquence qu'ils ouvrirent, excitèrent, parmi les Romains, une émulation générale d'apprendre & de ſavoir, qui forma depuis tant de grands Orateurs. Quelle ſatisfaction glorieuſe pour les Gaulois, de

voir leurs Vainqueurs venir rendre hommage à leurs talens, & de compter, au nombre de leurs Diſciples, les plus illuſtres Perſonnages de la République, Cicéron, Préteur alors, & Jules-Céſar (1)!

On peut juger par ces fameux exemples, de l'habileté de ces Maîtres d'Éloquence, & de l'eſtime qu'on avoit conçue pour eux. L'amour des Lettres reſſerra de plus en plus l'union des deux Peuples. Les Gaulois demeurèrent conſtamment fidèles aux Romains, & s'appliquèrent avec tant d'ardeur à ſe perfectionner dans la Langue Latine, qu'ils parvinrent à devenir eux-mêmes des Maîtres & des modèles. Ils ſentoient le beſoin qu'ils en avoient, pour s'ouvrir le chemin des honneurs, des dignités & des premiers emplois de la République. En effet combien de grands Capitaines, d'excellens Orateurs & d'illuſtres Philoſophes n'ont-ils pas fourni, ſoit à la République, ſoit à

(1) SUET. *de Illuſt. Grammat. Cap. VII.*

l'Empire? Ils ont eu l'avantage de ſoutenir, dans Rome, la ſplendeur des Lettres, juſqu'au moment où l'Empire Romain, après tant de ſiécles de gloire, s'eſt écroulé.

Les Gaules devenoient de plus en plus floriſſantes. On voyoit dans toutes les Villes des Écoles célébres, qui ne le cédoient en rien aux Écoles de Rome. Cette ardeur, pour les ſciences profanes, préparoit inſenſiblement l'eſprit des Gaulois, à recevoir la lumière nouvelle qui devoit bientôt les éclairer; & le Chriſtianiſme qu'ils embraſsèrent, fixa parmi eux l'uſage des Langues Grecque & Latine. L'Égliſe, dès ſa naiſſance, les adopta. Elle s'en ſervit pour annoncer l'Évangile: ce qui prouve que ces deux Langues étoient familières au Peuple, qui les parloit & les écrivoit comme ſa Langue naturelle. Ne croyons pas que ce ſoit par hazard ou par choix, comme plus agréables & plus faciles, plus riches & plus abondantes; comme plus claires & plus

propres à rendre nettement les idées, qu'elles ont été préférées. N'eſt-ce pas chez les Médes, les Perſes, les Égyptiens & les Phéniciens, que les Grecs ont été puiſer les connoiſſances, en tout genre, dont ils enrichirent leur Patrie, & qu'ils ne communiquèrent, qu'après une longue ſuite de ſiécles aux Romains? Or ne doit-on pas préſumer que des Nations, où les Arts & les Sciences avoient choiſi leur premier aſyle, parloient chacune une Langue digne des Arts & des Sciences qu'elles enſeignoient, & que cette Langue devoit être riche, polie, élevée, expreſſive & pittoreſque comme celles des Grecs & des Romains? Et tandis que la Langue de ces Peuples célébres s'eſt éteinte avec les Nations qui la parloient: tandis que la Langue ſainte elle-même, employée par l'Éternel pour graver ſa Loi, & l'annoncer au milieu des foudres & des éclairs à ſon Peuple choiſi, a été réduite, dès le temps même de ſa longue captivité & depuis ſon retour, à un état

déplorable de corruption ; pourquoi les Langues Grecque & Latine ont-elles bravé les révolutions des âges & des temps, & ſont-elles devenues à jamais le flambeau du Génie ? N'en doutons point, elles ne ſe ſont pas ſoutenues par leurs propres charmes, ni par la gloire de leur empire ; mais par des vues ſupérieures de la Providence, qui les avoit deſtinées à être les organes de l'Eſprit-Saint, à promulguer ſes Oracles, & à répandre la Foi de l'Évangile par toute la terre. Ce n'étoit point en vain que la politique des Romains impoſoit aux Vaincus la néceſſité de parler la langue du Vainqueur : cette politique entroit dans les deſſeins de la Providence, qui a voulu, par un nouveau bienfait, qu'avec le ſecours des Langues Grecque & Latine, nous puiſſions toujours renverſer, briſer les barrières, & diſſiper les ténébres de l'ignorance.

Quoi qu'il en ſoit, les Gaulois, éclairés des lumières de l'Évangile, ne montrèrent que plus d'ardeur à s'inſtruire ; & ce Peuple,

docile aux vérités révélées, faiſoit de jour en jour les plus grands progrès dans la ſcience du ſalut, ſans négliger néanmoins les ſciences profanes. Cet heureux état de paix & de tranquillité ne dura pas long-temps. Une multitude de Peuples barbares, venus du fond du Nord, fondirent ſur les Gaules, & les ravagèrent. Les Goths, entr'autres, s'y établirent; mais ils en furent chaſſés par les Francs, qui, à leur tour, s'en emparèrent pour toujours. C'eſt alors que leur domination fit écrouler l'Empire Romain, qui entraîna dans ſa ruine celles des Lettres & des Sciences. Les Gaulois, courbés ſous le joug d'une Nation qui n'aimoit que les Armes & mépriſoit les Lettres, n'avoient plus ni la facilité, ni la volonté de ſe livrer à l'étude. Plus d'écoles, plus d'émulation, plus d'eſpérance de parvenir aux emplois & aux dignités. La Langue Latine, qu'ils parloient ſi purement, ſe corrompit peu-à-peu : mêlée avec le jargon des Barbares, il ſe forma enfin de

ce mélange, un nouvel idiôme qu'on appela *Langue Romance*. En un mot, on avoit tellement perdu l'uſage du Latin, qu'on fut obligé de l'enſeigner comme une Langue déja morte ; & elle l'étoit réellement, ſi l'Égliſe ne l'eût pas conſervée, en établiſſant dans les Monaſtères, des Écoles où elle fut enſeignée ; & bientôt elle ne fut plus entendue que des Eccléſiaſtiques, auxquels elle étoit abſolument néceſſaire.

C'eſt dans ces Retraites ménagées & multipliées par la Providence, que de pieux Solitaires, dont la vie étoit partagée entre la prière, l'étude & la culture des terres, nous ont conſervé les tréſors de l'Antiquité ſavante. Nous méconnoiſſons aujourd'hui, pour ainſi dire, les ſervices qu'ils ont rendus à l'Égliſe & à l'État, & prêtant l'oreille aux clameurs philoſophiques qui s'élèvent de toutes parts contre eux, pour les détruire, notre ingratitude oublie les avantages que nous en avons retirés, & nous fait regarder d'un œil d'envie les biens qu'ils poſsèdent ;

comme

comme s'ils n'étoient pas le fruit de leurs travaux, qui ont rendu fertiles des déſerts. Il eſt vrai pourtant, & on ne ſauroit trop le déplorer, que ces Solitaires ſe laiſsèrent entraîner par l'exemple de leur ſiécle, & qu'ils tombèrent, comme le reſte de la Nation, dans la plus profonde ignorance. A peine ſavoient-ils lire : plus d'inſtruction d'aucune eſpèce : les Écoles étoient fermées, abandonnées, & les Cloîtres ouverts à la licence la plus coupable : le ſcandale régnoit dans le Sanctuaire : la ſuperſtition déshonoroit la Religion & prenoit ſa place : les mœurs dépravées étoient ſans frein, les Loix ſans force, les crimes impunis, le vice triomphant, la vertu méconnue ou mépriſée. Voilà le tableau fidèle des ſuites effrayantes, mais naturelles, de l'ignorance, dans laquelle le Clergé, les Grands & le Peuple croupiſſoient. On eſt moins étonné de cet affreux déſordre, quand on voit dans ces temps malheureux que les Évêchés, les Abbayes, les Bénéfices eccléſiaſtiques

étoient donnés à des Laïcs avares, à des Militaires, à des Clercs ignorans & de mauvaiſe vie, à des Femmes même perdues de réputation. Que de maux la Religion n'en ſouffrit-elle pas ? Étoit-il poſſible que la ferveur de la piété, l'amour du devoir, de l'étude & des Lettres ſe ſoutinſſent, quand tout concouroit à leur perte & à leur deſtruction ?

Ainſi les Tréſors littéraires de la Grèce & de Rome demeurèrent long-temps inutiles : mais du moins ils étoient conſervés, quoique ſans uſage, dans les Bibliothéques des Monaſtères, en attendant qu'ils ſerviſſent un jour à fonder le nouvel Empire des Sciences, des Lettres & des Arts.

L'ignorance étoit donc à ſon comble, & ſes ténèbres couvroient la France, quand Charlemagne monta ſur le Trône. Dès qu'il ſe vit le Maître abſolu, il entreprit de les diſſiper, & voulut joindre au titre ſanglant & farouche de Conquérant, le titre plus humain & plus glorieux,

de Reſtaurateur des Lettres. Il s'occupa moins du ſoin d'étendre les bornes de ſon Empire, que de réformer les mœurs & la conduite de ſes peuples, par de bonnes Loix. De-là ces Réglemens admirables de Police, tant eccléſiaſtique que civile, connus ſous le nom de *Capitulaires*, qu'il renouvella ſouvent, & qu'il appuya toujours de toute ſon autorité. Monumens éternels du génie & de la plus profonde ſageſſe, qui, mieux que ſes victoires & ſes conquêtes, ont rendu ſon nom immortel. Enflammé d'un véritable zèle pour la Religion, il porta d'abord la réforme dans le Clergé, & arrêta par-tout les progrès & les ravages de l'ignorance & de la ſuperſtition. Mais pour y parvenir, il falloit ouvrir des Écoles, rétablir les Études, exciter l'émulation & faire fleurir les Lettres: il falloit encore trouver des Maîtres capables d'enſeigner, & il n'en exiſtoit aucun dans le Royaume. Charles attira donc à ſa Cour, les Perſonnages les plus éclairés & les plus inſtruits de tous les Pays étrangers, & fut

les fixer dans ſes États, par des récompenſes dignes du Monarque & des Savans. Celui dont il tira les plus grands ſervices, fut le célébre Alcuin, d'Angleterre, qu'il combla de biens & d'honneurs. Cet illuſtre Savant, dont le nom ſera toujours cher à la France, tant que l'amour des Lettres & des Sciences s'y ſoutiendra, avoit long-temps enſeigné, dans ſon pays, les Sciences ſacrées & profanes, avec beaucoup d'éclat & de ſuccès. D'après ſes conſeils, Charlemagne établit des Écoles dans les principales Villes de ſon Royaume, dont il le fit le Modérateur & le Maître. Il le mit auſſi à la tête d'une Académie qu'il forma dans l'enceinte même de ſon Palais, & cet établiſſement fut un des plus utiles & des plus célébres. Les jeunes Princes, ſes Enfans, & les Grands de ſa Cour y venoient pour s'inſtruire. Le Monarque leur en donnoit le premier l'exemple, & ne rougiſſoit point de deſcendre du Trône, pour ſe placer au rang des diſciples d'Alcuin. Né avec les diſpo-

ſitions les plus heureuſes, il les cultiva de manière qu'il devint un des plus ſavans hommes de ſon Royaume. Son exemple ranima, vivifia tout, & chacun s'empreſſa d'acquérir des connoiſſances. Cette émulation devint générale, & avança beaucoup le progrès des études. Celle de la Religion ſur-tout, qu'il falloit puiſer dans les ſources de l'Écriture Sainte, & dans les Écrits des premiers Pères de l'Égliſe, fut couronnée par les plus grands ſuccès. A meſure que la vérité répandoit ſa lumière, les bonnes Lettres & les bonnes Mœurs qui en ſont la ſuite, reprenoient leur vigueur; car malgré les traits impies lancés de nos jours contre le Chriſtianiſme, par une audacieuſe Philoſophie, elle eſt forcée d'avouer en ſecret, que c'eſt cette Religion ſainte qui nous a tirés de la barbarie, en adouciſſant nos mœurs; qui a éclairé nos eſprits, en ſoumettant notre raiſon; & qui unit tous les hommes, non par les nœuds vains & légers d'une orgueilleuſe bienfaiſance,

(terme dont on abuſe trop ſouvent aujourd'hui), mais par les liens ſi doux & ſi chers de la Charité. Les autres études, auxquelles on s'appliquoit pourtant avec la même ardeur, ne produiſirent pas des fruits auſſi heureux. La Poéſie & l'Éloquence étoient cultivées : mais par quels Poëtes & quels Orateurs? Nous en jugeons par ce qui nous reſte de leurs Écrits. Les uns, ſans imagination, ſans aucune élévation dans l'eſprit, prenoient pour des vers une mauvaiſe proſe cadencée, où les règles de la verſification étoient même violées : les autres, pleins d'une bouffiſſure affectée, ſans méthode & ſans grâces, ſurchargeoient leurs penſées fauſſes & triviales d'ornemens ridicules, étrangers ou ſuperflus. On croit, en les liſant, reconnoître, au langage près, quelques-uns des Orateurs, couronnés tant de fois de nos jours. Ils étudioient cependant Virgile & Cicéron, & ſans doute les autres Auteurs de l'Antiquité ; mais le génie & le goût leur manquoient. Il en eſt des richeſſes

littéraires, comme de celles de la fortune; il faut en savoir faire l'usage, qui les rend utiles & profitables. Au reste, malgré ces défauts qui appartenoient au siécle, c'étoit toujours avoir fait un grand pas, que d'avoir détruit l'ignorance, renouvellé, multiplié les Écoles, excité l'amour des Études, fait revivre les Sciences & les Arts, frayé le chemin de la vérité; enfin, d'avoir opposé les plus fortes digues à la barbarie, & vaincu tous les obstacles qui devoient arrêter un génie moins vaste que celui de Charlemagne.

Tel étoit l'état des Lettres sous l'empire de ce savant & vertueux Monarque. Le bien qu'il a fait est inappréciable; nous en ressentons aujourd'hui l'heureuse influence; elle se répandra sur les races futures, & sa durée illimitée, égalera celle de la Monarchie. Ce n'est pas assez d'avoir le pouvoir en main pour exécuter de grandes choses; il faut encore une volonté ferme & décidée, de grandes vertus, de grands talens, & savoir se

choiſir des coopérateurs. Eh ! qui poſſédoit toutes ces qualités à un plus haut degré que Charlemagne ? La Providence ſeconda ſes deſſeins : il éclaira ſon peuple, & le rendit heureux. Au milieu de tant de ſoins & de peines qu'exigeoit de lui l'intérieur de ſon Royaume, ſon zèle infatigable ne ſe laſſa jamais. Preſque toujours en guerre, ſes armes étoient par-tout victorieuſes. Son régne, pendant quarante-ſix ans, ne fut qu'une longue ſuite de victoires & de conquêtes, & il n'en eſt point de plus mémorable dans l'Hiſtoire.

Voilà le ſage Légiſlateur, le grand Guerrier, le Politique habile, le Monarque qui porta la gloire de la France à ſon comble, qui gouverna ſes peuples par les plus ſages Loix, qui fit triompher le Chriſtianiſme chez les Peuples barbares, protégea les Sciences & les Arts, que tous les Hiſtoriens, ſoit contemporains & témoins des merveilles de ſon régne, ſoit des ſiécles ſuivans ne ſe laſſent point d'admirer ; que les Savans révèrent comme

le Père des Lettres, que l'Égliſe a mis au rang des Saints ; voilà, dis-je, le Héros, qu'un Hiſtorien infidèle, cynique à la fois & frivole, ne prodiguant l'encens qu'aux Princes impies & apoſtats, prend à tâche de rabaiſſer & de peindre ſous les couleurs les plus fauſſes, & dont il noircit *la réputation*, en diſant, qu'*elle eſt une des plus grandes preuves que les ſuccès juſtifient l'injuſtice & donnent la gloire.* Il va plus loin, il injurie groſſièrement un Hiſtorien eſtimé de nos jours (*a*), parce qu'*il appele Charlemagne, religieux Monarque, ornement de l'humanité.*

(*a*) L'Abbé Vély.

Qu'il nous ſoit permis de démontrer ici la mauvaiſe foi de ce dangereux Écrivain, pour prévenir tout Lecteur ſuperficiel ou peu inſtruit, contre les preſtiges de ſon ſtyle, & les illuſions de ſon eſprit impoſteur. Il oſe attribuer à Charlemagne l'inſtitution de la *Cour Weimique* (1), ou autre-

(1) *Voyez* Œuvres complettes de Voltaire, de l'Édition *in*-8°, aux frais de M. de Beaumarchais, *Tom. XVI*, qui eſt le *Tom. Ier* de l'*Eſſai ſur les*

ment, du *Tribunal ſecret de Weſtphalie*, Juriſdiction de ſang, qui fait horreur, & à laquelle préſidoient des Bourreaux, plu-

---

Mœurs & l'Eſprit des Nations, &c. Chap. XV, pag. 397, où Voltaire après avoir dit que *Charles joignit à ſa politique, la cruauté de faire poignarder par des eſpions, les Saxons qui vouloient retourner à leur culte:* (voilà donc Charles aſſaſſin, & qui fait *poignarder* les Saxons par des eſpions). Voltaire continue ainſi: « il inſtitua une Juriſdiction plus abomi-» nable que l'Inquiſition ne le fut depuis: c'étoit la » Cour Veimique, ou la Cour de Weſtphalie, dont » le Siége ſubſiſta long-temps dans le Bourg de » Dortmund. Les Juges prononçoient peine de » mort ſur des délations ſecrettes, ſans appeler les » accuſés. On dénonçoit un Saxon, poſſeſſeur de » quelques beſtiaux, de n'avoir pas jeûné en Carême; » les Juges le condamnoient, ET ON ENVOYOIT » DES ASSASSINS qui l'exécutoient & ſaiſiſſoient » ſes vaches. Cette Cour étendit bientôt ſon pou-» voir ſur toute l'Allemagne. Il n'y a pas d'exemple » d'une telle tyrannie; & elle étoit exercée ſur des » Peuples libres. *Daniel* ne dit pas un mot de cette » Cour Veimique; & Vely, qui a écrit ſa ſéche » Hiſtoire, n'a pas été inſtruit *de ce fait ſi public:* » *& il appele Charlemagne, religieux Monarque,* » *ornement de l'humanité.* C'eſt ainſi parmi nous,

tôt que des Juges. Sur quelle autorité peut-il se fonder, pour soutenir son assertion, quand tous les Historiens, depuis

» que des Auteurs, gagés par des Libraires, écrivent » l'Histoire ». Peut-on, en si peu de lignes, entasser plus de fausſetés, d'impostures & de mensonges qui ne sont soutenus par aucune autorité? Mais Voltaire ne cite jamais.

Voici la note des Éditeurs sur cet article: c'est la 25e. « On peut voir, dans les Capitulaires, la Loi » (c'est le fameux Capitulaire *de Partibus Saxoniæ*) » par laquelle Charles établit la peine de mort contre » les Saxons qui se cacheront pour ne point venir » au Baptême, ou qui mangeront de la chair en » Carême. DES FANATIQUES IGNORANS, ont nié » l'existence de cette Loi, que Fleury a eu la bonne » foi de rapporter. *Quant au Tribunal Veimique, établi par Charlemagne*, on peut consulter l'Article » *Tribunal secret de Westphalie, dans l'Encyclopédie, Tom. XVI*, (les Éditeurs se trompent, c'est le Tom. XXXIV). » On a eu soin d'y citer les Historiens & les Publicistes Allemands qui ont parlé de » CETTE PIEUSE INSTITUTION DE SAINT CHARLEMAGNE ». Le Rédacteur de l'Article Tribunal secret de Westphalie dans l'Encyclopédie, *Tom. XXXIV*, Édition *in*-4°, *Genève*, 1778, *pag.* 164, seconde colonne, n'est pas aussi hardi que Messieurs les

le VIIIe juſques vers le milieu du XIVe ſiécle, gardent le plus profond ſilence ſur l'origine & l'établiſſement de cette Juriſ-

---

Éditeurs des Œuvres de Voltaire; car voici comme il s'exprime: *Tribunal ſecret de Weſtphalie* (hiſt. m.) *C'eſt le nom d'un Tribunal aſſez ſemblable à celui de l'Inquiſition, qui fut,* DIT-ON, *établi par Charlemagne & Léon III, pour forcer les Saxons à ſe convertir au Chriſtianiſme.* A lire la note des Éditeurs, on croit trouver une foule de citations & d'autorités, pour prouver que Charlemagne eſt le créateur du Tribunal ſecret de Weſtphalie, & le tout ſe réduit à un DIT-ON, & à deux Auteurs, cités, ſavoir: *Æneas Sylvius*, qui donne la deſcription de ce Tribunal, tel qu'il étoit de ſon temps, & ne dit pas un mot de Charlemagne; & Léibnitz, qui rapporte comme un conte (UT FERTUR) la manière dont Charlemagne établit ce Tribunal, l'ambaſſade & la réponſe muette du Pape Léon III à l'Envoyé de Charlemagne: « puiſqu'il ſe leva ſans proférer une » parole, & alla dans ſon jardin, où ayant ramaſſé » des ronces & de mauvaiſes herbes, les ſuſpendit » à un gibet qu'il avoit formé avec de petits bâtons. » L'Envoyé, à ſon retour, rapporte à Charles ce » qu'il avoit vu, & celui-ci inſtitua le Tribunal, qui » s'appele juſqu'à ce jour *Venie* ou *Vemie* ». *Aſt ſanctus Vir auditâ legatione, nihil prorſus reſpondit;*

diction infernale ? Quand les quatre plus excellens Auteurs, qui ont traité de l'Hiſtoire de Saxe des X, XI & XIIe ſiécles, *Witechind de Corbie* (1), *Dithmar, Évêque* (2) *de Merſebourg*, *Lambert d'Aſchaffembourg* (3), & *l'Annaliſte Saxon* (4) n'en diſent pas un mot ; & qu'on ne trouve pas même dans leurs vaſtes Hiſtoires, la moindre trace d'une Cour de Juſtice particulière à la Saxe, qui reſſemble à

ſed ſurgens, ad hortulum ivit ; & zizania cum tribulis colligens, ſupra patibulum quod de virgulis fecerat, ſuſpendit. Rediens autem legatus hæc Carolo nuntiavit, qui mox jus vetitum inſtituit, quod uſque in præſens Veniæ *vel* Vemiæ *vocatur.* Rapportez-vous-en maintenant à l'affirmation, à la bonne foi de Meſſieurs les Philoſophes, quand ils ont l'air de vouloir appuyer leur opinion par quelques autorités ?

(1) Voyez *Annales Saxonia*, Tom. I, des *Scriptores Rerum Germanicarum* de MEIBOMIUS.

(2) Voyez Tom. I, des *Scriptores Rerum Brunſwicenſium* de LEIBNITZ.

(3) Voyez *Hiſtoria de Rebus German.* Tom. I, des *Scriptores Rerum German.* de PISTORIUS.

(4) Voyez Tom. I, des *Scriptores Rerum German.* d'EKARLUS.

l'*Inquiſition*, & qui ſe ſoit jamais occupée des délits religieux ou eccléſiaſtiques? Quand on ne trouve également aucun veſtige de cette abominable Juriſdiction criminelle, dans les Chartres & les Titres publics de ces ſiécles reculés, qui ſont parvenus juſqu'à nous en aſſez grand nombre; tandis que les Diplômes, poſtérieurs à l'époque du XIVe ſiécle, en font très-ſouvent mention?

Pour peu que l'on ait quelque teinture de l'Hiſtoire, on ſait que le commencement des guerres, entre nos Rois des deux premières Races, & les Saxons, remonte juſqu'au VIe ſiécle: qu'elles furent ſoutenues avec des ſuccès différens, juſqu'au temps de Charlemagne, qui parvint à ſoumettre entièrement ces Barbares à la Nation Françoiſe, après avoir eſſuyé de leur part ſept révoltes conſécutives. Qui ne ſait, qu'un des moyens dont ce Prince ſe ſervit pour dompter leur naturel féroce, fut d'introduire chez eux la Religion Chrétienne;

& que le premier ſignal de leurs rebellions habituelles, fut toujours de maſſacrer les Prêtres & les Chrétiens qui ſe trouvoient parmi eux, & de retourner enſuite au culte de leurs Idoles? Ce ne fut donc qu'après avoir reconnu l'inſuffiſance des moyens qu'il avoit employés d'abord, pour contenir dans le devoir cette Nation très-indocile au joug, que Charlemagne publia, en 789, le fameux Capitulaire, *de Partibus Saxoniæ*, rapporté par Baluze (*Capitul. Tom. I, pag.* 251), par lequel il prononce la peine de mort contre tous les Saxons qui apoſtaſieroient, ou qui ſe rendroient coupables de quelque crime ou délit contre la Religion, la paix publique, & la fidélité due au Souverain. Qu'on examine toutes les Loix contenues dans ce Capitulaire, entr'autres celles dont Voltaire abuſe pour flétrir la mémoire de Charlemagne, & qu'on juge d'après les mœurs du VIIIe ſiécle, & les événemens qui ont dicté cette légiſlation rigoureuſe, ſi ces Loix ont rien de cruel & de tyran-

nique ? Qu'auroient-ils fait en pareil cas ces Philoſophes ſi amis de l'humanité, ſi ennemis des Rois, ſi tolérans, criant à tous les habitans de l'Univers : vous êtes libres ? Qui ne daignent pas ſe placer dans le ſiécle, & ſe tranſporter dans les pays dont ils prétendent écrire l'Hiſtoire ; qui jugent des mœurs & des uſages des anciens Peuples ſur les nôtres ; des vues des plus grands Princes du moyen âge, d'après les ſyſtêmes de politique qu'ils ſe forment eux-mêmes : qui ſuppoſent des cauſes, pour apprécier des effets à peine connus : dont l'imagination enfin fait les frais des tableaux chimériques qu'ils mettent ſous nos yeux, & ſur leſquels ils s'épuiſent en faux raiſonnemens & en réflexions inutiles ? Qu'auroient-ils fait ces Pédagogues ennuyeux du genre humain, s'il eût été poſſible que l'un d'eux ſe fût trouvé à la place de Charlemagne ? Heureuſement ils n'exiſtoient pas.

Au reſte on voit par le *Capitulaire* de 789, que les Saxons qui s'étoient rendus

rendus coupables de quelques délits graves contre la Religion, évitoient la peine de mort, en avouant leurs fautes à un Prêtre. Il leur étoit libre d'ailleurs de ſe ſouſtraire à la rigueur de la Loi, en s'expatriant, à l'exemple des Nordalbingiens, & d'une infinité d'autres, qui ſe retirèrent dans les marais du pays de Brême, où l'Hiſtoire (1) nous apprend, qu'au commencement du XIe ſiécle, il ſubſiſtoit encore des Peuplades païennes.

Charlemagne confia l'exécution de ces Loix aux Comtes qu'il établit en Saxe. Un heureux haſard nous a conſervé l'original de la Commiſſion que ce Prince fit expédier au Comte *Truttmann* (2), en 789; elle ne différe en rien des ordres & des

(1) Voyez ADAMI BREMENSIS *Hiſtoria Eccleſiaſtica*, pag. 30 de la Collection de LINDENBROG.

(2) Voyez les Notes de Meibomius, ſur les *Annales* du Moine Witekind de Corvey ou Corbie l'Allemande; Tom. I, des *Scriptores Rerum Germanicarum*, pag. 689. Meibomius y rapporte en entier la Commiſſion du Comte TRUTTMANN.

inſtructions répandues dans les Capitulaires, pour l'uſage des autres Comtes (1). Qu'on ouvre le premier volume des *Scriptores Rerum Brunſwicenſium*, de l'illuſtre Leibnitz, on y trouvera un recueil d'autres Loix civiles & criminelles des Saxons, qui renferme des Réglemens infiniment plus rigoureux que ceux qui compoſent les Loix Saliques, ou celles des Bavarois & des Suabes Allemands, ou enfin celles qu'on lit dans les Capitulaires. Il eſt conſtant, & tous les Juriſconſultes en conviennent, que les formes judiciaires étoient infiniment ſimples chez les anciens Peuples de l'Allemagne, ſpécialement chez les Saxons ; & que les crimes y étoient punis avec la plus grande célérité. Un coupable ſurpris en flagrant délit, étoit accuſé, jugé, exécuté en moins de deux heures. On s'attachoit principalement à

(1) La Commiſſion du Comte Truttmann eſt également rapportée par BALUZE, dans l'Édition qu'il a donnée des *Capitulaires*, & inſérée à la tête du Capitulaire de 789, *pag.* 250.

la *fame publique*, & elle ſuffiſoit pour faire ordonner des informations, & pour réduire la perſonne *famée*, à la néceſſité de prouver ſon innocence, par témoins. On ne peut guères douter que ces formes n'aient été auſſi employées dans l'exécution des Loix pénales, portées par le Capitulaire *de Partibus Saxoniæ*.

Enfin, les Saxons ſe ſoumirent entièrement, par la paix de Salza, en 803. Ils embraſsèrent de bonne foi la Religion Chrétienne. A ce prix, Charlemagne leur conſerva l'uſage de leurs anciennes Loix:

» Permiſſi Legibus uti
« Saxones Patriis & libertatis honore » (1).

Comme un peuple libre, admis au *Conſortium* de la Nation Franque, & gouverné comme elle, par des Comtes, ſous la ſouveraineté de ce Prince & de ſes ſucceſſeurs. Toute la Nation Saxonne ayant alors

(1) Voyez *Antiquus Poëta Saxo*, que Leibnitz a publié au premier Volume des *Scriptores Rerum Brunſwicenſium*, *pag.* 153.

embraſſé le Chriſtianiſme, il eſt évident & ſenſible que les Loix de 789, devenues inutiles, tombèrent en déſuétude, & qu'elles finirent par ne plus avoir d'objet, à l'époque de 803.

Les Comtes continuèrent, ſous les Empereurs Carlovingiens, & après eux, ſous les Empereurs d'Allemagne de la race des Ducs de Saxe, à être les premiers Officiers de leurs Diſtricts. Ces Juriſdictions étant devenues bientôt héréditaires dans leurs mains, les Empereurs veillèrent d'autant plus à la conſervation de la Juriſdiction criminelle: & il eſt de fait que, juſqu'au XVe ſiécle, elle réſida en eux, & dans les mains des Juges criminels qu'ils nommoient.

Ce fut alors qu'on commença de diſtinguer les Tribunaux inſtitués par les Empereurs, pour connoître des cauſes des hommes libres, de ceux que les Seigneurs territoriaux établiſſoient, pour rendre juſtice à leurs Serfs. Les premiers furent appelés *Judicia libera*; en Alle-

mand, *Freigerichte*, *Freiding*; & les Juges, *Freigraven*, *Freirichter* (1).

La race des Empereurs Saxons s'étant éteinte en 1024, & le ſcéptre d'Allemagne étant paſſé dans les mains de Conrard, Duc de la France Rhénane, les Saxons exigèrent de ce nouvel Empereur une confirmation particulière de leurs anciennes Loix & de leurs Priviléges. L'Hiſtorien Wippon dit, à cette occaſion, qu'ils ſe firent confirmer leur Loi très-cruelle : *legem crudeliſſimam* (2).

Juſqu'ici nous n'avons encore rien trouvé qui favoriſe l'injuſte aſſertion de

(1) Les Juges Vehmiques appartenant auſſi à la claſſe des *Juges libres*, ils en portoient le titre. Leur Office étoit une eſpèce de *Frygraves*; mais des Auteurs ignorans ont confondu ces deux Catégories, & ont attribué aux ſeuls Juges Vehmiques le caractère de Juges libres. Or, Charlemagne ayant inconteſtablement créé les Tribunaux des Comtes libres, cette confuſion d'idées aura probablement donné lieu à l'erreur que je combats.

(2) *De Vitâ Conradi Imperat.* Voyez le Tom. III, des *Scriptores Rerum German.* de PISTORIUS.

Voltaire. Pourſuivons : le Duché de Saxe ayant été démembré en 1180, l'Électeur, Archevêque de Cologne fut inveſti du Duché de Weſtphalie. Ses Lettres d'inveſtiture exiſtent : elles ne contiennent pas un mot, pas une ſyllabe que l'on puiſſe appliquer aux *Tribunaux Vehmiques*, dont les Électeurs de Cologne furent dans la ſuite les premiers Protecteurs, en qualité de Lieutenans des Empereurs, pour la partie qui regardoit la Juriſdiction de ces Tribunaux.

L'Inquiſition ayant pris naiſſance en France, à l'occaſion des troubles des Albigeois, la manie de découvrir par-tout des Hérétiques ſe répandit auſſi en Allemagne. Que produiſit-elle ? Une Loi publiée par Frédéric II, contre les Hérétiques, en 1222, qui ne renferme rien qui faſſe ſuppoſer l'exiſtence antérieure d'une Cour de Juſtice ſemblable à l'Inquiſition.

Enfin, ce n'eſt que vers le milieu du XIIIe ſiécle, que nous trouvons dans les

Loix municipales de la ville de Brunſwick, la première mention de la *Juſtice Vehmique*. Il y eſt dit (1) formellement qu'elle ne pourra être exercée ſans le conſentement des Magiſtrats. N'eſt-ce pas là une preuve inconteſtable qu'elle n'étoit pas alors ſouveraine, & qu'elle étoit encore ſoumiſe à la Magiſtrature ordinaire? Les *Tribunaux Vehmiques*, demeurèrent depuis enſevelis dans la nuit la plus profonde, pendant tout le reſte du XIIIe ſiécle.

Si nous ſuivons le fil de l'Hiſtoire, elle nous offre un Diplôme de 1332, de l'Empereur Louis de Bavière, qui accorda à l'Évêque de Minden (2), en Weſtphalie, le droit d'établir un *Tribunal Vehmique* dans ſa Principauté, à l'inſtar de ceux que l'Archevêque de Cologne, les Évêques de Munſter & de Paderborn avoient établis *par privilége de ſes Prédéceſſeurs.*

(1) Voyez Tom. III, des *Scriptores Rerum Brunſwicenſium* de LEIBNITZ, *pag.* 437.

(2) Voyez DATT, *de Pace publicâ*, *pag.* 740.

Depuis cette époque, les *Cours Vehmiques* ſe multiplièrent par des conceſſions Impériales ; & quoique leur reſſort fût expreſſément reſtraint à des territoires particuliers, ſitués en Weſtphalie, les Juges ne tardèrent pas à l'étendre dans la plus grande partie de l'Allemagne. L'Empereur Charles IV, favoriſa ſingulièrement cette extenſion, & ſe ſervit de ces Tribunaux ſanguinaires, comme d'un agent prompt, terrible, univerſel, pour intimider les Princes & les États, afin de pouvoir exercer dans toute l'Allemagne ſon autorité, que la ſouveraineté des Seigneurs territoriaux avoit renfermée dans les bornes les plus étroites.

Tels ſont les faits que nous avons été forcés de parcourir depuis le VIIIe juſqu'au XVe ſiécle, pour prouver que Charlemagne n'a point inſtitué, comme le dit Voltaire, le déteſtable Tribunal *de la Cour Vehmique*. On peut s'en rapporter à notre exactitude & à notre amour pour la vérité. Nous avons même voulu nous aſſurer de nos

recherches, en les ſoumettant à quelques perſonnes très-inſtruites de l'Hiſtoire. Nous avons principalement conſulté M. Pfeffel, ce ſavant Juriſconſulte du Roi, au Département des Affaires étrangères, ſi profondément verſé dans la ſcience de l'Hiſtoire & du Droit Public d'Allemagne (1).

Que les Apologiſtes de Voltaire auront-ils à répondre à tant de preuves évidentes, que Charlemagne n'eſt point le créateur *de la Cour Vehmique*, puiſque ce n'eſt que vers le milieu du XIVe ſiécle qu'elle a été connue, & qu'aucun des Hiſtoriens, antérieurs à ce ſiécle, n'en a parlé? Comment ſes Éditeurs ſe ſauveront-ils du reproche, non-ſeulement de mauvaiſe foi, mais d'ignorance en fait d'Hiſtoire, qu'on eſt en droit de leur faire; eux qui ajoutent par dériſion, que *la Cour Vehmique* eſt une *pieuſe inſtitution de Saint Charlemagne?* Ne voit-on pas clairement que le but de

(1) M. Pfeffel eſt particulièrement connu par ſon excellent *Nouvel Abrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Allemagne.*

Voltaire & de ſes diſciples eſt d'inſulter à la Religion Chrétienne, & de la rendre odieuſe, en rejetant ſur elle toute l'atrocité de ce Tribunal? Ce qu'il y a de plus ſingulier & de plus remarquable, c'eſt l'acharnement avec lequel le prétendu Philoſophe de Ferney & ſes Éditeurs cherchent à en impoſer: tandis que les deux plus grands Philoſophes que l'Allemagne ait produits, Thomaſius (1) & Leibnitz (2) ont détruit, au commencement de ce ſiécle, cette fable abſurde; & que le plus grand nombre des Auteurs qui ont réfuté ce même conte, depuis 1625, que Gryphiander le combattit le premier, juſqu'à nos jours, ſont Proteſtans, & par conſéquent peu diſpoſés à faire l'apologie d'un Saint de l'Égliſe Romaine: mais Voltaire & ſes Partiſans ne ſont pas ſi

(1) Voyez le Traité particulier *de verâ origine, naturâ, progreſſu & interitu Judiciorum Weſtphalicorum* 1711.

(2) Voyez la Préface du Tom. III, des *Scriptores Rerum Brunſwicenſium.*

délicats, ils démentent hardiment les faits & la vérité. C'eſt ainſi parmi nous que les Philoſophes livrés au menſonge, écrivent & corrompent l'Hiſtoire.

Quoi qu'il en ſoit, le régne des Lettres ſe ſoutint encore quelque temps après la mort de Charlemagne : mais les temps qui ſuivirent, ramenèrent les ténébres de l'ignorance. Les ſucceſſeurs de ce Monarque n'avoient ni ſon ame, ni ſon génie. Foibles & languiſſans ſur le Trône, ſans ceſſe agités par des guerres inteſtines, ils étoient toujours près de voir échapper le ſcéptre de leurs mains. Or, ce n'eſt jamais dans les troubles & la confuſion d'un État, que les Arts fleuriſſent & proſpèrent. Le bruit des armes effraie & fait fuir les Muſes, qui n'aiment & ne reſpirent que la Paix. La Nation retomba dans la barbarie comme auparavant; & ſes effets furent les mêmes que ceux dont nous avons déja fait le tableau. Pour comble de calamités, aux invaſions des Barbares, qui avoient été ſi funeſtes aux

Lettres, aux flots de ſang que firent couler les Normands, aux incendies qu'ils allumèrent, ſe joignit la férocité des Hongrois, qui ravagèrent la Lorraine, la Champagne & la Bourgogne. Ce n'étoit pas encore aſſez de ces fléaux: les Sarrazins, des extrémités de la Lombardie, vinrent, avec la rapidité de ces nuées chargées de la foudre & chaſſées par les vents, fondre ſur la France; où après avoir tout ſaccagé, ils mirent le feu aux Égliſes, aux Monaſtères & aux Bibliothèques. Que d'ouvrages précieux, que de richeſſes littéraires furent alors dévorés par les flammes! Ce n'eſt qu'en gémiſſant que nous rappelons le ſouvenir de ces horribles ravages!

Tant de fléaux, réunis achevèrent la perte des Lettres. Le Latin commençoit à n'être plus la Langue vulgaire; la *Romance* avoit déja pris le deſſus. On ne parloit, on n'écrivoit plus que le *Roman*, qui donna ſon nom aux premiers fruits qu'il produiſit. Une foule de Roman-

ciers s'élevèrent, & entretinrent par leurs futiles productions, l'indolence, l'inapplication & la pareſſe des Grands & du Peuple. Ce nouveau genre d'écrire eut un ſuccès prodigieux, & l'Hiſtoire en fut infectée. Les Hiſtoriens voyant avec quelle avidité les Romans étoient reçus, ne ſe contentèrent pas de mêler les fables les plus abſurdes avec la vérité, ils compoſèrent des hiſtoires entièrement fabuleuſes. Triſtes fruits de l'ignorance & de la barbarie, dont le germe préparé long-temps auparavant, n'attendoit que le moment d'éclore! Et quels autres fruits pouvoit-on eſpérer d'eſprits vuides & ſans culture, incapables de diſcerner le vrai du faux, de ſéparer le menſonge de la vérité, dont les idées brutes & groſſières, flottant au gré d'une imagination folle & déréglée, ne pouvoient enfanter que des chimères dignes de leurs Lecteurs? Car il eſt aiſé de remarquer, en général, que les gens peu inſtruits (& il en eſt un grand nombre de tout rang & de tout

état) ſont ordinairement les gens les plus crédules & les plus avides de merveilleux. Ils reſſemblent aux Enfans, qui, juſqu'à ce qu'ils aient pris une nourriture ſolide, n'aiment que les contes, & ne ſe plaiſent qu'au pays des Fables. Nous mettons hardiment & ſans craindre d'alarmer ou d'offenſer la vraie piété, au nombre des premiers Romans qui parurent, cette multitude de Légendes & de Vies des Saints, où il eſt évident que la ſaine critique n'a point été conſultée par ceux qui en étoient les Auteurs, faute de la connoître. Ces pieuſes rêveries furent ſuivies des Romans de *Chevalerie & d'Amours*, où ſous des noms connus & fameux, on fait le récit des hauts faits incroyables de Héros imaginaires. Si quelques-uns de ces Romans ſemblent bleſſer la pudeur, par des aventures un peu trop libres, & par des expreſſions un peu trop naïves, c'eſt à la ſimplicité de ces temps encore groſſiers qu'il faut s'en prendre: mais ils ne reſpirent pas, comme ceux

qu'un ſiécle qui ſe dit auſſi éclairé que le nôtre a vu naître, ces mœurs infâmes, cette licence effrénée, ſi fatale à l'innocence, qu'on a ſoin de rendre encore plus dangereuſes & plus ſenſibles, à l'aide d'un burin effronté. Preſque tous les anciens Romans ſont écrits en vers. La Poéſie, chez toutes les Nations a précédé la Proſe. Les grands événemens heureux ou malheureux, les Héros, leurs belles actions, leurs conquêtes & leurs victoires, ont été de tout temps célébrés dans des chanſons compoſées ſouvent par des Poëtes du peuple, & chantées publiquement par le peuple, comme c'eſt encore l'uſage aujourd'hui. Voilà proprement l'origine de notre Vaudeville.

Le goût des Romans ſe répandit donc rapidement. Il réveilla les Provençaux, d'où ſont ſortis les premiers (1) Troubadours. De Provence, il paſſa bientôt dans

(1) Voyez à la fin du *Voyage Littéraire de Provence*, par M. Papon, Prêtre de l'Oratoire, les cinq Lettres où il combat victorieuſement l'opinion de

tout le Royaume : il pénétra juſqu'en Italie, dont les Poëtes empruntèrent & embellirent leurs fictions de celles des Provençaux. Pétrarque, qui ſoupira ſi long-temps pour la belle Laure, apprit d'eux à la chanter. Ils employèrent les premiers l'art de la rime, & nous l'ont enſeigné, ſoit qu'ils en fuſſent les inventeurs, ſoit qu'ils l'euſſent imité des anciennes Poéſies Latines rimées, qui étoient en uſage long-temps auparavant. Les Troubadours parcouroient la France, alloient de Châteaux en Châteaux, étoient reçus avec diſtinction des Princes & des Seigneurs, chez leſquels ils s'arrêtoient, & où ils étoient comblés de préſens & défrayés de tout. Ils avoient à leur ſuite

M. le Grand ſur les *Troubadours*, qui les a mis non-ſeulement au-deſſous des *Trouvères* ; mais auxquels il a diſputé la gloire d'avoir été les premiers Reſtaurateurs des Lettres, & ne les a regardés que comme les Copiſtes ſerviles des *Trouvères* : tandis, qu'en effet, ce ſont les *Troubadours*, dont le génie s'eſt réveillé le premier, & a répandu le goût de la Poéſie & des Lettres.

des

des Ménestrels, des Jongleurs, des Cantadours, pour réciter, conter ou chanter leurs Poésies, avec un accompagnement de vielle. Cette profession noble & honorable alors, puisque les Princes & de grands Seigneurs l'embrassèrent, enrichit plusieurs Troubadours; mais comme tout se détruit insensiblement, après la plus brillante origine, elle tomba pour toujours dans l'avilissement & le mépris, par les abus & les vices de toute espèce qui s'y glissèrent & la détruisirent entièrement. Elle subsista près de deux cens cinquante ans, & fut très-utile à la Langue Romance qu'elle perfectionna, & à la Poésie dont elle étendit le goût.

L'institution de la Chevalerie fit naître un nouveau genre d'amusement plus conforme à l'esprit & au caractère des François, & plus digne d'une Nation guerrière, qui jusqu'alors n'avoit aimé d'autre gloire que celle des armes. Les tournois, image des combats, périlleux amusemens, jeux, où la force, la valeur & l'adresse triom-

phoient, mais où la victoire toujours enſanglantée, n'étoit que trop ſouvent ſuivie de deuil, firent néanmoins les délices de la plus haute & de la plus brillante Nobleſſe. Le ſang qu'on y répandoit, en éloigna long-temps un ſexe dont la douceur & la ſenſibilité forment le principal caractère. Mais lorſque la galanterie ſe joignit à ces jeux, & qu'en leur ôtant ce qu'ils avoient de féroce & de barbare, elle permit aux Dames d'armer elles-mêmes les Chevaliers, de les parer de leurs couleurs, d'être les Juges de leurs hauts faits, & de les couronner, ces ſpectacles s'embellirent de leur préſence. Mille Beautés, richement vêtues, dont l'or & les pierreries relevoient encore l'éclat, vinrent en foule animer de leurs regards la valeur & le courage des Champions. Elles ne rougiſſoient pas de déclarer hautement, avant la joute, leurs Chevaliers; des Hérault inſcrivoient publiquement ſur des tablettes le nom de leurs Amans; ſouvent même elles les amenoient

enchaînés juſques ſur les bords de la lice, & ne leur ôtoient ces douces & légères chaînes, qu'au moment où ils étoient près de s'élancer ſur l'arêne. Il eſt vrai que les loix ſévères de la Chevalerie veilloient alors ſur l'honneur des Dames & des Damoiſelles; & nous devons croire que dans ce bon temps de courtoiſie, de ſimpleſſe & de loyauté, il ne s'eſt jamais trouvé de Chevalier capable de les transgreſſer. Quoi qu'il en ſoit arrivé, les temps, l'amour, les Dames, les Chevaliers, tout a bien changé depuis.

Au reſte, les tournois ſe célébroient avec la plus grande pompe & la plus grande magnificence : des Hérault les annonçoient par-tout le Royaume & dans toutes les Cours. Une haute naiſſance, de hauts faits d'armes ne ſuffiſoient pas pour y être admis; il falloit être encore *ſans reproche;* & c'eſt en quoi la Chevalerie étoit utile aux mœurs. L'éducation ſévère que les Chevaliers recevoient dans leur enfance, avant que d'entrer dans l'Ordre,

gravoit profondément dans leur ame des principes de Religion & d'honneur qui s'effaçoient rarement. *Les Dames* ſe chargeoient *ordinairement de leur apprendre le Catéchiſme & l'Art d'aimer* (1). On trouveroit peut-être aujourd'hui peu de Dames capables de donner des leçons de Catéchiſme ; &, peut-être un bien plus petit nombre en état d'enſeigner l'art d'aimer. Cet art eſt du temps paſſé :

« On n'aime plus comme on aimoit jadis ».

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on compare l'éducation de nos jours à l'éducation mâle & chevalereſque, qui élevoit l'ame, l'embrâſoit de l'amour de la gloire, déployoit, augmentoit les forces naturelles, & faiſoit des Héros, comment celle de notre temps pourra-t-elle ſoutenir le parallèle ? Ce mêlange monſtrueux & ridicule de *Religion & d'Amour* prouve, il eſt vrai, la groſſière ſimplicité de ces

(1) *Mémoires ſur l'ancienne Chevalerie*, par M. de Sainte-Palaye, Tom. I, première Partie, pag. 7.

temps d'ignorance : mais tout condamnable qu'il eſt en ſoi, plût au Ciel qu'on pût nous faire le même reproche ! On apprendroit du moins encore à reſpecter la *Religion & les Dames ;* & celles-ci, plus jalouſes de leur honneur, n'auroient pas tant à rougir d'elles-mêmes, & à ſe plaindre de leurs Chevaliers.

Plus loyaux & plus fidèles, les Chevaliers armés pour le tournois, attendoient impatiemment qu'on ouvrît la barrière. Pleins d'ardeur & d'eſpoir, ils s'élançoient ſur l'arêne aſſurés de la victoire : animés ſans ceſſe par les regards de leurs Dames ; encouragés par les gages précieux qu'ils en avoient reçus, *ils joutoient fort & joyeuſement*, & faiſoient des prodiges de valeur. Sortoient-ils vainqueurs du combat, ils étoient conduits aux acclamations redoublées des ſpectateurs, aux ſons retentiſſans des inſtrumens guerriers, mêlés à des chants de victoire, & venoient tout couverts de ſueur & d'une noble pouſſière, recevoir des mains de la Beauté, le prix

de leurs hauts faits & de leur courage. Les Poëtes célébroient à l'envi ces Vainqueurs, & la Poéſie n'eut jamais d'occaſions plus fréquentes de briller. Les tournois contribuèrent donc preſqu'autant que les Troubadours, à la faire fleurir ; mais la langue toujours dure & groſſière n'en conſerva pas moins ſa rudeſſe & ſa barbarie. La plaie que l'ignorance avoit faite, étoit trop profonde pour ſe guérir ſitôt ; & les ténébres qu'elle avoit répandues ſur la France, étoient trop épaiſſes, pour eſpérer de voir bientôt renaître la lumière qui devoit les diſſiper.

Il s'écoula cinq cens ans depuis la fondation de Rome, avant que les Romains euſſent des jeux ſcéniques. Un Empire naiſſant à fonder, des guerres continuelles à ſoutenir ; les ſoins qu'ils donnoient à l'Agriculture ; la Jeuneſſe Romaine toujours ſous les armes, exercée, endurcie ſans ceſſe aux travaux militaires ; leur pauvreté, ſource & ſoutien de leurs vertus & de leur courage ; l'auſtérité de leurs

premières mœurs, tout les écartoit du danger de la molleſſe & de la corruption. Les François, pendant l'eſpace de plus de dix ſiécles, depuis la fondation de la Monarchie, ne connurent pas davantage ces ſortes de Jeux : mais la cauſe n'en étoit pas la même. Le Chriſtianiſme, qu'ils avoient embraſſé, les éloignoit naturellement des Spectacles impurs que donnoient au peuple de miſérables Mimes, auxquels avoient ſuccédé les Jongleurs. Ceux-ci portèrent la licence à un tel excès, que le Gouvernement fut forcé de les détruire. L'Égliſe qui les avoit condamnés & proſcrits depuis long-temps, avoit uſé de la même ſévérité contre les Tournois, à cauſe du danger mortel auxquels les Champions étoient expoſés.

On étoit loin alors de voir revivre les chefs-d'œuvre des Théâtres d'Athènes & de Rome. Aucun homme de génie n'avoit encore paru, pour les imiter : aucun même ne les avoit tirés de la pouſſière où ils étoient enſevelis ; perſonne n'étoit en état

de les étudier. Il falloit donc ſe contenter des productions barbares de l'ignorance, puiſqu'on ne pouvoit pas franchir l'intervalle immenſe qui ſéparoit encore ces ſiécles de barbarie, des ſiécles éclairés qui devoient les ſuivre. Les Troubadours, par leurs *Comics* & leurs *Jongleurs*, qui jouoient, déclamoient, chantoient, ou récitoient leurs *Contes* & leurs *Fabliaux*, avoient donné l'idée d'une action dialoguée. Les juſtes anathêmes de l'Égliſe, lancés contre ces corrupteurs publics des mœurs, avoient jeté une terreur ſalutaire dans les eſprits. On étoit dévot & ſcrupuleux, & on avoit pris en horreur tout ce qui portoit le nom de comique, de Farceur, de Jongleur, en ſorte qu'on ſe ſoucioit peu d'adopter le genre de leurs pièces. Les Poëtes ſottement zélés, pour éviter tout blâme, & mériter des Éloges, ſe mirent alors à compoſer des Pièces, où ils firent entrer tout ce que la Religion a de plus ſaint & de plus redoutable, & l'ignorance,

« Joua les Saints, la Vierge & Dieu par piété ».
BOILEAU. *Art. Poétique.*

Telle eſt l'origine des premières Pièces, repréſentées en France, ſous le titre de *Myſtères*. Ils firent long-temps l'amuſement de nos Aïeux, qui, loin d'y ſoupçonner la moindre profanation, y aſſiſtoient dévotement, & en revenoient ſouvent attendris, pénétrés & convertis. Ces Spectacles avoient une ſi grande vogue, qu'on avançoit quelquefois l'heure des Offices de l'Égliſe, pour donner aux Prêtres qui y jouoient (1) les principaux rôles, & au Peuple le temps d'y aſſiſter.

La marche de l'eſprit humain a toujours été la même. Ce n'eſt que lentement, & à meſure qu'il reçoit de nouvelles lumières, qu'il perfectionne & polit ce qu'il invente. Voyez chez les Grecs quelle a été la naiſſance de la Tragédie. Un Vigneron trouve un Bouc, qui ravageoit ſa vigne, il le ſaiſit & l'immole ſur le champ à Bacchus:

(1) Hiſtoire du Théâtre François, Tom. II, pag. 285 & 286.

des Payſans, témoins de l'aventure, ſe joignent au ſacrifice, & forment, autour de la victime, des danſes & des chants, en l'honneur du Dieu protecteur des raiſins. Cette fête ſe renouvelle l'année ſuivante, devient inſenſiblement une ſolemnité, étale un ſpectacle impoſant qui frappe l'imagination, & ſe change bientôt en une cérémonie religieuſe, qu'il n'eſt plus poſſible d'abolir. C'étoit au temps des vendanges que ſe célébroit cette fête. On ſent bien qu'ivres de joie & de vin, ces Payſans chantoient tous enſemble, & que leurs chants & leurs danſes n'avoient rien de régulier. Theſpis joignit à l'idée que lui donna ce ſpectacle, celle d'ajouter un Épiſode analogue au ſujet, qu'un ſeul Acteur récitoit dans l'intervalle de la Pièce, afin de laiſſer aux Chanteurs, aux Muſiciens & aux Danſeurs le temps de ſe repoſer. Mais ſans dialogue point de Tragédie. Eſchyle enfin parut : il introduiſit un ſecond Acteur, & voilà la Tragédie formée. Qu'on parcoure le temps

qui s'eſt écoulé depuis le Bouc immolé, juſqu'à Theſpis ; & depuis Theſpis, juſqu'à Eſchyle ; on ſera étonné de la lenteur avec laquelle marche l'eſprit humain, pour parvenir à la perfection.

Il étoit donc impoſſible que nos Aïeux la connuſſent cette perfection, puiſque, indépendamment des obſtacles que leur oppoſoit la Nature, ils étoient plongés dans une ignorance brute & volontaire. Quels ſujets d'ailleurs pouvoient-ils choiſir ? Dans quelles ſources pouvoient-ils puiſer ? L'Égliſe condamnoit les ſpectacles profanes : il n'y avoit donc que la Religion qui pût leur fournir des ſujets de Drame. Ils s'expoſoient ſans doute au ſcandale, & il étoit difficile de l'éviter. Nous l'avouerons ingénuement, nous les trouvons plus dignes de pitié que de blâme. Mais, diront nos Beaux-Eſprits modernes, n'eſt-ce pas, en effet, une profanation condamnable, que de repréſenter ſur un Théâtre, les Myſtères les plus auguſtes & les plus ſacrés de la

Religion? Nous en convenons ; & nous ſommes bien éloignés d'approuver cet abus. Mais il eſt aiſé de voir, en conſultant les circonſtances, en approfondiſſant les motifs qui ont donné naiſſance à ces ſpectacles, & en ſaiſiſſant l'eſprit qui les a conduits, que leurs Auteurs, ni les Acteurs ne ſont coupables d'aucune profanation, puiſque leur deſſein étoit d'édifier, de toucher, & qu'ils ont atteint le but qu'ils ſe propoſoient. Pourroit-on dire la même choſe des Drames de nos jours, la plupart déteſtables, dans leſquels nos Beaux-Eſprits inſultent de gaieté de cœur, & de deſſein prémédité à la Religion & à ſes Miniſtres, & n'épargnent pas le Trône? Audace criminelle, dont Ariſtophane, Euripide, & tant d'autres ont penſé être les victimes, parce qu'elle étoit réprimée & punie ſévèrement à Athènes par le Magiſtrat, & qu'il importoit au Gouvernement de maintenir le Peuple dans le reſpect & la ſoumiſſion dûs aux Dieux & aux Loix de la République. Les

Auteurs des *Myſtères* n'ont donc rien de commun avec nos Dramaturges, que l'ennui qu'ils cauſent, leur mauvais goût, leur mauvais ſtyle & leurs mauvais vers; & c'eſt ce qu'on ne peut pardonner ni aux uns, ni aux autres.

L'eſprit léger & les goûts frivoles ſont toujours inconſtans. On ſe laſſa des ſujets de dévotion. Un nouveau genre de ſpectacles prit la place des *Myſtères*. On ne vit plus que *Moralités*, *Satires*, *Farces* & *Sotties*; pitoyables productions de l'ignorance, dont la Nation n'avoit pu ſortir encore. Ce mauvais genre ſubſiſta juſques vers le milieu du XVe ſiécle. La Langue Françoiſe étoit toujours preſque auſſi rude & auſſi groſſière que dans ſon origine. Cependant, on touchoit au moment, où la barbarie alloit être repouſſée; la lumière devoit bientôt ſuccéder aux ténébres. Déja l'admirable découverte de l'Art de l'Imprimerie en répandoit les premiers rayons, préſage des beaux jours qui devoient ſuivre: déja les tréſors de

la Littérature Grecque & Latine ſe multiplioient : un deſir ardent de s'inſtruire ſuccédoit à la langueur mortelle qui tenoit, depuis ſi long-temps, les eſprits engourdis : tout enfin annonçoit, préparoit aux Arts, aux Lettres & aux Sciences un régne éclatant & glorieux ; mais les temps où le goût devoit naître, n'étoient pas encore arrivés.

Éblouis, plutôt qu'éclairés & guidés par les Écrits des Grecs & des Romains, Jodelle & ſes ſucceſſeurs changèrent entièrement le goût. Leurs productions, tout informes qu'elles étoient, avoient du moins le mérite d'être raiſonnables ; elles firent bientôt oublier celles dont la Nation avoit malheureuſement contracté une trop longue habitude ; &, il faut l'avouer, c'étoit une entrepriſe hardie & courageuſe que de tenter de la détruire. Ces nouveaux Athlètes ne pouvant ſe fier cependant ſur leurs propres forces, usèrent de leurs modèles, comme en avoient uſé les premiers Poëtes Latins ; c'eſt-à-dire,

qu'au lieu d'étudier à fond leur génie & de prendre leur eſprit, ils les copièrent ou les imitèrent groſſièrement. Il eſt aiſé de remarquer, que nous avons, en tout, ſuivi la marche des Romains, quant aux arts de l'eſprit. Leur Langue fut auſſi long-temps à ſe polir que la nôtre. C'eſt à l'étude de la Langue Grecque & à l'uſage qu'ils en ont fait, qu'ils ont dû la richeſſe, l'abondance & l'harmonie de leur Langue maternelle. Le mêlange utile & ingénieux des mots Grecs qu'ils y firent entrer, l'adoucit, la polit, l'embellit inſenſiblement; & c'eſt en quoi ils ont été plus habiles ou plus heureux que nous. En vain avons-nous, comme eux, eſſayé ce mêlange; Ronſard, en voulant rendre notre Langue plus harmonieuſe & plus riche, la rendit inintelligible & ridicule.

Tandis que nous faiſions les plus grands efforts pour ſortir de la barbarie, l'aurore d'un beau jour ſe levoit ſur l'horiſon de l'heureuſe Italie. Les Grecs fugitifs y

avoient apporté de Conſtantinople, lors de l'invaſion des Turcs, ce qu'ils avoient pu ſauver des débris de l'Antiquité : ils avoient déja répandu parmi leurs nouveaux hôtes le goût de la Littérature & des Sciences. Bientôt une lumière éclatante ſe répandit ſur toute cette Contrée. Protégés, careſſés, chéris, magnifiquement récompenſés par les Médicis, les beaux Arts vinrent en foule briller de nouveau dans leur ancienne Patrie. Les tréſors que Jules II avoit laiſſés en mourant, favoriſèrent encore l'inclination libérale de Léon X, & lui fournirent les moyens de ſignaler ſon amour pour les Lettres, en les comblant de ſes largeſſes.

La France ſe reſſentit à ſon tour de la douce influence de l'aſtre qui venoit d'éclairer l'Italie. François I régnoit, & ſon régne fut le régne des Savans. La protection qu'il leur accorda, excita une émulation univerſelle : le génie prit enfin ſon eſſor. La Poéſie, l'Éloquence, la Philoſophie, l'Hiſtoire, tout reçut une nouvelle

nouvelle vie : chaque Art, chaque Science faiſoit des progrès ſi rapides, qu'on peut les comparer à ceux de la verdure & des fleurs que l'on voit au printemps naître, croître & s'embellir dans l'eſpace d'un beau jour. Une foule de Savans, en tout genre & de tous les ordres, ſe partagèrent les tréſors littéraires d'Athènes & de Rome. Leurs travaux, leurs ſoins, leurs veilles applanirent les difficultés & hâtèrent le moment d'en jouir. A meſure que les chaînes de l'ignorance tomboient, & que ſes ténèbres ſe diſſipoient, l'eſprit plus libre s'éclairoit, la penſée ſe formoit, les idées s'étendoient. Honteux du temps qu'on avoit perdu, on s'empreſſoit de le réparer : mais le goût étoit encore à naître. Notre Langue toujours brute, tardoit à s'épurer : on n'oſoit même l'employer dans des ouvrages importans & de longue haleine. Les Langues Grecque & Latine, fières de leur ſupériorité, ſembloient vouloir la conſerver, & il étoit, en effet, bien difficile de ne pas leur donner la

préférence; car à peine les ombres d'une nuit de plus de mille ans étoient-elles diſſipées; à peine ſortoit-on de la fatale & trop longue léthargie, dont l'ignorance avoit frappé tous les eſprits. On ne pouvoit donc trop prolonger l'étude des Auteurs Grecs & Latins. Il falloit faire un fonds inépuiſable de riches connoiſſances, non-ſeulement pour le moment préſent, mais encore pour l'avenir; & l'on manquoit même des plus communes & des plus néceſſaires. Dans quelles ſources plus abondantes pouvoit-on les puiſer, que dans les ouvrages pleins d'ame & de vie des grands modèles que nous a laiſſés l'Antiquité? Il s'eſt heureuſement trouvé des hommes preſſés par la néceſſité, excités par le beſoin, brûlans du deſir de ſavoir, qu'un travail long & opiniâtre n'a point rebutés. Ils ont ſenti que les idées ne pouvoient ſe féconder, ſe multiplier, s'aggrandir, qu'en raiſon du nombre & de l'étendue des connoiſſances acquiſes; qu'il falloit donner de

la juſteſſe, de la clarté, de la force & de la ſolidité à la penſée, avant que de la peindre; & que les agrémens, la douceur, l'élégance & la pureté du langage ſont l'affaire du temps & de la délicateſſe du goût, que l'on n'acquiert, que par l'étude habituelle des chefs-d'œuvre qu'on a ſans ceſſe ſous les yeux, & par le ſoin attentif de comparer enſemble leurs beautés.

On ſe dévoua donc entièrement à l'étude des Auteurs de l'Antiquité : on les fit paſſer dans notre Langue, tout informe qu'elle étoit encore! Si ces traductions ne rendoient pas toutes les beautés des originaux, elles en donnoient du moins l'idée, elles les faiſoient connoître: elles faiſoient naître, elles excitoient le deſir d'en juger par ſoi-même ſur le texte: car il en eſt des traductions comme des deſcriptions que nous font les Voyageurs, que l'on trouveroit ſouvent infidelles, ſi l'on étoit en état d'aller les vérifier ſur le lieu même; mais dont il

faut ſe contenter, quand on n'a pas les moyens de s'inſtruire par ſes yeux.

Quoi qu'il en ſoit, les Lettres faiſoient de jour en jour les plus grands progrès. Les Savans s'empreſſoient d'étaler, dans leurs ouvrages, leurs richeſſes littéraires, & chargeoient leurs moindres diſcours d'une multitude de citations Grecques & Latines. Ce vain étalage d'érudition & de mauvais goût, étoit accompagné de la prétention d'enrichir & d'embellir la Langue. Les efforts de Ronſard, ſes Métaphores hardies & outrées, ſes vers ronflans & bizarres, formés de mots moitié Grecs, Latins & François, accoutumoient du moins l'oreille à une certaine cadence inconnue juſqu'alors. C'étoit un reſte de nuages & de vapeurs groſſières, que devoit diſſiper bientôt l'Aſtre bienfaiſant, qui commençoit à ſe lever ſur les Arts & ſur les Lettres.

Cependant, tandis que la Proſe ſe chargeoit d'ornemens confus & étrangers, la Poéſie s'enrichiſſoit des heureux

larcins qu'elle faiſoit aux Muſes antiques, & s'embelliſſoit tous les jours de leurs grâces naïves. Elle épuroit, elle ennobliſſoit, elle adouciſſoit inſenſiblement la Langue. Une foule de Poëtes auxquels le Monarque ne dédaignoit pas de ſe joindre, annonçoit, ſous l'emblême d'une conſtellation (1) céléſte, la gloire prochaine de leurs ſucceſſeurs, parcouroit les ſentiers fleuris du Parnaſſe, qui ne furent jamais plus fréquentés; jamais le Dieu des vers ne fut plus ſouvent invoqué; mais en recevant les vœux qui lui étoient offerts, il réſervoit en ſecret ſes dons, pour un de ſes favoris, qui ne devoit pas tarder à paroître.

En effet, un jour que les Poëtes François les plus diſtingués, aſſis au haut du Pinde, pleins du Dieu dont ils reſſentoient la préſence, uniſſoient & leurs voix & leurs lyres; des accords inconnus

(1) La Pléïade poétique étoit compoſée de *Daurat*, de *Ronſard*, de *du Belley*, de *Belleau*, de *Baïf*, de *Thyard* & de *Jodelle*.

ſuſpendent tout-à-coup leurs concerts. Les eaux de l'Hipocrène, charmées de ces accords nouveaux, s'arrêtent & coulent plus lentement: les échos du ſacré Vallon ſe plaiſent à les répéter: tout prête une oreille attentive & ſe tait. On entendit auſſi-tôt des ſons mélodieux & purs, ſoutenus d'une divine harmonie, s'élever, ſe propager, éclater dans les airs: les rives du Permeſſe retentiſſent au loin de mille chants délicieux. Les Muſes étonnées, enchantées, applaudiſſent, en chœur, à ces concerts divins, en marquent la cadence; & trompées elles-mêmes à la régularité, à la douceur, à la beauté de ces chants, elles alloient en faire honneur au Dieu de l'Harmonie, quand elles apperçurent aux pieds de ſes autels, MALHERBE qui touchoit ſa Lyre pour la première fois. A l'inſtant Apollon & les Muſes le couronnèrent; & la Pléïade ceſſant de briller, s'éclipſa pour toujours.

La Langue, quoique maniée par les Poëtes du temps les plus habiles, con-

ſervoit néanmoins encore beaucoup de ſa rudeſſe. Malherbe ſeul ſut lui impoſer les loix d'une cadence régulière, & la rendre douce, flexible, harmonieuſe, en y joignant la clarté. Il ne s'agiſſoit plus que de continuer à l'enrichir, à la fortifier, à la perfectionner, enfin à la fixer.

Le Cardinal de Richelieu, ce Miniſtre immortel, jaloux d'augmenter la gloire, & la grandeur de ſon Maître, qui le craignoit & ne l'aimoit pas, occupé de rendre la France l'arbitre de l'Europe entière, d'abaiſſer les Grands & de diminuer leur puiſſance, en les forçant de devenir courtiſans; au milieu des vaſtes projets de ſa politique profonde, conçut celui de favoriſer de tout ſon pouvoir, le triomphe des Lettres. Il établit donc une Académie, entièrement conſacrée au progrès de la Langue Françoiſe, & à la conſervation de ſa pureté. Le Fondateur voulut en être auſſi le Protecteur. La bonne politique ne ſe trompe guères ni ſur les événemens préſens, ni ſur les

événemens futurs. Celle du Cardinal de Richelieu, ſi vaſte, ſi prévoyante, ne lui fit pas même preſſentir, qu'un ſiécle philoſophe pourroit ſuccéder un jour au ſien, & que non-ſeulement, le nom du Fondateur ſeroit à peine prononcé dans le ſanctuaire qu'il avoit élevé & conſacré aux Muſes ; mais encore, que loin d'y brûler quelques grains d'encens, en ſon honneur, on oſeroit même y blâmer ſa mémoire. Tel eſt l'eſprit de ce ſiécle deſtructeur, il abat les ſtatues érigées au Génie, pour en élever d'autres au Bel-Eſprit (1).

(1) On n'avoit point encore ſongé à élever des Statues aux *Boſſuet*, aux *Fénelon*, aux *Corneille*, aux *Racine*, aux *Molière*, aux *Lafontaine*, aux *Paſcal*, aux *Buffon*, &c. &c. lorſque long-temps auparavant, un ridicule & fol enthouſiaſme en avoit érigé une à *Voltaire*, par ſouſcription. *Pigalle*, devenu immortel par le poétique & ſuperbe tombeau du Maréchal de Saxe, fut chargé de l'exécuter. Malheureuſement il la fit nue, mais ſi have, ſi deſſéchée, ſi hideuſe & ſi reſſemblante, qu'on y reconnut à la fois & Voltaire & l'Envie. Le cizeau

Pendant que l'Académie Françoiſe, dans ſes commencemens, s'occupoit particuliérement du ſoin de corriger la Langue, Corneille la créoit, lui donnoit cette mâle & ſublime éloquence, ce raiſonnement juſte & profond, cette majeſté, cette fierté qui la rendoit digne d'être à l'uſage des Rois, cette force & cette énergie dont juſqu'alors il poſſédoit ſeul le ſecret. Il s'eſſaya d'abord dans le genre du haut comique; mais les faveurs qu'il obtint de Thalie, n'étoient rien au prix de celles que Melpomène devoit bientôt lui prodiguer.

Médée, par laquelle il ouvrit ſa carrière tragique, annonça la manière dont

---

du célèbre ſtatuaire *Houdon*, l'a depuis repréſenté habillé, ſous tant de formes diverſes, en pied, en buſte, aſſis, debout, en tête à l'antique, en perruque, en bonnet, qu'il eſt parvenu à en faire le *Dieu Fétiche* des anti-chambres, des ſallons, des cabinets des gens du monde, des galletas même du peuple, & des boudoirs des femmes galantes, Eſprits forts & Beaux-Eſprits.

il alloit la parcourir. Mais quelle dût être la ſurpriſe, lorſqu'à peine avoit-il commencé ſa courſe, on le vit arriver à pas de géant juſqu'au *Cid?* Ce chef-d'œuvre éveilla l'envie. A ſon réveil, elle fit ſiffler ſes ſerpens, & voulut accoler ſes tiſons au flambeau de la critique. Ce qui étonnera peut-être, c'eſt que le Cardinal de Richelieu lui-même les alluma. On doit pardonner cette foibleſſe à ce grand Homme; il étoit Auteur. Pouvoit-il ſe défendre d'un défaut ſi naturel & ſi commun aux gens qui ont quelque prétention à l'eſprit? Mais la critique qu'il fit faire par l'Académie Françoiſe, en découvrant quelques taches dans le Cid, n'en fit que mieux reſſortir les beautés; & le premier laurier, dont Melpomène ceignit le front de Corneille, n'en devint que plus verd & plus éclatant.

Enfin, Corneille a eu la gloire de commencer le ſiécle de Louis XIV. De tous les chefs-d'œuvre que ce grand

Homme enfanta coup ſur coup, depuis le Cid, *Cinna* ſeul eût ſuffi, pour immortaliſer ſon nom, & pour illuſtrer le ſiécle qui le vit naître. L'Auteur n'eut d'autre modèle que lui-même. Son ame & ſon génie, également élevés & ſublimes, ont paſſé tout entiers dans ſes ouvrages. Il ne devina pas, il conçut l'Art dont il fut le créateur & le maître. Il paroît qu'il n'a rien emprunté des Grecs. Son penchant étoit pour les Latins : mais plein de la lecture de Sénèque & de Lucain, en ſaiſiſſant leurs beautés, ſon goût ne l'a pas toujours garanti de leurs défauts.

L'étude qu'il faiſoit de l'Hiſtoire Romaine dans la ſource même, & ſur-tout dans Tacite, fortifioit en lui les ſentimens romains avec leſquels il étoit né. Les troubles intérieurs qui agitèrent l'État dans le commencement du plus beau régne, achevèrent de développer cette fierté républicaine qui lui étoit naturelle; & il eſt aiſé de voir que les grands carac-

tères qu'il a mis ſur la ſcène, ſont tous tracés d'après le ſien.

Les ſiécles de PÉRICLÈS, d'ALEXANDRE & d'AUGUSTE, ne furent pas plus célébres, plus brillans, plus féconds en grands Hommes, n'offrirent pas plus de merveilles, que le ſiécle de Louis XIV. Appelés par une bienfaiſance éclairée, tous les beaux Arts ſe réunirent, de ſuperbes Monumens s'élevèrent, le marbre & le bronze s'amolirent & s'animèrent, la Peinture prit ſes palettes les plus brillantes & ſes pinceaux ſublimes, pour éterniſer la ſplendeur du règne de ce Monarque. Il protégea, il encouragea, il récompenſa, comme Périclès, les Zeuxis, les Phidias & les Praxitèles de ſon temps: la Victoire marcha toujours à la tête de ſes armées, juſques vers le déclin de ſon âge: il porta la terreur de ſon nom, comme Alexandre, aux plus lointains climats: mais plus ſage, plus modéré dans ſes conquêtes, que le Vainqueur de l'Inde, il ſut également ſe faire craindre, admirer

& reſpecter de ſes ennemis : environné, au milieu de ſa Cour, des plus grands Génies de la France, les Muſes à l'envi lui prodiguoient leur encens, immortaliſoient ſes vertus, le traitoient comme Auguſte; mais il ne fut pas aſſez heureux pour avoir un VIRGILE !

Dès que les troubles intérieurs eurent ceſſé d'agiter la France, la Paix raſſembla auprès d'elle tous les Génies divers qui devoient concourir à faire appeler leur ſiécle du nom du Monarque. Mais la Langue n'étoit pas encore digne de tranſmettre à la poſtérité les merveilles de ſon régne. Quoique Corneille lui eût donné de la force & de la dignité, elle avoit encore beſoin d'être cultivée, & même élaguée; il falloit en bannir certains mots, en créer de nouveaux, en légitimer d'autres : il falloit la polir & la porter au point de perfection où toute langue vivante doit être adoptée par un uſage conſtant & invariable. L'Académie Françoiſe deſtinée par ſon inſtitution à la fixer,

n'en eut pas la gloire : elle fut, en partie, due à un jeune Solitaire, moins occupé alors de la Géométrie & de la ſolution de ſes problêmes, que de la méditation ſalutaire de l'Écriture Sainte. Ce fut PASCAL, qui, du fond de ſa retraite, & dans la ferveur de la plus ardente piété, trouva l'art de perfectionner la langue, & le ſecret de la fixer au point où elle eſt aujourd'hui. Ses Lettres immortelles (1), pleines de raiſonnemens ſolides & de ſel Attique, de réflexions profondes & de gaieté, d'agrémens & de fineſſe, de traits ſatiriques trop amers, mais plaiſans, & de vérités ſublimes, ſont le plus beau monument de ſon génie. A peine Paſcal avoit-il trente-deux ans, quand il les écrivit & les publia. Il étoit du petit nombre de ces hommes ſi rares, dont l'imagination, guidée

(1) PASCAL publia *ſes Lettres provinciales* au mois de Janvier & dans le courant de l'Année 1656. Il mourut en 1662, à l'âge de trente-neuf ans, étant né en 1623.

par la raiſon, n'attend point les années pour ſe faire un grand nom.

Nous avons ſuivi l'opinion la plus commune & la plus accréditée, en attribuant à *Paſcal* la fixation de la langue. Il eſt pourtant vrai de dire que PELLISSON, l'avoit précédé de quelques années, ſon HISTOIRE *de l'Académie Françoiſe* qui lui en ouvrit les portes, ayant paru en 1652. Nous ne connoiſſons rien de plus parfait dans notre langue, que le Diſcours de remerciement qu'il prononça le 30 Décembre de la même année, jour de ſa Réception à l'Académie. On n'y trouve aucune expreſſion foible, ou, qui ait vieilli, pas une diſſonnance; il eſt plein de beautés; la diction en eſt pure & coulante, & un ton noble & élevé y régne d'un bout à l'autre. Qu'on en juge par ce morceau, que nous avons pris au hazard.

« Il y a véritablement un petit nombre de » génies extraordinaires, que la Nature » prend plaiſir à former, qui trouvent tout » en eux-mêmes, qui ſavent ce qu'on ne

» leur a jamais enſeigné, qui ne ſuivent
» pas les régles, mais qui les font & qui
» les donnent aux autres..... Quant à
» nous qui ſommes d'un ordre inférieur,
» ſi nous n'avons que nos propres forces,
» & ſi nous n'empruntons rien d'autrui,
» quel moyen, qu'avec un ſeul jugement
» & un ſeul eſprit, qui n'ont rien que
» d'ordinaire & de médiocre, nous con-
» tentions tant de différens eſprits, tant
» de jugemens divers, à qui nous expo-
» ſons nos ouvrages? Quel moyen que de
» nous-mêmes, nous aſſemblions une infi-
» nité de qualités, dont les principales
» ſemblent contraires : que nos Écrits
» ſoient en même-temps ſubtils & ſolides,
» forts & délicats, profonds & polis;
» que nous accordions toujours enſemble
» la naïveté & l'artifice, la douceur & la
» majeſté, la clarté & la briéveté, la
» liberté & l'exactitude, la hardieſſe &
» la retenue, & quelquefois même la
» fureur & la raiſon » ? Tout ce Diſcours
eſt de la même force & de la même beauté.

A

A une langue portée à un tel degré de perfection, que pouvoit-on ajouter? Quelques expreſſions, quelques tours fins & délicats, qui rendiſſent les penſées les plus ſpirituelles & les mouvemens les plus ſecrets du cœur? C'eſt ce qu'a fait, quelques années après, le DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, dans ſon Livre inimitable des *Sentences* & des *Maximes*.

Ainſi Pelliſſon a droit au moins à la gloire de Paſcal. Si les *Lettres provinciales* ont fait dans le temps la plus grande ſenſation, c'eſt qu'elles attaquoient une Compagnie puiſſante alors dans l'Égliſe, dans l'État & dans les Lettres. On les répandit dans toute l'Europe. La manière agréable dont elles ſont écrites, aſſaiſonnée ſurtout de ce ſel dont ſe nourrit volontiers la malignité, les fit lire & rechercher, malgré la ſéchereſſe & le ſérieux des matières qu'on y traite. Aujourd'hui même encore qu'elles n'ont plus le même intérêt, on les regarde comme la première production de la langue perfectionnée. Il

n'eſt pas étonnant qu'elles aient, par leur objet & par les circonſtances, détourné l'attention que pouvoient mériter d'autres ouvrages auſſi bien écrits; mais qui n'inſpiroient pas le même intérêt, la même curioſité, & n'entraînoient pas un auſſi grand nombre de Lecteurs. On peut donc avancer ſans diminuer en rien la gloire de Paſcal, qu'il n'eſt pas le premier Écrivain de ſon ſiécle, qui ait perfectionné & fixé la Langue.

Tout fait époque dans ce ſiécle, qui lui-même eſt l'époque la plus brillante de la Monarchie. Peu de temps auparavant l'Éloquence preſqu'encore au berceau, ſans ame & ſans vie, dénuée de grâces & ſans élévation, n'étoit qu'un aſſemblage de mots vuides de ſens, une confuſion d'idées mal aſſorties, un mêlange de figures outrées, ampoulées & burleſques, un étalage de penſées obſcures & forcées, un abus ridicule de citations des Auteurs ſacrés & profanes, ſans goût, ſans choix & ſans néceſſité. La langue n'étoit pas

encore dépouillée de toute ſa rudeſſe : les Orateurs les plus célébres, tels que les Lingendes (1), ne publioient point en François leurs ouvrages : ils ſe croyoient obligés de les traduire en Latin, perſuadés qu'ils ne paſſeroient pas à la poſtérité, s'ils les offroient en langage vulgaire. BOSSUET parut : il rétablit l'Éloquence dans toute ſa ſplendeur, lui communiqua le feu de ſon génie, lui fit parler ſon véritable langage, & lui rendit tous ſes charmes. Il a déployé dans ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, tout ce que l'Art a de plus étonnant & de plus admirable, tout ce que le ſtyle a de plus élégant, de plus noble & de plus majeſtueux. On eſt frappé de la fierté de ſon pinceau, de la variété, de la vigueur, de la vérité de ſon coloris dans les tableaux qu'il nous trace de la gloire, des révolutions & de

(1) Le Père de Lingendes, Jéſuite, célébre Prédicateur, ſous Louis XIII. Il prêchoit en François ſes Sermons, & les compoſoit en Latin.

la chûte des Empires ! Rien n'égale l'étendue des connoiſſances, la profondeur & la ſageſſe de la politique, l'excellence de la morale, & les grandes vues qui brillent dans ce Diſcours. En un mot, l'Antiquité ne nous offre rien de plus parfait.

Avant cet illuſtre Orateur, les *Oraiſons funèbres* étoient, pour ainſi dire, ſans but moral, ſans aucune inſtruction. Il eſt le premier, qui, profitant de l'autorité de ſon miniſtère, a fait ſervir les triſtes trophées de la mort, à l'utile inſtruction des vivans. Son éloquence étonne l'eſprit, ravit d'admiration, arrache les larmes du ſentiment ; on le voit, on l'entend déployer toute la force, toute la hauteur de ſon ame & de ſon génie ; ſa parole captive, maîtriſe tous les eſprits ; elle confond, par des accens terribles, la vanité des grandeurs humaines. Le vol de ce ſublime Orateur eſt le vol de l'aigle, & s'il tombe quelquefois, c'eſt en éclatant comme la foudre. On peut dire de ce grand Homme, ce que l'Antiquité a dit de Périclès : qu'il

tonne & foudroie, plutôt qu'il ne parle. Ses écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée, & ſon nom cher à la Religion, vivra plus glorieuſement encore dans les faſtes de l'Égliſe.

Auſſi éloquent, moins ſublime que Boſſuet, mais plus égal, plus tempéré, plus tendre, Fénelon parle plus directement au cœur, & fait une douce violence à l'eſprit. Son éloquence inſinuante, perſuaſive, pleine d'onction, reſpire une ſenſibilité exquiſe : la lumière qu'elle répand, eſt celle d'un jour doux ; elle ne fatigue ni n'éblouit. Un ſtyle harmonieux & pur, une élocution riche, abondante & facile, une admirable ſimplicité que le travail ne peut imiter, font le charme de ſes écrits. Où voit-on briller davantage, l'élévation du génie, la force de la raiſon, la beauté des ſentimens, l'excellence & la pureté du goût antique, que dans le poëme divin de Télémaque ? Fénelon le compoſa pour l'inſtruction de ſon auguſte Élève, & ſut en même-temps le rendre utile à tous les

âges, à tous les états & à toutes les conditions. C'eſt la Sageſſe elle-même qui donne des leçons aux Rois & aux Peuples, non avec cette morgue, cet apprêt ridicule, ce verbe ſuffiſant & orgueilleux ſi fort en uſage aujourd'hui, mais avec un ton ſimple & modeſte, accompagné du charme de la vérité : elle enſeigne aux Rois les moyens de faire fleurir leurs Empires, de ſoutenir l'éclat du Trône, d'augmenter leur gloire, ſans les tromper ni les éblouir par des projets chimériques, par des ſyſtêmes deſtructeurs, par des économies imaginaires: elle leur montre la ſource de l'abondance & du bonheur public, dans l'encouragement de l'Agriculture, dans la protection active & vigilante du Commerce, dans l'abolition du Luxe, en renfermant chaque individu dans ſon état, par de ſages Loix. Loin de faire retentir ſans ceſſe aux oreilles des Peuples, ce cri turbulent & inquiet d'ÉGALITÉ, de LIBERTÉ; elle leur dit: vous êtes nés ſous l'empire des Loix, vous avez des Maîtres,

la Patrie vous porte dans ſon ſein : ſoyez ſoumis aux Loix, obéiſſez à vos Maîtres, ſoyez ſujets fidèles, aimez votre Patrie, & ſongez que la Religion, l'honneur, votre intérêt perſonnel ſont des chaînes ſacrées qui vous lient à l'État, & que les rompre eſt un crime. C'eſt ainſi que dans Télémaque la Sageſſe parle, inſtruit, éclaire. Cet admirable ouvrage offre par-tout la morale la plus ſaine & la plus pure : par-tout il inſpire l'amour de l'humanité, ſans affectation, ſans élans concertés ; on n'y trouve point cette ſéchereſſe rebutante des productions glaciales de nos prétendus Philoſophes ; en liſant Télémaque, on lit, on deſcend dans le cœur de Fénelon : on y voit ſon ame tout entière à découvert ; elle eſt embrâſée de ce feu divin, que la charité ſeule allume. Voilà le lien (1) qui l'attachoit à tous les

(1) L'Eſprit du Chriſtianiſme eſt auſſi éloigné de la *Tolérance*, que de l'*Intolérance* ; la Religion chrétienne combat l'erreur avec force & fermeté ; mais

hommes, & non cette *Tolérance*, dont on veut injuſtement aujourd'hui qu'il ait été l'Apôtre: *Tolérance* qui ne peut être préconiſée, prêchée, ſoutenue, que par une

---

traite celui qui s'eſt égaré avec indulgence & douceur, & cherche à le ramener par la *Charité*. Cette vertu toute céleſte, n'eſt point connue ſans doute des Philoſophes, puiſqu'ils lui ont ſubſtitué, la *Bienfaiſance*, *l'Humanité*, *la Tolérance*, vertus purement humaines; par conſéquent fragiles, ſujettes au caprice, dépendantes d'une ſenſibilité phyſique, qu'un amour-propre, qu'un orgueil ſecret, voilés du bien que l'exemple peut opérer, ſe plaiſent à publier, à afficher, & dont la récompenſe n'eſt que pour ce monde: vertus qui n'étouffent d'ailleurs ni les haines, ni les jalouſies, ni l'envie; qui ne commandent point le pardon des injures, ni d'aimer ſes ennemis. La CHARITÉ, au contraire, née dans le ſein de Dieu, n'a pour témoin de ſes œuvres, que le Ciel: elle porte également tous les hommes dans ſon cœur, ſans aucune acception; les ſoulage dans le ſecret; cache la main qui répand ſes bienfaits; va chercher comme un ange conſolateur, ceux qui ſouffrent, prie ſans ceſſe pour eux, & n'attend d'autres récompenſes que celles qui lui ſont promiſes par ſon divin Auteur. Il étoit réſervé à la

froide & mépriſante indifférence pour toutes les Religions, par les paſſions que le frein le plus léger irrite, & par un eſprit d'orgueil qui veut tout ſoumettre à ſes foibles lumières.

A la ſolidité des principes & de l'inſtruction, cet excellent ouvrage réunit encore tous les agrémens que le goût peut deſirer. L'imagination la plus brillante l'a ſemé de tableaux rians, agréables, intéreſſans; la vérité en a peint les caractères; les ſentimens y ſont l'expreſſion de la Nature; la grandeur des événemens excite, augmente la curioſité, ſoutient

Philoſophie de notre ſiécle, d'aller chercher, dans le premier ordre des Miniſtres de l'Égliſe, un Évêque pour Apôtre de la *Tolérance*; & quel Évêque encore! Fénelon, à la vérité, le plus doux des hommes! Ce n'eſt pas ſans deſſein qu'elle en a ordonné l'éloge: elle avoit ſes raiſons: c'étoit pour en impoſer ſur ſa douceur, & la convertir en *Tolérance*. Voyez ſi, depuis qu'elle s'eſt aviſée de faire louer, tous ceux qui pouvoient favoriſer ſon ſyſtême, elle a oſé juſqu'à préſent prendre BOSSUET pour ſujet d'Éloge académique?

l'attention ; il enchante par la richeſſe des détails ; l'harmonie la plus pure y flatte toujours l'oreille ; l'Art le plus ingénieux, le plus habile en a compoſé l'ordonnance, en a conduit la marche ; tout y eſt animé, plein de vie : en deux mots le Génie l'a dicté, les Grâces l'ont écrit. Quel mérite de plus ce Poëme auroit-il, s'il étoit en vers ? Nous dirons même hardiment, malgré les clameurs qui pourront s'élever contre notre ſentiment, que la France n'auroit point encore de Poëme épique, ſans le Télémaque ; & que la proſe de Fénelon ſoutiendra plutôt, ſans ennui, une lecture ſuivie, que les vers de tel Poëme aujourd'hui ſi vanté, comme le ſeul qui faſſe honneur à la Nation. Au reſte on n'a jamais douté que le *Télémaque* n'eut rendu le nom de Fénelon immortel, quand même il n'auroit pas eu d'autres titres pour y prétendre ; tandis qu'il eſt très-douteux que la *Henriade* puiſſe faire revivre le nom de ſon Auteur dans la poſtérité, qui l'a déja jugé, & l'a mis à ſa place.

L'Éloquence a, comme la Muſique, ſes tons, ſes modes, ſes caractères différens, qui dépendent abſolument de l'art avec lequel l'Orateur ſait les ſaiſir & les employer, pour produire de l'effet. Il eſt aiſé de juger, à la manière dont il traite ſon ſujet, s'il eſt homme de génie, ou ſimplement homme d'eſprit. L'eſprit ſuffit pour être éloquent: mais moins naturel, plus apprêté, moins nerveux que le génie, l'eſprit ne cherche qu'à plaire: il n'aime à paroître qu'avec des fleurs: il ne choiſit que des couleurs vives & légères: pourvu que la ſenſation qu'il fait ſoit agréable, il ne ſe tourmente point pour la rendre profonde: il ne s'élève point avec la liberté, la majeſté, la fierté du génie; il étudie long-temps ſon vol, & ne prend ſon eſſor, qu'après l'avoir concerté: enfin, pour accréditer l'idée qu'il veut donner de ſon opulence, il étale tout ce que le luxe a de plus magnifique & de plus éclatant. Tel eſt, en général, l'art ſéduiſant de l'eſprit, & c'eſt celui de Fléchier. On

peut dire de lui qu'il a réellement jeté des fleurs ſur la tombe des illuſtres Morts qu'il a célébrés. Aucun Orateur n'a poſſédé à un plus haut degré l'harmonie du ſtyle, n'a ménagé avec plus d'adreſſe le charme de la ſurpriſe. Ses portraits ſont d'une vérité frappante, ſes peintures vives & animées: il fait oublier l'Orateur, & l'illuſion eſt telle que l'on croit voir & entendre le Héros, le Sage, le Politique, le Magiſtrat dont il vous entretient. *L'Oraiſon funébre du Maréchal de Turenne* eſt le chef-d'œuvre de Fléchier. On voit qu'il a été inſpiré par la grandeur de ſon ſujet. Toutes les beautés, toute la pompe de l'art y ſont employées avec une ſageſſe & un goût admirables. Il n'y laiſſe rien à deſirer: développement heureux des qualités & des vertus de ſon Héros, penſées grandes & élevées, traits brillants & ſolides, un ſtyle animé, plein de feu, caractériſent particulièrement cette pièce d'éloquence. Mais malgré ce mérite éminent, qui place Fléchier au rang des

grands Orateurs, on perdroit à vouloir l'imiter. Toujours fleuri, ſouvent affecté, ſon charme ſecret pour ſéduire, eſt l'antithèſe: c'eſt la figure favorite, dont il fait un heureux & fréquent uſage. Ceux qui le choiſiront pour modèle peuvent-ils ſe flatter de réuſſir comme lui, s'ils n'ont pas ſon talent, ſes crayons & ſon eſprit? L'imitation, en tout genre, n'eſt pas auſſi facile qu'on le penſe: ce qui eſt agrément, beauté, dans l'original, eſt ſouvent difformité, laideur dans la copie. Voilà pourquoi Quintilien (1) ne conſeilloit pas d'imiter Salluſte, parce que la conciſion, qui eſt un mérite, une perfection dans cet Hiſtorien, pourroit être un très-grand défaut dans un autre, qui, voulant paroître concis, ne ſeroit qu'obſcur, & contracteroit l'habitude d'un ſtyle bruſque, ſec & haché. On ne doit donc pas s'abandonner aveuglément à ſon goût; il faut avant

(1) Voyez QUINTIL. *Inſtit. Orat. Lib. IV, Cap. II, pag.* 298.

conſulter ſes forces. Le genre d'Éloquence que Fléchier a choiſi, eſt brillant, & il l'a traité en Maître. La Jeuneſſe croit qu'il eſt facile, parce qu'elle en eſt ſéduite. Mais qu'elle apprenne que pour y réuſſir, il faut un eſprit exercé & cultivé, une imagination vive, fertile & agréable, une connoiſſance parfaite de la langue, un goût pur, une oreille accoutumée à l'harmonie, un diſcernement juſte pour placer les ornemens; ſans quoi, on eſt maigre & décharné, ampoulé & bouffi, ſautillant & découſu, ſans harmonie & ſans grâces. C'eſt aux dons précieux qu'il avoit reçus de la Nature, à l'heureux uſage qu'il en a fait, que Fléchier doit la place qu'il occupe aujourd'hui au Temple de Mémoire.

Une des plus belles prérogatives de l'Éloquence, eſt de convaincre & de perſuader. Elle n'a pas toujours beſoin d'ornemens, de penſées ſublimes, de traits ingénieux & piquants : il ſuffit qu'elle ſoit ſimple, auſtère & lumineuſe pour annoncer la vérité. Mais combien eſt pré-

cieux le talent de l'Orateur qui ſait, ſans nuire à la ſimplicité, la parer de fleurs, unir les grâces à l'auſtérité, joindre la plus grande lumière, aux raiſonnemens les plus profonds, éclairer également tous les Eſprits : c'eſt le talent qu'on admire dans BOURDALOUE. Tantôt élevé, tantôt ſimple, toujours noble & jamais familier, il ſe met à la portée de l'eſprit de tous les hommes : ſes idées ſe développent, ſe ſuccèdent rapidement & avec netteté : d'une vérité qu'il établit, naiſſent mille autres vérités nouvelles, qui ſe ſoutiennent & ſe fortifient mutuellement : il s'abandonne rarement à ces grands mouvemens qui ſurprennent, agitent & remuent l'Auditeur : concis & ſerré, ſans ſéchereſſe, profond ſans obſcurité, il raiſonne, il diſcute, il prouve : comme c'eſt l'eſprit qu'il veut ſubjuguer, il l'attaque, le combat, le ſuit dans tous ſes détours, ſaiſit ſes ſubtilités, détruit ſes ſophiſmes & ſes erreurs, le preſſe, le force enfin à ſe rendre à l'évidence. Nourri de la lec-

ture des Pères de l'Égliſe, on voit que ſon goût naturel, plus que la néceſſité, l'a porté à s'enrichir de leurs tréſors : ſon éloquence eſt celle des Chryſoſtôme, des Auguſtin ; il en a l'ame, le génie, l'abondance ; ſon ſtyle ſévère n'a rien de recherché, ni d'affecté ; il eſt nerveux & plein de force ; les ornemens, les fleurs, les grâces du langage s'y trouvent placés naturellement. Bourdaloue, en un mot, eſt de tous les Orateurs ſacrés le modèle le plus accompli, & le créateur de l'Éloquence de la Chaire.

Il n'eſt pour le génie d'autre modèle que la nature ; il ſuit l'impulſion qu'elle lui donne : MASSILLON en eſt un exemple. Il ne marcha ſur aucunes traces connues. Il ſe fit un genre d'éloquence particulier, dans lequel il a excellé, ſans qu'aucun Orateur ait encore pu juſqu'à préſent l'égaler. Il a lu dans le cœur de l'homme ; il en a ſondé les replis : obſervateur fidèle, éclairé, il a débrouillé le chaos des paſſions qui l'agitent, le tourmentent & l'aſſiégent ;

l'aſſiégent ; & des connoiſſances qu'il en a tirées, il en a formé ſes éloquentes inſtructions. De-là ces peintures ſi vraies, ſi naturelles des mœurs, qui appartiennent à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions, à tous les temps : de-là cet art inconnu aujourd'hui, d'intéreſſer le cœur, d'y faire naître une émotion vive, durable & ſalutaire, & de porter dans l'ame l'heureuſe perſuaſion, la tendre ſenſibilité, la conſolante & douce eſpérance. L'éloquence de Maſſillon n'eſt point appuyée ſur le frêle échaffaudage de l'eſprit, elle part du cœur. L'eſprit a beau cacher ſon aridité ſous des fleurs, on s'apperçoit qu'il s'épuiſe aiſément : le ſentiment au contraire ne s'épuiſe jamais. C'eſt le reſſort dont s'eſt habilement ſervi Maſſillon. Une imagination fertile, vive, mais réglée ; un ton ſimple, noble & touchant ; un choix d'expreſſions brillantes & pittoreſques ; un ſtyle pur, harmonieux & correct ; une élégance ſoutenue ; élans tendres, animés, affectueux

d'une ame vraiment pénétrée, idées grandes & sublimes; coloris enchanteur; voilà les vraies beautés qui le caractérisent. On ne trouve pas dans ses *Oraisons funèbres*, les mêmes agrémens, le même mérite que dans ses *Sermons*. Son génie sans doute n'étoit pas propre à ce genre d'éloquence; sans doute encore que cherchant à s'écarter de cette simplicité, de cette sensibilité qui lui étoient naturelles, accoutumé à un essor doux & tranquille, il avoit excédé ses forces, en voulant étaler toutes les richesses & toute la pompe de l'art. Mais quelque soit la cause de la différence qui se trouve entre ses *Oraisons funèbres* & ses *Sermons*, sans qu'elle nuise jamais à la gloire de cet illustre Orateur, ce sera toujours un exemple qui doit confondre l'orgueil de ceux, qui, sans le moindre talent, osent courir une carrière, où il faut des BOSSUET & des FLÉCHIER (1), & où MASSILLON a échoué.

(1) M. DE BEAUVAIS, ancien Evêque de Senez, est le seul Orateur digne de succéder à ces grands

Tels furent les vrais beaux jours de l'Éloquence. Mais ſeroit-elle montée à ce haut point de perfection où elle étoit alors, ſi le Monarque n'eût laiſſé tomber ſur elle, un de ces regards encourageans, capables d'enflammer le génie, & de lui faire opérer des merveilles? Peut-être les grands Hommes, dont nous venons de parler, auroient-ils été toujours ignorés; peut-être n'auroient-ils jamais enfanté leurs chefs-d'œuvre immortels, & n'aurions-nous jamais eu le *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, & le *Télémaque*, ſans la pro-

---

Hommes. Il poſſéde ſur-tout au plus haut degré l'éloquence du cœur. Son *Oraiſon funèbre* de M. de BROGLIE, Évêque de Noyon, eſt un chef-d'œuvre en ce genre. On eſt attendri juſqu'aux larmes en la liſant. La Religion, l'amitié, la reconnoiſſance ont également inſpiré l'Orateur, & la vérité a tracé le tableau des vertus du Pontife dont il déplore la perte. Cette Oraiſon funèbre, celle du *Curé de S. André-des-Arcs*, aſſurent l'immortalité aux illuſtres morts qui y ſont célébrés, & feront vivre à jamais le nom de l'éloquent & pieux Panégyriſte, qui a jeté des fleurs ſur leur tombeau.

tection éclatante, ſans les ſuffrages glorieux dont Louis XIV honora leurs illuſtres Auteurs? Quelle émulation, quel deſir de lui plaire, la bonté de ce Prince ne dut-elle pas exciter dans le cœur de Boſſuet, quand le Roi ordonna d'écrire (1) en ſon nom, au père du jeune Orateur, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliſeroit? Qu'on aime à ſe rappeler ces paroles pleines de ſenſibilité, de juſtice & de jugement! *Je veux vous entendre tous les deux ans*, diſoit-il à Bourdaloue; *car j'aime mieux vos redites que les choſes nouvelles d'un autre.* Et s'adreſſant à Maſſillon, *Mon Père, quand j'ai entendu les autres Prédicateurs, j'ai été très-content*

(1) Boſſuet n'avoit que trente-quatre ans quand il prêcha devant le Roi, l'Avent de 1661 & le Carême de 1662. Le jugement que Louis XIV porta du jeune Prédicateur, prouve l'attention avec laquelle ce Prince l'avoit entendu; & en même-temps la juſteſſe de ſon diſcernement, qui annonçoit d'avance à Boſſuet l'IMMORTALITÉ. Ce grand Homme n'a pas démenti cet heureux préſage.

d'eux : pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. Quel éloge ! Qu'il eſt beau, & qu'il eſt grand dans la bouche d'un Monarque auſſi puiſſant !

Mais à quel prix ces illuſtres Écrivains ont-ils acheté l'eſtime univerſelle, ont-ils acquis tant de gloire, ſi ce n'eſt à force de travaux, de méditations & de veilles ? Ils ne ſe ſont point endormis au bruit flatteur de leur renommée : plus ils obtenoient de couronnes, plus ils redoubloient d'ardeur, pour mériter de nouveaux triomphes. Familiariſés, dès leur enfance, avec les grands modèles de l'Antiquité, ils ne les ont jamais perdus de vue. Ils leur doivent le goût, les beautés, tous les charmes qui brillent dans leurs ouvrages. Boſſuet, Fénelon étoient pleins d'Homère & de Virgile, de Démoſthène & de Cicéron. Mais à cet avantage auſſi précieux qu'utile, quel ſavoir étonnant ne joignoient-ils pas ? Quelle étendue, quelle variété de con-

noiſſances profondes dans les Lettres ſacrées & profanes, dans l'Hiſtoire, dans les Sciences & dans les Arts ! auſſi étoit-ce de ces richeſſes, qu'ils nourriſſoient, qu'ils fortifioient, qu'ils embelliſſoient leur éloquence. Et ce ſont ces grands Hommes que notre ſiécle a le front, non de mettre en parallèle, mais au-deſſous de nos Rhéteurs bourſoufflés, de nos beaux Eſprits étiques, légers de goût & de ſavoir !

Jamais le mérite & les talens ne ſe diſtinguèrent avec plus d'éclat ; jamais l'amour de la gloire n'enflamma davantage les eſprits ; jamais les Lettres, les Sciences & les beaux Arts ne firent de progrès ſi prodigieux, ſi rapides, que dans ces temps heureux où ils étoient éclairés des rayons du Trône. Tous s'empreſſoient à l'envi de mettre au jour quelque nouveau chéf-d'œuvre. Leur émulation étoit celle qu'on admire parmi ces nombreux eſſaims d'abeilles, dont l'ardeur & l'activité ſemblent redoubler ſous les yeux de leur Reine.

Ainſi les talens ſuccédoient aux talens avec une rapidité incroyable ; ainſi le génie, toujours fécond, ne ſe laſſoit point de produire & de créer. Déja la Tragédie étoit au comble de ſa gloire, que la ſcène comique languiſſoit encore. Thalie avoit ſuivi MOLIÈRE dans nos (1) Provinces méridionales. C'eſt-là qu'elle commença de briſer ſes trétaux, & de faire revivre Ariſtophane, Plaute & Térence. Mais bientôt elle vint briller dans la Capitale, & y couvrir Molière de lauriers. Que l'on ſe rappèle ce que la Comédie étoit avant lui ; elle n'en méritoit pas même le nom. Ce grand Homme la créa : il en eſt le père, comme Corneille l'eſt de la Tragédie. Habile dans l'art de ſaiſir les ridicules & les caractères, de démaſquer le vice ; Philoſophe profond, obſervateur attentif, il a

(1) *L'Étourdi* fut joué à Lyon en 1653, & peu de temps après à Béziers, avec le *Dépit amoureux* & les *Précieuſes ridicules*, pendant la tenue des États de Languedoc.

ſu peindre les mœurs & les corriger. Heureux génie qui joignoit à l'étude des excellens Poëtes comiques de l'Antiquité, qu'il a ſurpaſſés, l'expérience du grand monde, & l'étude du cœur humain; ſources intariſſables où il a puiſé les grands caractères du *Miſantrope* & du *Tartuffe*; mais ſources abandonnées depuis, & même tout-à-fait inconnues de nos jours. Molière eſt mort avec ſon ſecret, & il y a déja long-temps que la bonne Comédie eſt perdue parmi nous.

Corneille touchoit à ſon déclin; mais ſa vieilleſſe n'étoit pas celle d'Homère. On ne pouvoit pas le comparer au ſoleil, qui ne perd rien de ſa grandeur à ſon couchant, mais dont les rayons ont ſeulement moins de chaleur & de force. *Pertharite*, *Agéſilas*, *Attila*, fruits languiſſans d'une ſéve épuiſée, d'une verve glacée par les ans, annonçoient à ce grand Homme, qu'il avoit aſſez travaillé pour ſa gloire, & qu'il étoit temps d'en jouir en repos. Un jeune Athlète, dans la force

de l'âge, ſe préſenta ſur l'arêne, au moment où Corneille n'y portoit plus que des pas chancelans. C'étoit RACINE, qui, nouveau Sophocle, ſe montre tout-à-coup, non pour diſputer à l'Eſchyle moderne, la palme du génie, mais pour la partager.

COLBERT, alors Miniſtre, ſecondoit merveilleuſement les vues du Souverain, qui imprimoit à tout ce qui l'approchoit la grandeur de ſon caractère. Ce Miniſtre qui doit être l'objet de la reconnoiſſance éternelle de la France, plus admiré, plus loué qu'imité; auquel des Enthouſiaſtes ont rendu un culte hypocrite, pour ſe faire égaler à lui par la multitude prévenue & toujours trompée; & dont d'autres Enthouſiaſtes conduits par la folie, & détracteurs de ce grand Homme, ont détruit les heureux travaux: ce fondateur de la richeſſe du Royaume, par ſes utiles & nombreux établiſſemens, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du monde, en joignant les deux mers, en protégeant

le Commerce, en rendant la Marine redoutable ; Colbert animoit tous les Arts & tous les Artiſtes ; il commandoit des chefs-d'œuvre à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture, & le Génie obéiſſoit à ſa voix. Il procura un aſyle (1) aux Belles-Lettres, aux Sciences, à l'Architecture, pour qu'elles puſſent fleurir à l'ombre du Trône. Mécène de tous les Savans, François & Étrangers indiſtinctement, il répandoit ſur eux les dons de la munificence royale, & la grâce dont il les accompagnoit, en rehauſſoit encore le prix.

Tel étoit le Miniſtre, protecteur, ami des Arts, dont Racine eut le bonheur d'être accueilli dès l'entrée de ſa carrière. On trouva dans la *Thébaïde* ou les *Frères ennemis*, par leſquels il s'annonça, le germe du plus grand talent ; une Poéſie de ſtyle admirable, les vers les plus heu-

(1) La maiſon de Colbert fut le berceau de l'Académie *des Inſcriptions & Belles-Lettres*, érigée par le Roi en 1663 ; l'Académie *des Sciences*, en 1666 ; & l'Académie d'*Architecture*, en 1671.

reux, une pureté de langage à laquelle on n'étoit point accoutumé, & qu'il eût été injuſte d'exiger de Corneille. C'eſt en quoi le Commentaire de Voltaire peche contre la juſtice, & prouve que le Commentateur n'eſt pas de bonne foi. Il étoit auſſi difficile à Corneille de ſe défaire de ſes vieilles expreſſions, qu'à Voltaire de ſe dépouiller de ſa jalouſie naturelle. Nous dirons plus que ce ſont nos Orateurs, comme chez les Romains, qui ont perfectionné la Langue, & que l'Éloquence françoiſe étoit dans la plus haute ſplendeur, que la Poéſie n'avoit encore ni la douceur, ni les beautés, ni les grâces de la Proſe. Ainſi l'on ne peut aſſigner d'autre époque à la perfection du langage poétique, que celle où Racine parut. Eh! qui l'a mieux parlé ce langage, que ce favori du Dieu de l'harmonie? Qui a réuni dans ſon ſtyle, plus de pureté, plus d'élégance, plus de charmes? Qui a mieux deviné, mieux connu que lui toute la délicateſſe, toutes les fineſſes de la langue?

Comme il l'a rend ſouple, ſonore, harmonieuſe ! De combien d'heureuſes hardieſſes il a ſu l'orner, l'embellir & la fortifier ! Quel Poëte l'égalera jamais pour la richeſſe de l'expreſſion, la clarté, la préciſion, la beauté des images & le brillant de ſon coloris enchanteur ? Quel Peintre pourroit ſe vanter d'avoir un pinceau auſſi ſuave & auſſi ſublime ? Racine n'eſt-il pas en effet le grand Peintre du cœur ? Eſt-il une jouiſſance plus délicieuſe, ſi nous oſons nous exprimer ainſi, que celle que nous éprouvons en le liſant ! Il ſatisfait à la fois l'ame, l'eſprit & les ſens ! Si la Langue un jour ſe corrompoit au point de devenir tout-à-fait barbare, par les atteintes continuelles que lui donnent les Écrivains, les Poëtes, les Orateurs du temps ; conſolons-nous ; elle ſe retrouveroit heureuſement toute entière dans Racine.

Cet heureux génie, en maniant pour la première fois le poignard de Melpomène, tout fumant du ſang des *Frères ennemis*,

ſentit que ſon ame trop tendre le laiſſeroit peut-être échapper de ſes mains; il en émouſſa la pointe. Il meſura la hauteur de Corneille, & vit que pour être auſſi grand que Corneille, il falloit employer d'autres moyens. Ce n'eſt pas que dans *Mithridate*, dans *Iphigénie*, dans *Phèdre*, dans *Britannicus*, il n'ait, en quelque ſorte, égalé le Père de la Tragédie, pour la force & la vérité des caractères; mais néanmoins à cet égard, Corneille lui ſera toujours ſupérieur. Nous naiſſons avec des diſpoſitions, que les événemens, le temps, les circonſtances développent. Le premier objet qui nous frappe puiſſamment, détermine nos goûts, décide notre caractère, fixe la trempe d'eſprit, du génie même que nous apportons, en entrant dans le monde. Corneille né dans un temps de factions & de troubles, où les eſprits agités s'enflammoient aiſément, où la Cour étoit plus occupée à appaiſer la commotion générale, qu'à donner des fêtes: Corneille nourri de la lecture des Auteurs Eſpagnols,

dont l'imagination élevée & romaneſque, préſente toujours les objets plus grands que Nature, ſe plaît à ne peindre que les hauts faits d'une valeur imaginaire : diſons plus, Corneille admirateur de Sénèque & de Lucain, pouvoit-il n'être pas entraîné par ſes modèles ? Tout ne devoit-il pas concourir à donner à ſon génie une fierté, une grandeur exceſſive ou ſurnaturelle ?

Les premiers regards de ſon Rival, au contraire, ne tombèrent que ſur des objets agréables & rians. A peine avoit-il quitté la retraite de ces pieux & ſavans Solitaires qui avoient élevé ſon enfance, formé ſon cœur, éclairé ſon eſprit, cultivé, enrichi ſon génie par l'étude des excellens modèles de l'Antiquité, qu'il ſe vit tout-à-coup tranſporté dans le tourbillon le plus éclatant & le plus mobile. Quelle dut être vive & prompte, ſur tous ſes ſens, l'impreſſion qu'il reçut, lorſqu'il ſe trouva au milieu de la Cour la plus ſuperbe & la plus impoſante, où tout annonçoit la puiſſance & la grandeur ; où tout étoit animé

par les plaiſirs & par la galanterie ; où régnoit l'aimable urbanité ; où l'air ne retentiſſoit que de chants de victoire ; où les fêtes les plus brillantes ſe ſuccédoient ſans ceſſe ; où l'on paſſoit d'enchantemens en enchantemens ; où du ſein des plaiſirs, la valeur n'attendoit que le ſignal pour voler aux combats & ſe couvrir de gloire ! Quel ſpectacle raviſſant pour des yeux, qui n'avoient encore parcouru que la paiſible Solitude de Port-Royal ; pour un cœur ſimple, qu'aucun objet n'avoit encore ému ; pour un eſprit accoutumé à réfléchir, à méditer en ſilence ; pour une imagination dont rien encore n'avoit provoqué l'eſſor, pour un génie que la moindre étincelle pouvoit enflammer ! Peut-être Racine n'eut-il jamais ſenti ſon talent dramatique ; peut-être ſon génie l'eut-il conduit à un autre genre de gloire que celui qui l'a immortaliſé, s'il fût reſté toujours dans la Solitude de Port-Royal. Il fut ſéduit par tous les objets enchanteurs qui s'offrirent alors à ſa vue : leur préſence

développa toute la ſenſibilité de ſon ame, & ſon génie ne conſulta plus que ſon cœur. Les chefs-d'œuvre qu'il enfanta par la ſuite, troublèrent le repos de Corneille.

Le Bel-Eſprit, qui juſqu'alors n'avoit joué qu'un rôle ſubalterne, s'aviſa de juger le génie. Sa juſte admiration pour Corneille, auroit pu excuſer la chaleur qu'il mit à défendre les lauriers de cet homme ſublime : mais la paſſion ne raiſonne pas. Qui pouvoit détrôner Corneille ? Et ſi Racine marchoit inconteſtablement ſon égal ; qui pouvoit l'empêcher d'arriver avec lui au Temple de Mémoire ? Cependant les admirateurs indiſcrets de Corneille voulurent oppoſer à RACINE un rival ; ils choiſirent *Pradon*, pour le terraſſer. Ils firent plus : ils ordonnèrent à ce trop foible & ridicule Athlète, d'imiter les armes de celui qu'il alloit combattre ; & la *Phèdre* de Pradon parut. Le croira-t-on ? Non-ſeulement elle balança la *Phèdre* de Racine, mais elle l'emporta. Il eſt vrai que ce triomphe s'évanouit

comme

comme un ſonge. Tout devoit confondre, dans ce combat inégal, la préſomption orgueilleuſe du Bel-Eſprit. Comme il avoit découvert la mine d'où Racine tiroit ſa richeſſe, Pradon ne manqua pas d'y fouiller : mais qu'en réſulta-t-il ? L'or le plus pur ne fut plus qu'un vil plomb dans ſes mains. Il ne ſuffit donc pas de connoître la mine ; il faut ſavoir la travailler, & faire uſage des matières précieuſes qu'on en tire ; & c'eſt l'art du génie, que le Bel-Eſprit tentera toujours en vain d'imiter, en voulant lutter contre lui.

Il eſt bon d'obſerver ici, que les adverſaires de Racine pouvoient, en quelque ſorte, balancer l'opinion du public. Le Tribunal où ils s'aſſembloient, ne reſſembloit en rien aux Bureaux d'Eſprit ſi nombreux de nos jours. Il n'étoit point compoſé de petits Auteurs obſcurs, connus ſeulement par leurs chûtes fréquentes, leur orgueil, leur ſot amour-propre, & que l'intrigue néanmoins élève aux honneurs académiques ; d'Ariſtarques igno-

rans, ſans jugement, ſans connoiſſances néceſſaires, dont le faux goût ne loue que ce qui leur appartient, ou ce qu'ils protégent : de Beaux-Eſprits dont les petits vers, les productions éphémères & glaciales, ſont reçus avec tranſport, loués avec chaleur, circulent avec fracas dans leurs coteries, juſqu'à ce qu'ils viennent s'engloutir pour jamais dans *le Mercure* : de Femmelettes plus *ridicules* que les *Précieuſes ridicules* de Molière, qui, couvertes du chapeau de la liberté, fières d'avoir arboré le chaperon philoſophique, de *ſiffler* de mauvaiſe grâce quelques mots d'Anglois qu'elles croient entendre, deviennent Auteurs elles-mêmes, ou empruntent la plume diſcrette de leurs amis pour nous inonder de bagatelles, plattes, mauſſades, ennuyeuſes, & étalent avec un air de confiance tous ces titres, comme s'ils étoient ſuffiſans pour leur donner le droit de faire les réputations, & de diſpenſer les palmes de la gloire. Le Tribunal, qui voulut juger Racine, étoit com-

poſé, au contraire, de perſonnes de la plus haute naiſſance, & très-inſtruites, d'Auteurs juſtement célébres, de Savans, de Poëtes qui faiſoient honneur à leur ſiécle, de Femmes aimables, avouées des Muſes, écrivant avec grâce, d'un ſtyle facile, abondant, plein de goût & d'urbanité. Voilà les principaux perſonnages qui formoient le parti oppoſé à Racine. Nous dirons ſeulement que nous n'avons lu nulle part, que les Athéniennes ſe ſoient jamais aviſées de prononcer entre Eſchyle & Sophocle, entre Sophocle & Euripide. Oſerions-nous, ſans déplaire au ſexe, demander comment les Dames Françoiſes, ſans doute auſſi ſpirituelles que les Athéniennes, ont pu ſe permettre de juger notre Sophocle & notre Euripide, & ſe déclarer ſi vivement contre le Poëte le plus tendre, le Poëte des Grâces & des ames ſenſibles?

Quoi qu'il en ſoit, le Bel-Eſprit ne rougit point de ſa défaite: cette première attaque n'étoit que le prélude d'une guerre

qu'il devoit bientôt déclarer au Génie. L'Empire des Lettres a auſſi ſes révolutions ; & c'eſt toujours le Bel-Eſprit qui le trouble & l'ébranle. Dès les beaux jours de la Littérature Latine, Pollion n'écrivit-il pas contre l'éloquence de Cicéron ? Le Bel-Eſprit Ovide ne donna-t-il pas la première atteinte au bon goût, & ne prépara-t-il pas le triomphe de Sénèque & de Lucain ? Le Bel-Eſprit FONTENELLE, bien au-deſſous d'Ovide pour le talent, l'imagination, les grâces, le ſtyle & l'invention ; mais né avec une portion de philoſophie, à la vérité légère & peu profonde, ne s'eſt-il pas mis à la tête des troupes du Bel-Eſprit contre le Génie ? Les Lettres ont donc éprouvé le même ſort, & ſous Auguſte & ſous Louis XIV. Le Bel-Eſprit a été dans tous les temps le précurſeur de la fauſſe philoſophie ; & nous ne tarderons pas à démontrer combien leur alliance a été funeſte aux Lettres, au goût & aux mœurs.

Le premier orage s'éleva donc contre

Racine ; mais ce grand Homme, après l'avoir diſſipé, ne marcha que plus glorieuſement au Temple de Mémoire. Il couronna ſa carrière tragique par *Athalie*, Tragédie immortelle, dont la poéſie ſublime, le ſtyle divin, le coloris inimitable, les beautés ſans nombre, l'intérêt & la ſimplicité d'action feront toujours pâlir l'envie, & regarder Racine, juſques chez nos derniers neveux, comme le Dieu de la poéſie dramatique. Il fut redevable de ſa gloire aux anciens, & à BOILEAU ſon maître & ſon ami.

Ce Légiſlateur du Parnaſſe, que le génie & le goût ont vu naître, pour les venger, manque à notre ſiécle. Il fut un des plus beaux ornemens du ſien, & marcha l'égal des grands Hommes ſes contemporains. Grand Poëte, plein de verve & de génie, il ſut être à la fois Horace, Perſe & Juvenal. Fléau des Chapelain, des Cottin, des Pradon, il conſigna leurs noms à la poſtérité, en les couvrant de ridicule. Combien il en auroit eu à choiſir parmi

les Dictateurs de notre Littérature, s'il eût vécu de nos jours ! Ses *Satires* ſeules lui auroient fait un nom, qu'on achète ſouvent bien cher, quelque juſte & fondée que ſoit la critique. Mais ſon génie ne ſe bornant pas à ce dangereux genre, s'éleva juſqu'à l'Épopée. Son *Lutrin*, quoiqu'un badinage, eſt le Poëme épique le plus parfait qui ſoit ſorti du cerveau des Poëtes, depuis Homère & Virgile juſqu'à nous. Ses *Épîtres*, où l'on admire également la beauté des vers, la juſteſſe de l'expreſſion, la nobleſſe des penſées, & la force de la raiſon, prouvent qu'il ſavoit diſpenſer la louange & la ſatire, avec autant de juſtice que de vérité. Mais où il ſe montre digne d'être Légiſlateur, c'eſt dans ſon *Art poétique*. C'eſt-là qu'il donne réellement des leçons de goût & de perfection : c'eſt-là que, du haut du Pinde, il dicte ſes loix en Souverain. Heureux qui ne ſuivra jamais que ce guide habile & fidèle !

Toujours inquiet & jaloux, toujours

avantageux & ſuperbe, le Bel-Eſprit recommença ſes hoſtilités, & porta tout-à-coup la guerre, non-ſeulement chez ſes contemporains, mais juſques chez les Anciens. Malheureuſement il ne connoiſſoit l'Antiquité, que ſur de fauſſes relations & des deſcriptions infidèles : il n'avoit jamais été en état d'y pénétrer : ſes chefs en ignoroient entièrement la langue. Ils n'avoient jamais ſu lire, dans le texte, Homère & les autres excellens Auteurs Grecs. Boileau, ce formidable ennemi du Bel-Eſprit, terraſſa Perrault (1). Eh ! qui connoiſſoit mieux les Anciens, que le Juvenal françois ? Qui pouvoit mieux juger leurs beautés & leurs défauts ? Qui les avoit plus étudiés, plus approfondis ? Une femme, l'illuſtre & ſavante Madame DACIER, ſe joignit à Boileau. Elle attaqua un nouvel adverſaire des Anciens (2), la

(1) Voyez les *Remarques* ſur LONGIN.

(2) Voyez *des Cauſes de la corruption du Goût*, par Madame DACIER.

Motte, non avec les grâces & l'aménité de ſon ſexe, non avec l'arme légère du ridicule, la ſeule qu'elle auroit dû employer, mais avec les armes trop peſantes de la raiſon. La Motte avoit oſé, ſans le ſecours de l'original, traduire l'*Iliade*, & prétendoit non-ſeulement avoir fait diſparoître de ce Poëme les défauts innombrables qu'il y avoit trouvés, mais même y avoir ajouté des beautés. Il ſeroit aiſé de juger aujourd'hui de ſang-froid, cette querelle, ſi l'on avoit le courage de ſupporter la lecture de l'*Iliade* de la Motte; mais il y a ſi long-temps qu'elle eſt tombée dans le plus profond oubli, qu'il eſt impoſſible de l'en tirer. Cet Écrivain cependant mit tant de politeſſe & de douceur dans ſa réponſe à Madame Dacier, qu'il ſe fit quelques partiſans de plus; on lit peu ſes ouvrages aujourd'hui. Il écrivoit purement & froidement: ſon ſtyle eſt ſans couleur; ſa poéſie inanimée; on y trouve plus de philoſophie que de verve; & la philoſophie eſt le poiſon lent de l'imagination:

le genre dans lequel il a le mieux réuſſi, c'eſt dans ſes petites Pièces anacréontiques, & dans la Poéſie lyrique. Tous les diſcours qu'il a mis à la tête de ſes diverſes productions, n'ont d'autre objet que d'établir des règles à ſa mode, pour ſoutenir & juſtifier les erreurs de ſon goût. De toutes ſes Tragédies, *Inès* eſt la ſeule qui ſoit reſtée au Théâtre, & elle ne dut ſon ſuccès qu'à l'intérêt qu'il avoit ſu y répandre. Il ignoroit d'ailleurs entièrement la Langue des Sophocle & des Euripide. Tel eſt pourtant l'Écrivain (1) qui a voulu corriger Homère, qui l'a trouvé rempli de défauts, ſans le connoître, & qui a oſé ſubſtituer, au coloris ſublime de ce Poëte divin, ſes couleurs mornes, fades & languiſſantes.

Au reſte, on n'éprouve que trop aujourd'hui les funeſtes ſuites de cette guerre

(1) Voyez l'excellent morceau de critique ſur les ouvrages de la Motte, par M. Sautreau de Marſy, à la tête du XXXIVe Volume des Annales poétiques, 1785.

ridicule, & le coup mortel qu'elle a porté au goût & à la ſaine Littérature. Elle a groſſi le parti de l'orgueil & de l'ignorance, & réduit preſqu'à rien le nombre ſubſiſtant des vrais Savans, & des partiſans du bon goût & de la raiſon : elle a répandu ſur l'étude de l'Antiquité un dégoût, une indifférence, un mépris même profond, qui eſt devenu fatal à la conſervation des bonnes Lettres. Depuis cette époque, le Bel-Eſprit a pris la place du Génie, & l'on a non-ſeulement négligé les véritables ſources du ſavoir, mais même on les a entièrement abandonnées. Comme l'ignorance a la préſomption pour compagne, on a cru qu'on pouvoit, en effet, ſe paſſer de modèles & de guides; mais on n'a pas ſenti que l'eſprit s'épuiſe aiſément, s'il n'eſt pas ſoutenu, entretenu par une nourriture ſolide, & ſans ceſſe renouvellée. L'Abeille ceſſeroit bientôt d'être féconde, ſi elle négligeoit ſeulement pendant quelques jours, d'aller ſucer le ſein des fleurs : le miel qu'elle nous

donne, ne doit ſon doux parfum, ſa ſubſtance délicieuſe, qu'au ſoin qu'elle prend de viſiter tous les matins l'émail des prairies fraîchement imbibées des pleurs de l'Aurore. Les ouvrages des Anciens ſont pour nous, ce que le ſuc des fleurs eſt pour l'Abeille. Ils doivent être la nourriture habituelle de notre eſprit, ſi nous voulons qu'il ſoit toujours fécond, & que nos écrits puiſſent ſoutenir un jour les regards ſévères de la poſtérité.

Quelque foibles que ſoient nos crayons, nous avons tâché de tracer une idée, la moins imparfaite, qu'il a été poſſible, des grands Hommes du Siécle de Louis XIV; & encore nous ſommes-nous bornés à l'élite de ceux qui l'ont illuſtré par les Lettres. Quel Siécle plus mémorable! Que Louis XIV paroît grand, quand du haut de ſa gloire, on le voit appuyé ſur cette multitude innombrable d'Hommes de génie qui lui doivent leur renommée, parce qu'il les a excités, qu'il a créé pour ainſi dire leurs talens; comme il leur

doit également les fondemens inébranlables de ſa grandeur ! A quoi donc aboutiront les cris d'une ingrate Philoſophie, qui s'efforce aujourd'hui d'obſcurcir l'éclat d'un ſi beau règne ? Qui diſpute à ce Monarque le titre glorieux, qu'il a ſi bien mérité ? Qui oublie tout ce qu'il a fait, en faveur des Lettres, des Sciences & de tous les Arts ? Qui oſe effacer le nom qu'il a donné à ſon Siécle, en ne le déſignant jamais que comme *le dix-ſeptième Siécle*, qu'elle qualifie ſeulement, par grace, de *Siécle des Talens ?* Il y a long-temps qu'on a remarqué que la Philoſophie ne ſe reſſouvient de Louis XIV, que lorſqu'il s'agit de la Religion, qu'il a aimée, protégée, ſoutenue, conſervée, en banniſſant l'erreur de ſes États : voilà le motif du dépit ſecret qui l'anime contre ce Prince : voilà ce qui cauſe ſon déſeſpoir ; car elle n'aime point les Princes religieux ; elle les traite de fanatiques ou d'imbéciles. Au reſte elle porte dans ſon délire, le mépris qu'elle affecte pour le

Siécle de Louis XIV, juſqu'à dire que ce Siécle n'avoit point d'eſſor. Eh ! quel ſiécle en eut davantage ? Quels hommes oppoſera-t-on à ces génies créateurs, qui ont rallumé le flambeau des Lettres, des Sciences & des Arts, que les Novateurs de nos jours ont déja preſqu'entièrement éteint ? Comment la raiſon & le goût ne ſeroient-ils pas révoltés de voir juſqu'à quel point on ravale BOSSUET aujourd'hui, non-ſeulement en le comparant à nos Orateurs & à nos Écrivains hydropiques, mais encore en le mettant au-deſſous d'eux, & en lui refuſant *le mérite de n'avoir pu mêler à ſes Diſcours autant de philoſophie, autant de morale publique, autant de grandes leçons pour ceux qui gouvernent les hommes*, ou pour ceux qui dirigent *leurs opinions*, que nos Écrivains philoſophes ? Il eſt vrai, & il faut en convenir de bonne foi, les grands Écrivains du Siécle de Louis XIV n'employoient pas le ton arrogant & emphatique de notre ſiécle : ils n'embouchoient

pas la trompette, pour annoncer à l'Univers, qu'ils étoient les Sages de la Terre, & que les Rois & les Peuples euſſent à les écouter : ils n'attaquoient pas dans un délire, ſi commun de nos jours, & l'Autel & le Trône : mais la vérité éclairoit leur génie, la raiſon guidoit leur plume, le goût faiſoit le charme de leurs écrits. Ils manquoient heureuſement *de ce genre d'eſprit*, dont notre ſiécle eſt ſi fier : ils n'étoient pas Philoſophes, ſuivant l'idée que nous attachons aujourd'hui à ce vain nom. Mais quels ſont les ouvrages d'à-préſent qui reſpirent une Philoſophie plus ſaine & plus pure, qui contiennent *une morale publique*, plus analogue & plus proportionnée à l'eſprit de tout bon Gouvernement, qui renferment autant *de grandes leçons pour ceux qui gouvernent les hommes*, & plus propres *à diriger* & à fixer *leurs opinions*, que le DISCOURS *ſur l'Hiſtoire univerſelle*, & les divers Écrits de *Boſſuet?* Quel autre que l'immortel Auteur de *Télémaque* a défendu avec plus de

ſenſibilité & de force la cauſe de l'humanité, & donné de meilleures leçons de politique & de vertu? Quelle cenſure plus vive, plus éloquente & plus vraie de nos mœurs, de nos uſages & de nos travers, que les caractères de *la Bruyère?* Eſt-il d'analyſe plus parfaite du cœur humain, que les *Maximes* du Duc *de la Rochefoucauld?* Quels hommes étoient plus faits pour inſtruire les hommes, que les *Bourdaloue*, les *Nicole*, & les *Maſſillon?* Quelle étrange idée la poſtérité aura-t-elle de notre ſiécle, ſi, après avoir elle-même appliqué ſon ſceau immortel ſur les excellens écrits du Siécle de Louis XIV, elle lit dans les nôtres, ſuppoſé qu'ils parviennent juſqu'à elle, qu'ils ne *pouvoient pas avoir d'eſſor, puiſque leur ſiécle n'en avoit point!* Voyons donc ſi le nôtre en a davantage, & s'il mérite en effet, le beau titre de SIÉCLE DE LUMIÈRES, dont nous le décorons avec tant de confiance & d'enthouſiaſme.

Les cendres de Racine étoient encore brûlantes, quand CRÉBILLON au commen-

cement du ſiécle préſent, ſe montra digne des faveurs de Melpomène. Il ne ſe diſſimula pas les dangers qu'il avoit à courir, dans une carrière, où Corneille & Racine avoient remporté toutes les palmes de la gloire; & s'il en reſtoit encore, combien n'étoit-il pas difficile de les trouver & de les cueillir ! Tous les moyens d'intéreſſer, d'attendrir, de remuer les paſſions, paroiſſoient épuiſés; la *terreur* ſeule n'avoit pas encore été portée à ſon comble. Inſpiré par ſon génie, Crébillon ſe ſaiſit de la coupe d'*Atrée*, & jete un trouble nouveau, mais terrible dans l'ame du ſpectateur. *Electre*, *Rhadamiſte* & *Zénobie*, achevèrent de confirmer que Corneille & Racine avoient un ſucceſſeur; & que la ſcène françoiſe pouvoit ſe glorifier d'avoir auſſi, comme le Théâtre d'Athènes, ſon Eſchyle, ſon Sophocle & ſon Euripide. Aucun Poëte tragique, quel qu'il ſoit, ne déplacera jamais Crébillon du ſommet du Parnaſſe, où il eſt aſſis à côté du Père de *Cinna*, & de l'Auteur d'*Athalie*.

Vainement

Vainement l'envie a-t-elle attendu qu'il ne fût plus, pour le traiter de *barbare*: en vain cette injure a-t-elle été répétée mille & mille fois au fond des marais du Pinde, il ſera toujours le Poëte le plus tragique de la France, le ſeul qui a ſu faire uſage, après les Grecs, du plus grand reſſort de la Tragédie, & qui l'a le premier employé. Il eſt, à la vérité, peu correct dans ſon ſtyle; ſa verſification eſt ſouvent âpre & dure; mais par combien de beautés ſublimes ces défauts ne ſont-ils pas rachetés? Quelle force, quelle vérité dans ſes caractères! Quelle ſuite, & quelle énergie dans ſes idées! Quelle vivacité, quelle nobleſſe dans ſes penſées! Qu'il eſt terrible dans ſes plans! Eſt-il un pinceau plus mâle & plus vigoureux? A travers ſon coloris lugubre & ſombre, ſes tableaux étincellent de feux; c'eſt la foudre, qui, en ſillonnant la nue, en éclaire l'obſcurité. Quelque fondés que ſoient, à certains égards, les reproches que l'on fait à ce grand Homme, qu'il

naiſſe encore des Poëtes qui lui reſſemblent, & nous aurons des hommes de génie, qui ſoutiendront l'honneur & la gloire de la Scène Françoiſe, abandonnée maintenant à des Décorateurs, à d'inſipides Dramaturges, & à de froids Énergumènes, ſe traînant à pas inégaux ſur les traces monſtrueuſes de Shakeſpear. Crébillon eſt le dernier rejeton du Siécle de Louis XIV. Il ne s'eſt point démenti pendant le cours d'une très-longue vie; & quoique ſon *Catilina* & ſon *Triumvirat* ſoient le fruit de ſa vieilleſſe, on y reconnoît encore ſa touche mâle & vigoureuſe.

Le régne du Génie étoit paſſé; le Bel-Eſprit enfin triomphoit: une Philoſophie audacieuſe & nouvelle jetoit les fondemens d'un ſcépticiſme révoltant, & un luxe funeſte annonçoit & préſageoit la ſubverſion générale des mœurs. La fortune ſe plut alors, à élever au haut de ſa roue une multitude d'hommes qu'elle tira du néant, & ces hommes nouveaux

insultèrent aussi-tôt, par un faste insolent, à la misère publique. Les beaux Arts gémirent de se voir à la solde de l'aveugle opulence. Les chefs-d'œuvre des Poussin, des le Sueur, des Mignard & des le Brun, furent remplacés par des colifichets & des bambochades. La noble & majestueuse simplicité disparut sous des couches d'or & d'azur : on ne reconnut plus aucun état, aucune condition ; tout étoit confondu : le désordre alloit toujours en augmentant, & n'a pas cessé depuis. La molesse s'introduisit dans l'éducation, la foiblesse dans les études, la corruption dans les mœurs : l'indifférence, que les adversaires des Anciens avoient fait naître pour les grands modèles de l'Antiquité, dégénéra en dégoût, & même en mépris : la jeunesse indocile profita de l'ignorance & de la sottise des parens, pour se soustraire à la contrainte d'une étude, également utile & nécessaire. D'ailleurs pouvoit-elle avoir la plus légère idée du mérite & du savoir, quand elle voyoit que l'or étoit la divinité

qui commandoit à tout, tenoit lieu de tout, & conduiſoit à tout ? La gaieté Françoiſe, quoique attiédie par les événemens & les circonſtances du temps, fut la ſeule qui ſouffrit le moins de ce bouleverſement univerſel. Mais à meſure que l'*Eſprit penſeur* prit le deſſus, on la vit bientôt diſparoître.

Tels ont été les commencemens de ce ſiécle. Le Bel-Eſprit, avec ſes grâces minaudières, ſon clinquant & ſes pompons, étant devenu l'idole de la multitude, ne ſongea plus qu'à fonder ſon empire, en portant FONTENELLE ſur le trône de la Littérature. Les premières productions de cet Écrivain ſont dignes de lui. Il préluda par quelques Opéras, bien inférieurs, en tout, à ceux de Quinault, par de petits Madrigaux, par des Églogues pleines d'afféterie & d'une galanterie fade, écrites d'un ſtyle précieux & guindé, dénuées de ces tableaux champêtres & de la charmante ſimplicité qui enchantent dans Théocrite & dans Virgile,

Il s'en falloit donc beaucoup que ce début annonçât de grands talens, & il y auroit long-temps, s'il en fut reſté là, que Fontenelle ſeroit oublié : mais ſes *Mondes*, lui firent une réputation brillante. La nouveauté du ſujet, le ſpectacle du Ciel, objet raviſſant par lui-même, & ſi intéreſſant, la galanterie qui y régne, la teinte philoſophique qu'il a ſu y répandre, la clarté avec laquelle il eſt écrit, tout a contribué, à faire naître un goût pour les hautes Sciences, dont juſques-là, on ne s'étoit pas encore occupé. Malheureuſement le ſyſtême des *Mondes* n'eſt fondé, que ſur l'hypothèſe chimérique des *Tourbillons* de Deſcartes : ainſi cet ouvrage eſt entièrement inutile, & n'eſt plus qu'un fleuron, ſans éclat, à la couronne de Fontenelle. Son *Hiſtoire de l'Académie*, au contraire, uniquement à l'uſage des Savans, & ſes *Éloges* des Académiciens, ſont les principaux ſoutiens de ſa gloire. C'eſt ſur-tout dans ces Éloges, qu'il déploie toute la coquetterie du Bel-

Eſprit. Ses Portraits ſont tracés avec art, & quoique flattés, ils conſervent néanmoins un certain air de reſſemblance qui les fait reconnoître. Il n'approfondit rien, effleure tout, paroît ſe jouer de ſon ſujet, ne donne point à penſer au Lecteur, cherche ſeulement à l'amuſer, le ſurprend même quelquefois par des traits ingénieux & fins; par-tout on apperçoit le manége d'une coquette, dont le fard fait tous les charmes. Son ſtyle toujours familier, n'en eſt pas moins maniéré. Il ſemble ignorer ce que Cicéron dit de l'Orateur vraiment éloquent : que (1) c'eſt celui qui ſait prendre le ton convenable de ſon ſujet : qui dit les petites choſes d'un ſtyle ſimple, mais ingénieux, les moins élevées d'un ſtyle tempéré, & les grandes d'un ſtyle impoſant & majeſtueux. Fontenelle au contraire ſe plaît à exprimer avec emphaſe

(1) Is erit igitur eloquens, (ut idem illud iteremus) qui poterit parva ſummiſsè, modica temperatè, magna graviter dicere. Cic. *Orator*, n° 29.

les petites choſes, & les grandes avec une froide ſimplicité. Il n'a jamais connu la Nature, & il eſt le premier qui a corrompu le goût. Ses imitateurs n'ont pas ſenti, qu'en le prenant pour modèle, il falloit avoir autant d'eſprit que lui : que ſa manière lui étoit propre, & qu'elle tenoit à la trempe de ſon caractère naturellement froid & inſenſible ; caractère qui lui facilitoit les moyens de couvrir tranquillement & ſans le ſavoir, d'un vernis trompeur, ſes défauts & ſon mauvais goût. Comme la manie du Bel-Eſprit eſt d'aſpirer à l'univerſalité des talens, Fontenelle s'eſt exercé dans tous les genres ; mais comme il eſt ſans invention, il eſt preſque nul dans tous. Son imagination, auſſi froide que ſon cœur, ne connoît que la régle, le compas & l'équerre. Il a fait éclore, en effet, dans les eſprits les premières idées philoſophiques ; ſemblable à ces nuages obſcurs qui précédent l'orage, il a jeté quelques éclairs, à la lueur deſquels on a apperçu

moins de vérités que d'erreurs : d'ailleurs il n'a rien créé : de plus hardis Philoſophes, les Bacon, les Leibnitz, les Locke, les Newton & quelques autres génies créateurs, avoient long-temps, avant lui, établi l'empire de la ſaine Phyſique & de la bonne Philoſophie : trop timide pour heurter de front les préjugés reçus, ou pour mieux dire, plus circonſpect qu'on ne l'eſt aujourd'hui, parce qu'alors on reſpectoit encore les anciens principes utiles à la Religion, aux Mœurs, au Gouvernement, & qu'il auroit été dangereux de s'en écarter, l'Auteur des *Mondes* n'oſoit ouvertement expliquer ſa penſée ; mais il ſe doutoit qu'on devineroit un jour le mot de l'énigme : il ſemoit, avec un air d'indifférence, ſes opinions, ſachant bien qu'elles germeroient tôt ou tard, ſans qu'il fût beſoin de rompre des lances pour les ſoutenir & les propager. Ainſi on ne doit point lui ſavoir gré de ſa modération, parce que c'étoit abſolu-

ment, pour lui, une affaire de calcul. On ne doit point être étonné des hommages qu'il obtint, & de l'eſpèce d'empire, qu'il exerça pendant quelque temps ſur les eſprits. Il étoit né au milieu du ſiécle de Louis XIV: la génération qui l'avoit vu naître, étoit preſque éteinte; il ſe trouva ſeul à la tête d'une génération nouvelle, dont l'éducation & les principes n'étoient plus les mêmes: il ſut l'éblouir, parce que la nouveauté a quelque choſe de piquant, qui entraîne les eſprits frivoles. La marche qu'il obſerva, la retenue qu'il montra toujours dans ſa conduite, lui firent des Sectateurs. Le nombre des Diſciples des grands Hommes qui n'étoient plus, étoit ſi petit, qu'il eût pour lui la multitude. Comme Sénèque, il avoit décrié les Anciens: comme Sénèque, dont il n'avoit ni la Philoſophie, ni les connoiſſances profondes, ni les grandes qualités, ni l'étendue d'eſprit, une foule de jeunes Écrivains voulurent l'imiter, & ne copièrent que ſes défauts. Le mauvais

goût fit tout-à-coup des progrès ſi rapides, qu'il réveilla les détracteurs de Fontenelle, qui, après cent ans de vie, n'a pas même emporté au tombeau, ſa réputation uſurpée.

Voilà cependant l'Écrivain dont on s'efforce de nos jours de réhabiliter la mémoire, quoiqu'il ait été jugé par les plus grands Écrivains du ſiécle du génie, par les arbitres mêmes du goût, les Racine, les Boileau, les la Bruyère ! Bel-Eſprit auquel le manége philoſophique a décerné les honneurs qui ne ſont dus qu'aux grands Hommes; que les Partiſans du mauvais goût ont intérêt de ſoutenir & de préconiſer, parce qu'ils plaident leur propre cauſe, en défendant la ſienne; que ſes Panégyriſtes enthouſiaſtes ſont embarraſſés de définir; qu'ils préſentent à l'admiration du monde littéraire, comme une énigme, dont eux-mêmes ne peuvent trouver le mot; qu'ils regardent comme un génie créateur, quoiqu'il n'ait rien inventé; qu'ils élèvent

juſqu'aux nues, puis ſont forcés, après lui avoir prodigué les louanges les plus outrées, d'avouer qu'il eſt foible partout, & n'a pleinement réuſſi dans aucun genre. C'eſt d'un pareil Écrivain qu'ils oſent dire pourtant *qu'il ne peut être apprécié, que par de nouveaux principes, & un nouveau ſiécle de Lumières ;* comme ſi le ſiécle de Louis XIV, qui l'a jugé, étoit un ſiécle de ténèbres : comme ſi les principes ſur le beau & ſur le vrai, pouvoient varier. On doit plaindre ceux qui s'égarent faute de lumières. On ne peut pas dire que les Orateurs qui ſe ſont chargés de l'Éloge de Fontenelle, ne ſoient pas éclairés. Ils ont donné, dans d'autres ſujets qu'ils ont traités, des preuves d'une ſagacité peu commune, & d'un eſprit accoutumé à penſer & à réfléchir. Pourquoi ces qualités, qu'on ne peut leur diſputer ſans injuſtice, ſont-elles abſolument éclipſées dans l'Éloge qu'ils ont fait de Fontenelle? Il eſt aiſé de réſoudre la queſtion, en deux mots ; Fontenelle étoit moins un ſujet

d'éloge, que de critique. Il falloit le juger; ſes Panégyriſtes l'ont bien ſenti, en diſant que c'étoit *un jugement qu'on demandoit.* Il eût été très-curieux, en effet, & très-piquant de rechercher, avec impartialité, à quoi tenoit l'eſpèce de ſéduction, que cet Écrivain trop froid, pour être éloquent, a exercée ſur les eſprits de ſon temps; de reconnoître ce qui a pu l'écarter ſi prodigieuſement des modèles qu'il avoit ſous les yeux; ſi ſa manière, ou ſon originalité, eſt un mérite, ou un défaut; juſqu'à quel point il a porté ſon influence ſur notre Littérature; & ſi des connoiſſances étendues, ſans profondeur, une raiſon ſage, mais ſans élévation, un eſprit ſouple & fin, mais ſans invention & ſans feu, peuvent l'élever au rang des Écrivains du premier ordre? On conviendra ſans doute, que c'étoit la manière la plus intéreſſante & la plus utile de juger Fontenelle: c'eſt ce qu'auroient dû faire les Écrivains qui ont diſputé le prix. Mais comment abandonner une couronne,

qu'une utile & judicieuſe Critique leur eût fait perdre ? Au reſte, la poſtérité, comme ils le prétendent, *n'eſt point indéciſe* ſur Fontenelle ; & c'eſt en vain qu'on a voulu le faire revivre : ſes cendres ſont éteintes pour toujours ; il ne reſte de lui que le ſouvenir affligeant de la corruption du goût, qu'il a le premier introduite, & qui a, peu de temps après, entraîné celle des mœurs.

On eſt donc forcé de convenir que ce SIÉCLE DE LUMIÈRES, a commencé par le renverſement de tous les principes. L'Auteur *des Mondes* profita, pour ſe faire un nom, des circonſtances & du moment, où tous les Eſprits étoient diſpoſés à l'ignorance & au faux goût. C'eſt ainſi que les Sénèque & les Lucain triomphèrent, après le beau Siécle d'Auguſte. La révolution fut précédée de même du mépris des Anciens : on les oublia bientôt, & il ne fut plus poſſible d'arrêter les ravages du Bel-Eſprit. Cependant Fontenelle avoit trop peu de talens, en comparaiſon de Sénèque & de

Lucain, pour que ſon influence fût marquée; mais il avoit élevé, il avoit formé un autre Sénèque, quant au Bel-Eſprit ſeulement, & à l'ambition d'embraſſer tous les genres. Le Diſciple, il eſt vrai, éclipſa le Maître pour toujours. VOLTAIRE, en effet, parut alors comme un phénomène extraordinaire, tel peut-être qu'on n'en verra jamais de pareil. La Nature prodigue envers lui des dons les plus précieux & les plus brillans de l'eſprit, l'avoit favoriſé d'un goût exquis, trop ſouvent altéré malheureuſement par la paſſion; plus fait pour plaire, que pour inſtruire, il voltige d'objets en objets, avec une aiſance, une légéreté qui feroient croire qu'il les poſſéde tous, qu'il les a long-temps médités & approfondis; mais ſon ſecret eſt de ne montrer jamais qu'une ſuperficie agréable & riante : habile à déguiſer ſes larcins, il ſait les embellir d'un coloris enchanteur qui lui eſt propre: ſon ſtyle clair, précis, facile, étincelle d'eſprit, & ſemé d'antithèſes brillantes,

ſurprend par des contraſtes & des rapprochemens imprévus & ingénieux: il répand, ſur tout ce qu'il écrit, un charme, qui empêche de remarquer combien il eſt frivole: ceux de ſes Écrits que la décence & l'honnêteté peuvent avouer, contiennent de bonnes choſes, & préſentent des beautés réelles: c'eſt un vrai ſéducteur, d'autant plus dangereux, qu'il abonde en défauts agréables.

La vaine & folle prétention du Bel-Eſprit, eſt de vouloir être univerſel. Il croit, comme la Grenouille de la fable, qu'il ſuffit de s'enfler, pour égaler, pour ſurpaſſer même les grands Hommes dont il eſt jaloux. *Corneille*, *Racine*, *Crébillon* avoient adopté chacun un genre particulier, conforme à leur génie. VOLTAIRE plus préſomptueux, s'imagina pouvoir être à la fois auſſi ſublime que Corneille, auſſi tendre que Racine, auſſi terrible que Crébillon. Enivré du ſuccès éclatant de ſon *Œdipe*, ſon amour-propre n'eut plus de bornes; il ſe crut dès-lors aſſez de

forces, pour l'emporter ſur ſes rivaux; & travailla de nouveau les ſujets qu'ils avoient traités avant lui. Il faut cependant lui rendre une juſtice : il n'a jamais oſé ſe meſurer avec Racine. C'eſt un hommage tacite qu'il a rendu à la ſupériorité de ce grand Homme. Nous diſons un hommage tacite ; car loin de rejeter le fade & ridicule encens de ſes flatteurs, & de ſes enthouſiaſtes outrés, qui l'ont mis au-deſſus de Racine, il le ſavouroit à longs traits, & ſe croyoit en effet plus pathétique que l'Auteur de *Phèdre* & d'*Athalie*. Quant aux autres Poëtes tragiques, c'eſt moins par une noble hardieſſe d'émulation, que par une baſſe jalouſie d'amour-propre qu'il a lutté contr'eux; & s'il a traité les mêmes ſujets que Crébillon, c'eſt qu'il ſe croyoit bien ſupérieur, & par conſéquent en état de le vaincre. Cependant il eſt certain que ſi Voltaire a l'avantage ſur Crébillon par le ſtyle, il lui eſt bien inférieur pour le génie & l'invention. Au reſte, nous n'entrerons

n'entrerons dans aucune diſcuſſion ſur ſes Tragédies. Un excellent Critique en a fait (1) ſentir, avant nous, les beautés & les défauts. Nous ajouterons ſeulement, que Voltaire n'avoit point aſſez de génie pour être original; qu'il étoit trop impatient de produire, pour choiſir un ſujet neuf; trop volage pour s'arrêter long-temps ſur le même objet, & que ſans Shakeſpear, Crébillon, Maffei & tant d'autres, ſes Tragédies de *Zaïre*, de *Sémiramis*, de *Mérope*, de *Rome ſauvée* ou *Catilina*, d'*Oreſte* ou *Électre* ſeroient encore à faire. Il a donné le premier le dangereux exemple, de haſarder avec confiance ſur le Théâtre des maximes audacieuſes contre la Religion & ſes Miniſtres, contre les Rois & les Gouvernemens. Cette audace, qui auroit été ſévèrement punie à Athènes, n'a été malheureuſement que trop imitée; & elle

(1) Voyez l'Ouvrage intitulé, de la TRAGÉDIE, *pour ſervir de ſuite aux Lettres à* VOLTAIRE, par M. CLÉMENT, 1784.

n'a pas peu contribué à la révolution qui s'eſt faite depuis dans les Eſprits. Au reſte, quel que ſoit le talent tragique de Voltaire, nous ne craignons pas de le répéter, il ſera éternellement au-deſſous de Corneille, de Racine & de Crébillon, quoiqu'il ſoit inconteſtablement le premier, & même le ſeul Poëte tragique de ce Siécle.

Moins heureux dans l'*Épopée* que dans la Tragédie, Voltaire a fait *la Henriade:* mais de beaux vers, un ſtyle animé & rapide, une richeſſe de coloris admirable, une galerie de portraits monotones & ſurchargés d'antithèſes, une grande quantité de morceaux brillans, une foule de penſées vives & ſaillantes, & d'images agréables ne conſtituent pas un Poëme épique : il faut encore de l'invention & de l'intérêt ; il faut que tout ſoit en action, que tout excite les ſenſations les plus vives ; que le Poëte entraîne ſon Lecteur au point de lui faire illuſion ; qu'il croie voir agir & entendre les Per-

ſonnages ; le Poëte épique, en un mot, doit être un véritable magicien. C'eſt à lui qu'il eſt permis d'employer tous les reſſorts du merveilleux, avec un art & une intelligence qui n'appartiennent qu'au Génie. *La Henriade* eſt dénuée de tous ces avantages. Elle a tous les défauts de *la Pharſale*, excepté l'enflure & la quantité de mauvais vers dont le Poëme latin eſt rempli. On ne peut donc pas regarder LA HENRIADE comme un Poëme épique, mais comme un morceau d'hiſtoire mis en très-beaux vers. Ce qui le prouve, c'eſt que ces reproches ne ſont pas nouveaux ; qu'on les a faits à Voltaire pendant plus de cinquante ans, qu'il les a ſentis, qu'il a multiplié les Éditions de ce Poëme à l'infini, toujours avec des corrections nouvelles, ſans avoir jamais pu le refondre, & en faire diſparoître les défauts réels. Le plan en eſt trop défectueux, & il manque eſſentiellement d'intérêt & d'action. Otez à *la Henriade*, le nom de Henri IV, & vous verrez s'il eſt poſſible

d'en ſoutenir la lecture. Il eſt même aſſez plaiſant, que ſans rien déranger au ſens, à la conſtruction, à l'intérêt, on puiſſe en lire des chants entiers (1), en commençant par le dernier vers & remontant de ſuite juſqu'au premier. Quelle différence de l'*Énéïde* à *la Henriade !* Virgile employa onze années à la compoſer, ſans avoir pu l'achever, la mort l'ayant ſurpris trop-tôt; tout imparfaite qu'elle eſt, manque-t-elle par le plan, par l'ordonnance, par l'intérêt & par l'action? Y trouve-t-on quelque choſe à réformer? Virgile cependant l'avoit condamnée à l'oubli. Mais Auguſte qui en connoiſſoit tout le prix, loin de la faire retoucher, aima mieux la conſerver telle que le Poëte l'avoit laiſſée en mourant. Voltaire plus heureux que Virgile, a vécu près de ſoixante ans, après avoir enfanté *la Henriade :* il n'a ceſſé de la corriger,

(1) C'eſt à l'Auteur des *Lettres à M. de Voltaire* (M. Clément) que l'on doit cette découverte.

mais toujours ſans ſuccès. On eſt donc forcé d'avouer que les défauts de ce Poëme proviennent de la mauvaiſe conſtruction de l'ouvrage, & du manque de génie du Poëte. Si *la Henriade* paſſe à la poſtérité, ce n'eſt pas qu'elle en ſoit digne, comme Poëme épique; mais elle devra cette gloire au nom chéri du Héros adorable qu'elle célèbre. C'eſt l'amour des François pour ce bon Roi, qui a ſoutenu ce Poëme à ſa naiſſance, & qui le ſauvera toujours de l'oubli.

On ne peut pas refuſer à Voltaire une ſupériorité marquée dans la Poéſie légère. Nous doutons pourtant qu'il ait cet aimable abandon de *Chaulieu*, cette agréable & riante facilité de *Chapelle*, cette piquante négligence de *la Fare*, le fini, l'invention & les grâces de *Greſſet*.

Si nous paſſons de la Poéſie de Voltaire à ſa Proſe, nous la trouverons auſſi brillante, auſſi petillante d'eſprit que ſes vers. Mais tous les ſujets qu'il a traités en Proſe, ſont écrits du même ſtyle. Son

Hiſtoire, ſes Romans, ſes Diatribes, ſont tracés avec le même crayon, ou peints des mêmes couleurs. Avide de toutes ſortes de gloire, jaloux de tous les Écrivains célèbres, il a entrepris d'écrire une *Hiſtoire univerſelle* (1), parce que Boſſuet a fait un *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, & qu'il n'a jamais eu d'autre deſſein que de contredire cet Écrivain véridique & ſublime. Mais de combien d'infidélités, de maximes dangereuſes, d'erreurs de toute eſpèce, & même de menſonges faits exprès cette Hiſtoire n'eſt-elle pas remplie ? Avec quelle témérité, quelle hardieſſe il altère, il tronque & défigure les faits ! Cet Apologiſte éternel de l'humanité, pour laquelle il fait paroître, comme Philoſophe, le plus grand zèle, l'inſulte & l'avilit ſans ceſſe, comme Hiſtorien.

(1) C'eſt le titre que VOLTAIRE a donné d'abord à ſa compilation, & ſous lequel elle a été imprimée pluſieurs fois ; mais qu'il a changé depuis, en un titre plus modeſte, celui d'*Eſſai ſur les Mœurs & l'Eſprit des Nations*, &c.

Ce ne ſont jamais les vertus, mais les vices qu'il met en évidence. Il affecte par-tout le plus ſouverain mépris pour les hommes. Ennemi déclaré de toute Religion, & principalement du Chriſtianiſme, dans tous les endroits de ſon Hiſtoire où il eſt obligé d'en parler, il ne le montre que ſous le maſque du fanatiſme, & lui prête tout l'odieux que ſa mauvaiſe foi ſe plaît à inventer ; car il eſt difficile, à cet égard, de lui diſputer le mérite funeſte de l'invention. S'il paroît ſe fonder ſur quelques autorités, ce ſont toujours des autorités ſuſpectes : il ne puiſe que dans des ſources impures & empoiſonnées ; ſi par haſard la vérité l'emporte contre ſon gré, & qu'il ſoit forcé de lui rendre hommage, il ſe dément auſſi-tôt & revient à ſon naturel. Malgré ces vices palpables qui abondent dans tous ſes Écrits, particulièrement dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, dans celle de *Charles XII*, & de *Pierre-le-Grand*, il charme, il entraîne une multitude de Lecteurs. On

ne doit pas en être étonné : la plupart de ſes Lecteurs ſont auſſi ſuperficiels que lui : ils ne cherchent pas à s'inſtruire, mais à s'amuſer. Il leur importe peu que les faits ſoient faux, pourvu qu'ils ſoient écrits d'une manière ſaillante, & que l'Auteur ne les ennuie pas. Iront-ils d'ailleurs ſe donner la peine d'examiner, de réfléchir, de remonter à la ſource dont ils n'ont pas même la plus légère idée ? Ils aiment mieux s'en rapporter à un Charlatan qui les divertit, qu'à un ſage Hiſtorien fait pour les éclairer. Non-ſeulement Voltaire éblouit ſes Lecteurs par le piquant de ſon ſtyle ; mais il ſait encore les gagner en flattant toutes les paſſions, & c'eſt par-là qu'il a perdu les Mœurs.

De tous les prétendus Philoſophes du jour, Voltaire eſt celui qui a le plus d'eſprit, & qui a fait le plus de dupes. Perſonne n'a mieux connu l'eſprit frivole de ſon ſiécle, & ne l'a ſaiſi avec plus de dextérité. Maître dans l'art de faire illuſion, il en impoſe par l'étalage d'une mul-

titude de connoiſſances qui le font croire univerſel. Mais qu'il eſt aiſé de détruire cette illuſion, quand il eſt démontré qu'il ne fait qu'effleurer les ſujets qu'il traite; qu'il ſaute ſans ceſſe d'un objet à un autre; qu'il n'écrit que par *Chapitres*, & qu'il évite par-là toute gêne, toute liaiſon, toute tranſition; qu'il manque de cette belle & longue ſuite d'idées, dont le génie ſeul eſt capable; qu'il eſt trop léger, trop frivole, trop volage pour pouvoir approfondir aucune matière. On peut comparer Voltaire à un Architecte, qui, maître d'un terrein immenſe où il pourroit élever le plus vaſte & le plus ſuperbe monument, le diviſeroit en une multitude de petits terreins, pour y bâtir des maiſons iſolées les unes des autres, mais agréablement décorées. C'eſt ainſi que ce célèbre Écrivain a compoſé tous ſes ouvrages. Aucun n'a ce caractère de grandeur dont ils étoient ſuſceptibles; ce ne ſont que des morceaux détachés, placés chacun dans ſon cadre particulier. On ſent qu'il abuſe de ſa pro-

digieuſe facilité, & que ſon eſprit eſt comme ces ſources, qui, ne pouvant former de fleuves ou de rivières, ſe répandent çà & là, & ne produiſent, en ſerpentant, que de petits ruiſſeaux, qui vont ſe perdre dans des ſables arides.

De ſes compoſitions hiſtoriques à ſes compoſitions romaneſques, la nuance eſt ſi légère, que, ſans les titres, on les confondroit enſemble; car dans celles-ci, c'eſt la fable qu'il habille des couleurs de la vérité; dans les autres, c'eſt la vérité qu'il habille des couleurs de la fable: en ſorte qu'on peut dire, généralement parlant, qu'il n'a compoſé que des Contes. Nous n'en exceptons point ſon *Siécle de Louis XIV*, rempli de jugemens hazardés & de faits faux, qu'il ne ſoutient que par des *oui-dire*, & des témoignages de gens morts depuis long-temps, & qui ne peuvent par conſéquent le démentir. Ses Romans de *Zadig*, de *Memnon*, du *Monde comme il va*, ſont des copies plus parfaites, que les originaux qui lui

ont ſervi de modèles ; mais auxquels il doit toutes les ſaillies, toutes les idées piquantes qui s'y trouvent. On voit, au contraire, aux obſcénités, aux froides plaiſanteries, aux invraiſemblances, aux ſottiſes de toute eſpèce, à une imagination vagabonde, qu'il eſt le créateur de *Candide*, du *Huron*, de *la Princeſſe de Babylone.*

Comme Littérateur, ſon goût naturellement juſte & vrai, auroit pu lui ſauver mille contradictions, dans leſquelles ſa mauvaiſe foi, ſa jalouſie, ſon humeur & ſon ambition de paroître tout ſavoir, l'ont fait tomber. Il approuve & blâme, admet & rejete, eſtime & mépriſe, ſuivant qu'il eſt bien ou mal diſpoſé d'après l'humeur, ou la paſſion qui l'agite. Il traite BOSSUET de *Déclamateur*, RACINE de *Faiſeur d'Idylles*, tandis qu'il prodigue aux Nains de la Littérature les louanges les plus outrées. Il eſt vrai que c'eſt de leur vivant ; car s'ils meurent, il les remet bientôt à leur place ; témoins *Helvétius*,

de Belloy & tant d'autres. Aucun Écrivain ne s'eſt élevé avec plus de droits, de force & de raiſon contre le mauvais goût, & perſonne ne l'a plus cajolé, plus flatté, plus autoriſé dans ſes réponſes aux lettres d'une foule de mauvais Auteurs proſternés devant lui, & le mettant au-deſſus des grands Hommes de tous les Siécles. Ne leur eut-il écrit que deux lignes, ils publioient auſſi-tôt ces réponſes trompeuſes, qu'ils regardoient comme des paſſeports pour arriver à l'Immortalité; mais que Voltaire ſavoit bien n'être que des ailes de cire, qui fondroient en chemin, & précipiteroient ceux qui ſeroient aſſez imprudens, aſſez téméraires, aſſez vains, pour s'en ſervir. C'eſt ainſi qu'il a encouragé le mauvais goût.

Si l'on conſidère Voltaire comme Philoſophe; eh! qui l'eſt moins que lui? Tous ſes écrits ſont pleins de variations & d'incertitude, de vérités & d'erreurs, de vues ſages & d'idées folles, de maximes hon-

nêtes & de traits indécens, de peintures délicates & d'images groſſières. Tantôt il vous éclaire, & tantôt il vous plonge dans les ténèbres. On diroit qu'il a un bon & un mauvais génie qui conduiſent ſa plume. Le vrai Philoſophe a des principes fondés ſur la vérité : il ne varie jamais : Voltaire n'a que des idées ſans ſuite & ſans ſyſtême ; il s'abandonne à l'impulſion de ſon eſprit inconſtant & volage. Le Philoſophe puiſe dans ſes réflexions une tranquillité d'ame, une égalité d'eſprit, un amour pour le bien, un zèle pour la vérité, une conduite pleine de ſageſſe & de prudence, que rien ne peut troubler, altérer, ni démentir : Voltaire jouiſſoit-il de ces heureuſes diſpoſitions d'ame, d'eſprit & de ſentimens ? Il a été l'Oracle du Philoſophiſme & non de la Philoſophie. Ses Compagnons d'armes l'ont déclaré leur Chef, & il méritoit de l'être ; car ſans lui qu'étoient-ils ? Que ſont-ils depuis qu'il n'eſt plus ? C'étoit lui qui faiſoit la guerre pour eux, non qu'il eût le courage de ſe

montrer à découvert (1), mais en ſe traveſtiſſant ſans ceſſe, tantôt ſous le nom de *Jérôme Carré*, de *Guillaume Vadé*; tantôt ſous celui de l'*Abbé Bazin*; & tantôt s'affublant de la Robe du *Révérend Père Leſcarbotier, Capucin indigne, Prédicateur & Cuiſinier du grand Couvent.*

(1) Jamais Auteur n'a été plus hardi, & en même-temps n'a montré plus de puſillanimité. Il n'avoit acheté la Terre de Ferney, que parce que, craignant toujours d'être arrêté, il pouvoit dans la minute ſortir du Royaume, & fuir chez l'Étranger par la porte de ſon jardin. Son nom de guerre, parmi les Philoſophes, étoit *Raton;* celui de ſes Lieutenans, *Bertrand.* Ces noms ne ſont pas auſſi nobles que ceux de Solon, d'Anaxagore, de Platon & de Socrate; mais en ſe rappelant la fable de la Fontaine, ils déſignent aſſez bien les fonctions particulières de chacun. Les Philoſophes avoient-ils beſoin d'un pamflet, bien aſſaiſonné, bien groſſier, bien cynique, contre quelque Défenſeur de la Religion, ou quelqu'ennemi de la Philoſophie nouvelle? Ils engageoient leur Général à le faire, & le pamflet paroiſſoit. Il leur diſoit pourtant quelquefois: *Mes chers Bertrands, vous me faites ſi ſouvent tirer les marons du feu, qu'à la fin vous me ferez griller les ongles.*

Un pareil tabarinage convient-il à un Auteur raiſonnable & ſenſé ? Un Philoſophe peut-il ſe déshonorer, s'avilir juſqu'à jouer le rôle d'un vil Farceur de la foire ! N'eſt-ce pas auſſi reſpecter trop peu le Lecteur, que de croire qu'il s'amuſera de tant de fadaiſes, qui n'ont d'autre mérite que l'effronterie, l'impudence, la mauvaiſe foi, & le rire de la malignité ?

Détournons les yeux d'une foule d'autres ouvrages, funeſtes productions des ténèbres & de l'impiété, condamnées à un éternel oubli. Croit-on que la Poſtérité ſoit plus indulgente à l'égard de ces diatribes amères, de ces ſatires pleines de fiel & du reſſentiment le plus injuſte ? Indépendamment des injures, inconnues même aux Halles, dont il accable ſes prétendus ennemis, que de menſonges il accumule pour les rendre odieux (1) ou

(1) Un exemple, entre mille, ſuffit. Le ſavant M. Larcher, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, fait une critique accablante de *la Philoſophie de l'Hiſtoire, par M. l'Abbé Bazin*,

mépriſables ! Gonflé d'amour-propre & d'orgueil, la plus légère critique allume ſa bile, & plus la critique eſt fondée, plus il exhale ſon courroux & perd la raiſon.

---

démontre l'ignorance groſſière, relève & prouve par les autorités les plus poſitives, les bévues de M. l'Abbé, avec toute la force de la vérité & toute l'honnêteté d'un galant homme, qui connoît & pratique les égards que l'on ſe doit mutuellement. Le Neveu de l'Abbé Bazin prend *la défenſe de ſon Oncle*, en furieux, & vomit contre M. Larcher les calomnies les plus atroces, les injures les plus groſſières, les plus inouies, le moins ſuſceptibles du grand jour de l'impreſſion. Si les outrages d'un homme en délire pouvoient faire la moindre ſenſation contre M. Larcher, qui voudroit ſe lier d'amitié avec ce modeſte & reſpectable Académicien, digne par ſa naiſſance, par ſes mœurs & par ſon profond ſavoir, de la conſidération & de l'eſtime dont il jouit généralement dans le monde, & dans l'illuſtre & ſavante Compagnie dont il eſt Membre ? Ces injures viennent d'être répétées, ſans correctif, dans la nouvelle *Édition des Œuvres complettes de* VOLTAIRE. Les Éditeurs, qui connoiſſent parfaitement M. Larcher, ont oublié de lui rendre la juſtice que nous lui rendons ici.

Que

Que l'eſprit humain doit être humilié, en voyant un homme auſſi ſpirituel s'abandonner à de pareils excès, & ſe dégrader aux yeux de ceux mêmes qui lui ont érigé des ſtatues ! On peut peindre Voltaire comme Paterculus a peint Marius, inſatiable (1) de gloire, violent dans ſes deſirs & dévoré d'une ambition inquiéte & jalouſe. Il pouvoit être ce qu'il auroit voulu, ſi l'ambition d'être tout ne l'eût pas aveuglé. Quel Poëte auroit mieux mérité des Muſes ? Quel Auteur eût mieux écrit en proſe ? Rival de Corneille & de Racine, il les eût peut-être égalés dans la Tragédie, s'il n'avoit voulu exercer que leur Art ? Jamais Hiſtorien n'eût traité auſſi agréablement l'Hiſtoire, s'il eût choiſi de préférence ce genre de travail, & que la ſageſſe & la vérité euſſent conduit ſa plume. Il avoit en lui tous les moyens de ſéduire & de plaire : il en a malheureuſe-

(1) Immodicus gloriæ, inſatiabilis, impotens ſemperque inquietus. PATERCUL. *Lib. II*, n° 11.

ment abuſé, & les plaies qu'il a faites aux Mœurs & aux Lettres ſont trop profondes pour qu'elles puiſſent ſe guérir de ſitôt.

Nous n'ignorons pas qu'en diſant avec une liberté impartiale, notre ſentiment ſur cet Homme célèbre, nous allons ſoulever tout le *Voltérianiſme* déja depuis long-temps prévenu contre nous, parce qu'il nous regarde comme ſon ennemi perſonnel. Quintilien eſſuya le même reproche au ſujet de Sénèque : ſa juſtification eſt la nôtre : nous nous ſervirons des mêmes termes que lui. *On s'imagine* (1) *non-ſeule-*

(1) *Ex induſtria* SENECAM *in omni genere eloquentiæ diſtuli, propter vulgatam falſo de me opinionem quâ damnare eum, & inviſum quoque habere ſum creditus. Quod accidit mihi, dum corruptum & omnibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad ſeveriora judicia contendo. Tum autem ſolus hic fere in manibus adoleſcentium fuit. Quem non equidem omnino conabar excutere, ſed potioribus præferri non ſinebam, quos ille non deſtiterat inceſſere, cùm diverſi ſibi conſcius generis, placere ſe in dicendo poſſe iis, quibus illi placerent, diffideret.* QUINTIL. Inſtit. Orat. Lib. X, Cap. I, pag. 754 & 755.

ment que nous le condamnons par humeur, *mais que nous le haïſſons perſonnellement.* A Dieu ne plaiſe. Notre zèle s'eſt allumé, *en voyant un déluge de vices inonder* toute la Littérature & corrompre l'*Éloquence. Nous avons réſiſté au torrent, & nous avons voulu rappeler un goût plus ſévère. Or de tous les Auteurs*, Voltaire *eſt preſque le ſeul qu'on liſe avec plaiſir*, qu'on cite avec affectation, que *les jeunes gens*, & un monde peu inſtruit, incapable même de juger, *admirent excluſivement. Nous ne prétendons pas néanmoins leur en interdire la lecture. Mais peut-on ſouffrir, qu'ils le préfèrent à tant d'autres Écrivains qui valent mieux que lui, & qu'il n'a ceſſé de décrier, ſentant bien qu'il ne parviendroit jamais à faire goûter ſa manière d'écrire à ceux qui ſont nourris de la lecture des anciens Écrivains, dont la ſupériorité eſt inconteſtable ?*

Au reſte, nous nous devons à la vérité. Voltaire eſt-il égal aux Rois ? Faut-il attendre pluſieurs Siécles, pour parler de

TAYLOR INST. OXFORD

ſon régne ſans crainte & avec liberté? Faut-il laiſſer écouler, juſqu'au dernier flot de ſes admirateurs indiſcrets, qui l'ont étouffé de la fumée de leur encens mortel, au retour de ſon long exil? Si le bruit de ſa célébrité retentit encore au loin, s'il paroît toujours un coloſſe à travers les vapeurs épaiſſes de l'encens qu'on lui a prodigué, ſi l'enthouſiaſme d'une partie de la génération préſente dure encore, ſi les injures qu'il a miſes en uſage ſont employées contre tout Auteur qui oſera le juger; ce bruit ne ſera bientôt plus qu'un vain ſon, ces vapeurs groſſières ſe diſſiperont, cet enthouſiaſme ne paſſera pas à la génération ſuivante, les injures tomberont d'elles-mêmes, le temps & la vérité déchireront le voile de l'illuſion, & Voltaire enfin paroîtra ce qu'il eſt. On le verra dans le Temple de Mémoire, aſſis près de l'Autel du Dieu du Goût, déchirant lui-même les trois quarts de ſes ouvrages, d'après les conſeils qu'il

a mis dans la bouche de la Critique, à laquelle il fait jouer un rôle ſi ſévère dans ſon *Temple du Goût.*

Quoique le Génie de la Tragédie eût ſuivi Corneille & Racine au tombeau, le Bel-Eſprit, par le ſuccès éclatant d'*Œdipe*, ſembloit promettre encore de beaux jours au Théâtre ; & ce préſage ne fut point trompeur, l'Auteur d'*Œdipe* & de *Brutus* le réaliſa. Heureux ſi, comme le dit Quintilien de Sénèque (1), ce Bel-Eſprit eût été moins enorgueilli de ſon mérite, & s'il eût conſulté ou ſuivi le goût d'un autre au lieu du ſien. Mais lorſqu'il parut, l'engouement pour la nouveauté dominoit déja depuis long-temps. La frivolité étoit l'ame de tous les Écrits : on ne s'occupoit plus que de la lecture des Romans. Une plume délicate, agréable & ſenſible (2), exercée

(1) *Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio.* QUINTIL. Inſtit. Orat. Lib. X, Cap. I, pag. 756.

(2) *L'Abbé* PRÉVÔT D'EXILES, Auteur des MÉMOIRES *d'un Homme de Qualité*, & de pluſieurs

d'ailleurs à des ouvrages utiles & ſérieux, les mit encore plus à la mode ; on en fut inondé. Quelque décens qu'ils fuſſent, leur lecture emportoit une partie précieuſe du temps, laiſſoit l'eſprit vuide ou rempli de chimères, & faiſoit naître ou réveilloit les paſſions. Cependant ſi le Bel-Eſprit ſe fût contenté de fomenter l'ignorance en amuſant l'oiſiveté, quoique

---

autres Romans, où régne une ſombre & tendre mélancolie; mais dangereux par la vivacité des ſituations & la molleſſe des ſentimens, malgré la morale qui y eſt répandue avec une ſorte de profuſion. Malheureuſement elle n'eſt qu'en maximes, & le vice en action. L'Abbé Prévôt s'eſt fait une réputation plus ſolide par ſes nombreux ouvrages, auſſi utiles qu'intéreſſans, tels que l'HISTOIRE *générale des Voyages*; l'HISTOIRE *de la Vie de Cicéron*; *le Pour & Contre*, &c. &c. Une imagination riche & féconde, un eſprit facile, un goût quelquefois peu sûr, un ſtyle abondant & agréable, caractériſent toutes ſes productions. Il ſeroit au premier rang des meilleurs Écrivains, ſi une critique ſévère, & une ſituation plus heureuſe, l'euſſent mis en état de corriger & de perfectionner ſes Écrits.

ce ſoit toujours un grand mal, c'eût été du moins le ſeul reproche qu'on eût pu lui faire; mais déja corrompu lui-même, il voulut corrompre l'innocence & pervertir les mœurs. Il s'aſſocia donc avec la fauſſe Philoſophie, qui leva ſa tête altière, & ne rougit point d'inſulter à la pudeur, dans les productions ténébreuſes du libertinage le plus honteux & le plus infâme (1). Elle ne s'étoit montrée juſqu'alors qu'avec circonſpection, non qu'elle ſoit timide, mais elle vouloit arriver plus sûrement à ſon but. Après avoir ſouillé le cœur, en y allumant le feu des paſſions, elle crut qu'elle pouvoit hazarder de détruire les fondemens de toutes les vertus civiles & morales, en attaquant ce qu'il y a de plus ſacré. Elle s'empreſſa néanmoins un peu trop de

(1) Quel ſiécle en effet plus fertile que le nôtre, a produit, dans l'eſpace de dix à douze ans, plus d'infâmes Romans! Ils ont annoncé, ils ont précédé ce torrent de *Lumières philoſophiques* dont nous ſommes inondés aujourd'hui.

paroître. Quoique les principes de la morale fuſſent à-peu-près tous perdus, on ne les avoit pas encore oubliés au point de n'être pas indigné de ſa témérité. Ses premiers attentats furent réprimés (1).

Dès qu'une fois on s'eſt écarté des régles invariables de la raiſon, tout n'eſt plus que délire & caprice. A la fureur des Romans ſe joignit une épidémie moins dangereuſe, mais ayant tous les ſymptômes du ridicule. La Géométrie fut attaquée du Bel-Eſprit. Cette maladie dura même aſſez long-temps pour égarer le Géomètre, au point d'imaginer qu'il pouvoit donner des loix à la Poéſie & à l'Éloquence, & ſoumettre aux régles d'Euclide les heureux tranſports des

(1) VOLTAIRE eſt le premier qui a déployé l'étendart du *Philoſophiſme*, dans ſes *Lettres philoſophiques* qu'il publia en 1734. Cet ouvrage, auſſi-tôt qu'il parut, fut condamné par Arrêt du Parlement du 10 Juin de la même année, à être brûlé par la main du Bourreau.

Muſes. Les femmes, qui donnent le ton à toutes les bagatelles, quittèrent leur éventail pour le compas d'Uranie. Mais comme elles ont le pouvoir de tout métamorphoſer, la galanterie devint le principal attribut de la Géométrie; & la ſcience la plus exacte, la plus ſéche & la plus ſérieuſe, ne parla plus qu'un langage de ruelle.

Au milieu de tout ce déſordre naquit le Néologiſme, jargon ſubtil, entortillé, ſouvent inintelligible, qui auroit infailliblement perdu la langue de Fénelon, de Racine & de Boileau, ſi la Critique (1) ne l'eût pas combattu, avec autant de courage, que de force & de raiſon: mais les injuſtices, les vexations les plus criantes, les injures & les clameurs redoublées des Novateurs, furent la récompenſe de ſon zèle. La Critique n'en pourſuivit pas moins courageuſement le Néologiſme

(1) Voyez le DICTIONNAIRE NÉOLOGIQUE, auquel l'Abbé Desfontaines a travaillé.

par-tout où elle le trouva, ſoit dans la Chaire, ſoit au Barreau, ſoit au Théâtre.

Il s'eſt reproduit de nos jours, ſous différentes formes, plus dangereuſement que jamais, employé, ſoutenu, autoriſé par le Bel-Eſprit, qui, ne pouvant rien produire de naturel, adopte le faux brillant de toute nouveauté. En effet, quelle eſt l'Éloquence qui régne aujourd'hui? Qu'elle eſt loin de celle des Boſſuet, des Bourdaloue & des Maſſillon! Nous avons vu encore vers le milieu de ce ſiécle le génie de ces grands Hommes inſpirer, éclairer les (*a*) *Surian*, les (*b*) *Ségaud*, les (*c*) *Peruſſeau*, les (*d*) *Raynaud*, les (*e*) *Saint-Génis*, les (*f*) *Neuville* & quelques

(*a*) Surian, Évêque de Vence.

(*b*) Jéſuite, Prédicateur célèbre.

(*c*) Jéſuite, Confeſſeur du Roi.

(*d*) M. l'Abbé Raynaud, ci-devant Prêtre de l'Oratoire.

(*e*) De St.-Génis, Prêtre de la Doctrine chrétienne.

(*f*) Jéſuite, dont l'éloquence & le brillant du ſtyle, approchent de l'éloquence & du brillant de *Fléchier*; mais ſans en avoir évité les défauts.

autres Orateurs ſacrés. L'eſprit plein de l'Écriture-Sainte, nourris de la lecture aſſidue des Pères de l'Égliſe, Pénétrés de la ſainteté de la morale évangélique, ils annonçoient avec fruit la Parole divine: ils n'affectoient point, en parlant de la Divinité, de ſe ſervir particulièrement de ces expreſſions abſtraites, métaphyſiques, familières au Déiſme, d'*Etre ſuprême*, d'*Etre* par excellence: à l'exemple des Chryſoſtôme, des Auguſtin, le nom du *Dieu vivant*, de CHRIST, de *Rédempteur*, de *Sauveur du monde*, étoit ſans ceſſe dans leur bouche, & pénétroit leurs Auditeurs d'un ſaint reſpect: leurs inſtructions n'avoient rien de recherché, rien d'académique: ils préféroient au jargon du Bel-Eſprit, le langage ſimple & ſublime de l'Eſprit-Saint. Ce n'étoit pas d'après les Romans ou les Écrits frivoles du temps; mais d'après la connoiſſance qu'ils avoient de l'homme & de ſes paſſions, qu'ils faiſoient la peinture des mœurs: ennemis des applaudiſſemens,

que l'amour-propre & l'orgueil mendient, ils n'alloient point amuſer de la lecture inutile & déplacée de leurs Sermons l'oiſiveté, la curioſité d'un cercle mondain & frivole : c'étoit du haut de la Chaire de vérité qu'ils publioient les grandeurs de Dieu, qu'ils allumoient dans les ames le feu de ſon amour, qu'ils ſoutenoient, qu'ils ranimoient l'eſpérance en ſes miſéricordes, qu'ils fortifioient la foi des fidèles, qu'ils tonnoient ſur les vices, qu'ils éclairoient, qu'ils inſtruiſoient, qu'ils édifioient un Auditoire chrétien.

Que les temps ſont changés ! On a vu depuis la Chaire évangélique abandonnée à des Déclamateurs, étudiés dans leur maintien, maniérés dans leurs geſtes, occupés à couvrir leur ſéchereſſe & leur aridité de fleurs artificielles, à peindre des mœurs idéales, à réveiller l'attention par des portraits de fantaiſie, à diſcourir en un mot, en beaux eſprits, plutôt qu'en Apôtres. Infidèles, pour ainſi dire, au Miniſtère ſacré dont ils ſont revêtus, tout

eſt profâne dans leurs diſcours, remplis d'une morale triviale & mondaine, d'idées foibles & embrouillées, de penſées communes & guindées, de peintures altérées & fauſſes, tracées d'après une imagination froide & ſtérile. Eh! que peut-on attendre de ces Orateurs ſi peu inſtruits dans le grand art qu'ils profeſſent? Séparés du monde par leur état, ils s'y jetent par intérêt, par intrigue & par inclination; entraînés par le tourbillon, ils ſuivent l'exemple au lieu de le donner, approuvent, partagent & prennent les faux airs & les ridicules du ſiécle, & s'expoſent ſans ceſſe au danger de la corruption. De pareils Orateurs peuvent-ils faire quelque bonne impreſſion ſur les cœurs & ſur les eſprits? Cependant où l'Éloquence a-t-elle plus de droit d'exercer ſon empire, de déployer ſes reſſorts admirables, d'élever la voix avec plus de force & d'autorité, de répandre la crainte & l'effroi, l'eſpérance & la conſolation, que dans la Chaire de vérité? C'eſt-là que tantôt par des accens

terribles, elle nous menace des vengeances d'un Juge irrité, d'un Dieu prêt à punir les crimes de la terre; & tantôt par des accens plus doux, nous annonce un Dieu de miſéricorde, appaiſé par le repentir ſincère des coupables : c'eſt-là que plus élevée, plus magnifique, elle nous peint la beauté des Tabernacles éternels, & nous révèle les merveilles ineffables du Très-haut. Il n'eſt point d'Éloquence comparable à l'Éloquence inſpirée par l'Eſprit-Saint. Où l'Orateur doit-il donc allumer le feu de ſon génie, ſi ce n'eſt au flambeau du génie des Prophètes? Dans quelles ſources plus abondantes & plus riches peut-il puiſer la force & l'onction, la grandeur & l'élévation des idées, la profondeur & la beauté des penſées, la magnificence de l'expreſſion, le pittoreſque & l'éclat du ſtyle, que dans les Écrivains inſpirés de Dieu? S'il veut porter la conviction dans les eſprits, la perſuaſion dans les cœurs, la conſolation dans les ames, qu'il ouvre les Saintes

Écritures, qu'il ſe nourriſſe, qu'il s'enrichiſſe, qu'il fortifie ſon éloquence de leur lecture, qu'il liſe & reliſe nuit & jour les Pères de l'Égliſe; alors il ſera sûr de toucher, de perſuader & de convaincre.

L'Éloquence de la Chaire demande donc une étude méditée & ſuivie des Écrivains ſacrés. Le champ qu'elle cultive eſt trop précieux, les objets qu'elle embraſſe ſont trop auguſtes, trop élevés, trop importans, trop graves pour y ſemer des bluettes & le faux clinquant du Bel-Eſprit. La vérité n'a pas beſoin d'ornemens étrangers ; elle eſt belle par elle-même, & ſuffit à l'Orateur évangélique. Ce n'eſt pas néanmoins qu'il doive exclure de ſes études les bons Auteurs profanes; les Pères de l'Égliſe les avoient étudiés: ainſi plus ſes connoiſſances ſeront étendues & multipliées, plus ſon éloquence ſera parfaite. Mais ſi ſelon le ſentiment d'un (1)

(1) *Oratorem autem inſtituimus illum perfectum, qui eſſe niſi vir bonus non poteſt.* QUINTIL. Inſtit. Orat. *Proemium*, pag. 4.

Païen, il n'y a que l'honnête homme qui puiſſe être un Orateur parfait ; celui, dont le miniſtère eſt d'annoncer la Parole divine, doit donc être le plus honnête & le plus vertueux des hommes ? En effet, quelle confiance peut-on avoir dans un Maître fait pour éclairer & pour inſtruire, ſi ſa penſée, ſes actions & ſes mœurs ne ſont pas conformes à la Doctrine qu'il enſeigne ?

Malheureuſement le Bel-Eſprit s'eſt emparé de tous les genres d'éloquence, & les a tous altérés & corrompus. Si la Chaire manque de Boſſuet, de Bourdaloue, de Maſſillon ; le Barreau n'a plus de Cochin, de le Normand, de Aubry, de la Monnoye, de de Gênes. Nous pouvons dire aujourd'hui, ce que Cicéron diſoit à la mort d'Hortenſius, *que l'Éloquence eſt orpheline.* Mais qui lui ſervira de tuteur ? Qui la défendra, la protégera quand tout conſpire à ſa perte ? Quand le Bel-Eſprit, ennemi du naturel & du vrai, lui fait parler un langage ridicule, amphigourique

amphigourique & barbare ? Quand, en un mot, on ne couronne que les Écrivains & les Orateurs, guindés & bourſoufflés?

Cet exemple eſt trop contagieux & trop général, pour qu'il n'influe pas ſur le goût de la Jeuneſſe; & il eſt bien difficile d'en arrêter le cours. L'Éloquence du Barreau, qui brilloit autrefois d'un ſi bel éclat, eſt ſi peu connue de cette Jeuneſſe préſomptueuſe, qu'elle oſe prononcer hardiment contre le mérite & les talens des grands Orateurs qui en ſoutenoient la ſplendeur & la gloire : elle a la témérité de vouloir régler leurs rangs, avec le ton avantageux & tranchant de l'ignorance; & de blâmer le ſtyle de leurs écrits, quand elle ne produit elle-même que des écrits qui fourmillent de fautes contre la Langue, & ne préſentent que des idées obſcures & des raiſonnemens vagues. On en croit à peine ſes yeux, quand on lit le jugement que porte un de ces jeunes (1)

(1) Voyez la NOTICE ſur M. LE GOUVÉ, Avocat au Parlement, inſérée dans le *Mercure* de France,

Novateurs, ſur le mérite du célèbre COCHIN, & de l'illuſtre & ſavant Chancelier d'AGUESSEAU. « *Le nom* de COCHIN, » dit-il, eſt au nombre des noms les plus

---

du Samedi 27 Avril 1782, pag. 157, 158, 159, 160. M. *de la Cretelle*, Auteur de cette Notice, dont le motif eſt louable, a cru que, pour relever les talens de feu M. *le Gouvé*, ſon ami, il falloit rabaiſſer les talens ſupérieurs des grands Hommes qui l'avoient précédé, & qui ont été les lumières & la gloire du Barreau de leur temps. Mais la reconnoiſſance envers ſon bienfaiteur devoit-elle le rendre injuſte envers le Démoſthène François? Nous avons connu feu M. *le Gouvé*. C'étoit un Avocat tout au plus du ſecond rang, un aſſez bon Juriſconſulte, un parfaitement honnête homme; mais un très-médiocre Orateur & un Écrivain très-ordinaire. M. *de la Cretelle* a ſuivi l'uſage de ce ſiécle, qui renverſe de deſſus leur piedeſtal les ſtatues des grands Hommes, pour y placer des Nains. Mais comment a-t-il pu, lui, qui, de ſon aveu, n'a connu aucuns des Avocats célébres dont il parle dans *ſa Notice*, hazarder ſur COCHIN un jugement auſſi faux, auſſi injuſte, auſſi ridicule? Comment a-t-il oſé attaquer une réputation auſſi glorieuſe & auſſi bien méritée, que celle de ce célébre Avocat? M. *de la Cretelle* ſeroit-il aſſez vain pour croire que ſon opinion

» fameux.... En le liſant *on cherche les*
» *cauſes d'une ſi belle gloire*, & on eſt
» forcé, pour l'expliquer, de croire que
» le Cochin de l'Audience étoit un autre
» homme que celui que nous retrouvons
» dans ſes écrits.... J'avoue qu'il falloit
» avoir une grande envie d'établir un
» modèle *dans* l'Éloquence du Barreau,
» pour lui déférer cet honneur. Cochin
» doit certainement *reſter* un des premiers
» Avocats ; mais il n'eſt NI UN GRAND

---

l'emportera ſur le ſuffrage univerſel de la France? Nous avons été témoin de la gloire de ce grand Orateur, hélas! pendant trop peu de temps, & ſur le déclin des beaux jours de l'Éloquence du Barreau! Nous cherchions alors à nous inſtruire, à nous former ſur ſon modèle. Que M. *de la Cretelle* n'a-t-il été aſſez heureux pour en trouver un pareil! Il ſeroit plus réſervé, auroit moins de prétentions & plus de modeſtie. Il eſt vrai qu'il avoue que *c'eſt d'après des converſations avec pluſieurs de ſes Confrères* qu'il a rédigé ſa Notice : mais ces converſations ne reſſembloient-elles pas un peu à celles de ces fauſſes dévotes, qui ſe plaiſent à dire du mal de leur prochain?

» JURISCONSULTE, NI UN GRAND ORA-
» TEUR. Liſez ſes plus beaux Mémoires;
» vous y verrez une diſcuſſion nette &
» préciſe, *jamais ni de vaſtes développe-*
» *mens, ni de grands principes créés, ni*
» *d'erreurs* & de PRÉJUGÉS *détruits.... Il*
» *n'élève jamais ni l'ame ni l'eſprit: il a*
» *ſi peu le talent du ſtyle*, que toutes les
» fois qu'il veut ou animer ſa penſée ou
» colorer ſon expreſſion, *il approche du*
» *mauvais goût*..... Je ſuis d'autant plus
» étonné qu'on ait voulu l'ériger en
» modèle, qu'on a mieux fait avant &
» APRÈS LUI : *qu'il n'a rien corrigé, rien*
» *ajouté dans ſon art*, & qu'il paroît
» plutôt *s'être propoſé d'en rétrécir l'en-*
» *ceinte, que d'en reculer les bornes.* Je
» le répète, c'eſt un Avocat d'un grand
» mérite; mais, j'OSE LE DIRE, *c'eſt un*
» *talent du ſecond ordre.*

» S'il falloit fixer les rangs entre tous
» les hommes ſupérieurs qui ont illuſtré
» cette époque de l'Hiſtoire du Barreau,
» *je placerois* bien au-deſſus d'eux tous, le

» Chancelier d'AGUESSEAU. *Je ſais* que » SA PHILOSOPHIE *fut timide* & SON » ÉLOQUENCE *ſans* ORIGINALITÉ..... Ses » plaidoyers me paroiſſent en général » mieux écrits, que ſes diſcours & ſes » mercuriales. Son élégance y eſt plus » ſage & plus noble..... *Mais elle s'y* » *montre dans un trop grand repos ;* car » *le calme même de la ſageſſe & de la* » *puiſſance doit être animé.* IL N'ÉTOIT » PAS NÉ POUR RÉFORMER *notre Juriſ-* » *prudence, mais pour l'éclairer* ».

O D'AGUESSEAU, ô COCHIN, noms illuſtres, & juſtement célébres, que l'injuſtice de ce jugement ne trouble point la gloire immortelle dont vous jouiſſez ! Vous occuperez à jamais le premier rang au Temple de Mémoire : votre éloquence ſimple, naturelle & ſublime ſervira toujours de modèle à ceux qui, jaloux de la véritable gloire, que la poſtérité ſeule diſpenſe, ſuivront la voie que vous leur avez tracée pour l'obtenir.

Plût au Ciel, en effet, que le Barreau

pût reproduire des d'Agueſſeau & des Cochin, des le Normand, des Aubry & des de Gênes ! La pureté du goût, la délicateſſe du langage, la correction & l'élégance du ſtyle, la ſageſſe des idées, la véritable éloquence, en un mot, y brilleroient encore. Le Bel-Eſprit & le Philoſophiſme n'avoient pu s'y introduire du temps de ces grands Hommes ; mais depuis que la Jeuneſſe s'eſt fait une idole de Voltaire, depuis qu'elle a voulu lui ſoumettre ſes *Plaidoyers* & ſes (1) *Mémoires*,

(1) ÉLIE DE BEAUMONT & LOYSEAU DE MAULÉON ont été les premiers Avocats qui ont recherché l'approbation de Voltaire. *Élie de Beaumont* n'a jamais été que lourd & verbeux. *Loyſeau de Mauléon* a ſouvent abuſé de l'avantage d'être doué de beaucoup d'eſprit. Il le fait trop paroître dans ſes Plaidoyers & dans ſes Mémoires. S'il eût aſſez vécu, le temps & des conſeils ſages auroient modéré le feu de ſon imagination, & lui auroient fait appercevoir, dans ſes compoſitions, en quoi il péchoit quelquefois contre le goût & la raiſon, & en quoi ſon ſtyle pouvoit être défectueux ; car il étoit docile & modeſte. Je lui rends cette juſtice avec d'autant

fière des ſuffrages trompeurs de cet Écrivain frivole, peu fait d'ailleurs pour lui donner de bons principes, elle eſt devenue philoſophe & bel-eſprit. De-là elle a jugé que COCHIN *n'avoit point de vaſtes développemens, ni de grands principes créés, ni d'erreurs, ni de préjugés détruits.* (Voilà bien ce qu'on appèle du galimathias philoſophique tout pur); *qu'il approche du mauvais goût*, ſur-tout *quand il veut animer ſa penſée ou colorer ſon expreſſion :* enfin qu'*il n'eſt ni un grand Juriſconſulte, ni un grand Orateur ;* & que ſon talent n'*eſt qu'un talent du ſecond ordre* (1). On ne

---

plus de plaiſir, que je l'ai beaucoup connu, & qu'il étoit infiniment aimable dans la ſociété, par ſa ſimplicité & ſa douceur, & n'affichant jamais les prétentions du Bel-Eſprit.

(1) Nous oppoſerons à la déciſion tranchante, mais de peu de valeur, de M. *de la Cretelle*, le ſentiment du judicieux & ſavant Traducteur de DÉMOSTHÈNE & D'ESCHINE. Il s'exprime ainſi en parlant du célèbre Cochin. « J'ai lu avec attention » les principaux Plaidoyers & Mémoires de nos » plus célèbres Avocats; COCHIN EST LE SEUL qui

& pieux Magiſtrat, l'organe & le flambeau des Loix, qui n'aura jamais d'égal pour le ſavoir immenſe, pour la profondeur, l'étendue & la variété des connoiſſances, pour la clarté, l'élégance & l'urbanité de ſes Écrits. « Je ſais, dit-il, que *ſa philo-* » *ſophie fut timide & ſon éloquence* ſans » ORIGINALITÉ..... La majeſté des Loix » paſſe ſouvent dans ſon ſtyle, *mais elle* » *s'y montre dans un trop grand repos ;* » CAR LE CALME MÊME DE LA SAGESSE ET » DE LA PUISSANCE DOIT ÊTRE ANIMÉ ». Il faut l'avouer, il eſt difficile de comprendre ce jargon : mais nous concevons aiſément que d'Agueſſeau *n'étoit pas né pour réformer la Juriſprudence*, attendu que c'étoit un eſprit trop foible, *un Philoſophe trop timide ;* & que cette entrepriſe étoit réſervée aux cerveaux creux & exaltés de nos jours, aux eſprits audacieux, inquiets & turbulens, aux adèptes du philoſophiſme, aux protecteurs aveugles & froids de l'humanité, aux écervelés enfin qui croient penſer, & qui rêvent.

Malgré ce délire étrange, il exiſte encore dans l'ordre des Avocats (& nous prenons plaiſir à le publier), des Orateurs diſtingués, dignes de l'être, qui, loin de s'enorgueillir de leurs talens, ſe croient, par modeſtie, bien au-deſſous des grands Maîtres qui les ont précédés. Mais la véritable éloquence fut-elle entièrement abandonnée de ceux qui, par état, devroient la conſerver, félicitons-nous de ce qu'elle a d'illuſtres & ſolides ſoutiens dans les Magiſtrats chargés du Miniſtère (1) public, qu'Athènes & Rome, dans les beaux jours de leurs Républiques, ſe ſeroient fait gloire d'adopter & d'élever au rang de leurs plus grands Orateurs.

Au reſte, ſi nous n'avons pas les mêmes avantages que ces anciens Républicains, chez qui l'art de la parole étoit animé, ſoutenu par la préſence de tout un peuple aſſemblé pour les plus grands intérêts; ſi

(1) MM. SÉGUIER, JOLY DE FLEURY & HÉRAULT DE SÉCHELLES, Avocats-Généraux.

nous n'avons pas comme eux le droit de décider de la guerre ou de la paix, de l'honneur de la Nation, du ſalut de l'État; ſi nos voix ne ſont pas faites pour régler du haut de la Tribune, les affaires publiques, pour prononcer des Décrets abſolus, établir ou abroger des Loix; ſi lorſque nous ſortons du Sénat, des Licteurs ne marchent pas devant nous, & qu'une foule de Cliens, pour nous honorer, ne nous accompagne pas juſques dans nos foyers, en devons-nous moins cultiver l'Éloquence? Le champ que nous avons à parcourir eſt ſans doute moins brillant, moins vaſte: il ne conduit pas aux honneurs conſulaires, ni aux premiers emplois de la République: mais en eſt-il moins intéreſſant, quand nous avons à décider du ſort de la veuve & de l'orphelin, de l'état & de la fortune de nos concitoyens; lorſque nous avons à défendre l'opprimé contre l'oppreſſeur, le foible contre l'homme puiſſant, le pauvre contre le riche, & que ſouvent la vie & l'honneur

des hommes dépendent entièrement de la manière dont nous les défendons? Ces objets ne demandent-ils pas les plus grandes lumières dans celui qui les traite? S'il eſt vraiment éloquent, ſi ſon eſprit eſt juſte, ſon jugement ſain; ſi ſon cœur eſt ſenſible & ſon ame noble & élevée, quel ſuccès ne doit-il pas attendre de ſes utiles & généreux efforts? Il eſt vrai que toutes les cauſes ne ſont pas ſuſceptibles des grands mouvemens de l'Éloquence; mais la cauſe la plus ſimple a cependant ſa nobleſſe: c'eſt alors que l'on voit juſqu'à quel point de perfection l'Avocat porte ſon art. Chez les Grecs & chez les Romains, les Démoſthène & les Eſchine, les Hortenſius & les Cicéron, les Pompée même & les Céſar, n'étoient pas toujours occupés des affaires de la République; ils ſoutenoient auſſi, comme ſimples Avocats, les droits des particuliers. Ainſi dans tous les temps cette profeſſion a été exercée par les plus illuſtres Perſonnages, qui ne ſont même parvenus ſouvent aux honneurs

& aux grands emplois de l'État, que par leur éloquence. Mais à combien de fortes d'études l'Avocat ne doit-il pas ſe livrer avant que d'entrer dans la carrière? Quel ſavoir prodigieux n'eſt-il pas obligé d'acquérir s'il veut atteindre à la perfection? Il doit, pour ainſi dire, réunir en lui toutes les Sciences. « Je pourrois, dit (1) Quintilien « répondre comme Cicéron, » qu'il n'eſt pas parfait s'il ne poſſéde » pas la connoiſſance des beaux Arts, & » de tout ce qu'il y a de grand dans la » Nature ». Nous chercherions en vain aujourd'hui un pareil Orateur; « mais con- » tentons-nous de le trouver inſtruit ſeu- » lement de ce qu'il doit néceſſairement

(1) *Omnium igitur Artium peritus erit Orator ſi de omnibus ei dicendum eſt.* Poſſem hîc Ciceronis reſpondere verbis, apud quem hoc invenio. *Mea quidém ſententia nemo eſſe poterit omni laude cumulatus Orator, niſi erit omnium rerum magnarum atque Artium ſcientiam conſecutus:* ſed mihi ſatis eſt ejus eſſe Oratorem rei de qua dicet non inſcium. QUINTIL. *Inſtit. Orat. Lib. II, Cap. XXI, pag.* 178.

» ſavoir, & poſſédant bien ſon ſujet ».

Nous ne pouvons nous diſſimuler combien l'Éloquence eſt dégradée & déchue de ſa ſplendeur. Il ſemble, d'après le tableau que Pline le jeune fait des Avocats de ſon temps, qu'il ait été témoin de ce qui ſe paſſe de nos jours au Barreau, & qu'il ait aſſiſté à nos Séances académiques, quand il écrit à ſon ami Maxime (1): « Si » par hazard votre chemin vous conduit » au Palais (ou à l'Académie), & que » vous ſoyez curieux de ſavoir comment » chacun y parle; il n'eſt pas beſoin que » vous entriez, que vous prêtiez même » l'oreille; vous devinerez aiſément que » celui qui parle le plus mal, eſt celui » qu'on applaudit le plus..... J'ai honte

(1) Si quando tranſibis per Baſilicam & voles ſcire quomodo quiſque dicat, nihil eſt quod Tribunal aſcendas, nihil quod præbeas aurem: facilis divinatio: ſcito eum peſſime dicere qui laudabitur maxime..... Pudet referre, quæ quam fracta pronuntiatione dicantur; quibus quam teneris clamoribus excipiantur. PLIN. *Lib. II, Epiſt. XIV.*

» de vous dire avec quelles acclamations » flatteuſes ſont reçus les plus mauvais » diſcours ».

C'eſt de nos jours que ces applaudiſſemens indécens & ridicules ſe ſont introduits. Le Bel-Eſprit les a recherchés, les a ſouvent payés, & le mauvais goût les a prodigués. On applaudiſſoit moins autrefois, mais on ſiffloit davantage ; ce qui dénotoit, ſelon nous, qu'on étoit un peu plus ſévère. Eh ! comment l'Éloquence conſervera-t-elle ſa pureté, ſes grâces, ſa force & ſa dignité, ſi l'on continue de couronner le bavardage, & les bouffouflures amphigouriques? Ce nouveau genre d'éloquence dont THOMAS eſt l'inventeur, eſt devenu le genre dominant. Il a achevé de corrompre le peu de goût qui reſtoit encore. C'eſt un *penſeur* profond, mais peu naturel : toujours monté ſur des (1) échaſſes, il fatigue par un ſtyle toujours

(1) Toutes les fois qu'on apportoit à *Voltaire* quelque ouvrage de *Thomas*, il ne manquoit jamais de dire: *ah! voilà du* GALITHOMAS!

ampoulé,

ampoulé, toujours outré, par une morgue & une monotonie continuelle, par ſon affectation à ne tirer ſes métaphores, que des Arts & des Sciences le moins à la portée du Lecteur. Quel Écrivain, pourtant, devoit être plus en garde contre tous les défauts qui abondent dans ſes ouvrages? Thomas avoit enſeigné long-temps: il étoit familier avec les grands modèles de l'Antiquité: malheureuſement on voit qu'il a préféré Sénèque & Lucain, le faux bel-eſprit au bon eſprit, les excès ambitieux de l'Art, à la marche uniforme & ſage de la Nature.

Cependant cette fauſſe éloquence a été cent fois couronnée, & ce triomphe n'a ſervi qu'à nuire à l'Art. La Jeuneſſe dont le goût n'eſt pas encore formé, jalouſe d'obtenir un pareil triomphe, éblouie par de grands mots, prenant l'obſcurité pour de la profondeur, les écarts de l'imagination pour de véritables élans, les ornemens vains & inutiles, pour des beautés réelles & néceſſaires, a choiſi THOMAS

pour modèle. On a voulu être *penſeur* comme lui : on s'eſt étudié à ne parler qu'un jargon ſcientifique ; on a contracté une bouffiſſure inſupportable, & plus on s'eſt écarté de la nature & de la raiſon, plus on a été encouragé & applaudi. Ce n'étoit pas là ſans doute l'intention de l'Académie Françoiſe, lorſqu'elle a changé les ſujets des *Diſcours* qu'elle propoſoit autrefois pour concourir au prix. Il eſt vrai que ces Diſcours académiques ſont ſouvent froids ; mais du moins le ſtyle en eſt toujours pur & correct. On n'y fait point étalage de bel-eſprit ; mais on y trouve du jugement & de la raiſon ; les idées y ſont préſentées, développées avec méthode & clarté : les penſées y ſont vraies & ſimples : l'emphaſe, & une morgue froide & pédanteſque n'y dominent pas, parce que nos Écrivains *penſeurs*, ne jouiſſoient pas encore de l'autorité qu'ils ont acquiſe depuis. Comme il n'étoit queſtion que d'un point de morale à diſcuter, le texte étoit ordinairement tiré

de l'Écriture-Sainte, & il eût été difficile d'afficher une façon de penſer libre & philoſophique : on étoit même obligé de terminer le Diſcours par une PRIÈRE A DIEU ; ce qui paroîtroit aujourd'hui un peu trop dévot pour un *Siécle de Lumières*. Peut-être a-t-on penſé que de pareils ſujets n'étoient pas propres à allumer le feu du génie, & à élever l'imagination. Pour nous, nous ſommes bien éloignés de le croire : mais nous penſons que les *Éloges hiſtoriques* qu'on a ſubſtitués à la place, ont perdu le goût, & qu'on ne pouvoit pas trouver un moyen plus efficace & plus prompt, pour achever de corrompre la langue, & pour précipiter la ruine de la véritable Éloquence.

Les Imitateurs ſont ordinairement un troupeau ſervile, qui ſuit aveuglément le modèle qu'il a choiſi, & n'a pas même l'inſtinct d'en diſtinguer les beautés & les défauts. Il eſt bien difficile d'ailleurs d'atteindre à une imitation parfaite. Quelques efforts que l'on faſſe, on reſte preſque

toujours au-deſſous de l'original. Si l'on n'a pas ſon génie, ſes pinceaux; ſi l'on ne ſaiſit pas ſon eſprit, on riſque d'outrer les beautés, qui alors n'en ſont plus, & les défauts, que l'on rend encore plus palpables. Thomas n'a jamais conſulté la Nature: mais la bouffiſſure & le giganteſque qui gâtent ſes écrits, ſont du moins, en quelque ſorte, rachetés par une abondance d'idées fortes & impoſantes, par une foule de penſées nobles & rapides, & par un fonds immenſe de diverſes & riches connoiſſances. Il en a abuſé, comme on abuſe des dons de la fortune, en étalant trop de luxe & de faſte. Ceux qui prétendent l'imiter, ont-ils les mêmes moyens? Il en eſt du Citoyen de la République des Lettres, comme du Citoyen ordinaire, s'il veut faire parade d'un luxe au-deſſus de ſes facultés, il fait bientôt banqueroute au bon ſens & à la raiſon.

Voyez ce que ſont devenus les ſinges de *Fontenelle?* Voyez ce que deviendra d'ALEMBERT? Non-ſeulement il a voulu

mettre dans ſes prétendus *Éloges*, l'eſprit, la fineſſe, les agrémens, que Fontenelle a répandus dans les ſiens; mais il a voulu prendre encore le ton de Voltaire, & les rendre plus piquans, en les aſſaiſonnant du ſel de l'Épigramme, & ils ne ſont pleins que de bouffonneries & de ſarcaſmes. Au ſtyle ſautillant, découſu, maniéré, ſouvent burleſque dont ils ſont écrits, reconnoît-on l'Auteur du ſage Diſcours (1) qu'on lit à la tête de l'*Encyclopédie?* C'eſt bien le cas de dire, que pour éviter le ridicule, il faut que chacun ſe renferme dans ſon état. Ingrat envers la Géométrie qui l'a fait connoître, à laquelle il doit toute ſa renommée, d'*Alembert* a voulu être plaiſant & bel-eſprit, Littérateur & Philoſophe. Ce dernier rôle lui convenoit mieux. On peut aſſurer même, ſi l'on conſulte ſes écrits, qu'il l'a joué finement & modéré-

(1) DIDEROT a eu la plus grande part à ce Diſcours, dont le fonds & l'enchaînement des idées appartiennent au Chancelier BACON.

ment, ce qui lui a quelquefois attiré d'aſſez vifs reproches de la part du parti (1). Il falloit qu'il s'en tint-là. Ses *Mêlanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie*, ſont écrits d'un ſtyle froid, inégal, & preſque toujours trop familier : la Métaphyſique qui y régne eſt embrouillée & obſcure. C'eſt-là que, des plaines arides de la Géométrie, il vient fouler d'un pied profâne, les ſentiers fleuris du Parnaſſe, & glacer les eaux d'Hippocrène, renverſer toutes les loix de la Poéſie, de l'Éloquence & de l'Hiſ-

(1) D'ALEMBERT, en effet, a été modéré dans ſes écrits : mais il ſavoit bien ſe dédommager de cette contrainte. Il ténoit chez lui *un Bureau d'aſſurance* pour les Précepteurs, les Inſtituteurs, les Maîtres de toute eſpèce, pour les Femmes de chambre même & pour les Valets, qu'il diſtribuoit dans toutes les bonnes maiſons de la Cour & de la Ville, ſouvent même ſans en être requis. Il les envoyoit de ſa part chez le Bourgeois, & les préſentoit lui-même chez l'Homme en place & en crédit. C'eſt ainſi que, ſans ſe compromettre, il a étendu & propagé la Doctrine du Philoſophiſme.

toire ; en dicter de nouvelles, éteindre le feu de l'imagination, & ſoumettre aux régles d'Euclide les élans du génie. Il faut que la paſſion du Bel-Eſprit ſoit bien ambitieuſe, pour tourner à ce point la tête froide d'un Géomètre ! Son ESSAI *ſur les Gens de Lettres*, eſt ſon meilleur ouvrage ; mais il avoit de l'humeur contre les Grands, quand il le compoſa. C'eſt toujours la faute des Gens de Lettres, lorſqu'ils ſe laiſſent avilir. Si l'on conſidère la plupart de ceux qui uſurpent ce titre, eſt-il étonnant qu'on les mépriſe ? Paraſites avides, flatteurs bas & rampans de la grandeur ou de l'opulence, comment oſeroient-ils montrer une fierté noble & déſintéreſſée ? Un homme, vraiment homme de Lettres, dont le mérite eſt généralement reconnu, & qui a de ſoi-même (1) le ſentiment qu'on en doit

(a) PIRON étant près d'entrer dans l'appartement d'un grand Seigneur qui reconduiſoit une perſonne qualifiée : « *Paſſez*, Monſieur, dit le maître du logis, à la perſonne qui s'arrêtoit par politeſſe,

avoir, ſe reſpecte & ſe fait reſpecter. D'Alembert a ſuivi, pour lui-même, les conſeils qu'il donne. Il a ſu mettre une eſpèce de dignité dans ſa conduite, quand il s'eſt publiquement affublé du manteau de Philoſophe. Il étoit né Mime, & amuſoit les ſociétés où il étoit admis. Il a ſenti que ce rôle ne procuroit aucune conſidération; il l'a quitté, pour en jouer un autre plus grave juſqu'à la fin de ſes jours, dans lequel il a réuſſi. Sa mémoire étoit prodigieuſe, ſon eſprit vif, & ſa conception facile. Son nom, comme Géomètre, pourra paſſer à la Poſtérité, mais à peine en parlera-t-on comme Littérateur. Il a beaucoup influé dans les changemens qu'on a faits pour le concours du Prix académique, & les *Éloges hiſtoriques* ſont de ſon inſtitution. Autrefois les

---

paſſez, ce n'eſt qu'un Poëte » : « *Puiſque les qualités ſont connues*, repartit Piron, *je prends mon rang*; » & il paſſa le premier. VIE d'Alexis PIRON, *pag.* 145, *Tom. I, de ſes* ŒUVRES *complettes.*

Séances publiques de l'Académie étoient peu nombreuſes : d'Alembert après s'en être fait nommer Secrétaire perpétuel, a trouvé le ſecret d'y attirer & la Cour & la Ville. Les applaudiſſemens alors ſe ſont multipliés : mais la raiſon & le goût ont gardé le ſilence.

Tandis que le Bel-Eſprit s'efforçoit de groſſir le nombre de ſes partiſans, une Académie (1) de Province couronnoit l'abus du Génie. Entraînée par le charme de l'Éloquence mâle & vigoureuſe, par le ſtyle fier & majeſtueux, par la nouveauté & la ſingularité des idées, la chaleur & la hardieſſe des penſées, & le ton abſolu que J. J. ROUSSEAU employoit pour ſoutenir un paradoxe étrange, mais qui n'étoit pas nouveau ; cette Académie laiſſa tomber, comme malgré elle, le laurier d'Apollon ſur la tête du Citoyen de Genève. *Jean-*

(1) L'ACADÉMIE de *Dijon* avoit propoſé cette queſtion : *Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs.* J. J. ROUSSEAU ſoutint la négative, & fut couronné.

Jacques, en qualité d'Écrivain en proſe, infiniment ſupérieur à Voltaire, & plus extraordinaire comme Philoſophe, après une longue obſcurité parut tout-à-coup ſur la ſcène, & fixa tous les regards ſur lui. Il fit taire même, pour un temps, les trompettes de la Renommée qu'occupoit ſeul alors le Patriarche de Ferney, & le nom de *Jean-Jacques Rouſſeau*, retentit dans toute l'Europe. Ami d'abord des Philoſophes, qui le prônèrent, il devint, dès qu'il les eut connus, leur plus cruel ennemi. L'amitié n'eſt pas de longue durée, quand elle n'eſt pas cimentée par l'eſtime: or ces Philoſophes ſe connoiſſoient trop pour s'eſtimer; ce n'eſt que l'intérêt qui les uniſſoit & qui les unit encore. Malheureuſement *Jean-Jacques*, ſombre, chagrin, atrabilaire, s'eſt livré à tous les écarts d'une imagination folle & déréglée. Sa plume brûlante n'a ſoutenu que des paradoxes, & n'a écrit que des rêves extravagans; ſa main a tendu des piéges à l'innocence; il a même ſou-

vent fait rougir la pudeur ; il a préſenté un ſyſtême d'éducation faux, ridicule, chimérique & dangereux, a cherché à exalter la tête des Mères, en leur ordonnant d'autorité, ce qu'un plus grand Philoſophe, avant lui, leur (1) avoit donné comme conſeil, & ce que la Nature, plus ſage que tous les Philoſophes, leur avoit preſcrit d'avance. Le Citoyen de Genève en paroiſſant croire UN DIEU, en faiſant le plus bel éloge de l'ÉVANGILE, ſappe à la fois les fondemens de toute Religion & de toute croyance. Il avilit l'homme, le ravale même au-deſſous de la brute, le renvoie dans les bois brouter l'herbe, & préfère le triſte & malheureux ſort du ſauvage à celui de l'homme civiliſé. L'eſprit rempli de noires chimères, le cœur rongé d'un orgueil ſecret & *philoſophique ;* il ne connoît aucun état, aucun rang, aucune puiſſance ; prêche hautement la LIBERTÉ, & établit l'ÉGALITÉ des conditions. Ce

(1) M. le Comte de BUFFON.

qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que tant d'erreurs & de paradoxes, ſe trouvent à côté des plus grandes vérités, & de la morale la plus ſévère !

Cet Écrivain fameux, s'eſt fait un monde de partiſans & d'ennemis, également ardens à le défendre & à le perſécuter. L'enthouſiaſme qu'il a inſpiré, eſt fondé ſur ſon éloquence, comparable à celle de nos plus grands Maîtres. Une imagination exaltée & fougueuſe, un ſtyle chaud, animé, pittoreſque, une ſenſibilité exceſſive, une originalité dont nous n'avons pas encore eu d'exemple, ont décidé la fortune de ſes Écrits. C'eſt aux femmes ſur-tout qu'il doit ſa plus grande célébrité : mais l'auroient-elles lu, s'il n'avoit compoſé que ſon *Contrat ſocial*, & ſes autres ouvrages Philoſophiques & Polémiques ? Il avoit plus de reſſources qu'aucun des prétendus Philoſophes du temps, pour ſe les rendre favorables. Il n'alla chercher ni l'*Oraiſon funèbre de Marc-Aurèle*, ni les triſtes Aventures de

Béliſaire pour les attendrir, ou pour les guérir de leurs préjugés; il ne s'aviſa pas de faire de petits contes orduriers (1) & licencieux, qui ne ſe liſent qu'en ſecret, à la clarté douce du demi-jour d'un boudoir: mais il compoſa, pour les femmes, *la Nouvelle Héloïſe*, Roman écrit avec une plume de feu, où la ſéduction la plus criminelle eſt expoſée ſans remords & ſans voile, où la pudeur eſt ſans ceſſe en péril & toujours offenſée, où l'expreſſion brûlante de la paſſion enflamme les deſirs, embrâſe l'imagination, où l'innocence ſe livre au ſéducteur ſans s'en douter, & où le cynique effronté ne rougit pas d'avouer ſon crime, & de tracer la voie qui l'a conduit à le conſommer. Il n'eſt pas de Roman plus dangereux pour les mœurs. Les femmes l'ont pourtant dévoré, malgré les digreſſions froides & inutiles, & les paradoxes

(1) *Candide*, l'*Ingénu*, la *Pucelle*, fruits *candides*, *ingénus*, innocens de la riante & ſage imagination du Patriarche des Mages de nos jours!

révoltans dont il eſt plein. Mais elles ont ſu gré à l'Auteur des ſenſations qu'il leur a fait éprouver : elles lui ont pardonné tout le mal qu'il diſoit d'elles, parce qu'il s'eſt avoué leur eſclave, & qu'il leur a perſuadé que ſon cœur démentoit & ſa bouche & ſa plume. C'eſt par-là qu'il les a captivées. Il a achevé de les ſéduire par ſon *Émile*.

Tout eſt outré dans ce ſiécle ; tout eſt emportement ou délire. Tandis que la Religion & la Juſtice (1) foudroyoient les erreurs ſans nombre répandues dans l'*Émile*, le ſexe s'enivroit de la lecture de ce pernicieux Roman. Il n'en connut pas le danger. Il n'y trouva, ſous les apparences trompeuſes de l'amour de l'humanité, que des conſeils qui flattoient ſon amour-propre. A la voix de *Jean-Jacques*, le ſentiment de la maternité ſembla renaître & ſe rallumer

(1) Le Roman d'ÉMILE, ou DE L'ÉDUCATION, a été cenſuré par la Sorbonne, & condamné par Arrêt du Parlement du 9 Juin 1762, à être lacéré & brûlé par la main du Bourreau.

dans le ſein des mères : on eût dit, à l'empreſſement, à l'ardeur qu'elles montrèrent pour remplir le plus tendre & le plus doux de leurs devoirs, qu'elles obéiſſoient plutôt à *Rouſſeau*, qu'à la Nature. La première ferveur eſt toujours extrême. On ne conſulta ni ſon tempérament, ni ſa ſanté, ni ſes forces, ni la raiſon. Cet heureux mouvement de l'amour maternel perdit bientôt de ſon prix, par la manière dont on s'acquitta des pénibles fonctions de nourrice. Interrompre ſon repos, riſquer d'altérer la fraîcheur & la beauté de ſon teint, ſe priver de la préſence de l'objet de ſes complaiſances ſecrettes, ſe vouer à une vie ſédentaire & retirée, ſont des ſacrifices qui coûtent trop. On compteroit aiſément le nombre des mères qui ſe ſont livrées, ſans réſerve, aux obligations de cet état pénible. On contraignit donc les nourriſſons à ne prendre leur nourriture qu'à des heures réglées. On fit plus, on les porta dans leurs *barcelonnettes* (1), par-tout où leurs

(1) Eſpèce de petit berceau portatif où les enfans

mères jugeoient à propos d'aller, même aux ſpectacles, où par leurs cris innocens, ils ſembloient plutôt ſe plaindre de l'air mal-ſain qu'on y reſpire, que demander à ſatisfaire leurs beſoins. A quoi donc a ſervi le fol enthouſiaſme que *Jean-Jacques* a inſpiré aux femmes ? Comme c'étoit leur tête, & non leur cœur, qu'il avoit échauffée, elles n'ont pas ſenti toute l'étendue de leurs obligations, elles n'en ont connu que le matériel : elles ont penſé qu'il leur ſuffiſoit, pour mériter encore plus le doux nom de mère, de préſenter leur ſein à leurs nouveaux-nés. Eh ! qu'importe après tout quel ſein les allaite, celui de la mère ou de l'eſclave, ſi la mère n'ayant pas imité d'abord l'exemple des animaux dans leur

---

ſont couchés, ayant la liberté de tous leurs membres, aſſujetis, preſſés, ſerrés autrefois par des liens cruels, qui ont occaſionné ſouvent bien des difformités, des maladies, des langueurs, & la mort même aux enfans. Si *Jean-Jacques* a rendu ſervice à l'humanité, c'eſt en détruiſant l'uſage barbare de ces funeſtes liens.

continuelle

continuelle & tendre inquiétude pour leurs petits, dans la peine qu'ils ont à ſe ſéparer d'eux un inſtant, pour aller chercher à la hâte leur nourriture, elle les imite dans l'abandon qu'ils en font, dès que l'inſtinct leur indique qu'ils ſont aſſez forts pour ſe défendre & veiller eux-mêmes à leur conſervation? La nature ſeule parle dans les animaux: mais la nature & la raiſon parlent dans les hommes. N'eſt-ce pas ceſſer, pour ainſi dire, d'être mère, que de livrer ſes enfans, dès qu'ils quittent le ſein maternel, à des ſoins étrangers & mercénaires? Son lait a nourri leur corps, a fortifié leurs membres délicats: mais qui leur donnera la nourriture de l'eſprit? Qui leur formera le cœur? Qui veillera ſur leurs premières habitudes? Les femmes n'ont ſaiſi que le ridicule du ſyſtême de *Jean-Jacques*. Sans égard au climat, aux ſaiſons, à la décence, au ſexe même, elles ont expoſé leurs enfans preſque nuds à toutes les intempéries de l'air: le froid le plus rigoureux ne

les a point alarmées ſur la délicateſſe de ces tendres victimes ſacrifiées aux rêveries d'une tête folle & exaltée : la ſtagnation, dans laquelle ce Docteur inſenſé veut que l'eſprit des enfans croupiſſe juſqu'à l'adoleſcence, a été regardée comme un précepte, ou plutôt comme une loi poſitive : loin d'accoutumer inſenſiblement ces ames tendres à recevoir de bonne heure toutes les bonnes impreſſions ſi néceſſaires pour le reſte de la vie, on les a laiſſées dans l'ignorance abſolue de l'exiſtence d'un Dieu, ſans inſtruction ſur la Religion, ſans leur donner la plus légère idée de leurs devoirs, juſqu'au moment où les paſſions commencent à s'éveiller, où l'indocilité ne connoît point de frein, où l'amour-propre n'eſt que de l'orgueil, où le caractère qui n'a jamais été contraint ne peut plus l'être, où la raiſon enfin n'a ni force pour agir, ni voix pour ſe faire obéir, parce qu'elle n'a été ni développée, ni cultivée, ni éclairée à meſure que l'enfant croiſſoit en âge. Eſt-il un ſyſtême

plus funeſte de quelque côté qu'on l'enviſage ? L'eſpéce de fureur avec laquelle il a été embraſſé & ſuivi, ne prouve-t-elle pas que la folie fait plus de proſélytes que la ſageſſe ? Ce ſyſtême eſt bien digne de la Philoſophie de nos jours. Si ce ſont-là les grandes lumières qu'elle a répandues juſqu'à préſent, on peut dire qu'elle reſſemble à ces liqueurs inflammables, dont la lueur livide & pâle décolore, altère & défigure tous les objets ſur leſquels tombe ſon jour affreux.

L'*Émile* eſt peut-être de tous les ouvrages du Citoyen de Genève, celui qui porte le plus l'empreinte du génie joint au délire, & celui où l'on trouve le plus de contradictions, qui renferme les plus grandes vérités & les plus fortes erreurs, qui réuniſſe à la fois les plus excellens préceptes, & les conſeils les plus bizarres & les plus impraticables : en un mot, où la raiſon & l'extravagance marchent d'un pas égal. C'eſt ainſi que la ſageſſe éternelle ſe joue de la ſageſſe humaine, &

l'abandonne à ſon ſens pervers & à ſon aveuglement volontaire. Ce qu'on doit remarquer, c'eſt que les prétendus Philoſophes, ne ſont que donner une forme nouvelle aux anciennes erreurs. Plein de la lecture des Philoſophes païens, *Rouſſeau* a fondu leurs idées avec les ſiennes; il s'eſt approprié leurs penſées, il a fortifié leurs erreurs, des erreurs qui lui ſont perſonnelles. Parmi les Philoſophes ſcéptiques modernes, *Montaigne* ſur-tout eſt celui qu'il a le plus ſouvent mis à contribution, ſans y faire le moindre changement, que celui de quelques mots ſurannés qu'il a habillés à la moderne. Diſciple de l'erreur dès l'enfance, flottant depuis ſans ceſſe entre la chimère & la réalité, gonflé d'un orgueil exceſſif, fier de ſes fauſſes lumières, égarant les autres en s'égarant lui-même, *Jean-Jacques* paroît un être à pluſieurs faces, agréables ou révoltantes. Il a fait autant de mal aux mœurs que *Voltaire*. Ils ont chacun leurs Sectateurs, mais le fanatiſme de ceux de

Rouſſeau eſt, en quelque ſorte, pardonnable, parce qu'il eſt fondé ſur le génie de cet Écrivain, ſur ſon admirable éloquence, ſur la beauté mâle & vigoureuſe de ſon ſtyle, enfin ſur la bonne foi qu'on croit reconnoître dans ſes ouvrages : au lieu que le fanatiſme des Sectateurs de *Voltaire*, n'eſt fondé que ſur le clinquant du Bel-Eſprit, ſur les agrémens légers & frivoles de ſon ſtyle, & ſur le cyniſme effronté de ſes écrits. *Jean-Jacques* eſt un modèle de goût & de ſtyle, mais qu'il faut arracher des mains de la Jeuneſſe, parce qu'il eſt en même-temps un dangereux modèle de raiſonnemens faux & captieux; qu'il égare à la fois & le cœur & l'eſprit, par un chemin toujours jonché de fleurs. Quoiqu'il ait conſervé à l'Éloquence toute ſa force & toute ſa beauté, il n'en eſt pas moins le corrupteur par l'abus qu'il en a fait. Ainſi il doit être mis au rang des Écrivains les plus dangereux que ce Siécle philoſophe a produits.

La manie du Bel-Eſprit, qui cauſa chez les Grecs la ruine de la véritable Éloquence, n'influa point ſur la Poéſie, qui ſe conſerva pure depuis *Homère* juſqu'à *Théocrite*; tandis qu'à peine avoit-elle été portée chez les Romains au plus haut degré de ſplendeur, elle ſuivit la chûte rapide de l'Éloquence. Les Muſes Françoiſes n'ont pas été plus heureuſes que les Muſes Latines. C'eſt préciſément dans ce Siécle de lumières que notre Poéſie a vu ſes grâces diſparoître & ſon éclat s'évanouir. Ce n'eſt plus de ſentimens & d'images qu'elle ſe nourrit aujourd'hui : pâle & décolorée, à peine la diſtingue-t-on de la plus foible proſe : elle ne ſe nourrit que d'emprunts, de ſentences & de maximes : tous les genres ſe confondent, s'altèrent & ſe perdent : on ne rit plus, on ne pleure plus : au lieu de ces émotions délicieuſes, de ces pleurs doux & involontaires que nous faiſoit éprouver, & que nous arrachoit une heureuſe & touchante ſituation, ce ſont

des ſerremens, des déchiremens de cœur inſupportables, dont on ſort comme de ces rêves ſuffoquans & pénibles, que cauſent des ſituations ſouvent horribles & toujours forcées.

A quoi la Scène Françoiſe eſt-elle en effet réduite aujourd'hui? *La Terreur* & *la Pitié* en ſont bannies; mais la ſombre HORREUR y régne. Il ſemble que les Poëtes prennent à tâche de dénaturer le genre tragique. Comme ils ignorent l'art de remuer les paſſions, de toucher, d'attendrir & d'intéreſſer, ils ſe contentent de flétrir le cœur, de noircir l'imagination, de forcer les Spectateurs à détourner les yeux des objets atroces qu'ils offrent à leurs regards. Melpomène ne paroît plus que couverte des lambeaux dégoûtans de Shakeſpear. On diroit que les Poëtes, à l'envi, ſe diſputent entr'eux à qui noircira le plus la Scène. Incapables d'atteindre à la charmante & ſublime ſimplicité de Racine, ils n'ont que la miſérable reſſource de franchir toutes les

régles, de multiplier les coups de Théâtre, d'augmenter la pompe du Spectacle, de frapper les yeux, de laiſſer l'eſprit vuide & le cœur dans une angoiſſe inſupportable. On n'a pas ſenti, qu'en admettant ce genre barbare, on alloit changer les mœurs de la Nation. Comment les femmes, dont la douceur eſt le partage, qui treſſaillent à toute émotion, dont les ſenſations ſont ſi vives & les nerfs ſi délicats, ont-elles pu s'accoutumer à toutes ces horreurs tragiques, qui ne ſont rachetées ni par la beauté des vers, ni par le charme du ſtyle & la richeſſe de l'expreſſion, ni par la nobleſſe & l'élévation des penſées? Quelques froides ſentences, des maximes audacieuſes & hardies en font le ſeul mérite. Ce ſont là pourtant les productions monſtrueuſes que ce Siécle oppoſe aux *Cinna*, aux *Rodogune*, aux *Phèdre* & aux *Athalie*. On n'a pas honte aujourd'hui de dire qu'*on eſt dégoûté de la ſimplicité* de ces chefs-d'œuvre, *où tout eſt développement & où le Poëte parle à l'ame plus qu'aux*

yeux (1). C'eſt un DE BELLOY, qui trouvant, à ſon arrivée en France, le goût corrompu, vient des contrées du Nord, achever de le perdre, en introduiſant ſur la Scène, le genre le plus atroce (2), étayé des plus mauvais vers ! C'eſt le froid Auteur de *Spartacus* (3), qui, choiſiſſant ſes ſujets aux

(1) Voyez VIE DE BELLOY, page 29, Tom. I, de ſes Œuvres complettes, 1779.

(2) *Gabrielle de Vergy*. Les vers de *Chapelain* & de *Pradon* ne ſont rien au prix de ceux de Belloy. Cependant le malin Vieillard de Ferney, lui écrivoit au ſujet de *Zelmire* : « Vous aimez le ſtyle de Racine, » & vous avez vos raiſons pour cela.... Vous joignez » *à la beauté des vers*, le mérite de l'action théâtrale ». La beauté des vers de Belloy ! Oh ! comme il ſe moquoit ! Je ſuis ſûr que ce bon Vieillard *pouſſoit* de rire, en écrivant ſa lettre. De Belloy la rapporte avec confiance, tant l'amour-propre eſt aveugle ! comme un titre qui l'égale à Racine. Pour moi je ne reviens point de *la beauté des vers* de Belloy. Voyez la *Préface* de ZELMIRE, *pag.* 196, *Tom. I.*

(3) SAURIN, de l'Académie Françoiſe, Auteur de *Beverlei*, Drame imité de *The Gameſter*, *A Tragedy*, c'eſt-à-dire, *le Joueur*, *Tragédie*. On prétend que ce ſont des femmes, qui ont engagé *Saurin*

fourches de (1) *Tyburn*, arme d'un poignard le déſeſpoir & la fureur inſenſée d'un Père, pour l'enfoncer dans le cœur d'une innocente victime, d'un enfant plongé dans le plus doux ſommeil ! Tandis que l'Auteur Anglois n'a pas oſé hazarder ce ſpectacle horrible ſur le Théâtre de ſa Nation ! O François ! vous ſouffrez ſur le vôtre de pareilles horreurs, vous en raſſaſiez vos yeux, vous les applaudiſſez ! Qu'eſt donc devenu votre caractère ſi doux, ſi compatiſſant, ſi humain ? Quel eſt le but de ceux qui veulent vous rendre féroces & barbares, ſous prétexte d'étendre les bornes de l'Art & d'augmenter vos plaiſirs ? Ils ne rougiſſent pas de vous dire, « qu'heureuſement depuis quelques années » le Public s'eſt accoutumé à des ſitua- » tions fortes, que Racine & Corneille » n'avoient pas déployées ſur la Scène

à mettre ſur la Scène l'horrible cataſtrophe de l'Enfant, que l'Auteur du *Joueur*, M. Lillo, a prudemment écarté des yeux des Spectateurs Anglois.

(1) Lieu où l'on exécute les Criminels, à Londres.

» françoiſe (1) ». Comme ſi ces grands Maîtres dans l'Art des Sophocle & des Euripide, n'en ſavoient pas plus que tous ces Saltinbanques?

On aura peine à croire un jour, juſqu'à quel excès le XVIIIe Siécle a porté la dépravation du goût. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir transformé Melpomène en Furie; il falloit défigurer encore la folâtre *Thalie*. Elle ne paroît plus qu'en longs habits de deuil; ſon maſque eſt celui du déſeſpoir, le rire eſt banni de ſes lévres, de noires vapeurs obſcurciſſent ſon front, les pleurs coulent de ſes yeux, ſon cœur eſt gros de ſoupirs, ſa voix eſt étouffée par des ſanglots, & dans ſa marche incertaine & chancelante, au lieu des Ris & des Jeux, autrefois ſon cortége, elle traîne

(1) Voyez la Préface de *Gabrielle de Vergy*, pag. 17, Tom. IV, où *de Belloy*, dit que *le titre ſeul de* GABRIELLE DE VERGY *annonce une Tragédie du genre le plus terrible*, qui *menace même de conduire juſqu'à* L'HORREUR.

après elle les haillons de l'*indigence* (1) *& la brouette d'un Vinaigrier* (2). Loin de nous préſenter le tableau de nos caractères, de nos ridicules & de nos travers, elle ne nous offre que des *duels* & des *ſuicides:* Spectacle digne du Philoſophiſme auquel nous en ſommes redevables ! Énergiques leçons, exemples choiſis pour achever de perdre les mœurs, pour entretenir & fortifier l'horrible frénéſie des cerveaux foibles que la raiſon abandonne ! En vain voudroit-on juſtifier les Auteurs qui hazardent de pareils tableaux ſur la Scène ; malgré tous leurs correctifs, le danger ſera toujours le même : chacun eſt entraîné par ſa paſſion, & le Maniaque, témoin de la Scène, ne voit, n'écoute, n'entend que ce qui favoriſe ſa manie.

Il ne manquoit plus à tant d'horreurs, que d'expoſer ſur la Scène, la plus humi-

(1) Voyez l'INDIGENT, Drame de M. *Mercier.*

(2) Voyez la BROUETTE DU VINAIGRIER, Drame du même Auteur, repréſenté ſur le Théâtre des Italiens, en 1784.

liante de toutes les maladies qui affligent l'humanité, *la Démence ;* & c'eſt ce que l'on vient de hazarder tout récemment. Eſt-il un ſujet plus révoltant, moins théâtral, plus immoral que la (1) *Folle par amour ?* Eſt-il un ſpectacle plus affli-

(1) NINA, ou *la Folle par amour*, repréſentée pour la première fois ſur le Théâtre Italien le 15 Mai 1786. C'eſt auſſi la première fois qu'une *maladie* a été choiſie comme un ſujet propre à amuſer & à divertir les Spectateurs, qui pourtant ne s'amuſent, ni ne ſe divertiſſent, mais au contraire pleurent & ſanglottent comme des fous, ſans ſavoir de quoi & pourquoi. Ce qui fait encore plus de pitié, c'eſt de voir les femmes ſuffoquer, étouffer, jeter de douloureux & profonds ſoupirs, comme ſi elles étoient attaquées de la même maladie que *Nina*. Cherchez le but moral de ce Drame, & vous trouverez que *ſi Nina avoit eu un père, il l'eût unie à ſon amant :* c'eſt-à-dire, qu'un père n'eſt plus qu'un tyran dès qu'il s'oppoſe à la folle paſſion de ſa fille, de ſon fils, & qu'il uſe de ſon autorité paternelle pour les empêcher de contracter des alliances ſouvent dangereuſes, inégales & quelquefois dèshonorantes. Ce Drame annonce donc aux Enfans qu'ils peuvent forcer leurs Parens à les

geant à la fois & plus corrupteur? Juſqu'à quand le mauvais goût triomphera-t-il du bon ſens & de la raiſon? Juſqu'à quand *la Folie*, agitant ſes grelots, frappera-t-elle de ſa marote les Auteurs & les Spectateurs? Il eſt temps enfin de conjurer ce ſiniſtre préſage qui nous menace de toutes parts de ramener bientôt, plus épaiſſes que jamais, les ténébres des ſiécles de barbarie.

Si *Thalie* veut enfin abjurer *ſa folie*, & quitter un inſtant ſa *brouette*, ſa (1) *boutique* & ſon ton lugubre, pour reſpirer, comme

---

unir à l'objet de leurs deſirs, quel qu'il ſoit, honnête ou non. Belle leçon, & digne de ce ſiécle, où le Philoſophiſme n'a déja que trop réuſſi à anéantir l'obéiſſance & le reſpect que les Enfans doivent à leurs Parens! Ce ſont pourtant des Pères, des Mères qui courent à ce Spectacle, & qui n'en ſentent pas le danger?

(1) Voyez le FABRICANT DE LONDRES, Drame de M. *de Falbaire*, repréſenté ſur le Théâtre François, le 12 Janvier 1771. Il s'agit dans ce Drame d'un Fabricant ruiné, & d'un Lord attaqué de la conſomption: le Lord & le Fabricant ſe rencontrent

autrefois, l'air du grand monde; comme elle y paroît neuve ! Comme elle eſt gauche & froide ! Que ſon bavardage eſt trivial, incorrect & commun ! Avec quel air avantageux elle débite ſes riens ſpirituels & ſon perſifflage de ruelle ? Elle ne connoît plus les hommes : ſes portraits, ſes caractères, les mœurs qu'elle s'aviſe de peindre, n'exiſtent nulle part, ou ſont préſentés d'une manière ſi vague, qu'ils n'intéreſſent & ne regardent perſonne. Veut-elle être gaie & *ſe mettre en goguettes* (car il faut bien lui faire parler ſon langage, puiſqu'elle a oublié depuis longtemps celui que lui avoit appris Molière) ? Toute décence eſt violée ; elle ne reſ-

---

juſtement dans le moment où ils alloient ſe noyer tous deux, &c. &c. Quel choix de ſujet, & qu'elles mœurs affreuſes à mettre ſous les yeux ! Ce Drame a fait fortune ſur des Théâtres de Société, dont le goût ſans doute étoit pour les *Noyés*. C'eſt pourtant ainſi que l'on corrompt, qu'on altère le caractère de notre Nation, en l'accoutumant à de pareilles horreurs.

pecte ni ſon ſexe, ni les Spectateurs; c'eſt *Momus* ivre, qui raconte ſes aventures de garniſon.

Ainſi, de quelque côté qu'on enviſage la manière dont on traite aujourd'hui l'Art comique, on peut dire hardiment que nous avons entièrement perdu la manière de Plaute, de Térence & de Molière. Ce genre bâtard auquel ceux mêmes qui ſe glorifient de l'avoir inventé, n'ont pu donner encore de nom, eſt pourtant accueilli au Théâtre, quoique la lecture de ces Drames ne ſoit pas ſupportable, tant ils ſont mal écrits. Un ſeul auroit ſuffi, pour décrier encore davantage les temps d'ignorance & de barbarie dont ils nous rapprochent, s'il en eût alors exiſté. Mais nos bons Aïeux, tout groſſiers qu'ils étoient, n'ont pas été ſi barbares qu'on le penſe, puiſque l'on ne trouve chez eux aucune trace de ce mauvais genre; ce qui juſtifie ce que nous avons déja (1)

(1) Voyez ci-deſſus, pag. 269.

dit

dit des *Dramaturges* & des Auteurs des *Myſtères*.

Rien ne décèle mieux, en effet, la diſette & la médiocrité ſtérile du Bel-Eſprit; rien ne marque plus la diſtance infinie qui le ſépare du Génie, que toutes ces productions hermaphrodites. Les ſucceſſeurs de Molière, ſi quelqu'un le peut être, REGNARD & DESTOUCHES, quoique bien inférieurs à ce Comique immortel, ont conſervé le ton de la bonne Comédie. Ce n'eſt pas que Deſtouches, dans ſon *Philoſophe marié*, n'ait rendu le premier le maſque de *Thalie* un peu ſombre & ſérieux: mais il avoit trop de génie & de goût pour le faire larmoyant. PIRON, par ſa *Métromanie*, chef-d'œuvre admirable, qui ſeul feroit paſſer ſon nom à la poſtérité, quand il n'y auroit pas des droits inconteſtables par pluſieurs autres ouvrages; GRESSET, par le *Méchant*, ſi ſupérieurement écrit, ſi chaudement dialogué, dont la plupart des vers ont paſſé en proverbe, ſont les

deux ſeuls Poëtes comiques, à mettre, après Molière, ſur le même rang de *Regnard* & de *Deſtouches*. Ce ſont-là les hommes qui honorent véritablement le ſiécle qui les a vu naître; & non cette foule de Charlatans, prétendus Philoſophes & beaux Eſprits, qui, tout aveugles qu'ils ſont, s'imaginent être les flambeaux du monde.

Avant qu'elle éprouvât toutes ces convulſions, la Muſe comique ayant perdu de vue les grands caractères, ou plutôt reconnoiſſant ſon impuiſſance dans l'art de les tracer & de les peindre, ne s'occupoit qu'à nouer & dénouer des intrigues; mais elle s'étoit formé, d'après MARIVAUX ſon Maître, un jargon auquel perſonne n'entendoit rien. Subtile Métaphyſicienne, elle diſſertoit à perte de vue, elle alambiquoit le ſentiment, décompoſoit le cœur, & pour être trop ſpirituelle, finiſſoit par être ennuyeuſe. Tout ce *Marivaudage* n'eut qu'un temps; car le mauvais goût éprouve auſſi quelquefois des revers;

malheureuſement ils ne ſont pas de durée. Au reſte, il faut avoir beaucoup d'eſprit pour imiter *Marivaux*. Il eſt original dans ſon genre : toujours affecté, toujours maniéré, il ne dit rien comme un autre : il manque de force & de vigueur dans ſes Comédies comme dans ſes Romans, où il montre une connoiſſance profonde du cœur humain & de ſes paſſions, connoiſſance qui lui auroit fait beaucoup plus d'honneur, s'il avoit pu s'exprimer avec plus de ſimplicité & d'une manière plus conforme au goût & à la raiſon. Mais indépendamment de ſon mérite littéraire, ce qui doit le rendre plus recommandable aux yeux de la Poſtérité, ce ſont ſes mœurs douces & honnêtes, ſon déſintéreſſement & ſon indifférence pour les richeſſes, ſon attachement & ſon reſpect pour la Religion, & ſa charité conſtante envers les Pauvres.

Au *Marivaudage*, ſuccéda le *Comique larmoyant*, dont LA CHAUSSÉE eſt le père. Ne pouvant ſaiſir le côté plaiſant des

objets, ni le ton de la vraie Comédie, il prit le ton ſérieux & romaneſque. *Mélanide* eſt ſon triomphe. Le comique qu'il y a jeté eſt noble, & tiré du fonds du ſujet. Le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à l'Auteur, eſt d'avoir donné naiſſance à ce déluge de Drames hétéroclites dont nous avons été inondés depuis. *La Chauſſée* a toujours reſpecté les bienſéances théâtrales : il n'a point ſouillé la Scène d'horreurs plates & dégoûtantes : s'il n'a pas eu le génie de ſaiſir les caractères & les mœurs du côté plaiſant, il les a peints du moins de manière à intéreſſer, & ſon pinceau ſérieux & toujours pur, ne s'eſt point écarté de la décence & de la vérité. Malheureuſement il a réuſſi dans ce genre nouveau, facile d'ailleurs, parce qu'il ſuffit d'avoir une imagination romaneſque pour faire un Drame. Les Imitateurs qui vont toujours plus mal & plus loin que les Inventeurs, ont abuſé de cette pitoyable facilité. Tel eſt l'empire du mauvais exemple en tout

genre, ſur les eſprits foibles & impuiſſans ; il cauſe le plus grand ravage, en ce qu'il trouve plus de ſujets médiocres diſpoſés à le ſuivre, que de bons eſprits pour le combattre. Le ſtyle de *la Chauſſée* eſt preſque toujours pur & correct ; & c'eſt en quoi ſes ſucceſſeurs ne l'ont point imité : mais quand tous les *Dramaturges* du monde auroient le mérite d'écrire auſſi noblement, & de faire d'auſſi beaux vers que l'Auteur du *Préjugé à la Mode* & de *Mélanide* ; ce genre bâtard ſera toujours réprouvé, par les vrais Littérateurs & par les Gens de goût.

D'après les triſtes exemples que nous venons de rapporter de la décadence de la Poéſie dramatique, on doit bien penſer que la Poéſie, en général, a éprouvé le même ſort. Que voit-on éclore, en effet, du cerveau de ceux qui ſe vantent ſi hautement des faveurs ſecrettes des Muſes ? Des Poëmes qu'on croiroit faits au milieu des glaces de la Laponie, & dont les vers barbares bleſſent l'oreille la plus dure :

d'autres avortés en naiſſant, quoique beaucoup loués & vantés avant leur naiſſance : d'autres bien léchés, bien ſaupoudrés de bel-eſprit, & pleins d'une petite poéſie *imitative* & *deſcriptive*, auxquels il ne manque d'ailleurs pour être parfaits, que de l'enſemble & un objet déterminé : enfin un déluge de Poéſies *légères* & tellement *fugitives*, qu'elles diſparoiſſent d'une aurore à l'autre. Voilà les fruits qui croiſſent maintenant en abondance ſur le ſacré côteau. Le Parnaſſe ne retentit plus que de voix aigres & glapiſſantes : Calliope ſemble avoir ſuſpendu pour toujours ſes ſublimes accords, depuis que le Bel-Eſprit & le philoſophiſme ont répandu leur froid poiſon ſur les eaux du Permeſſe. Où s'eſt donc réfugié le Génie poétique ? Qui ſeroit aſſez hardi, après avoir lu & médité les chefs-d'œuvre des Corneille, des Racine, des Boileau, du Pindare (1) François, de Voltaire

(1) Le grand ROUSSEAU, le ſeul Poëte lyrique que nous ayons.

même ; pour dire aujourd'hui : ET MOI AUSSI JE SUIS POËTE ! Ce n'eſt pas que nous n'ayons quelques bons Verſificateurs, dont les vers ſont remplis d'agrémens & de grâces : or l'eſprit a le droit de former des *Verſificateurs ;* mais c'eſt le génie ſeul qui fait les Poëtes. Ainſi, quiconque manque de génie & d'invention ne peut prétendre qu'au rang de Verſificateur, & c'eſt beaucoup quand ſes productions lui ſurvivent. « Le Bel-» Eſprit travaille en marqueterie, diſoit » Piron, & le génie jète en bronze ».

L'alliance du Bel-Eſprit avec le philoſophiſme n'a pas été ſeulement funeſte à la Poéſie, à l'Éloquence, à l'Hiſtoire, elle a porté ſon influence juſques ſur le genre d'amuſement qui en paroiſſoit le moins ſuſceptible, en détruiſant le VAUDEVILLE, né François & malin. Cet enfant de la Nature ſe livroit autrefois à toute ſa gaieté. D'accord avec les Ris & les Jeux, il étoit venu, ſuivi de cette folâtre eſcorte, s'établir à la Foire. C'eſt-

là que les Grâces en bonne humeur, ſe prêtoient, ſans contrainte, aux folies de Momus, & que le Vaudeville dans ſon négligé piquant, ſans fredons étrangers, ramenoit, excitoit la joie dans les cœurs, s'ébaudiſſoit en pleine liberté, faiſoit tomber l'éventail des mains de la Prude la plus ſévère à force de rire, paſſoit, avec éclats, de bouche en bouche, & armé de traits ingénieux & badins, pourſuivoit, en riant, les travers & les ridicules du jour. Il couroit auſſi la Ville, & recueilloit tous les faits-anecdotes, qu'il habilloit à ſa mode, toujours d'une manière joviale & ſans les altérer. Il ne ſe paſſoit pas d'événement à la Cour, à la Ville, qu'il ne le marquât de ſa marote: il en conſervoit juſqu'aux plus légères circonſtances, ſur leſquelles il répandoit le ſel à pleines mains, mais ſans noirceur & ſans méchanceté. On le cherche en vain aujourd'hui, ce joyeux enfant du plaiſir, ce ſymbole de la franche gaieté du caractère François. Hélas! il n'eſt

plus ! Depuis que nos Réformateurs en Morale, comme en Muſique, depuis que nos *Penſeurs* ont introduit par-tout la triſteſſe & l'ennui, & ſe ſont aviſés de ſubſtituer aux Opéras comiques leurs Drames inſipides, dont les paroles, pluſque barbares, ſont heureuſement étouffées ſous des *Airs de bravoure*, on n'a plus goûté la naïveté charmante du Vaudeville, revêtu légèrement d'airs ſimples & faciles, qui annonçoient ſon caractère & ſon antique origine. Il a fait long-temps les délices des Sociétés particulières, où la Jeuneſſe ſe plaiſoit à égayer l'ennui de ſes vieux Parens, & où elle n'eſt plus occupée aujourd'hui, qu'à les plonger dans les idées les plus noires, en leur donnant pour les divertir le ſpectacle du *Comte de Cominges* (1), de *Mélanie* &

(1) Nous ne parlons ici que du genre. Pour la conduite, l'intérêt, l'action & les vers de ce Drame, il ſeroit à ſouhaiter que tous les Drames fuſſent auſſi-bien écrits que le *Comte de Cominges* de M. d'Arnaud. Mais il faut toujours convenir que ce

d'autres Drames auſſi lugubres, auxquels le célébre COLLÉ a ajouté gaiement le Vaudeville qui leur manquoit, ſur l'air du *Dies iræ*. Mais on a beau s'élever contre cette pitoyable manie; on a beau la couvrir de ridicule, le coup fatal eſt porté. On a cherché à détruire le goût de la Nation; & on n'y a malheureuſement que trop bien réuſſi.

On doit ſavoir gré aux Auteurs (1) qui ont voulu ramener le *Vaudeville* ſur la Scène où naturellement il devroit régner, puiſqu'il n'a plus d'autre aſyle; mais leurs efforts ont été inutiles. Quoique l'on ait applaudi à leurs rians tableaux, on n'en a pas moins couru en foule à *la Brouette du Vinaigrier*. Quelque louable que ſoit le deſſein de ces eſtimables Auteurs, de faire revivre la gaieté françoiſe, peut-être les moyens de l'exécuter leur ont-ils manqué : peut-être n'ont-ils pas aſſez

genre eſt bien noir. Quant à *Mélanie*, le ſujet n'en eſt pas ſi ſombre, mais il n'en eſt pas plus gai.

(1) MM. DE PIIS & BARRÉ.

étudié l'Art du Vaudeville, plus difficile qu'on ne penſe. Le Vaudeville doit voler de bouche en bouche ſans le moindre effort de mémoire : c'eſt à la facilité de le retenir qu'on reconnoît ſon léger badinage & ſa ſimplicité. Il doit être fin & ſpirituel, ſans prétention, & malin ſans méchanceté : trop d'eſprit nuit à ſa naïveté : il eſt l'ennemi des *Pointes* & des *Calembours* : ſon ſtyle rejete toute afféterie : ſon langage eſt celui de la Nature ; il doit couler de ſource ; il faut que le trait malin qu'il décoche faſſe ſourire ceux mêmes contre leſquels il eſt dirigé. Nous avons en ce genre d'excellens modèles. Les Opéras comiques de *Fuzelier*, de *Piron*, ſont pleins de Vaudevilles charmans ; ceux de *Favart* reſpirent une ingénuité piquante, & la plupart de ſes couplets ſeroient avoués des Grâces : mais *Pannard* l'emporte par le tour original de ſes couplets, par la vérité de ſon pinceau & par la force de l'expreſſion, qui n'en eſt pas moins ſimple

& naturelle. Un des grands Maîtres de cette École, eſt le célébre COLLÉ. Ce ſont ſes Chanſons qu'il faut étudier. Mais à quoi ſervira cette étude, ſi la Nature refuſe le talent?

Les ravages du mauvais goût n'ont point épargné le domaine de Polymnie. La Scène lyrique ſouillée par de miſérables Bouffons, a perdu tout ſon éclat. Les chants ſuperbes, harmonieux, intéreſſans d'*Hippolyte & Aricie*, de *Dardanus*, de *Caſtor & Pollux*, de *Zoroaſtre*, ſont remplacés par des cris : aux airs ſi chantans, ſi variés, ſi gais, ſi danſans des *Indes galantes*, des *Talens lyriques*, de *Pigmalion*, ont ſuccédé des airs lourds, baroques & peu faits pour la danſe. A côté du Palais du Soleil, & des Jardins enchantés d'Armide, s'élèvent des Tavernes & des Guinguettes : les *Théſée*, les *Rolland*, les *Renaud*, cèdent la Scène à des Ivrognes : les Amours, les Plaiſirs & les Jeux s'envolent, à la vue d'une troupe de Soldats qui les effraie.

C'eſt ainſi que l'inconſtance de l'eſprit frivole & l'amour de la nouveauté ont détruit tout ce qui portoit un caractère de magnificence, de grandeur & de majeſté. Des décorations meſquines, bizarres & fantaſques affligent l'œil du Connoiſſeur, & lui font regretter ces prodiges de l'Art, ces ſuperbes décorations qui s'élevoient autrefois à la voix de *Servandoni*. Il eſt vrai que les ſujets qu'on expoſe aujourd'hui ſur la Scène lyrique, ſont dignes tout au plus des Trétaux de la Foire, & par conſéquent peu faits pour échauffer l'imagination du Décorateur. Mais combien l'Art n'y perd-t-il pas ? Qu'il étoit impoſant, quand, animé par la Féerie & la Mythologie, il déployoit toutes les richeſſes de l'Architecture, ſous les formes les plus belles & les plus élégantes ? Quand il trompoit, étonnoit la vue par la plus ſavante perſpective, & qu'il nous tranſportoit tout-à-coup dans le palais brillant des Dieux du paganiſme ? Le Spectateur le plus indifférent admi-

roit ; mais l'Artiſte ſatisfait, enchanté, ſentoit ſes idées s'aggrandir & ſon imagination s'allumer à la vue des magiques effets de l'Art, & prenoit des leçons du Génie. Les bons Artiſtes ne ſe forment que ſur de bons modèles. On reconnoît l'école qui les a formés ; & l'œil le moins exercé à comparer & à juger, voit bien que les *Pouſſin*, les *le Sueur*, les *le Brun* ne ſortent pas de l'École de *Teniers*. Or ſi l'Art n'eſt employé qu'à repréſenter des objets bruts & groſſiers ; s'il eſt avili, dégradé par le goût pour les magots & les figures bizarres, que deviendra le talent de l'Artiſte, dès qu'il ſera forcé de le ſacrifier au caprice du ſiécle ? Il ſemble qu'on ait pris à tâche de confondre & de dénaturer tous les genres. On tranſporte aujourd'hui ſur le Théâtre de l'Opéra tous les ſujets qui appartiennent de droit aux Trétaux de *Nicolet* (1) & *des Variétés amuſantes* : mais il faut

(1) Spectacles des Boulevards.

avouer auſſi que ces Poëmes prétendus lyriques, quoique mis en muſique par de grands Maîtres, ne valent pas ſouvent pour les paroles, ceux que l'on chante aux Boulevards.

On doit tous ces changemens bizarres à l'introduction de la nouvelle Muſique en France. Nous étions la ſeule Nation qui eût une Muſique qui lui fût propre. Ce ſont des Étrangers qui ſont venus nous dire que nous n'en avions point; & ce ſont des François qui l'ont répété, qui l'ont écrit, ſoutenu, perſuadé. Il y a plus: ce ſont des Étrangers que nous avons accueillis, careſſés, applaudis, qui, ajoutant l'inſulte au mépris, ſe ſont moqués publiquement de nous ſur la Scène, en y faiſant triompher leur Muſique après avoir couvert d'un ridicule outré la Muſique Françoiſe, à laquelle *Midas* adjuge le prix (1). Eſt-il poſſible que ſur

(1) Voyez le *Jugement de Midas*, Opéra comique joué aux Italiens, dont les paroles ſont de *Hell*, Anglois, & la Muſique du célèbre M. Grétry. C'eſt

tous les Théâtres de la Nation, tout annonce un parti pris, pour anéantir juſqu'aux traces les plus légères de ſon bon goût & même de ſon caractère? Notre Langue, dit-on, eſt ingrate pour la Muſique : mais l'étoit-elle ſur la Lyre des *Lulli*, des *Rameau*, des *Deſtouches*, des *Campra*, & de tant d'autres qui l'ont ſi

---

une Allégorie aiſée à deviner. Un Pâtre groſſier diſpute le prix du chant à Apollon, & ſe met à fredonner de la *Muſique Françoiſe* de la plus mauvaiſe grâce, de la manière la plus ridicule, la plus traînante & la plus outrée, accompagnée de cadences qui ne finiſſent point. Apollon à ſon tour s'égoſille pour faire valoir, du mieux qu'il peut, les grâces & la légèreté de la Muſique nouvelle, & il s'en faut que l'air qu'il a choiſi ſoit excellent. Tous les deux ſont jugés par *Midas*, qui couronne le Pâtre. Oreilles d'Ane auſſi-tôt de ſortir de deſſous la perruque de *Midas*, & François d'applaudir à tout rompre à ce ſarcaſme ſanglant contre la Nation. N'y avoit-il pas une manière plus modeſte & plus honnête de nous faire ſentir que nous n'étions que des ſots d'avoir admiré les *Lulli*, les *Deſtouches*, les *Campra*, les *Rameau* & d'autres célèbres Compoſiteurs François?

heureuſement

heureuſement employée, avant que des fredons étrangers euſſent étouffé les ſavans & mélodieux accords de ces grands Maîtres? N'eſt-il pas abſurde & ridicule que les fameux Compoſiteurs qu'on a appelés à grands frais en France, qu'on a comblés de biens, tandis qu'on a laiſſé languir dans la plus étroite médiocrité le célèbre RAMEAU, juſqu'à la fin de ſes jours, ſe ſoient hazardés à mettre en muſique une langue qu'ils n'entendent (1) ni ne parlent? N'a-t-on pas été obligé de leur apprendre la proſodie par des ſignes? Quelque habiles que ſoient ces Compoſiteurs, peuvent-ils concevoir & ſaiſir le ſens, la délicateſſe & toutes les fineſſes dont notre Langue eſt ſuſceptible? D'ailleurs n'eſt-ce pas une contradiction frappante, que de regarder la Langue Françoiſe comme peu muſicale,

(1) Il eſt certain que le Chevalier Gluck & M. Piccini ne ſavoient ni l'un ni l'autre la Langue Françoiſe, quand ils ont mis en Muſique des Opéras François.

& , cependant de s'obſtiner à la faire ſervir à une Muſique, ſous laquelle elle perd ſes charmes & ſa beauté, ſon véritable accent & ſon expreſſion ? Il eſt vrai qu'on répond tous les jours à ceux qui ſe plaignent de la platitude des paroles enjolivées par la nouvelle Muſique : « Qu'importent les paroles, ſi la Muſique » eſt belle ? C'eſt comme ſi l'on diſoit : » Qu'importe que l'étoffe ſoit mauvaiſe » & d'une couleur déteſtable, ſi la bro- » derie eſt ſuperbe » ? Nos Connoiſſeurs en Muſique, ne ſe connoiſſent point en paroles, & ils ne le prouvent malheureuſement que trop, par les mauvais Poëmes qu'ils adoptent & qu'ils enrichiſſent de leur ſavante harmonie. Mais ſi l'on compte les paroles pour rien, ſi elles n'ont aucune expreſſion, ſi elles ſont auſſi froides que la tête & le cœur de nos Bardes nouveaux : que pourra dès-lors exprimer la Muſique ? A quoi ſe réduiront ſes chants ? Que lui ſervira ſa mélodie ? Elle ne ſera donc plus qu'un vain bruit, ou une ſimple

ſymphonie concertante, qui ne ſera réſonner à l'oreille que des ſenſations de caprice? Nous avons vu pourtant de ces Amateurs outrés de la nouveauté porter leur fol enthouſiaſme, juſqu'à décrire ſérieuſement (*) les effets prétendus de la nouvelle Muſique, dans laquelle ils ſont les ſeuls à trouver des AIRS FRAIS & des CHŒURS VIRGINAUX. A force de louer des beautés imaginaires, & de répéter que cette Muſique étoit ſublime, on les a cru, & l'engouement eſt devenu général.

Un des plus grands adverſaires de la Muſique Françoiſe, eſt J. J. Rouſſeau. Il a voulu la combattre par ſon *Devin du Village*, dont il a fait la Muſique & les paroles. Mais loin de prouver que la

(*) L'Abbé ARNAUD, de l'Académie Françoiſe & de celle des Belles-Lettres, voyoit dans la Muſique de l'*Iphigénie* du Chevalier Gluck des *Airs frais & des Chœurs virginaux*, comme on voit dans les nuées toutes ſortes d'objets qui n'exiſtent que dans une imagination qui ſe plaît à les former.

Muſique Françoiſe n'étoit pas ſupportable, il a prouvé au contraire par la ſienne, qui eſt toute Françoiſe, que lorſque les paroles ſont bonnes, & que le Muſicien en ſent toute la force, la Muſique qu'il y adapte eſt réellement expreſſive & facile, que les airs ſont chantans & danſans, & qu'on les retient aiſément. Il falloit néceſſairement que *Jean-Jacques* ſe contredît ſur cet objet comme ſur tant d'autres, & qu'avec le deſſein formel d'anéantir la Muſique Françoiſe, ſon génie le trompât, & la fit triompher malgré lui. Il eſt bon d'obſerver qu'il eſt peu d'Opéras dont les paroles ſoient plus analogues à la Muſique, & dont les vers ſoient plus lyriques que ceux du *Devin du Village*.

L'eſprit deſtructeur qui domine aujourd'hui, n'a plus rien qui l'arrête. Le Philoſophiſme a pénétré par-tout, a tout corrompu, les Lettres, les Sciences & les Arts. La ſuite de cette affligeante révolution, a été la dépravation générale des

mœurs. Eh ! comment ſe ſeroient-elles conſervées pures, quand un luxe dévorant, creuſe à chaque inſtant l'abyſme de la misère & concourt de jour en jour à les corrompre? Quand tout reſpire un eſprit d'indépendance & de liberté, qui nous porte à briſer les liens qui nous attachent à l'État & à la Société, & fait de nous des Égoïſtes également indifférens au mal comme au bien, à la vertu comme au vice? Quand une ingrate & fauſſe Philoſophie cherche à éteindre dans nos cœurs la piété filiale, l'amour que nous apportons, en naiſſant, pour nos Rois & l'attachement que nous devons à notre Patrie? Quand le mérite timide & le ſavoir modeſte, ne ſont ni protégés ni récompenſés, tandis que l'ignorance intrigante & préſomptueuſe trouve par-tout des Protecteurs qui lui reſſemblent? Quand, en un mot, on a perdu toute idée de devoirs, tout principe, toute régle de conduite & tout ſentiment de Religion?

Ces aſſertions ne ſont ni fauſſes ni

exagérées. Nous n'avons pas beſoin de groſſir le mal pour le rendre palpable ; il ſuffit de parcourir un moment le tableau du luxe, du mauvais goût, des ridicules & des extravagances de toute eſpèce que nous offre l'état actuel de la Société.

L'œil n'eſt-il pas étonné de voir à côté des Monumens immortels du Siécle de Louis XIV, cette multitude de bâtimens élevés à grands frais par le mauvais goût, chargés de colonnes & d'ornemens qui n'appartiennent qu'aux Temples, aux Palais des Rois & aux Édifices publics? Encore ſi ce luxe qu'étalent inſolemment les Parvenus, les Laïs & les Phrynés, favoriſoit, entretenoit les Arts utiles & la ſolide induſtrie! Mais non : les Manufactures les plus conſidérables & les plus néceſſaires, qui ont fait ſi long-temps la richeſſe du Royaume & la gloire de l'eſprit induſtrieux de la Nation, s'appauvriſſent, ſe détruiſent, tombent tous les jours, & ſont remplacées par des *Fabriques de Papiers peints*. Image frappante de l'eſprit

léger & ſuperficiel de ce Siécle! Inventions & productions futiles d'un luxe qui n'annonce que la misère & la pauvreté!

Qui ne s'en rapporte qu'aux apparences, eſt ſouvent trompé. Au nombre d'Académies que Paris renferme, ne croiroit-on pas qu'Athènes revit parmi nous? Cependant ces Lycées ſi ſavans, ces Muſées ſi nombreux, quoiqu'érigés & conſacrés aux Sciences & aux Lettres, n'en étendent, n'en affermiſſent que plus l'empire de l'ignorance. Quel profit, en effet, des Élèves en cheveux gris, des Femmes dans leur automne, de petites-Maîtreſſes demi-beaux eſprits, de jeunes Etourdis livrés à des goûts frivoles en retireront-ils? Ils ſortent de leurs leçons plus préſomptueux & plus vains, & la tête auſſi vuide qu'ils l'avoient en y entrant. Ce n'eſt pas tant l'amour du ſavoir & l'envie de s'inſtruire, que le déſœuvrement & l'ennui qui les forcent à ſe déplacer, & les font courir en foule à ces nouvelles Écoles. Voyez dans ces vergers

cette multitude d'oiſeaux de toute eſpèce voltiger d'arbre en arbre, ſe jeter ſur les fruits, les attaquer tous, & les laiſſer enſuite après les avoir à demi-becquetés? C'eſt ce que font ces nouveaux Diſciples: ils embraſſent à la fois tout ce qui appartient à la Poéſie, à l'Éloquence, à l'Hiſtoire, à la Littérature, à la Phyſique, à la Chimie, que ſais-je? Ils entament toutes les branches des Sciences ſans en approfondir aucune. Ce n'eſt point à la néceſſité que nous devons ces établiſſemens, tout au moins inutiles, puiſque nous en avions depuis long-temps d'excellens; mais à la manie du Bel-Eſprit empreſſé de briller.

Nous ſommes plus que jamais ſous le régne de la folie & du charlataniſme. Eſt-il rien de plus extravagant que cette foule de gens de tout âge, de tout rang & de tout état qui aſſiégent la maiſon d'un Charlatan, courent à lui en aveugles, & en reviennent plus aveugles encore & plus dupes? Pourroit-on préſenter un tableau

plus comique & plus affligeant en même-temps pour la raiſon, que ces êtres prétendus raiſonnables, groteſquement groupés autour d'un bacquet, chargés de fers, grimaçant chacun à ſa manière, les uns éclatant de rire, les autres pleurant ou ſoupirant; ceux-ci ayant les yeux ſtupidement fixés ſur rien; ceux-là immobiles & hébétés, tombant en criſe les uns après les autres, ou tous enſemble, au gré d'un Agent inviſible qui les preſſe & les obsède, ou, pour mieux dire, au gré d'une imagination égarée? Comment eſt-on aſſez dépourvu de bon ſens pour croire que des gens apoſtés exprès, que l'on fait tomber, comme par enchantement, dans un ſommeil ſpontanée, puiſſent dans cet état de ſomnambuliſme, deviner, prédire, déterminer le genre de maladie dont un ſujet quelconque eſt ou doit être attaqué; indiquer les remèdes néceſſaires, parler comme s'ils entendoient, agir comme s'ils avoient les yeux ouverts; tandis que bien éveillés, ces mêmes Somnambuliſtes ne

devinent & ne prédiſent rien, & ſont de véritables idiots? Le temps où l'on croyoit aux Sorciers ſeroit-il revenu? Car il n'y a guères de différence entre les Sorciers & les Somnambuliſtes. Ne diroit-on pas que les loges des Petites-Maiſons ſont reſtées ouvertes, & que les Fous en ſont ſortis pour troubler la Société par de nouvelles folies, plus dangereuſes que celles qui les avoient auparavant fait enfermer?

C'eſt pourtant au milieu d'un Siécle philoſophe, dont on vante les lumières, que renaît la folie des Sciences occultes, & qu'on en impoſe auſſi effrontément au Public toujours avide de nouveautés! Qu'on ne s'imagine pas cependant que le peuple, les gens ſimples & peu inſtruits ſoient ſeuls les dupes de ce groſſier charlataniſme? Ce ſont les Grands, les Gens riches, les beaux Eſprits, les Femmes de la Cour & de la Ville qui forment ce concours étrange, & qui en ont donné le premier exemple. Ce qui doit étonner davantage, c'eſt que parmi ce grand

nombre de fanatiques du *Magnétiſme animal*, il ſe trouve de prétendus eſprits forts, qui ne croient à rien de ce qu'ils devroient croire, & dont la crédulité ſur cet objet, eſt celle d'un enfant. Quand le bon ſens reviendra-t-il donc habiter parmi nous ? Quand les lumières de la raiſon diſſiperont-elles enfin les lueurs fauſſes & trompeuſes du Philoſophiſme ? Tant d'abſurdités ne ramènent-elles pas ces ſiécles malheureux auxquels nous reprochons ſi juſtement leur ignorance, leur fanatiſme & leur ſotte crédulité ?

Si la Folie juſqu'ici n'a rien épargné, peut-être aura-t-elle reſpecté les retraites de Flore & de Pomone ; peut-être n'aura-t-elle pas détruit ces ſuperbes jardins, dont l'Art guidé par la Nature, le goût & le génie avoit tracé le plan. C'étoit-là qu'autrefois nos Pères, fuyant le tumulte & l'ennui des affaires, la contrainte de la Cour & les embarras de la Ville, venoient, accompagnés d'une modeſte & nombreuſe famille, ſous une voûte de verdure &

ſous des berceaux de fleurs, reſpirer l'haleine des zéphirs & goûter les douceurs du repos : c'étoit-là que libres de tous ſoins, à l'ombre ſalutaire que leur fourniſſoit des arbres dont la cime orgueilleuſe s'élevoit juſqu'aux cieux, ils ſe promenoient dans de longues & vaſtes allées, où la vue s'étendant au loin, jouiſſoit ſans obſtacle de mille aſpects divers, rians & pittoreſques : c'étoit-là, enfin, que frappés de la beauté du Spectacle de la Nature, ils ſe formoient une idée grande & majeſtueuſe de l'eſpace & de l'étendue qu'elle embraſſe. On les cherche en vain aujourd'hui ces Jardins enchantés ; le chaos les remplace. Il ſemble qu'un bouleverſement univerſel les ait engloutis. Ce n'eſt plus qu'un monceau de ruines. Des ponts tombant de vétuſté, quoique nouvellement conſtruits ſur des rivières ſans eau ; des débris de colonnes, où il n'y eut jamais de Temples & de Palais ; des troncs d'arbres deſſéchés, épars çà & là, couvrant de vaſtes eſpaces ombragés jadis

par les plus beaux arbres ; des murs menaçant de vous écraſer de leur chûte, au lieu de ces eſpaliers qui flattoient ſi agréablement & la vue & le goût ; des rochers arides, où la terre produiſoit des fleurs & des fruits ; des montagnes au milieu d'une plaine ; de noirs cyprès, des tombeaux, monumens dignes de figurer avec des ruines, & faits pour inſpirer la triſteſſe & l'horreur, à la place de ces lits de gazons toujours verds, faits pour le repos ou pour les douces rêveries ; des chemins étroits & tortueux, conduiſant à des mazures & à de noires cavernes, dont l'entrée eſt défendue par des monſtres effrayans, mais en peinture ; voilà les charmes, les aſpects enchantés de ces lieux ſauvages dont le riche inſenſé, las & raſſaſié de tout, fait ſes délices, ſur leſquels il promène ſes ſtupides regards, & où il enfouit des tréſors, qui, diſpenſés généreuſement & avec ſageſſe, rendroient la vie à des milliers de malheureux accablés de misère.

Mais quel nouveau ſpectacle nous en-

traîne vers un peuple immenſe qui ſe raſſemble de toutes parts ! Plein à la fois de confiance & de crainte, il court, il s'agite, il tremble : les yeux fixés vers le Ciel, il ſuit d'un regard curieux, inquiet, étonné, un téméraire porté par les vents au plus haut des airs ! Mais à peine a-t-on applaudi à l'élévation extrême qui le dérobe à la terre, qu'un cri d'inquiétude & d'effroi préſage ſa chûte, & qu'un cri lamentable annonce qu'il eſt tombé ſans vie, victime de ſa témérité. Quel funeſte ſort ! Hélas ! à quoi le doit-il ? A l'orgueil de faire parler de ſoi, qui exalte en ce moment toutes les têtes, à un fatal enthouſiaſme qui égare tous les eſprits ! Car quel que ſoit le prix que l'on mette à la découverte des *Aréoſtats*, à quoi peut-elle être bonne ? De quelle utilité ſera-t-elle ? Si elle vaut la peine d'être ſuivie par les Phyſiciens, ce ne ſera jamais que par curioſité, comme bien d'autres expériences qui n'ont pas d'autre but. Mérite-t-elle cet enthouſiaſme qu'elle a inſpiré ? N'eſt-ce pas une

extravagance de plus à laquelle ce Siécle philoſophe s'eſt livré? Qu'il s'en applaudiſſe: malgré ſes prétendues lumières, il n'en ſera pas moins un enfant que la folie amuſe, en lui faiſant ſouffler des bulles d'air ſavoneuſes. Ce n'eſt pas que nous voulions déprimer le mérite de cette découverte. Tout ce qui étend le cercle trop étroit de nos connoiſſances, eſt digne de la plus ſérieuſe attention, d'autant plus qu'on ne peut meſurer d'avance l'utilité des applications d'une découverte dont on n'a pas encore la pleine poſſeſſion. Mais porter l'engouement à l'excès, expoſer ſa vie, ſe ruiner en frais pour une expérience incertaine & d'un danger évident, n'eſt-ce pas le comble de la folie? La découverte de la Bouſſole, de l'Imprimerie, & mille autres plus utiles les unes que les autres, ont-elles excité un pareil enthouſiaſme? A peine en connoît-on les Inventeurs: leurs noms pour la plupart ſont ignorés: peut-être ſont-ils reſtés ſans récompenſe; car il n'y avoit de leur

temps ni Protecteurs, ni Prôneurs, ni Clabaudeurs, & s'il ſe fût alors trouvé un Poëte un peu malin, jamais il ne lui ſeroit venu dans la penſée, ce vers ſi plaiſant, & ſi vrai qu'il eſt paſſé en proverbe:

« Des Protégés ſi bas, des Protecteurs ſi bêtes »!

Dans ces temps reculés, l'Homme de génie, le vrai Savant, ne connoiſſoient d'autre gloire que celle d'être utile; d'autre récompenſe que celle d'avoir bien mérité de la choſe publique. Mais depuis que l'intrigue, le clabaudage & la cupidité ont été introduits dans les Lettres, les Sciences & les Arts, par le faux Bel-Eſprit ignorant & par le Philoſophiſme altier, il faut bien qu'on s'accommode aux défauts du temps. Une remarque très-eſſentielle à faire, c'eſt que plus les Sciences poſitives, la Géométrie, l'Algèbre, les Mathématiques, &c. s'élèvent & ſe perfectionnent, plus nous perdons du côté du ſentiment, plus le goût ſe gâte, plus les Lettres dépériſſent, & plus le génie pour

pour les beaux Arts s'éteint & s'évanouit.

Au milieu de tout ce désordre que deviennent les mœurs ? Elles se corrompent comme tout le reste. Que l'on en juge par ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, par notre luxe, par notre conduite, par nos goûts, nos modes & nos habitudes. Depuis les fréquens voyages que nos jeunes Merveilleux font à Londres, en sont-ils plus instruits ? Quels fruits en rapportent-ils ? Des goûts bizarres, des manières & un ton plus brusques, un plus grand nombre de ridicules insupportables. Qui croyez-vous qu'ils imitent ? Ce ne sont pas assurément les Sages, mais les Fous, qui sont le plus grand nombre chez toutes les Nations. Or il est bien rare que l'imitation soit parfaitement fidelle, elle a toujours quelque chose d'outré. Sous ce vêtement grossier, cette toque ronde & pointue, rabattue sur le nez, ne prendroit-on pas pour des *Quakers*, ce Courtisan, ce grand Seigneur, dépouillés des marques

de leurs dignités, courant les rues à pied, expoſés ſans ceſſe à quelque événement fâcheux, coudoyés & pouſſés par le premier paſſant ? Reconnoîtrez-vous cet Eccléſiaſtique, ce Magiſtrat, ce nouveau favori de la Fortune, en bottines, un fouet ou un léger roſeau à la main, les cheveux retrouſſés ſous un chapeau à larges bords qui leur tombent ſur les yeux, en *frac* ſi étroit qu'il couvre à peine le dos, & le col enveloppé d'une épaiſſe cravatte ? Aurez-vous le temps de vous ranger, de voir & de laiſſer paſſer ce jeune écervelé, monté, comme un Marchand d'orviétan, dans une voiture auſſi fragile que dangereuſe, ridiculement exhauſſée, qu'il mene plus vîte que le vent, au riſque de ſa vie & de celle des paſſans ; & qui coëffé, habillé, chauſſé comme ſon *Jockey*, peut être également dedans ou derrière la voiture, ſans que l'on diſtingue quel eſt le Maître ou le Valet ? En voyant ces deux femmes marchant d'un pas ferme & délibéré, vêtues

auſſi indécemment l'une que l'autre, les cheveux épars & pendans juſqu'à la ceinture, un énorme chapeau enfoncé ſur le front, leur couvrant la moitié du viſage, ne vous tromperez-vous pas, ſi vous voulez juger laquelle des deux eſt la Femme honnête ou la Courtiſane? Ou bien ne croirez-vous pas qu'elles vont toutes deux aſſiſter à quelque ſacrifice de la bonne Déeſſe? A tous ces travers qui ont gagné généralement tous les rangs & toutes les conditions, peut-on ne pas voir qu'un eſprit de vertige a ſoufflé ſur nous, & que c'eſt à qui aura la conduite la plus bizarre, ou pour mieux dire la plus folle?

Les femmes ont malheureuſement donné dans tous les excès du jour. Ce ſont elles qui les ont autoriſés pour ſe procurer une plus grande liberté. Or cette liberté ouvre la porte à la licence. Leur toilette n'a preſque plus rien qui tienne à leur ſexe: jamais elles n'ont porté ſi loin la fureur & l'extravagance des modes: preſque tous les noms de leurs ajuſtemens bleſſent la

modeſtie, ou ſont ridicules ; ce qui fait bien voir que c'eſt la folie qui les invente. On ne doit attribuer la cauſe de ce renverſement total de la raiſon qu'à l'eſprit du ſiécle, à l'égoïſme univerſel, né du philoſophiſme.

C'eſt ainſi que dans tous les états & dans toutes les conditions, chacun viole les bienſéances & que perſonne n'eſt à ſa place. On vous dira pour excuſer toutes ces modes ridicules, que l'exercice eſt ſalutaire, que l'on n'a pas beſoin de parure pour courir les rues, que ces coſtumes qui nous choquent, ſont d'une commodité que rien n'égale, qu'ils ſont faits pour l'incognito, & laiſſent à chacun une pleine & entière liberté. C'eſt juſtement ce myſtère & cette liberté que nous condamnons. Quelle ſera la ſauve-garde de vos actions, ſi vous vous dérobez aux regards publics ? Que ne vous permettrez-vous pas ſous le maſque, quand vous ſerez aſſuré qu'on ne pourra pas deviner qui vous êtes ! Si vous voulez par régime

ou par néceſſité, par goût ou par ennui, par caprice ou par déſœuvrement deſcendre de votre grandeur, & goûter la douceur de l'égalité, tempérer l'auſtérité, égayer la gravité de votre état, cacher votre luxe & votre opulence; qu'eſt-il beſoin pour cela de fouler aux pieds toute décence? Cette obſcurité, ce myſtère dont vous vous enveloppez n'affichent-ils pas le mépris que vous faites du peuple? Vous ne voulez paroître devant lui qu'avec appareil & en lui faiſant baiſſer les yeux. Quel gré ne vous ſauroit-il pas au contraire, de vous voir confondu dans la foule, ſous un dehors ſimple & décent, revêtu ſans faſte & ſans oſtentation des marques de votre état? Quel reſpect n'inſpireriez-vous pas? Que de juſtes murmures vous appaiſeriez! L'honnête Citoyen, l'Artiſan, l'Homme du peuple appelleroit chacun en particulier ſon fils, & vous montrant du doigt, lui diroit: « Remar-
» quez bien mon fils, cet homme qui
» vient à nous; c'eſt un grand Seigneur:

» il vous donne l'exemple de la modeſtie » & de la ſimplicité ». L'exemple eſt la bouſſole des mœurs ; & l'on ne ſent pas aſſez combien il eſt utile ou dangereux.

Telles ſont nos mœurs ; encore n'en avons-nous peint que les vices & les ridicules les plus apparents. Tout ce déſordre prend ſa ſource dans la mauvaiſe éducation que reçoit aujourd'hui la jeuneſſe. Cette éducation de ſévère & mâle qu'elle étoit autrefois, eſt devenue molle & efféminée par les excès du luxe ; & les erreurs de la fauſſe philoſophie ont achevé de corrompre les mœurs juſques dans leurs germes. C'eſt elle, qui la première a ſonné l'alarme ſur l'Éducation publique, en ameutant contre la première École de la Nation l'ignorance, la calomnie & la mauvaiſe foi. Mais ſondez, pénétrez les motifs de ces injuſtes clameurs, & vous verrez qu'elle veut dominer ſeule & s'arroger le droit d'enſeigner. C'eſt elle, qui, le dédain ſur les lévres, le menſonge à la bouche, la fauſſeté dans le regard, l'effronterie &

l'orgueil ſur le front, a dit à ſes ſuppôts :
« A quoi nous ſerviront les poiſons que
» nous avons préparés, ſi nous laiſſons
» ſubſiſter plus long-temps l'enſeignement
» de l'Univerſité ? Qu'attendons-nous ?
» Il eſt temps de renverſer cette vieille
» Idole ; éloignons de ſes débris & de la
» pouſſière qui l'environne la génération
» naiſſante ; flattons l'orgueil, favoriſons
» la ſottiſe & la négligence des parens
» envers leurs enfans, pour qu'ils nous
» les confient : emparons-nous ſur-tout
» de la jeuneſſe, qui, par ſa naiſſance,
» peut avoir un jour quelque part au
» Gouvernement : nous devons l'inſ-
» truire de préférence, la ſouſtraire à
» tous les préjugés, & la rendre indiffé-
» rente à tous les cultes, en lui inſpirant
» une tolérance ſans bornes. Ne laiſſons
» pas refroidir notre zèle, & répandons
» également nos maximes parmi le peuple
» & dans les campagnes : faiſons des
» *Catéchiſmes* qui combattent ceux que
» la Religion met entre leurs mains, &

» que notre Doctrine ſeule triomphe.
» Agiſſons néanmoins avec ordre & pru-
» dence ; & maſquons nos deſſeins de
» l'amour du bien public & de l'huma-
» nité ».

Le cri de cette audacieuſe philoſophie ne s'eſt que trop fait entendre à la Cour, à la Ville & dans les Campagnes ; il a retenti juſqu'au fond du Royaume ; il a influé ſur l'opinion des Parens, qui n'ont plus vu dans les études de leurs enfans confiés aux Écoles publiques, qu'une perte de temps précieux. Dès-lors on ne penſe qu'à chercher les moyens de réformer la mauvaiſe éducation : les Corps les plus reſpectables en ſont occupés. Mais quel eſt l'objet de cette réforme ? Quels ſont les vices qu'on reproche à l'Éducation publique ? L'Univerſité ne ſeroit-elle plus la Mère de ſes Élèves ? Auroit-elle changé de méthode & de principes ? N'eſt-ce pas dans ſon ſein que ſe ſont formés tant d'illuſtres Savans, tant de Pontifes pieux & éclairés, tant d'habiles Capitaines &

de ſages Magiſtrats ? N'a-t-elle pas veillé toujours ſur le cœur comme ſur l'eſprit de la Jeuneſſe ? Sa tendre ſollicitude ne s'eſt-elle pas toujours occupée à la former aux Lettres & aux Sciences ſur les meilleurs modèles ; à graver dans ſon cœur l'amour de l'ordre & du devoir, les vérités de la Religion, tous les ſentimens, en un mot, qui font l'honnête homme & le vrai citoyen ?

Auroit-on auſſi de grands reproches à faire à cette ſavante Compagnie, éteinte depuis peu, dont les Écoles étoient remplies de la Jeuneſſe la plus brillante & la plus précieuſe de la Nation ? Son zèle pour l'enſeignement des bonnes Lettres & de la Religion s'eſt-il jamais démenti ? N'a-t-elle pas fourni à l'État un très-grand nombre d'hommes du premier mérite, dans l'Égliſe, dans le Militaire, dans la Robe & dans les Sciences & les Lettres ? Si ces Écoles publiques ſont tombées ; ſi elles ſont déchues de la ſplendeur dont elles bril-

loient autrefois ; ſi les ſages Modérateurs de ces Études ne jouiſſent plus de la conſidération que leurs nobles fonctions exigent ; à qui s'en prendre, ſi ce n'eſt à l'eſprit de ce ſiécle, deſtructeur impitoyable de tout bien ; à ces hardis Novateurs, intéreſſés à empoiſonner le cœur & l'eſprit de la Jeuneſſe de leurs fauſſes & dangereuſes maximes ? Car il faut bien ſe garder de prendre le change ſur leur ſyſtême d'éducation ; ce n'eſt point le progrès des Lettres, encore moins la perfection des mœurs qu'ils ont à cœur, c'eſt le ſuccès de leur entrepriſe. Le but unique qu'ils ſe propoſent eſt de jeter les fondemens de leur nouvelle Doctrine, & de renverſer de fond-en-comble l'édifice de l'ancienne. Ils ne l'ont déjà que trop ébranlé par leurs coupables écrits, qui ont corrompu la génération préſente, au point qu'elle affecte de mépriſer les vérités fondamentales de la Religion, qu'elle les regarde comme des fables abſurdes, & qu'elle cherche à les couvrir de ridi-

cule ; en ſorte que nous pouvons dire avec Juvénal : « Qu'il y ait des Mânes (1), » un royaume ſouterrain, un Caron, des » reptiles affreux au fond du Styx, c'eſt » ce que la Jeuneſſe ne croit plus aujour- » d'hui, ſi ce n'eſt dans la plus tendre » enfance ». On ne peut pas, en effet, ſe diſſimuler les effrayans progrès de l'incrédulité, & combien il reſte peu de choſes à faire, à la nouvelle éducation, pour que le Philoſophiſme achève la révolution du bien vers le mal. Car il eſt auſſi dangereux de ſe fier au zèle hypocrite des Novateurs pour ouvrir à la Jeuneſſe la carrière des Lettres, que pour lui donner des principes conformes à la ſaine morale. Ces hommes hautains, dont la morgue orgueilleuſe eſt de ſe croire les Précepteurs des Rois, de

(1) Eſſe aliquos Manes, & ſubterranea regna,
Et contum, & Stygio ranas in gurgite nigras,
Atque unâ tranſire vadum tot millia cymbâ,
Nec pueri credunt, niſi qui nondum ære lavantur.
JUVÉNAL. *Sat.* 2. *vers* 149.

leur dire insolemment qu'ils doivent les placer à côté d'eux sur le Trône & n'écouter que leurs conseils, qui cherchent à se saisir du glaive de la Justice, pour l'empêcher d'en frapper les Criminels, pour anéantir les anciennes Loix, & pour en fabriquer de nouvelles au gré de leurs opinions folles & erronées, qui voudroient briser les portes du Sanctuaire de la Religion & renverser ses Autels, sont-ils faits pour diriger les Études ? Jugez-en par leurs ouvrages purement littéraires : si quelques-uns sont passablement écrits, combien d'autres manquent de raisonnement, de style & de justesse ? Quels modèles préſenteront-ils à la Jeunesse, quand ils n'adoptent que ceux que le goût & la raison rejètent ? Quand tourmentés du Bel-Esprit, ils n'attachent de prix qu'à ses bluettes & à son clinquant, qu'ils ne vantent que ses productions, & qu'ils méconnoissent ou mépriſent celles du Génie ? Quel goût voulez-vous qu'ils inspirent, & quels progrès espérez-vous

qu'ils faſſent faire aux jeunes gens, dont il eſt ſi difficile & ſi néceſſaire de diriger l'attention vers l'honnête & l'utile?

Les nouveaux Philoſophes n'ont pas toujours été auſſi hardis qu'ils le ſont aujourd'hui. Il fut un temps où ils diſoient entr'eux: « Ne nous expoſons point trop: » allons ſourdement à notre but, ſans » courir au martyre ». L'époque de leur régne eſt aiſée à fixer. Protégés, favoriſés par les circonſtances, ils ont enfin, ſans crainte, déployé leur étendard. Au bruit de leurs clameurs, une multitude de MAISONS *d'Éducation* ſe ſont élevées, & les Colléges ſont devenus déſerts. Le croira-t-on? La Nobleſſe, la Bourgeoiſie, la ſtupide opulence ont été ſéduites par le charlataniſme de ces nouvelles inſtitutions, où tout eſt enſeigné, hors ce qu'il faut ſavoir, où toutes les Sciences ſont affichées, étalées ſur la porte, mais où l'ignorance profeſſe dans l'intérieur. Nous en avons été témoin nous-même plus d'une fois. Ce n'eſt pas que le prix des penſions des Élèves ne

ſoit exceſſif (1); ce qui prouve, il eſt vrai, l'opulence & non le diſcernement des Parens. Cette faſtueuſe éducation ſe réduit cependant à donner aux Enfans une eſpèce d'uniforme militaire, à les mettre ſous les armes, à faire faire à tous ces Mirmidons, indiſtinctement, l'exercice; comme ſi les enfans d'un Bourgeois, ou d'un homme qui n'a d'autres titres que ſes richeſſes, étoient deſtinés à commander les armées? C'eſt pourtant ce qu'on y enſeigne avec le plus de ſoin & d'exactitude. Du reſte, à quels Maîtres ces pauvres enfans ſont-ils abandonnés? Quelle culture leur cœur & leur eſprit y reçoivent-ils? A peine y connoît-on, & leur apprend-t-on les élémens des Langues ſavantes. A cet égard la ſottiſe eſt portée ſi loin, que les parens diſent tout naturellement: « A quoi ſert le » Latin & le Grec? Nous ne voulons point » faire des Savans de nos enfans. » Mais au

(1) Il y a pluſieurs de ces Maiſons où l'on paie mille écus de penſion, par an, pour chaque Élève.

moins faut-il qu'ils ſoient inſtruits ? La Muſique, la Danſe, le Deſſin, les Exercices, ſont des acceſſoires bons en eux-mêmes : or ſi vous préférez ces talens de pur agrément aux talens ſolides & néceſſaires, que vous-êtes aveugles, & que vos enfans ſont à plaindre ! Ignorez-vous que le fond de l'Éducation conſiſte dans la culture de l'eſprit, dans les inſtructions propres à jeter dans le cœur des enfans des ſemences de probité, d'honnêteté, de vertu ; à veiller avec une attention extrême ſur leurs paſſions, à leur enſeigner, à leur faire aimer & pratiquer la Religion ? S'ils ſortent de ces Écoles comme ils y ſont entrés, & même ſouvent plus pervers & plus ignorans, comment ſe conduiront-ils dans le monde ? Comment rempliront-ils les devoirs de l'état auquel ils ſont deſtinés ? S'ils n'ont aucunes lumières, à combien d'erreurs ne ſeront-ils pas ſujets ? On ſe plaint de l'Éducation publique ! Et quelle éducation plus abſurde & plus funeſte que celles de ces Écoles particulières où l'on néglige

l'étude des Lettres, où l'on n'occupe la Jeuneſſe qu'à des niaiſeries, où la perte du temps eſt la moindre qu'on ait à regretter? Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'on regarde comme perdues les années que l'on paſſe au Collége, & qu'on ne s'apperçoit pas que c'eſt abſolument le même nombre d'années que l'on conſacre aux MAISONS *d'Éducation?* Souvent même les parens s'empreſſent d'y mettre leurs enfans dès le bas-âge. Ainſi ce qui choque tant dans l'éducation des Colléges, eſt approuvé & ſuivi par la conduite des parens à l'égard des Maiſons particulières. Cependant on eſt forcé de convenir que les Élèves des Colléges retirent toujours par la gradation des études & par l'émulation, quelques fruits de ces claſſes qu'ils ſont obligés de parcourir: au lieu que les Élèves des MAISONS *d'Éducation* en ſortent auſſi ignorans qu'ils y ſont entrés. S'il en eſt quelques-uns qui réuſſiſſent dans le monde (& il s'en trouve en effet), c'eſt aux heureuſes diſpoſitions avec leſquelles ils ſont nés

nés qu'ils le doivent. Il en eſt d'eux comme de ces enfans, dont le tempérament robuſte & la forte conſtitution réſiſtent, malgré la misère & la pauvreté, à une mauvaiſe nourriture.

Les Apôtres de la fauſſe Philoſophie, ligués depuis long-temps contre les Colléges, attaquent leur manière d'enſeigner non-ſeulement dans ce qui concerne la culture de l'eſprit, mais encore dans ſes rapports avec les mœurs. Ils oſent reprocher aux Maîtres la plus funeſte négligence envers la Jeuneſſe, & le peu de ſoin qu'ils prennent de la défendre, par les préceptes d'une ſaine morale, contre la ſéduction & les dangers qui l'attendent à ſon entrée dans le monde. Ils vont plus loin; ils les rendent reſponſables de la diſſolution des mœurs qui règnent parmi leurs Diſciples. Hélas! où ne règne-t-elle pas! Ne pénètre-t-elle pas quelquefois juſques dans ces aſyles ſacrés, où la grande auſtérité devroit faire mourir les paſſions! Mais les paſſions ſont des fleuves qui ſe débordent & s'ouvrent

un paſſage, en renverſant les digues qu'on leur oppoſe. Nous ſommes loin de diſſimuler cette triſte vérité, que la Jeuneſſe eſt quelquefois corrompue même dès le berceau ; mais les Maîtres en ſont-ils coupables ? Voyez à quels ſoins ſon enfance a été livrée ; quels objets ont frappé ſes premiers regards, quels ſont les premiers mots qu'elle a bégayés ? A-t-on ſoigneuſement veillé à ce qu'il ne ſoit rien dit, ni rien fait devant elle de contraire à la décence & à l'honnêteté ? Lui a-t-on fait ſentir tout le prix de la pudeur ? A-t-on tempéré (1) ſes amuſemens & ſes jeux par une ſorte de ſainteté & de retenue, afin d'en écarter tout ce qui pouvoit donner atteinte à ſon innocence ? Si ces ſoins ont été négligés, eſt-il étonnant que l'enfance ſoit vicieuſe, même avant qu'elle ſache ce que c'eſt que le vice ? La Jeuneſſe arrive donc au Collége, toute formée, pour ainſi

(1) Ac non ſtudia modò curaſque, ſed remiſſiones etiam luſuſque puerorum ſanctitate quâdam ac verecundiâ temperabat. TAC. *Dial.* de Oratoribus, n° 28.

dire au mal, & préparée à recevoir toutes les mauvaiſes impreſſions dont elle eſt ſuſceptible. Mais c'eſt à vous, prétendus Philoſophes, à vous en applaudir. Vous êtes les ſeuls coupables. Avant de corrompre les enfans, n'avez-vous pas corrompu les pères ? Devenus vos Sectateurs ils ont profeſſé votre Doctrine; ils en ont ouvertement parlé le langage en préſence de leur famille, attentive à les écouter. C'eſt ainſi que le poiſon ſe gliſſe dans le cœur & corrompt l'eſprit des enfans. A peine ſavent-ils lire, qu'ils citent déja par cœur tous les écrits corrupteurs dont ils entendent ſans ceſſe faire l'éloge.

Eſt-ce dans les Colléges que la Jeuneſſe a appris à ſecouer le joug de la Religion, à étouffer dans ſon cœur ce ſentiment ſi doux, ſi naturel de la piété filiale, à ſe livrer à ſes paſſions, à ne connoître d'autre mobile de ſes actions que l'intérêt perſonnel, à ne voir dans les Puiſſances légitimes que des tyrans & des oppreſſeurs, & dans les peuples ſoumis, que

de vils eſclaves, abrutis ſous le joug, à ne reſpirer enfin qu'indépendance & liberté? N'eſt-ce pas au contraire dans les écrits cyniques, ſortis de vos nombreux atteliers, qu'elle a puiſé cette funeſte morale? Ne reprochez donc plus à l'Éducation publique des vices dont vous êtes les premiers Fauteurs? D'ailleurs avez-vous plus de raiſon, de jugement, de ſavoir, de lumières & d'expérience que les grands Hommes qui ont fondé les Études, qui en ont tracé le plan, conſtruit l'édifice, & qui les ont dirigées depuis pluſieurs ſiécles, avec le ſuffrage & l'eſtime de tous les Ordres de l'État, pour oſer propoſer de réformer l'enſeignement? Sur quoi tombera cette réforme? Sans doute ſur les Études? Car il eſt impoſſible de la faire tomber ſur les Mœurs, ſans calomnier l'Univerſité. Mais les Études ne ſont-elles pas les mêmes; ne ſont-elles pas meilleures qu'elles l'étoient dans leur inſtitution? Si elles n'opèrent pas le même effet aujourd'hui qu'autrefois, c'eſt

qu'on eſt moins ſévère, & qu'on a trop de condeſcendance pour la Jeuneſſe, amollie & gâtée par les parens. Où ces Hommes ſavans & laborieux, auxquels les Lettres ont tant d'obligation depuis le Règne de François I, juſqu'au Siécle de Louis XIV, ont-ils été élevés ? N'eſt-ce pas au ſein de l'Univerſité qu'ils ont puiſé leur ſavoir & leurs lumières ? Les Boſſuet, les Fénelon, les Corneille, les Molière, les Boileau & tant d'autres n'ont-ils pas ſuivi les Écoles publiques ? Le plan des Études étoit-il autre que celui d'aujourd'hui ? Les Colléges n'ont-ils pas été floriſſans juſqu'à l'époque du pouvoir que la fauſſe Philoſophie a uſurpé, & qui ne doit ſes ſuccès qu'à l'impunité ?

Qu'on ne croie pas, au reſte, que toutes ces vaines clameurs contre l'Éducation publique ſoient nouvelles ; mais comme nous venons de le démontrer, celles de la fauſſe Philoſophie ſont un cri de ralliement contre l'Univerſité. Long-temps avant que Quintilien écrivît ſon Traité de

l'INSTITUTION *de l'Orateur*, il s'étoit élevé des doutes ſur cette queſtion : *laquelle de l'Éducation particulière ou de l'Éducation publique eſt préférable ?* Quintilien n'héſite point ; il décide (1) en faveur de l'Éducation publique ; il ne diſſimule pas les dangers que la Jeuneſſe peut y rencontrer ; mais il prouve qu'ils ſont les mêmes dans l'Éducation particulière. La manière dont il diſcute cette queſtion eſt admirable. Perſonne ne pouvoit mieux la traiter que ce grand Homme, qui, pendant vingt ans, avoit profeſſé publiquement la Rhétorique avec le ſuccès le plus éclatant. Il démontre par des raiſons victorieuſes, les avantages de l'Éducation publique ſur l'Éducation particulière ; & tout homme de bonne foi ſera de ſon ſentiment. Mais il faut lire dans l'original même cet excellent morceau, que nous avons déjà fait (2) connoître.

(1) Utrum utilius domi, an in ſcholis erudiantur? QUINTIL. *Inſtit. Orat. Lib. I, Cap. II, pag.* 17, *& ſeq.*

(2) Voyez ci-deſſus pag. 192 & ſuiv.

Si les parens étoient assez sages pour penser que leurs enfans sont l'espérance de l'État, & qu'ils formeront un jour, après eux, un nouveau peuple, avec quel soin ne cultiveroient-ils pas leur enfance? Ils les regarderoient comme un gage sacré que la Providence leur a confié pour en faire des hommes, & des hommes instruits & vertueux; car la vertu n'habite point avec l'ignorance. Attentifs à leur former le cœur & l'esprit, ils écarteroient loin d'eux tout ce qui peut les corrompre. La Jeunesse sauroit de bonne heure ce que c'est que la vertu, & ne connoîtroit le mal que lorsqu'elle seroit en état de s'en défendre: nourrie enfin des excellens principes de la Morale chrétienne, elle conserveroit toute sa vie l'innocence du premier âge.

Les mœurs sont l'ame des États, quels qu'ils soient, républicains ou monarchiques; elles font la gloire ou la honte des Empires; leur bonheur en dépend: elles y maintiennent la paix, ou les divisent & les agitent; elles en prolongent la durée

ou les détruiſent. Voilà pourquoi les plus grands Philoſophes, les Légiſlateurs les plus ſages, les plus habiles Politiques ſe ſont occupés, avant tout, de l'Éducation, & que leur premier ſoin a été de veiller ſur elle, comme étant la baſe de la félicité publique.

L'Éducation n'a donc pas d'autre but, & d'objet plus eſſentiel que les mœurs. Elle ne laiſſeroit rien à deſirer, ſi elle pouvoit atteindre à leur perfection, parce que en formant l'honnête homme, elle formeroit auſſi l'homme du monde. Elle développeroit à la fois & les bonnes qualités de ſon cœur & les heureuſes diſpoſitions de ſon eſprit. Si elle n'adouciſſoit pas, ſi elle ne changeoit pas tout-à-fait le mauvais naturel, elle éclaireroit & fortifieroit la raiſon, pour lui aſſurer du moins dans la ſuite un empire propre à le modérer & à le contenir. L'art des Maîtres eſt de faire concourir toutes leurs leçons au bien & au bonheur de leurs Élèves: d'étudier d'abord leur caractère & leurs inclina-

tions : de connoître la trempe de leur esprit & d'en développer les facultés : de les préparer insensiblement par une application assidue à remplir un jour les devoirs des places ou des emplois auxquels la Providence les destine ; de guider, d'épurer ensuite leur goût d'après les meilleurs modèles, soit anciens, soit modernes ; de leur inspirer de l'ardeur pour l'étude, de l'amour & de l'estime pour les Sciences ; de leur en faire sentir le prix & l'utilité, de manière qu'au sortir du Collége ils en conservent à jamais le goût, & les regardent comme une ressource non-seulement agréable, mais utile dans tous les temps de la vie. « Ce que l'on apprend » dans l'âge tendre, dit Quintilien (1), » se grave aisément dans l'esprit, & y » demeure. Il en est, comme d'un vase » neuf, qui conserve long-temps l'odeur » de la première liqueur qu'on y a mise ».

(1) Et natura tenaciſſimi ſumus eorum quæ rudibus annis percipimus : ut ſapor quo nova imbuas, durat. QUINTIL. *Inſtitut. Orat. Liber I, Cap. I, pag. 9.*

Ainſi quand les Maîtres ſe ſont acquittés des nobles fonctions de leur profeſſion, avec tout le zèle, toute la probité, l'intelligence & l'exactitude qu'elles exigent, que peut-on demander davantage? Doit-on s'en prendre à eux ſi leurs Diſciples ne profitent pas tous également des inſtructions qu'ils leur donnent? Les facultés de l'eſprit, le caractère, l'aptitude au bien, l'inclination & la bonne volonté ſont-ils les mêmes dans tous les individus? Qu'y a-t-il donc d'étonnant dans l'inégalité du progrès qu'on remarque parmi eux?

Plus les échos philoſophiques répètent les inſolens murmures de l'irréligion, de l'ignorance & de la calomnie; plus il eſt néceſſaire, plus il eſt de l'intérêt de la Religion, de l'État, de la Nation, des Lettres & des Sciences, de protéger, de ſoutenir, de conſerver l'enſeignement de l'Univerſité. Il n'en eſt point de meilleur, de plus utile, ni de plus conforme à la raiſon & aux principes d'un ſage Gouvernement. Ce n'eſt pas par ſa ſeule ancien-

rieté que l'Univerſité eſt reſpectable; c'eſt par ſon attachement invariable à la Religion, par ſon amour conſtant pour le Souverain, par ſon zèle infatigable & toujours renaiſſant à former ſes Diſciples à la vertu & aux bonnes Lettres, & à les rendre utiles, comme Citoyens, à l'État, à la Patrie, dans quelque rang & condition qu'ils ſoient nés. C'eſt après neuf ſiécles d'une exiſtence éclatante & glorieuſe; c'eſt après avoir répandu dans un cours paiſible d'études non interrompu, les plus grandes lumières; c'eſt après avoir rendu les plus grands ſervices à la Nation, que l'Univerſité ſe voit attaquée aujourd'hui, par une orgueilleuſe & fauſſe Philoſophie, qui ne prêche que l'indépendance & la liberté, qui ſappe les fondemens de toute autorité divine & humaine, ſéme parmi les peuples la haine & le mépris pour le Gouvernement auquel ils ſont ſoumis, & n'aſpire qu'à renverſer à la fois & le Trône & l'Autel. O François! quand votre amour pour vos Rois, votre atta-

chement à la Religion de vos Pères, vôtre ſoumiſſion aux Loix, votre propre intérêt étoufferont-ils ces cris turbulens & ſéditieux, dont le but eſt de changer votre naturel, de vous égarer & de vous perdre!

C'eſt à quoi tend ce déluge d'écrits prétendus philoſophiques dont nous ſommes inondés depuis pluſieurs années, & qui ont fait éclore ce nombre immenſe de brochures où l'on prétend traiter de l'Éducation. Ne croiroit-on pas que cet objet ſi intéreſſant a été entièrement négligé juſqu'à nos jours, & qu'il falloit un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre, pour changer, réformer & détruire ce que nos Pères ont créé avec tant de peines, ont édifié & cimenté avec tant de ſavoir, d'intelligence & de ſoins, d'après les plans d'une raiſon éclairée par la vérité? Examinez, comparez entr'eux les nouveaux plans d'Éducation que les Pédagogues de ce ſiécle vous propoſent; feuilletez, liſez, s'il eſt poſſible, ſans ennui, ce fatras indigeſte d'ouvrages inutiles, mal conçus, ſans ordre,

ſans ſtyle, ſans connoiſſance même du ſujet qu'ils ſe croient en état de traiter, & vous verrez qu'ils renferment, chacun en particulier, un ſyſtême plus ou moins abſurde, plus ou moins impraticable & ridicule, & que chaque Écrivain extravague ou rêve à ſa manière. Chacun d'eux diffère de ſentiment & d'opinion. Ils ne ſont d'accord que ſur un point : c'eſt lorſqu'ils parlent de la Religion. Ils ébauchent à peine cet article ; ou s'ils s'étendent un peu ſur cet objet, on voit que, ſous prétexte d'éclairer la ſuperſtition, d'inſpirer de l'horreur pour le fanatiſme, de combattre & d'écarter les préjugés, ils ſappent les fondements de la véritable Religion, n'en adoptent aucune, les tolèrent toutes, & laiſſent à chacun la liberté de s'en choiſir une, ou pour mieux dire de n'en point avoir. Voilà pourtant les Écrits lumineux que l'on préfère aujourd'hui à ce que le ſavant P. Jouvency, Jéſuite (1), l'illuſtre Fénelon, le

(1) Voyez ſon excellent Traité, *de Ratione diſcendi & docendi.*

ſage Rollin, & les plus grands Philoſophes de l'antiquité ont écrit ſur l'Éducation.

Il faut l'avouer, notre ſiécle a une fureur d'enſeigner, qui prouve ſon zèle & l'intérêt qu'il prend à la conſervation des Mœurs : mais n'eſt-il pas plaiſant que, malgré tant d'ouvrages philoſophiques qu'il a enfantés, malgré ce torrent de lumières qu'il a répandues, il ait encore beſoin d'un *Catéchiſme de Morale?* Comme ſi l'Évangile, & le Catéchiſme que l'Égliſe enſeigne aux fidèles, ne contenoient pas la Morale la plus ſublime, la ſeule divine & la ſeule néceſſaire à l'homme ? On en a même fait le ſujet d'un Prix académique. Trois fois déja les Concurrens ſe ſont préſentés; & trois fois la couronne (1) leur a été refuſée. Nous oſons même dire que cette palme inutile ne ſera jamais remportée; car quel eſprit aſſez hardi peut luter avec l'Évangile? Quel ſera l'Écrivain aſſez

(1) Ce Prix a été remis, pour la dernière fois, par l'Académie Françoiſe, à l'année prochaine 1787.

orgueilleux, assez insensé, pour croire ses lumières égales à celles de l'Esprit-Saint? Mais en mettant même à part l'Évangile, quel besoin avons-nous de ce *Catéchisme*, quand nous possédons des trésors immenses où sont renfermés les vrais principes & toute l'excellence de la Morale chrétienne? Quand les Sages de l'Antiquité nous ont également laissé des Traités de Morale parfaits? Le nouveau *Catéchisme de Morale* vaudra-t-il mieux? Nous apprendra-t-il quelque chose que nous ne sachions pas? A quoi donc servira-t-il (1)?

Il semble que l'on prenne à tâche de

(1) Je suis bien éloigné de blâmer les bonnes intentions du Fondateur de ce Prix: mais je doute, avec raison, que le sujet qu'il a donné à traiter soit jamais rempli, je ne dis pas à la satisfaction seulement des Juges académiques, mais à celle du Public éclairé, & des Juges naturels de la Doctrine & de la Morale. Au reste, ceux qui concourront pour le Prix, pourront prendre pour devise:

« Incedo per ignes »
« Suppositos cineri doloso ». Hor.

décrier les véritables principes, de rejeter toutes les anciennes inſtructions, de réformer, d'anéantir toutes les méthodes éprouvées par une utile & longue expérience, d'arracher des mains de l'enfance tous les Livres élémentaires conſacrés depuis des ſiécles à ſon éducation, pour y ſubſtituer des inſtructions vagues, frivoles, remplies de fauſſes maximes, de réflexions communes & triviales, de contradictions & d'erreurs. N'eſt-il pas affligeant de voir qu'on ne nourrit plus aujourd'hui l'enfance que de *Contes* ridicules, de *Drames* froids & inſipides, de *Converſations* puériles, de *Romans* fades & dangereux, de *Magaſins* de ſottiſes & d'inepties, & de mille autres ouvrages de cette eſpèce qui ſont accueillis par la frivolité du ſiécle & par l'ignorance ! On blâme avec la plus grande raiſon, ces Légendes romaneſques, ces pieuſes fraudes, ces hiſtoires merveilleuſes (1), inventées autrefois par la

(1) Voyez Tom. V, de la nouvelle Édition des BIBLIOTHÈQUES *Françoiſes* DE LA CROIX-DU-MAINE

groſſière

groſſière ſimplicité des temps barbares, pour exciter & entretenir la dévotion du peuple; mais qui n'ont ſervi qu'à déshonorer la Religion, à diſcréditer les Monumens de l'Hiſtoire, & à remplir les Eſprits de ſuperſtitions, de terreurs & de menſonges. Ne pourroit-on pas aujourd'hui, preſque avec autant de juſtice, blâmer ce ramas indigeſte d'inſtructions qui ne ſervent qu'à favoriſer l'ignorance & à remplir l'eſprit de la Jeuneſſe d'idées fauſſes & ſuperficielles ? Quel fruit en effet peut-elle retirer de ces vains menſonges, avec leſquels on prétend éclairer ſa raiſon? Quelle impreſſion feront ſur elle des Contes, des Drames, des Romans ? Ces futiles ouvrages, quelque purs & décens, quelque

---

& de DUVERDIER, Lettre I, pag. 562 & ſuivantes; la plaiſante & pieuſe hiſtoire de l'*orgueil & préſomption* de l'Empereur JOVINIEN, que j'ai traduite du Livre intitulé : *Geſta Romanorum moraliſata*, en François, *le Violier des hiſtoires*, d'après le Manuſcrit précieux que poſſéde M. DE BRÉQUIGNY, de l'Académie Françoiſe.

agréables & bien écrits qu'ils ſoient, ne laiſſeront-ils pas toujours un vuide affreux dans la tête des enfans? Ne les dégoûteront-ils pas d'une étude plus néceſſaire & plus ſérieuſe? Il en eſt de la nourriture de l'eſprit comme de celle du corps: ni l'un ni l'autre n'eſt robuſte & vigoureux, ſi les alimens qu'on leur donne n'ont ni ſuc ni ſubſtance.

On ne ſauroit trop-tôt faire entendre à l'enfance le langage de la vérité. Elle parvient ſi lentement juſqu'au cœur, elle y prend ſi difficilement racine, elle a tant de peine à ſoumettre l'eſprit, qu'il faut profiter de l'inſtant précieux & paſſager, où l'impreſſion qu'elle peut faire ſoit aſſez profonde, aſſez vive, pour y laiſſer quelques traces qui ne s'effacent jamais. Ce n'eſt qu'en parlant toujours raiſon aux enfans, que l'on peut développer leur diſcernement. Mêler à leur inſtruction des *Contes*, des *Romans*, c'eſt jeter dans leur eſprit des ſemences de doutes & d'incertitudes; c'eſt les trom-

per, c'eſt les accoutumer à ſe plaire aux menſonges, & les dégoûter de la vérité.

L'Éducation ne demande donc que vérité & ſimplicité. Dès que vous aurez une fois dirigé le cœur des enfans vers l'utile & l'honnête; répétez-leur ſans ceſſe, que la vertu eſt le ſeul bien, le ſouverain bien. Ne vous laſſez point d'éclairer leur ame des vérités ſublimes & conſolantes de la Religion: ne laiſſez paſſer aucun jour, ſans leur en démontrer l'excellence & l'utilité; accoutumez-les à la reſpecter, à l'aimer, à la pratiquer ſans oſtentation & ſans hypocriſie: ne leur montrez jamais un front ſévère, à moins qu'ils ne ſoient tombés dans une faute aſſez grave pour mériter punition: gagnez leur confiance & leur amitié par la douceur & la patience: entretenez, provoquez même leur naïve & franche gaieté; elle eſt celle de la bonne conſcience.

C'eſt des premières habitudes que dépendent les mœurs. Celles-ci pourront

ſouffrir quelque éclipſe dans le monde: heureuſement elle ne ſera pas de longue durée. Il en eſt de la Jeuneſſe, dont le fonds eſt bon & bien cultivé, comme des arbres fruitiers, qui, à l'entrée du printemps, ſe couvrent de fleurs qu'un vent contraire brûle, deſſéche & fait tomber avec l'eſpoir que promettoit une ſi belle apparence; mais ils ſe raniment & renaiſſent au printemps ſuivant, plus fleuris encore, & produiſent en abondance les meilleurs & les plus beaux fruits, parce que la ſéve en eſt bonne, & qu'elle n'a point été deſſéchée par les vents.

La culture de l'eſprit n'eſt pas moins intéreſſante que celle du cœur. Ces deux inſtitutions doivent marcher de front, & la méthode doit être la même. La foibleſſe de l'âge n'eſt point une raiſon pour retarder l'inſtruction. Puiſque dès le berceau, on commence à cultiver les mœurs (1), qui empêche qu'on ne cultive en même-temps

(1) Cur autem non pertineat ad literas ætas, quæ ad mores jam pertinet? . . . . Quid melius alioqui

l'eſprit ? Auſſi-tôt qu'un enfant parle, pourquoi ne l'accoutumeroit-on pas à recevoir quelques inſtructions légères ? Et ſi l'on peut tirer avantage de ſes premières années, quelque petit qu'il ſoit, pourquoi le négliger ? Tout ce qu'on gagne ſur l'enfance, eſt autant de conquis pour les âges ſuivans. Il eſt bon cependant de conſulter les forces de l'enfant. Il ſeroit dangereux de le tourmenter & d'exiger de lui plus qu'il ne peut. Il faut ſe garder ſur-tout de

---

facient, ex quo loqui poterunt ? Faciant enim aliquid neceſſe eſt. At cur hoc quantulumcunque eſt, uſque ad ſeptem annos lucrum faſtidiamus ?..... Hoc per ſingulos annos prorogatum, in ſummam proficit : & quantum in infantiâ præſumptum eſt temporis adoleſcentiæ acquiritur..... Nec ſum adeò ætatum imprudens, ut inſtandum teneris protinus acerbè putem exigendumque plenam operam. Nam id in primis cavere oportebit, ne ſtudia, qui amare nondum poteſt, oderit, & amaritudinem ſemel præceptam, etiam ultra rudes annos reformidet : luſus hic ſit : & rogetur & laudetur & non nunquam ſciſſe ſe gaudeat. QUINTIL. *Inſtit. Orat. Lib. I, Cap. I, pag.* 12 & 13.

lui faire haïr les Sciences dans un temps où il ne peut pas encore les aimer, de peur que l'amertume des premières leçons ne le rebute pour toujours. L'étude ne doit être qu'un jeu pour lui. Il faut l'exciter, le louer, le careſſer, & qu'il ſente toujours le plaiſir d'avoir appris. Avec quelle vivacité il ſe portera par la ſuite à une étude plus forte, quand ſa mémoire, plus fidèle à cet âge, lui retracera l'idée des objets dont il aura déja reçu quelque notion.

Dès que l'enfant eſt arrivé à l'âge où commence l'inſtruction ſolide, il importe beaucoup de lui donner (1) d'abord & toujours à lire & à étudier les meilleurs Écrivains: toute autre méthode doit être proſcrite comme mauvaiſe & dangereuſe. Le goût ſe corrompt auſſi vîte que les mœurs: ſi l'on n'a pas ſoin de le former ſur les plus excellens modèles, c'en eſt fait pour la vie, il n'eſt plus poſſible de le

(1) Ego optimos quidem & ſtatim & ſemper. IDEM. *Liber II, Cap. V, pag.* 126.

rectifier. Ce ſont donc les bons Auteurs Grecs & Latins, & les meilleurs Écrivains François, ſur leſquels on doit d'abord fixer l'attention des jeunes gens. Quand une fois ils les auront goûtés, qu'on leur en aura fait ſentir toutes les beautés, ne craignons point qu'ils préfèrent jamais les pâles étincelles du Bel-Eſprit, aux feux éclatans & ſolides du Génie. Nous inſiſtons malheureuſement en vain ſur cet objet eſſentiel de l'Éducation; l'étude des Langues ſavantes ſe perd inſenſiblement tous les jours, & il eſt à craindre que, ſous peu d'années, elle ne ſoit tout-à-fait abandonnée. C'eſt encore un reproche à faire à l'Éducation privée des *Maiſons* particulières où elle eſt entièrement négligée; négligence autoriſée, comme nous l'avons dit, par l'ignorance des parens, & par la frivolité du ſiécle. Rien ne prouve mieux cependant l'avantage & l'utilité des Langues Grecque & Latine, que la ſupériorité qu'elles donnent à tout Ecrivain qui les poſſéde parfaitement, ſur celui qui les

ignore, ou qui n'en a qu'une légère teinture. Nous dirons même hardiment, que toute Éducation où cette étude eſt négligée, eſt une Éducation manquée. Si l'on en connoiſſoit le prix ! Si l'on ſavoit combien elle fortifie le génie, combien elle embellit & fait briller l'eſprit ; combien elle procure d'utiles & agréables connoiſſances, comment elle conduit aux ſources de toutes les Sciences & de tous les Arts, ſeroit-elle abandonnée au point où elle l'eſt aujourd'hui ? On ne peut que gémir de cette indifférence & de ce mépris, qui privent à jamais de la jouiſſance des tréſors de l'Antiquité ſavante.

Faut-il être étonné maintenant ſi l'ignorance joue un ſi grand rôle, & ſi le Bel-Eſprit & le Philoſophiſme triomphent ? Le luxe, la molleſſe, le relâchement, le mépris & l'abandon général des bons principes, tout ſert à les favoriſer. Voilà la ſource du mal. S'il eſt un moyen d'en arrêter le cours, nous n'en connoiſſons point d'autre que celui de rendre à l'Édu-

cation toute ſa dignité & toute ſa force, à l'Inſtruction toute ſa vigueur & toute ſon activité, d'en bannir les fauſſes complaiſances, & d'en écarter le luxe. Alors les bonnes Mœurs ſuivront les bonnes Études.

En vain les nouveaux Docteurs s'efforceront de jeter un ridicule ſur l'ancienne méthode d'enſeigner, ils ne parviendront jamais à faire goûter leurs ſarcaſmes *philoſophiques*, aux gens ſenſés & raiſonnables. La véritable Éducation ſera toujours celle qui forme à la vertu, qui répand dans les ames les lumières de la Religion, qui donne aux Rois des Sujets ſoumis & fidèles, à l'État des Citoyens inſtruits, à la Société des Pères vertueux : la véritable Éducation ſera toujours celle qui développe le génie & prépare ſon eſſor, qui, comme une douce roſée, fertiliſe l'eſprit, dirige, étend, embellit ſes facultés, & féconde les germes de toutes les Sciences, de toutes les connoiſſances dont il eſt ſuſceptible, éclaire ſa raiſon &

ſortifie ſon jugement : la véritable Éducation enfin ſera toujours celle qui eſt inſéparable de la vérité, qui nous prémunit de bonne-heure contre les erreurs & les illuſions du monde, adoucit & corrige notre caractère, met un frein durable à nos paſſions & ſait les ennoblir; nous fait de nos devoirs un plaiſir, & ne nous montre de vrai bonheur que dans l'amour pur & conſtant de la vertu, dans la plus intacte probité, & dans une conduite ſage & réglée.

Il y a long-temps que cette vieille morale n'eſt plus d'uſage. O Philoſophie ſainte ! juſques à quand ſouffrirez-vous qu'un orgueilleux fantôme uſurpe vos droits avec audace ? Juſques à quand oppoſera-t-il à vos vives & brillantes clartés, ſes lueurs ſombres, incertaines & vacillantes ? N'a-t-il pas aſſez immolé de victimes, aſſez égaré d'eſprits foibles ? Il eſt temps enfin qu'il rentre dans les ténèbres qui l'ont produit; que la Nation reprenne ſon caractère qu'il n'a que trop

défiguré ; que la raiſon répare le mal qu'il a fait, en rétabliſſant tout le bien qu'il a détruit ; que les folies qu'il a protégées, les erreurs qu'il a enfantées ſe diſſipent comme des ombres légères : fermons l'oreille à ce cri ſéditieux d'INDÉPENDANCE & de LIBERTÉ qu'il répète ſans ceſſe : redoublons d'amour pour nos Rois : chériſſons le règne ſous lequel nous avons le bonheur de vivre ; reſſerrons de plus en plus les nœuds qui nous lient à la Religion, à l'État, à la Patrie, à la Société ; que le flambeau de la vraie Philoſophie nous guide, & nous verrons bientôt renaître les beaux jours de la ſageſſe, de la raiſon, des Lettres & des Mœurs.

C'eſt à regret que nous ne nous étendons pas davantage ſur une matière auſſi belle, auſſi riche & auſſi intéreſſante. Nous croyons néanmoins être entrés dans un aſſez grand détail, à cet égard, pour faire connoître quelles ſont nos vues ſur cet important objet. D'ailleurs il s'agit

uniquement ici de démontrer que le Philoſophiſme ſeul eſt intéreſſé à réformer & à corrompre l'enſeignement public, afin de propager plus directement, plus ſûrement & plus vîte ſa dangereuſe doctrine : que deſtructeur hardi, plutôt que ſage réformateur, il s'élève contre tout ce qui peut contrarier ſes deſſeins. Nous avions encore à prouver que les Corrupteurs de la Poéſie, de l'Éloquence, de l'Hiſtoire & de la Littérature, en général, le ſont auſſi des Mœurs ; & nous nous flattons de l'avoir prouvé. Nous nous eſtimerons heureux ſi la vérité que nous avons toujours pris pour guide, & que nous diſons avec fermeté, nous concilie le ſuffrage des vrais Philoſophes, des vrais Littérateurs, & de tous les honnêtes gens. C'eſt le ſeul prix de notre travail que nous ſoyons jaloux d'obtenir.

A PARIS, *ce premier Septembre 1786.*

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *De la Décadence des Lettres & des Mœurs, depuis les Grecs & les Romains juſqu'à nos jours ;* par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, Conſeiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon. C'eſt un Tableau rapide & vrai de la Littérature ancienne & moderne. Cet ouvrage me paroît dicté par le goût le plus pur, la plus ſaine morale, & par-là très-digne de l'impreſſion.

A Paris, ce 23 Août 1786, DE SANCY.

PRIVILÉGE DU ROI.

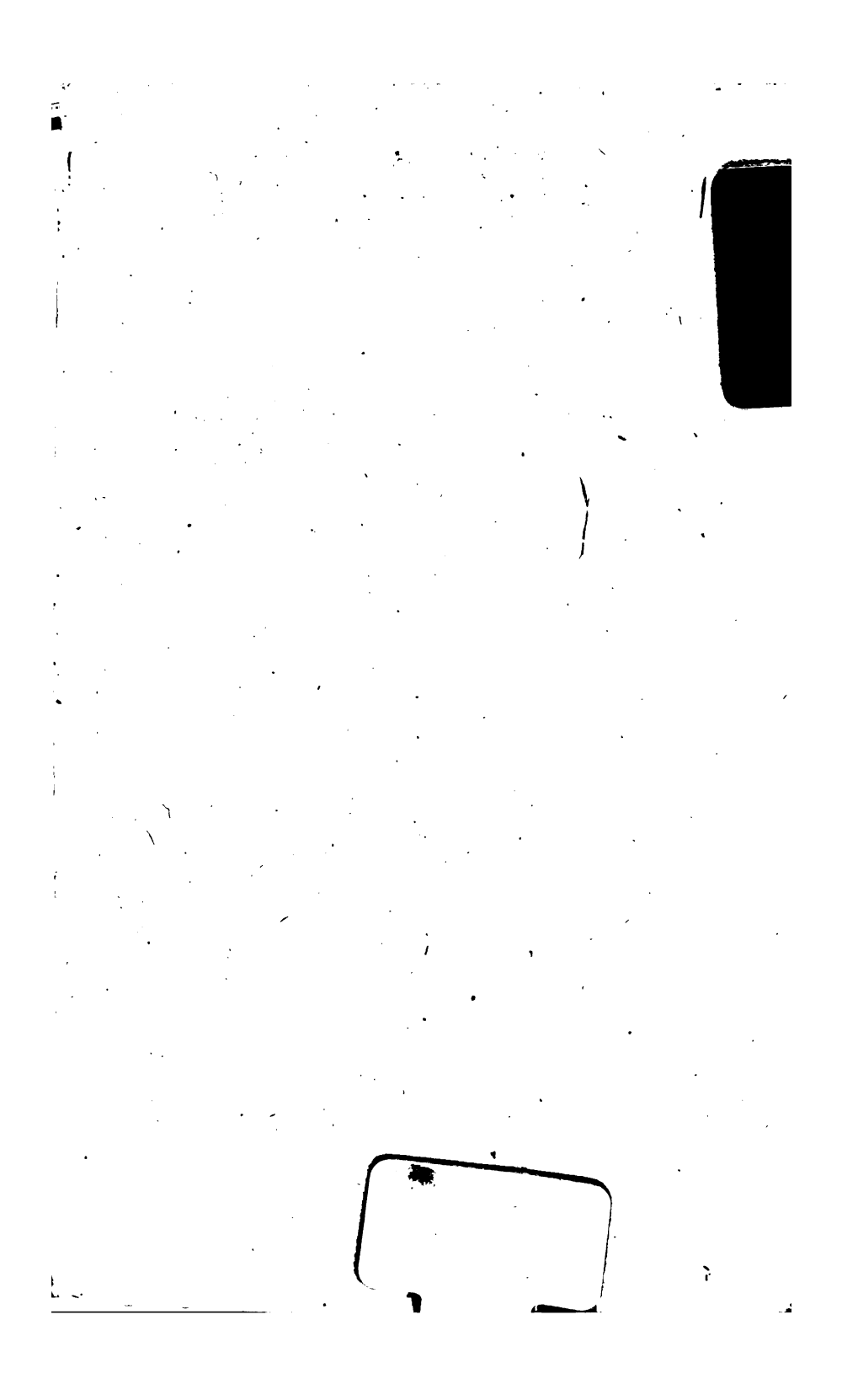
LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur MERIGOT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage intitulé : *De la Décadence des Lettres & des Mœurs ; depuis les Grecs & les Romains juſqu'à nos jours ;* par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, Conſeiller honoraire au Parlement de Metz : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour

ces néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera ; de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans cauſes, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit

Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le ſeizième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-ſix, & de notre Règne le treizième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIII, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 553, fol. 43, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le* 19 *Septembre* 1786.

Signé KNAPEN, *Syndic.*

920806